VICTOR HUGO

—

LE PAPE
LA PITIÉ SUPRÊME
RELIGIONS ET RELIGION
L'ÂNE

PARIS

IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXVII

ŒUVRES COMPLÈTES DE VICTOR HUGO

POÉSIE – IX

LE PAPE

LA PITIÉ SUPRÊME

RELIGIONS ET RELIGION

L'ÂNE

IL A ÉTÉ TIRÉ À PART

5 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 5
5 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 6 à 10
40 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 11 à 50
300 exemplaires sur papier vélin du Marais, numérotés de 51 à 350

LP
1895

[Oeuvres complètes Vol. 29.]

VICTOR HUGO

LE PAPE
LA PITIÉ SUPRÊME
RELIGIONS ET RELIGION
L'ÂNE

279685
11 32

PARIS

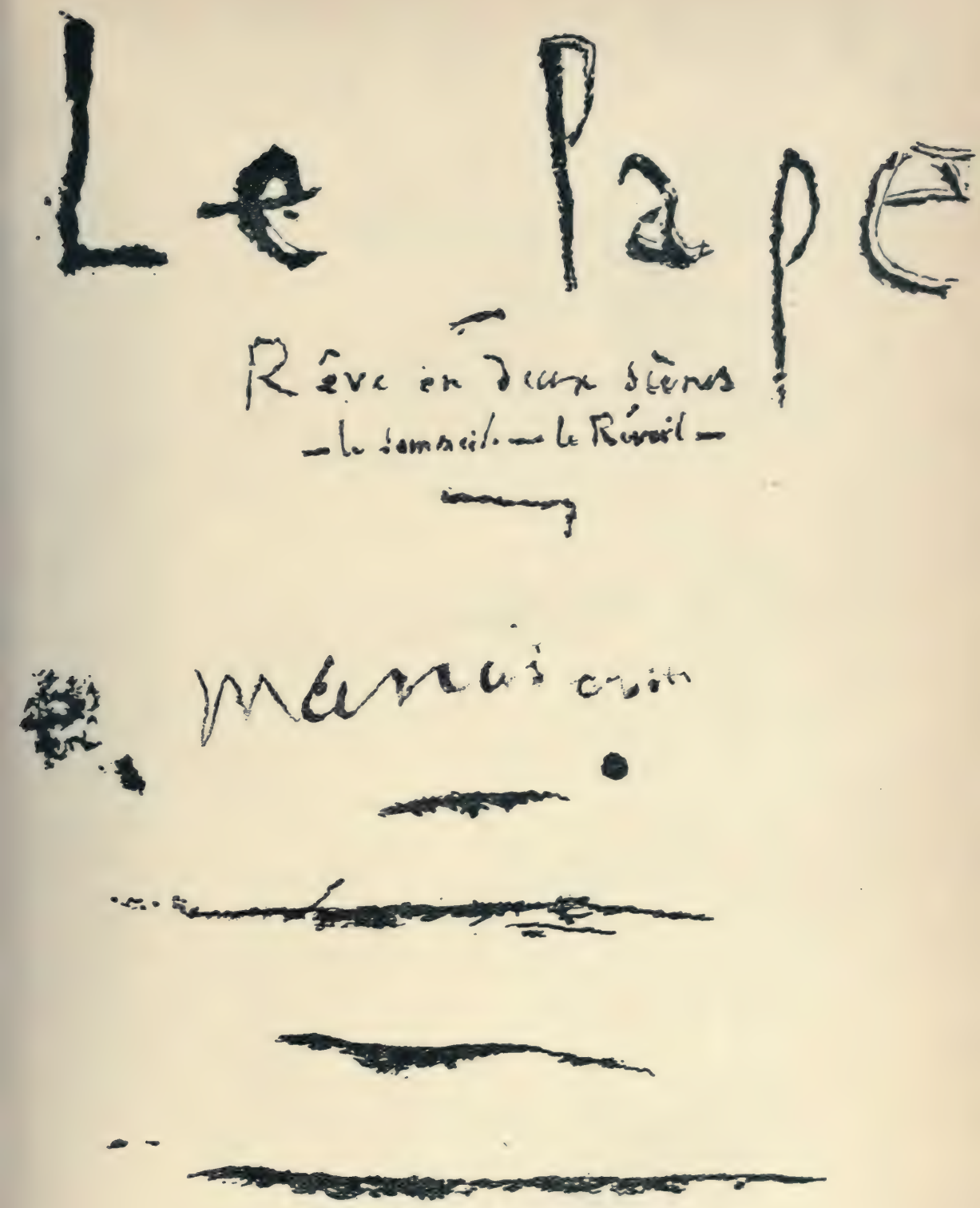
IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE | ÉDITÉ PAR LA LIBRAIRIE OLLENDORFF

MDCCCCXXVII

PQ
2279
F04
1904
[v.29]

LE PAPE

IMPRIMERIE NATIONALE.



Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original : *Le Pape*.

LE PAPE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOMMEIL.

Le Vatican. La chambre du Pape. La nuit.

LE PAPE, dans son lit.

Ah! je m'endors! — Enfin!

.....

Il s'endort.

PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ.

Ô vivants, hommes, femmes,
Dormez. Apaise-toi, noir tumulte des âmes.
Oubli! trêve! ô méchants, reposez-vous. Assez!
Vous devez être las puisque vous haïssez.
Voici l'heure de paix que la terre réclame.
Le cœur divin envoie au cœur humain sa flamme.
La pensée a grandi car le rêve est venu.
Homme, ne te crois pas plongé dans l'inconnu;
Tu connais tout, sachant que tu dois être juste;
Le sort est l'antre noir, l'âme est la lampe auguste;
Dieu par la conscience inextinguible unit
L'innocence de l'homme aux blancheurs du zénith.
Va, ta tête est au ciel par un rayon liée.
La vie est une page obscurément pliée
Que l'homme en mourant lit et déchiffre en dormant.
Le sommeil est un sombre épanouissement.
Il est des voix, il est des pas, il est des ondes;
Tout se mêle, clameurs, rumeurs, vagues profondes,
Foules blêmes, troupeaux pensifs, essaims joyeux;
Tout marche au but divin sous les éternels yeux.
Responsabilité, pèse, voici ton heure,
Du haut des cieux, et rends l'âme humaine meilleure
Les noirs vivants ont tous au pied le même anneau.
Sens, ô berger, le poids énorme de l'agneau.
Frêles puissants, tâchez que l'ombre vous tolère;
Le gouffre est irrité d'une bonne colère;
Le gouffre est menaçant, mais c'est contre le fort;
L'atome avec raison compte, lorsqu'il s'endort,
Sur la protection terrible des abîmes.
Dormez, vertus, dormez, souffrances, dormez, crimes,
Sous la sérénité du firmament vermeil.

Heureux l'homme qui sent à travers son sommeil
Que les étoiles sont sur la terre levées
Pour protéger le faible et l'humble et leurs couvées,
Qui tâche de comprendre en dormant, et qui sent
Qu'un immense conseil mystérieux descend!
Laissez passer sur vous les astres vénérables,
Et dormez. Ô vivants, princes, grands, misérables,
A cette heure au fantôme en son linceul pareils,
Ayez le tremblement du rêve en vos sommeils.
Que l'âme veille en vous!

.....

.....

.....

*

LES ROIS ENTRENT.

LES ROIS.

Salut, pape. Nous sommes
Les tout-puissants, les rois, les maîtres.

LE PAPE.

Salut, hommes.

LES ROIS.

Prêtre, nous sommes rois.

LE PAPE.

Pourquoi?

LES ROIS.

Rois à jamais.

LE PAPE.

Et Dieu?

LES ROIS.

Tu sais qu'il est sur terre des sommets.

LE PAPE.

De la hauteur de Dieu je ne vois qu'une plaine.

LES ROIS.

Nous sommes grands, vainqueurs, forts.

LE PAPE.

Tout est l'ombre humaine.

LES ROIS.

Nous sommes les élus.

LE PAPE.

L'homme à l'homme est égal.

LES ROIS.

Nous sommes ce que sont l'Horeb et le Galgal,
Ce qu'est le Sinaï par-dessus les campagnes;
Nous sommes une chaîne auguste de montagnes;
Nous sommes l'horizon par Dieu même construit.

LE PAPE.

Les monts ont au front l'aube et les rois ont la nuit.
Dieu n'a pas fait les rois.

LES ROIS.

N'es-tu pas roi toi-même?

LE PAPE.

Moi! régner! non!

LES ROIS.

Alors, qu'est-ce que tu fais?

LE PAPE.

J'aime.

*

LE PAPE SUR LE SEUIL DU VATICAN.

Je parle à la Cité, je parle à l'Univers.

Écoutez, ô vivants de tant d'ombre couverts,
Qu'égara si longtemps l'imposture servile,
Le sceptre est vain, le trône est noir, la pourpre est vile.
Qui que vous soyez, fils du Père, écoutez tous.
Il n'est sous le grand ciel impénétrable et doux
Qu'une pourpre, l'amour; qu'un trône, l'innocence.
L'aube et l'obscure nuit sont dans l'homme en présence
Comme deux combattants prêts à s'entre-tuer;
Le prêtre est un pilote; il doit s'habituer
A la lumière afin que son âme soit blanche;
Tout veut croître au grand jour, l'homme, la fleur, la branche,
La pensée; il est temps que l'aurore ait raison;
Et Dieu ne nous a point confié sa maison,
La justice, pour vivre en dehors d'elle, et faire
Grandir l'ombre et tourner à contre-sens la sphère.
Je suis comme vous tous, aveugle, ô mes amis!
J'ignore l'homme, Dieu, le monde; et l'on m'a mis
Trois couronnes au front, autant que d'ignorances.
Celui qu'on nomme un pape est vêtu d'apparences;
Mes frères les vivants me semblent mes valets;
Je ne sais pas pourquoi j'habite ce palais;
Je ne sais pas pourquoi je porte un diadème;
On m'appelle Seigneur des Seigneurs, Chef suprême,
Pontife souverain, Roi par le ciel choisi;
Ô peuples, écoutez, j'ai découvert ceci,
Je suis un pauvre. Aussi je m'en vais. J'abandonne
Ce palais, espérant que cet or me pardonne,

Et que cette richesse et que tous ces trésors
Et que l'effrayant luxe usurpé dont je sors
Ne me maudiront pas d'avoir vécu, fantôme,
Dans cette pourpre, moi qui suis fait pour le chaume!
La conscience humaine est ma sœur, et je vais
Lui parler; j'ai pour loi de haïr le mauvais
Sans haïr le méchant; je ne suis plus qu'un moine
Comme Basile, comme Honorat, comme Antoine;
Je ne chausserai plus la sandale où la croix
S'étonne du baiser parfois sanglant des rois.
Peuples, jadis Noé sortit rêveur de l'arche;
Je sors aussi. Je pars. Et je me mets en marche
Sur la terre, au hasard, sous le haut firmament,
Dans l'aube ou dans l'orage, ayant pour vêtement,
Si cela plaît au ciel, la pluie et la tempête,
Sans savoir où le soir je poserai ma tête,
N'ayant rien que l'instant, et les instants sont courts;
Je sais que l'homme souffre, et j'arrive au secours
De tout esprit qui flotte et de tout cœur qui sombre;
Je vais dans les déserts, dans les hameaux, dans l'ombre,
Dans les ronces, parmi les cailloux du ravin,
Errer comme Jésus, le va-nu-pieds divin.
Pour celui qui n'a rien, c'est s'emparer du monde
Que de marcher parmi l'humanité profonde,
Que de créer des cœurs, que d'accroître la foi,
Et d'aller, en semant des âmes, devant soi!
Je prends la terre aux rois, je rends aux romains Rome,
Et je rentre chez Dieu, c'est-à-dire chez l'Homme.
Laisse-moi passer, peuple. Adieu, Rome.

LE SYNODE D'ORIENT.

LE PATRIARCHE D'ORIENT, tiare au front,
en habits pontificaux; les évêques l'entourent; mitres et chapes d'or.

Chantez.
Allégresse et louange! ô tribus, ô cités,
Chantez dans le vallon, chantez sur la montagne.
Sabaoth est l'époux, l'église est sa compagne,
Peuple, je suis l'apôtre, et je bénis les cieux.

Entre un homme vêtu de bure noire, une croix de bois à la main.

L'HOMME.

Bénir le ciel est bien, bénir l'enfer est mieux.

LE PATRIARCHE.

L'enfer!

L'HOMME.

Oui, c'est-à-dire, ô prêtre, les misères.
Bénis cela. Bénis les pleurs, les cœurs sincères
Mais flétris, où le bien contre le mal combat;
Bénis le dénûment, le haillon, le grabat,
Le bagne, dont la chaîne épouvantable passe;
Bénis l'humble esprit sombre et la pauvre âme lasse;
Bénis tous ceux pour qui jamais tu ne prias;
Bénis les réprouvés, bénis les parias,
Et ce total des maux qui sur terre est la somme
Des salaires. Bénis l'enfer.

LE PATRIARCHE.

Quel est cet homme?

L'HOMME.

Évêque d'orient, l'évêque d'occident
Te salue, et je suis ton frère. Sois prudent
Et sois pensif; car Dieu, sache-le, prêtre, existe.

LE PATRIARCHE.

C'est vous, Père! vêtu d'un linceul!

LE PAPE.

Je suis triste.

LE PATRIARCHE.

Vous le premier sur terre!

LE PAPE.

Hélas!

LE PATRIARCHE.

Triste de quoi?

LE PAPE.

De la douleur de tous et de ta joie à toi.

Il fait un pas et regarde fixement le patriarche.

Prêtre, on souffre! et le luxe odieux t'environne!

Commence par jeter par terre ta couronne.
La couronne est gênante à l'auréole. Il faut
Choisir de l'or d'en bas ou du rayon d'en haut.
Sache, ô pasteur joyeux, que les peuples frissonnent;
Sache que le ciel pâle est plein d'heures qui sonnent
Le tocsin des berceaux, le glas des nouveau-nés.
Prends garde aux innocents dont tu fais des damnés.
Crains le mal qui flamboie et que toi-même attises
Avec tes vanités, avec tes convoitises.
Frère, ne soyons pas des prêtres désastreux.
N'imitons pas les rois qui se volent entre eux
Les Alsaces, les Metz, les Strasbourg, les Hanovres.

Prêtre, à qui donc as-tu pris ta richesse? Aux pauvres.
Quand l'or s'enfle en ton sac, Dieu dans ton cœur décroît.
Apprends qu'on est sans pain et sache qu'on a froid;
Les jeunes filles vont rôdant le soir dans l'ombre.
Tes rochets, ta chasuble aux topazes sans nombre,
Ta robe où l'orient doré s'épanouit,
Sont des spectres, qui sont noirs et vivants la nuit,
Et qui prennent Jésus dans sa crèche, et le tuent.
Sache qu'au lit public les femmes s'habituent
Parce qu'il faut céder, se rendre, et vivre enfin,
Le riche ayant le vice et le pauvre la faim.
Que te sert d'empiler sur des planches d'armoire
Du velours, du damas, du satin, de la moire,
D'avoir des bonnets d'or et d'emplir des tiroirs
De chapes qu'on dirait couvertes de miroirs?
Ô pauvres que j'entends râler, forçats augustes,
Tous ces trésors, chez vous sacrés, chez nous injustes,
Ce diamant qui met à la mitre un éclair,
Cette émeraude où semble errer toute la mer,
Ce resplendissement sombre des pierreries,
C'est votre sang, le lait des mamelles taries,
C'est le grelottement des petits enfants nus!
C'est votre chute au fond des gouffres inconnus!
Le faste de ce prêtre, ô pauvres, représente
Ce que vous n'avez plus, votre vie innocente,
Le loyer du logis, le tison du foyer,
La dignité du cœur qui ne veut pas ployer,
Le travail qui s'accroît par l'épargne qui monte,
Votre joie est l'honneur des femmes, et ta honte,
Prêtre! — Rends ces trésors aux pauvres! Rends-les tous!
Escarboucles chez eux, immondices chez nous!
Quoi! tandis que là-haut l'immense Eternel pense;
Tandis que sans fatigue et sans fin il dépense
La lumière et maintient les soleils au complet
Pour que tout marche et vive, et pour prouver qu'il est;
Tandis que dans cette ombre où court le météore,
Il nous regarde avec ses prunelles d'aurore;

Tandis qu'il met au monde énorme un tel ciment
Que rien ne s'est défait dans le bleu firmament
Le jour où dans le ciel que d'autres cieux pondèrent,
Les formidables vents démuselés grondèrent;
Tandis qu'il fait rôder plus d'astres dans les cieux,
Plus d'éclairs, plus de voix, plus de bruits, plus de feux,
Plus de prodiges, noirs ou sereins, sur les grèves,
Sur les monts, dans les bois, que l'homme n'a de rêves;
Tandis qu'il est cet être inconcevable là,
Nous prêtres, nous vieillards, drapés d'un falbala,
Plus chargés de bijoux que des filles publiques,
Tournant vers les faux biens nos extases obliques,
Tandis que lui, celui qui ne prend ni ne vend,
Lui le sombre seigneur de la foudre, est vivant,
Nous, sous quelque portail d'église ou d'abbaye,
Nous offrons et montrons à la foule ébahie,
Sous la pourpre d'un dais et les plis d'un camail,
Un petit bon Dieu rose avec des yeux d'émail!
Un Jésus de carton! un Éternel de cire!
On le promène, on chante, on prêche, on le fait luire,
En marchant doucement de crainte qu'un cahot,
En secouant l'autel, ne casse le Très-Haut!
Chaque temple a son saint qu'il rente et divinise.
Tandis que le monceau des hommes agonise
Et que la haine couve en d'âpres cœurs grondants,
Tandis que la famine aux effroyables dents
Dévore l'atelier, le grenier, la chaumière,
Nous étalons, avec des effets de lumière,
Des bonshommes de bois au fond d'un corridor,
Brodés d'or, cousus d'or, chaussés d'or, coiffés d'or;
Nous avons des saints-Jeans et des saintes-Maries
Que nous emmaillottons dans des verroteries!
Nous dépensons Golconde à vêtir le néant.
Et, pendant ce temps-là, le vice est un géant,
Et le lupanar s'ouvre, affreux bagne des vierges!
Et, je vous le répète, allumez tous vos cierges,
Faites le tour du temple en file, deux à deux,

Vous n'empêcherez pas que cela soit hideux!

Oui, pendant ce temps-là, parce qu'il faut qu'on mange,
Parce que votre luxe a pris son pain, un ange,
Une âme, une innocence entrera dans la nuit!
Pour vêtir de brocart l'idole qui reluit,
Les colombes du ciel deviendront des orfraies!
Oui, des femmes de chair et d'os, des femmes vraies,
Honnêtes, fleurs d'amour et lys de chasteté,
Paieront de leur pudeur et de leur nudité,
De toutes leurs vertus mortes et dissipées,
Votre imbécilité d'habiller des poupées!
Entendez-vous cela! Comprenez-vous cela!
Trouvez-vous que je parle assez haut! Dieu parla
Jadis de cette sorte aux songeurs sur les cimes;
Et nous quand sur l'autel, pensifs, nous nous assîmes,
Prêtres, ce n'était pas pour être des démons.
Ô mes frères, aimons, aimons, aimons, aimons!

Prêtres, la croix de bois et la robe de bure,
Le front haut chez les rois, et pas d'autre courbure
Que le fléchissement des âmes devant Dieu!
Quoi! les rois sont la roue et vous êtes l'essieu!
Le peuple est sous vos pieds, parce qu'il est la base,
Et vous faites rouler sur lui ce qui l'écrase!

Sachez que vos grandeurs sont des chutes! Sachez
Que le fourmillement lugubre des péchés,
Ô noirs vendeurs du temple, emplit votre opulence,
Et que Jésus, ayant au flanc le coup de lance,
S'est enfui, se voilant la face, n'ayant pu
Voir le peuple affamé sous le prêtre repu!
Ne pouvant voir cela, Christ a dû disparaître!
Il s'en va. Car pour lui les diamants du prêtre
Ont la même lueur que les yeux du chacal.
Ô froc de bure, ô saint haillon pontifical,
Sois ma splendeur. Je sens rentrer sous cette robe

L'âme que le manteau de pourpre nous dérobe;
Je revis. Du linceul le prêtre est bien vêtu.
Il devient sous la bure exemple, honneur, vertu,
Serviteur de qui souffre et juge de qui règne;
Comme il est faible, il faut que le tyran le craigne;
Car les faibles sont pleins de la force de Dieu.
Sa robe noire passe à toute heure, en tout lieu,
Parmi les deuils, les maux, les fléaux, les désastres,
Et quand il la secoue il en tombe des astres!
Il en tombe le vrai, le bien, le beau, le grand!
Prêtres, votre richesse est un crime flagrant!
Vos cœurs sont-ils méchants? Non, vos têtes sont dures.
Frères, j'avais aussi sur moi ce tas d'ordures,
Des perles, des onyx, des saphirs, des rubis.
Oui, j'en avais sur moi, partout, sur mes habits,
Sur mon âme; mais j'ai vidé cela bien vite
Chez les pauvres.

LE PATRIARCHE.

Seigneur et docteur, grand lévite,
Pape sublime, évêque illustre et souverain,
Les tables de la loi sont un livre d'airain;
Nul n'y peut rien changer, pas même toi, mon père.

UN ÉVÊQUE.

Il faut que l'homme souffre afin que Dieu prospère;
L'or du temple éblouit le pauvre utilement.
Il faut la perle au dogme et l'astre au firmament;
Il faut que les vivants, foules, essaims, mêlées,
Volent à la lueur des mitres constellées;
Cette clarté leur est nécessaire en leur nuit.
Le temple opulent sert et l'autel pauvre nuit.
Il sied que le pasteur comme un soleil se lève.

AUTRE ÉVÊQUE.

Parlons des rois avec précaution; leur glaive
Jette à peu près la même ombre que notre croix;

IMPRIMERIE NATIONALE.

Le temple a Dieu pour base et pour cime les rois;
Dieu croule si les rois tombent.

AUTRE ÉVÊQUE.

La foule est faite
Pour le maître, qu'il soit soldat, juge ou prophète;
Le prêtre est le premier des maîtres; le second,
C'est le roi.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le soc dur fait le sillon fécond.
Oui, déchirons! Ainsi l'on sème, ainsi l'on fonde;
Et l'épi sera beau si la plaie est profonde.

AUTRE ÉVÊQUE.

Frère, Dieu n'a jamais voulu qu'on le comprît.

AUTRE ÉVÊQUE.

Le royaume des cieux est aux pauvres d'esprit;
Donc peu d'écoles, point de science, un seul livre.

AUTRE ÉVÊQUE.

Les peuples ont pour loi d'être en bas et de suivre;
Et leur ascension est faite quand vers nous
Ils montent les degrés des temples à genoux.

AUTRE ÉVÊQUE.

La pensée en dehors du dogme est de l'ivraie.
C'est la justice juste et la vérité vraie
Que j'affirme. Anathème à l'homme révolté!

AUTRE ÉVÊQUE.

Nous avons dans nos mains la terrible clarté.
Il faut que la lumière éclaire, ou qu'elle brûle.
Le prêtre est infidèle à son Dieu s'il recule

Et si, devant l'impie, il hésite à pencher
Le flambeau jusqu'au tas de paille du bûcher.

LE PATRIARCHE.

Ce qu'on nomme aujourd'hui liberté, c'est l'abîme.
Et c'est là ce que dit l'effrayant kéroubime
Debout sur le mur noir de l'infini. Croyez.
Soyez des cœurs tremblants, soyez des fronts ployés,
Obéissez. Le prince est un prêtre; le prêtre
Est un prince. Vouloir comprendre, vouloir être,
Vouloir penser, c'est faire obstacle à Dieu. Vivants
Qui sous l'énormité redoutable des vents
Résistez, vous avez des âmes insensées.
Dieu maudit vos efforts, vos travaux, vos pensées,
Et votre raison, sœur de l'antique péché,
Et votre vain progrès, sinistrement léché
Par la langue de feu qui sort des lacs de soufre.
Voilà les vérités qui jaillirent du gouffre
Le jour où sur l'Horeb le tonnerre a brillé.

LE PAPE.

Frères, figurez-vous, — je me suis réveillé!

LES ÉVÊQUES.

Qu'entendez-vous par là?

LE PATRIARCHE.

Qu'est-ce que tu médites?

LE PAPE.

Je ne crois plus un mot de tout ce que vous dites!

LE PATRIARCHE.

Quoi! vous seriez l'horrible et vivant démenti
De vos prédécesseurs glorieux?

LE PAPE.

J'ai senti
Un mécontentement inquiétant dans l'ombre.

LE PATRIARCHE.

Le pilote aveuglé, c'est le vaisseau qui sombre.
Ne changez pas de route! Ô père, n'allez pas
Du côté de la nuit, du côté du trépas!

LE PAPE.

Je marche vers la vie.

LE PATRIARCHE.

Il faudra rendre compte.

LE PAPE.

Certes!

LE PATRIARCHE.

Songez au ciel. Vous en tombez.

LE PAPE.

J'y monte.

LES ÉVÊQUES.

Ô sombre cécité!

LE PAPE.

Je vous dis que je vois.
J'étais sur un sommet doré, sur un pavois,
Dans l'encens, dans les chants et les épithalames.
J'ai senti tout à coup l'immense poids des âmes;
Et je suis descendu, sachant que je montais.
Le dogme n'a d'appuis, l'église n'a d'étais

Que nos fragilités; tâchons qu'elles soient pures.
Oui, j'ai vu les douleurs, oui, j'ai vu les souillures,
J'ai vu le bien gisant, j'ai vu le mal debout,
Et j'ai songé. Ciel noir! les crimes sont partout,
Mais il n'est qu'un coupable, et c'est le responsable.
J'ai vu les maux nombreux plus que les grains de sable,
Les forfaits plus épais que les branches des bois,
L'infâme orgie en rut, l'innocence aux abois,
Et j'ai dit en moi-même, en voyant les deux mondes
Pleins de brocanteurs vils et de vendeurs immondes :
Ce prêtre sur l'argent hideusement penché,
Ce juge qui chuchote à voix basse un marché,
Cette fille à l'œil fou, cette bohémienne,
Qu'est-ce qu'ils vendent là? Leur âme? Non, la mienne!
Alors j'ai pris la fuite, épouvanté, voulant
Être bon, m'arracher tous ces crimes du flanc,
Guider, sauver, guérir, supprimer les Sodomes,
Bénir, et rendre enfin Dieu respirable aux hommes!

LE PATRIARCHE.

Vous avez un devoir, foudroyer.

LE PAPE.

Avertir.

LE PATRIARCHE.

Songez au Dieu vengeur.

LE PAPE.

Je songe au Christ martyr.

LE PATRIARCHE.

Roi...

LE PAPE.

La chaire changée en trône est impudique.
Pauvre et nu, Jésus règne; et, roi, le prêtre abdique.

Prêtre, j'ai le roseau de Jésus à la main;
Roi, je n'ai plus qu'un sceptre; et pour le genre humain
Je ne suis plus qu'un prince obéissant aux princes,
Concédant, consentant, tremblant pour mes provinces,
Courtisan du plus fort, à céder toujours prêt;
Jamais la royauté du prêtre n'apparaît
Sans une transparence affreuse d'esclavage.
Je ne fais point partie, ô prêtres, du ravage,
Du supplice et du meurtre, et ne veux point m'asseoir
Parmi ces rois sur qui tombe l'éternel soir.
J'aime! je sens en moi la grande clarté vivre.

LES ÉVÊQUES.

Guide-nous, mais suis-nous. Pour guider, il faut suivre.

LE PAPE.

Jamais. Je suis sorti, plein d'horreur et d'effroi,
De toute votre nuit! Quoi! l'on eût dit de moi :
Terre, cet homme avait la garde d'une idée,
La plus haute que l'ombre ait jamais possédée,
Clarté sainte au-dessus du gouffre obscur des cœurs;
En dépit des vents noirs rapidement vainqueurs
Et vite évanouis, cet homme était le mage
Mystérieux, chargé du mutuel hommage
Que se doivent les cieux et les âmes, rapport
Et lien entre un mât frissonnant et le port,
Echange de lueur entre l'abîme et l'homme.
Quoi! parce que de vains simulacres qu'on nomme
Princes, maîtres, seigneurs, chefs, souverains, césars,
Parce que de faux dieux, composés de hasards,
Ou du hasard de vaincre ou du hasard de naître,
Parce que des puissants que le néant pénètre
Sont venus le trouver, lui le veilleur qui n'a
Ici-bas d'autre droit que de dire hosanna
Et de montrer du doigt là-haut l'âme éternelle,
Lui qui doit, fils de l'aube, ému, vivant en elle,

Toujours songer, pleurant sur le mal châtié,
Au moyen de changer la lumière en pitié;
Quoi! parce que ces rois, quoi! parce que ces ombres,
Parce que ces faiseurs de cendre et de décombres
Sont venus à sa porte, et durs, fiers, belliqueux,
Ont dit : Sois avec nous! — cet homme est avec eux!
Quoi! cet homme, le monde étant dans les ténèbres,
Offrait dans son bazar aux acheteurs funèbres,
Ô terreur! le rayon qui blanchissait le ciel!
Lui l'éclaireur suprême et providentiel,
Il bénissait l'affreuse éruption des laves!
Cet homme s'était fait marchand de ces esclaves,
La vérité, l'honneur, la justice et la loi,
Prenait le droit au peuple et le donnait au roi,
Priait pour ce qui tue et contre ce qui tombe!
Cet homme a fait lancer la foudre à la colombe!
Il a fait de Jésus le valet d'Attila!
Quoi! l'on eût dit de moi : Regardez, le voilà;
Il avait en dépôt notre âme, il l'a perdue.
L'aurore se levait, cet homme l'a vendue!
Il a prostitué l'étoile du matin!
Non! non!

LE PATRIARCHE.

Vous blasphémez, pape!

LE PAPE.

Prêtre hautain,
Sois humble! Autel doré, dédore-toi, rayonne!
Plaie au flanc du Christ, bouche auguste qu'on bâillonne,
Ouvre tes lèvres, parle, et dis la vérité!
Rentre en ton patrimoine, homme déshérité.
Femmes, enfants, ayez des droits. Peuple, aie une âme
A moi, prêtres! prêchez le vrai que je proclame;
Soyez simples de cœur; soyez, sous le ciel bleu,
Près des petits enfants pour être près de Dieu.

Plus le pontife est doux, plus le temple est sublime.

Tout s'évanouit et s'efface autour du pape.

Quoi! plus de prêtres! Quoi! plus de temple! — l'abîme!
Tout disparaît. Jadis Babel ainsi croula.
Me voilà seul! Plus rien que l'ombre.

UNE VOIX AU FOND DE L'INFINI.

Je suis là.

UN GRENIER.

L'hiver. Un grabat.

UN PAUVRE. Sa famille près de lui.

LE PAUVRE.

Je ne crois pas en Dieu.

LE PAPE, entrant.

Tu dois avoir faim. Mange.

Il partage son pain et en donne la moitié au pauvre.

LE PAUVRE.

Et mon enfant?

LE PAPE.

Prends tout.

Il donne à l'enfant le reste de son pain.

L'ENFANT, mangeant.

C'est bon.

LE PAPE, au pauvre.

L'enfant, c'est l'ange.

Laisse-moi le bénir.

LE PAUVRE.

Fais ce que tu voudras.

LE PAPE, vidant une bourse sur le grabat.

Tiens, voici de l'argent pour t'acheter des draps.

LE PAUVRE.

Et du bois.

LE PAPE.

Et de quoi vêtir l'enfant, la mère,
Et toi, mon frère. Hélas! cette vie est amère.
Je te procurerai du travail. Ces grands froids
Sont durs. Et maintenant parlons de Dieu.

LE PAUVRE.

J'y crois.

LE PAPE AUX FOULES.

A travers la douleur, l'angoisse, les alarmes,
Du fond des nuits, du fond des maux, du fond des larmes,
Venez à moi vous tous qui tremblez, qui souffrez,
Qui râlez, qui rampez, qui saignez, qui pleurez,
Les damnés, les vaincus, les gueux, les incurables,
Venez, venez, venez, venez, ô misérables!
Je suis à vous, je suis l'un de vous, et je sens
Dans mes os votre fièvre immense, agonisants!
Venez, déguenillés, réprouvés, multitude!
Je suis le serviteur de votre servitude,
Et de votre cachot je suis le prisonnier;
Le premier chez les rois, parmi vous le dernier.
Votre part est la bonne, elle est la plus auguste;
Le riche a beau bien faire, être sage, être juste;
Quiconque a les pieds nus marche plus près de Dieu.
Le ciel noir montre plus d'astres que le ciel bleu.

Je vous aime, et n'ai pas d'autre raison pour être,
Fils, le prêtre du juge et le juge du prêtre.
Je ne suis qu'un pauvre homme appartenant à tous.
Ô souffrants, aidez-moi. Je tâche d'être doux.
Venez, partageons tout, le froid, la faim, les jeûnes.
Je suis vieux chez les vieux et jeune avec les jeunes.
Je suis l'aïeul du père et l'enfant des petits;
J'ai tous les âges; fils, j'ai tous les appétits,
Toutes les volontés, toutes les convoitises;
Je suis, comme l'agneau qu'attirent les cytises,
Attiré par les deuils, les dénûments, les pleurs;
Je veux avoir ma part de toutes les douleurs;

J'ai droit à tous les maux qu'on souffre sur la terre;
Je suis l'universel étant le solitaire;
Ô pauvres, donnez-moi tout ce que vous avez,
Vos jours sans pain, vos toits sans feu, vos durs pavés,
Vos fumiers, vos grabats tremblants, vos meurtrissures,
Et le ciel étoilé, plafond de vos masures.

Ô vous qui n'avez rien, donnez-moi tout. Venez,
Tous les malheureux! nus, sanglants, blessés, traînés
Par tous les désespoirs et sur toutes les claies;
Apportez-moi vos fiels, apportez-moi vos plaies,
Afin qu'à votre nuit je mêle un peu de jour,
Et que je fasse avec vos haines de l'amour.
Venez, haillons, sanglots, plaintes, colères, âmes!

Fils, le malheur et moi, partout où nous passâmes
Nous avons tous les deux, chacun à sa façon,
Prouvé, lui qu'il a tort, et moi qu'il a raison.
Il a tort, car on pleure, et raison, car on aime
Le malheur a cela de tendre et de suprême
Qu'on aime d'autant plus que l'on a plus souffert;
Le malheur, c'est le ciel obscurément offert.
Vous avez les douleurs et moi j'ai les dictames.
Je suis l'ambitieux qui veut prendre les âmes;
N'avoir rien secouru, c'est là la pauvreté;
On aura des besoins devant l'éternité;
Il serait imprudent, à l'heure où le soir tombe,
De s'offrir à celui qu'on trouve dans la tombe
Sans avoir fait d'épargne et rien mis de côté.
Souffrants, apportez-moi votre calamité.
Je suis l'aide, l'ami, l'appui. Venez, misères,
Lèpres, infirmités, indigences, ulcères,
Quiconque est hors l'espoir, quiconque est hors la loi.
La douleur m'appartient. J'appelle autour de moi
L'esprit troublé, le cœur saignant, l'âme qui sombre;
Et je veux, entouré des détresses sans nombre
Qui naissent sur la terre à toute heure, en tout lieu,

Arriver avec tous les pauvres devant Dieu!
Venez, vous qu'on maudit! Venez, vous qu'on méprise!

Tous les misérables viennent autour de lui de tous côtés.

UN PASSANT.

Qu'est-ce que tu fais là, vieillard?

LE PAPE.

Je thésaurise.

*

L'INFAILLIBILITE.

Ah! je suis l'Infaillible!

Ah! c'est moi qui vois clair!

Et Dieu?

Dieu ne sait pas ce que savait Képler,
Ce que trouva Newton, ce qu'a vu Galilée;
Il est dépaysé sous la voûte étoilée;
Il a tous les défauts possibles, dur, cassant,
Jaloux, inexorable, irascible; il consent
A l'arrestation du soleil par un homme;
Il damne l'univers pour le vol d'une pomme;
Il foudroie au hasard, il châtie à côté,
Il tue en bloc; il met le diable en liberté;
Molière le ferait sermonner par Alceste;
Il extermine un bouge, il épargne l'inceste,
Détruit Sodome, et donne à Loth un exeat;
Il double d'un enfer son paradis béat;
Il ne sait ce qu'il fait, tant il est susceptible,
Et tâche de brûler notre âme incombustible
Dans un monstrueux lac de bitume et de poix.
Ah! vous avez voulu lui mettre un contre-poids!
Oui, vous avez voulu corriger, j'imagine,
Ce Dieu qui du chaos tire son origine,
Qui maudit, sans savoir pourquoi, le genre humain,
Et qui marche en tâtant du bâton le chemin;
Il a, certes, besoin d'un guide en sa nuit noire,
Et, grâce au compagnon qui l'aide, on aime à croire,

Malgré Pascal doutant et Voltaire niant,
Que Dieu peut-être aura moins d'inconvénient.
Donc son chien est le pape, et je comprends qu'en somme,
L'aveugle étant le dieu, le clairvoyant soit l'homme.

Dérision lugubre! Insulte au firmament!

Donc le pape jamais ne chancelle et ne ment;
Donc jamais une erreur ne tombe de sa bouche;
L'infaillibilité formidable et farouche
Luit dans son œil suprême...

Ô nuit! pardonne-leur!
Être un homme, un jouet quelconque du malheur,
Moins libre que le vent, plus frêle que la plante,
Le passant inquiet de la terre tremblante,
Une agitation qui frissonne et qui fuit,
Un peu d'ombre essayant de faire un peu de bruit,
Être cela! sentir derrière soi l'abîme
Et devant soi le gouffre, et se croire la cime!
Avoir l'affreux squelette en ce vil corps charnel,
Et dire à Dieu : Je suis ton égal, Éternel!
Je suis l'autorité, je suis la certitude,
Et mon isolement, Dieu, vaut ta solitude;
Le pape est avec toi le seul être debout
Sur cet immense Rien que l'homme appelle Tout;
Tout n'est rien devant moi comme devant toi, maître.
Je sais la fin, je sais le but, je connais l'Être;
Je te tiens, ma clef t'ouvre, et je suis ton sondeur,
Dieu sombre, et jusqu'au fond je vois ta profondeur.
Dans l'obscur univers je suis le seul lucide;
Je ne puis me tromper; et ce que je décide
T'oblige; et quand j'ai dit : Voici la vérité!
Tout est dit. Quand je veux que tu sois irrité,
Quand j'ai dit la loi, l'ordre, et le point où commence
Ta colère, et l'endroit où finit ta clémence,
Tu dois courber ton front énorme dans les cieux!

Le grand char étoilé tourne sur deux essieux,
Dieu, le Pape.

Ô soleils! astres! gouffres des êtres!
Que dites-vous du pape infaillible, et des prêtres,
Des conciles mettant le pied sur vos hauteurs,
Que dis-tu de ce tas de sinistres docteurs,
Ciel terrible, imposant leur néant au mystère,
Et tâchant d'ajouter à Dieu le ver de terre!

*

EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES.

Les sombres vents du soir soufflent de tous côtés.
Ô brebis, ô troupeaux, ô peuples, grelottez.
Où donc est votre laine, ô marcheurs lamentables?
Allez loin de vos toits et loin de vos étables,
Sous le givre et la pluie, allez, allez, allez!
Où donc est votre laine, ô pauvres accablés,
Vous qui nourrissez tout, hélas! et qu'on affame?
Peuple, où donc sont tes droits? Homme, où donc est ton âme?
Ô laboureur, où donc est ta gerbe? Ô maçon,
Constructeur, bâtisseur, où donc est ta maison?
Où donc sont les esprits mis sous votre tutelle,
Docteurs? Et ta pudeur, ô femme, où donc est-elle?
Hélas! j'entends sonner les clairons triomphants;
Vierge, où sont tes amours? mère, où sont tes enfants?
Grelottez, ô bétail dépouillé, pauvres êtres!
Votre laine n'est pas à vous, elle est aux maîtres,
Elle est à ceux pour qui le chien aboie, à ceux
Qui sont les rois, les forts, les grands, les paresseux!
A ceux qui pour servante ont votre destinée!

C'est à vous cependant que Dieu l'avait donnée,
Cette laine sacrée, et dans la profondeur
Dieu maudit les ciseaux lugubres du tondeur!
Ah! malheureux en proie aux heureux! Honte aux maîtres!
Où donc sont ces bergers qu'on appelle les prêtres?
Nul ne te défend, peuple, ô troupeau qui m'es cher,
Et l'on te prend ta laine en attendant ta chair.

La nuit vient.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ils courent par moments; les coups inexorables
Pleuvent, et l'on croit voir, avec ces misérables,
La vérité, le droit, la raison, l'équité,
Tout ce qu'on a de juste au fond du cœur, fouetté!
Où donc la conduit-on, cette foule hagarde,
Tremblante sous le soir terrible? qui la garde?
Comme ils sont harcelés, effrayés, éperdus!
Où vont ces sombres pas par derrière mordus?
Ils courent... — on dirait le passage d'un songe.
La bise souffle et semble un serpent qui s'allonge.
Est-ce que le mystère est lui-même contre eux?
Pourquoi tant d'aquilons sur tant de malheureux?
S'il est des anges noirs volant dans ces ténèbres,
Je les implore! ô vents, grâce! ô plafonds funèbres,
Ayez pitié! l'on souffre. Ah! que d'infortunés!
Qui donc s'acharne ainsi sur les pauvres? Donnez
D'autres ordres, esprits de l'ombre, à la tempête!
Dans l'échevèlement sauvage du prophète
Le vent peut se jouer, car le prophète est fort;
Mais soufflant sur le faible en pleurs, le ciel a tort.
Oui, je te donne tort, ciel profond qui m'écoutes;
C'est trop d'ombre. Oh! pitié! Des deux côtés des routes
Tout est brume, erreur, doute; et le brouillard trompeur
Les glace et les aveugle; ils ont froid, ils ont peur.

L'obscurité redouble.

De qui ce vent farouche est-il donc le ministre?
Allez, disparaissez à l'horizon sinistre.
Passe, ô blême troupeau dans la brume décru.
Que deviennent-ils donc quand ils ont disparu?
Que deviennent-ils donc quand ils sont invisibles?
Ils tombent dans ce gouffre obscur : tous les possibles!
Ils s'en vont, ils s'en vont, ils s'en vont, nus, épars,
Sur des pentes sans but, croulant de toutes parts.
Ô pâle foule en fuite! ô noirs troupeaux en marche!
Perdus dans l'immense ombre où jadis flottait l'arche!
Nul deuil n'est comparable à l'affreux sort de ceux

Qui s'en vont ne laissant que du rêve après eux.
Le destin, composé d'énigmes nécessaires,
Hélas! met au delà de toutes les misères,
De tout ce qui gémit, saigne et s'évanouit,
Le morne effacement des errants dans la nuit!

*

PENSIF DEVANT LE DESTIN.

Tout ce qui pense, vit, marche, respire, passe,
Va, vient, palpite, naît et meurt, demande grâce.
Il n'est pas sur la terre un homme qui n'ait fait
Une faute; et le sort des neveux de Japhet,
C'est de souffrir; chacun verse une larme amère,
La mère sur l'enfant et l'enfant sur la mère.
Pourquoi tant de détresse et de calamité?
Pourquoi le grondement du gouffre illimité?
Pourquoi le côté noir du dogme et de la bible?
Parce que nous péchons. De là l'ombre terrible,
Et les religions toutes pleines d'enfers.
Tous les abîmes sont à notre marche offerts.
Terreur! dit Éleusis. Damnation! dit Rome.
De la bête de proie à la bête de somme,
Du soldat au forçat, du serf à l'empereur,
Tout est vengeance, effroi, haine, morsure, horreur.
L'être créé n'a droit qu'à des destins funèbres;
La menace lui tend le poing dans les ténèbres;
Avance, c'est la nuit. Recule, c'est l'enfer.
Homme, il est Prométhée; ange, il est Lucifer.

*

ON CONSTRUIT UNE ÉGLISE

L'ARCHEVÊQUE.

Hommes qui bâtissez une église, il importe
D'en faire magnifique et superbe la porte
Pour que la foule y puisse entrer facilement;
Employez-y le bronze et l'or, le diamant,
L'onyx, le saphir; rien n'est trop beau pour l'église;
Que la façade soit auguste, et qu'on y lise
Ce nom, Jéhovah, comme à travers des éclairs;
Que le clocher répande un hymne dans les airs
Et que son tremblement se communique aux âmes;
Et que le peuple sente, enfants, vieillards et femmes,
En regardant ce temple avec un saint frisson,
Qu'on a sur le seigneur mesuré la maison
Et la grandeur du lieu sur la grandeur de l'hôte;
Que la crypte soit vaste et que la nef soit haute;
Que l'homme entende là passer confusément
La faute et le pardon, divin chuchotement;
Que le saint-livre ouvert soit sur la sainte-table;
Que l'évêque ait son trône et Jésus son étable;
Que les prêtres, par qui vos torts sont expiés,
Aient une natte épaisse et tiède sous leurs pieds;
Que l'âme croie, en l'ombre où flottent les saints-voiles,
Entrevoir une obscure éclosion d'étoiles
Comme au fond des forêts dans la vapeur des soirs;
Qu'on y sente osciller les vagues encensoirs;
Que l'autel, entouré d'un solennel murmure,
Ait la splendeur sinistre et sombre d'une armure,
Car le céleste esprit combat l'esprit charnel,
Et nul ne doit sans crainte approcher l'Éternel;

Pas d'ornement grossier, pas de matières viles;
Quand Salomon disait aux bâtisseurs de villes :
— Bâtissez sur la roche et non sur le limon —
Hiram, maçon du temple, écoutait Salomon;
Donc obéissez-moi. Faites un fier mélange
Du Raphaël pudique et du grand Michel-Ange;
Peignez sur la muraille Adam qu'Ève tenta,
Moïse au Sinaï, Jésus au Golgotha,
Les Géants terrassés malgré leur haute taille,
Job, et l'eflarement des chevaux de bataille;
Tout ce qui foudroya, tout ce qui rayonna,
Festin de Balthasar et noces de Cana,
Doit faire flamboyer et resplendir les fresques;
Mariez l'arc lombard aux ogives moresques;
Que la statue alterne avec les noirs tableaux;
Une église doit être un large espace, enclos
De bons murs, préservé des vents et des tempêtes;
Prêtres, emplissez-la de fleurs les jours de fêtes;
Tout ce qui vient du ciel, l'église le contient;
Un roi qui la voudrait orner comme il convient
Épuiserait Golconde et n'y pourrait suffire;
Prodiguez-y l'airain, le jaspe et le porphyre
Que n'atteint pas la rouille et ne mord pas le ver.

LE PAPE.

Et mettez-y des lits pour les pauvres l'hiver.

*

EN VOYANT UNE NOURRICE.

Mère, je te bénis. La nourrice est sacrée.
Après l'éternité la maternité crée;
Ève s'ajoute à Dieu pour compléter Japhet;
Et l'homme, composé d'âme et de chair, est fait
Du rayon de l'abîme et du lait de la femme.
L'ineffable empyrée est une vaste trame
De souffles, de beauté, de splendeur et d'amour.
Qu'est-ce que la nature? Un gouffre, un carrefour,
Une rencontre; et tout vient pêle-mêle éclore.
Ce que la femme donne à l'enfant, c'est l'aurore;
Il coule autant de jour d'un sein que d'un soleil;
D'une sombre mamelle au fond du ciel vermeil
Les étoiles sont l'une après l'autre tombées;
Les pléiades en haut, en bas les Machabées,
Sont des groupes pareils; toute clarté descend
Et devient notre esprit et devient notre sang,
Et dans tous les berceaux l'infini recommence;
Et l'Éternel emploie à la même œuvre immense,
En ce monde, où l'enfant sans l'astre est incomplet,
La goutte de lumière et la goutte de lait.
Ô bénédiction, sois à jamais sur l'homme!

Rêveur.

Et pourtant, ô vivants, quand je songe à Sodome,
A Carthage, à Moloch, à tous vos noirs exploits,
A tous les attentats faits par toutes vos lois,
Je frissonne. Dracon est pire que Tibère.
L'aréopage est l'antre où Satan délibère.
Vous avez eu raison d'aveugler la Thémis

Par qui tant de forfaits stupides sont commis,
Car souvent, en voyant le mal, la violence
L'emporter, elle aurait horreur de sa balance.
Il arrive parfois que les lois d'ici-bas,
Lois qui frappent Jésus et sauvent Barabbas,
Lois dont l'étrange glaive au hasard tranche et tombe,
Du cri d'un nouveau-né font l'appel de la tombe.
Oui, l'épouvante en est venue à ce degré.
Un jour, je m'en souviens, — quand j'étais égaré
Jusqu'à me croire roi, moi qui suis ton esclave,
Ô devoir! — sous les murs d'un cachot, froide cave,
J'ai vu, c'était à Rome, une femme attendant.
On l'avait condamnée au gibet, et pendant
Qu'on dressait la potence et qu'on creusait la fosse,
Cette femme avait dit au juge : Je suis grosse.
Et le juge avait dit : Soit. Alors, attendons.
— Oh! si je ne sentais le ciel plein de pardons,
Comme je frémirais pour l'homme et pour son âme! —
Qu'est-ce qu'on attendait? ceci : que cette femme
Donnât la vie, afin de lui donner la mort.
Ainsi les hommes font dans l'énigme du sort
Pénétrer leurs décrets sans que leur raison tremble!
La mort, la vie, étaient sur cette femme ensemble.
Leur lueur éclairait le cachot étouffant;
Horreur! à chaque pas de l'une vers l'enfant
L'autre faisait un pas vers la mère, et, dans l'ombre,
Vers elle, l'un riant et charmant, l'autre sombre,
Et chacun apportant la clef de la prison,
Deux fantômes venaient du fond de l'horizon.
Être en proie à la loi! Quel deuil! — Mon cœur se serre.
Ainsi le code humain peut finir, ô misère!
Par avoir la figure obscure d'un bandit!
Et l'enfant, si le ciel l'eût fait parler, eût dit :
Tu commences, ô loi, par me tuer ma mère.
Ô triste loi sans yeux, dans cette angoisse amère,
La malheureuse a beau trembler, frémir, prier,
Tu charges son enfant d'être son meurtrier;

Son sang teint mon berceau, déjà sombre, encor vide,
Et de moi, l'innocent, tu fais un parricide.
Tu me fais faire un crime à moi qui ne suis pas.
Je nais, je tue. — Hélas! — La loi prend un compas,
Pèse l'urne du mal, la trouve peu remplie,
Mesure un crime, ajoute un meurtre, multiplie
Un attentat par l'autre, un forfait par un deuil,
Dans un affreux berceau fait éclore un cercueil,
Attend qu'un enfant naisse, ordonne qu'on bâtisse
Un tombeau sur sa tête, et dit : C'est la justice!
Elle veut, au milieu de ce saint univers,
Quand les cieux versent l'aube et sont tout grands ouverts,
Devant le jour sans fin, devant l'azur sans voiles,
Dans le fourmillement des fleurs et des étoiles,
Qu'une mère éperdue ait horreur du moment
Où son enfant naîtra sous le bleu firmament! —
J'ai vu cela. Si bien que cette misérable
Était là, regardait fuir l'heure inexorable,
Écoutait dans la nuit le glas dire : Il le faut!
Et sentait dans son sein remuer l'échafaud.

*

UN CHAMP DE BATAILLE.

DEUX ARMÉES EN PRÉSENCE.

LE PAPE.

J'ai peur. Je sens ici comme une âme terrible.
L'homme est la flèche, ô cieux profonds, l'homme est la cible.
Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux?
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgent-ils entre eux?
Quoi! peuple contre peuple! ô nations trompées!

S'avançant entre les deux armées.

De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées?
Que faites-vous ici? Qu'est-ce que ces pavois?
Que veulent ces canons? Hommes que j'entrevois
Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
Pour le plaisir de qui vous exterminez-vous?
Vous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous.
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère;
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Il vous a dit de croître et de multiplier.
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
Ô rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se gênant, les clairons, les chimères,
La gloire; et moi je vois des deux côtés des mères.
Je vois des deux côtés des cœurs désespérés.
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,

La lumière à des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre, et la fuite affreuse de la vie.
Je vois les nations que la mort joue aux dés.
Mais qui donc êtes-vous, hommes qui m'entendez?
Quoi! vous êtes le nombre et vous êtes la force!
Vous êtes la racine et la tige et l'écorce,
Le feuillage et le fruit de l'arbre universel;
Le désert et le sable et la mer et le sel
Sont à vous; vous avez toutes les étendues;
Si vous voulez planer, vos ailes éperdues,
Hommes, ont l'infini pour s'y précipiter;
Vous pouvez rayonner, adorer, enfanter;
Les astres et les vents vous donnent des exemples,
Les vents pour vos essors, les astres pour vos temples;
Vous êtes l'ouvrier qui tient tout dans sa main;
Vous êtes le géant de Dieu, le genre humain;
Et vous aboutissez à de vils chocs d'armées!
Et le titan se fait le forçat des pygmées!
Vous êtes cela, peuple, et vous faites ceci!
Mais alors l'impossible existe! Oui, c'est ainsi!
C'est parce que deux rois, deux spectres, deux vampires,
Parce que deux néants s'arrachent deux empires,
Parce que l'un, ce jeune, et l'autre, ce vieillard,
Semblent grands à travers on ne sait quel brouillard,
Etant, le jeune, un fou, le vieux, un imbécile,
C'est parce qu'un vain sceptre entre leurs mains oscille
A tous les tremblements du vice et de l'erreur,
C'est parce que ces deux atomes en fureur
S'insultent, qu'on entend, ô triste foule humaine,
Ô peuples, sans savoir pourquoi, dans cette plaine
Votre stupidité formidable rugir!
Vous êtes des pantins que des fils font agir;
On vous met dans la main une lame pointue,
Vous ne connaissez pas celui pour qui l'on tue,
Vous ne connaissez pas celui que vous tuerez.
Est-ce vous qui tuerez? est-ce vous qui mourrez?
Vous l'ignorez. Demain, la mort ouvrant son aile,

Vous entrerez dans l'ombre en foule, pêle-mêle,
Sans que vous puissiez dire au sépulcre pourquoi.
Oui, du moment que c'est décrété par un roi,
Par un czar, un porteur quelconque de couronne,
Sans rien comprendre au bruit menteur qui l'environne,
A tâtons, sans savoir si l'on est un bandit,
On n'écoute plus rien; battez, tambours, c'est dit;
Vite, il faut qu'on se heurte, il faut qu'on se rencontre,
Qu'un aveugle soit pour parce qu'un sourd est contre!
Vous mourez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
Et vous avez quitté vos femmes pour cela!
Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
Aux casernes ainsi qu'un troupeau par des chiens!
En guerre! allez, prussiens! allez, autrichiens!
Ici la schlague, et là le knout. Lauriers, victoire.
A grands coups de bâton on vous mène à la gloire.
Vous donnez votre force inepte à vos bourreaux
Les rois, comme en avant du chiffre les zéros.
Marchez, frappez, tuez et mourez, bêtes brutes!
Et vos maîtres, pendant vos exécrables luttes,
Boivent, mangent, sont gais et hautains; et, contents,
Repus, ont autour d'eux leurs crimes bien portants;
Vous allez être un tas de cadavres dans l'herbe,
Laissant derrière vous, sous le soleil superbe
Et sous l'étonnement des cieux, de vieux parents,
Et dans des berceaux, plaints par les nids murmurants,
O douleur, des petits aux regards de colombe! —
Eh bien non! je me mets entre vous et la tombe.
Je ne veux pas! Tremblez, c'est moi. Je vous défends
De vous assassiner, monstres! — ô mes enfants! —
Jetez-vous dans les bras les uns des autres, frères!
Quoi! l'on verrait en vous, dans ces champs funéraires,
Léviathan revivre et renaître Python!
Hommes, Humanité! se représente-t-on
Les arbres des forêts qui se feraient la guerre,
Qui, soudain furieux, eux si calmes naguère,

Deviendraient des dragons mêlant leurs bras hideux,
Faisant tourbillonner la tempête autour d'eux,
Et jetant et broyant les fleurs, les plumes blanches,
Les nids, dans la bataille effroyable des branches!
Eh bien, sous l'affreux vent soufflant on ne sait d'où,
Vous êtes ce chaos prodigieux et fou!
Ah! vous vous enivrez d'une vanité noire!
Vous êtes des vaincus, ô rêveurs de victoire,
Vous êtes les vaincus des rois, et sur le dos
Vous portez leur grandeur, leur néant, ces fardeaux;
L'ombre des rois vous suit, vous tient, vous accompagne;
Vous êtes des traîneurs de boulet comme au bagne;
L'orgueil, leur garde-chiourme, est à votre côté;
Vous avez cette honte au pied, leur majesté;
Débarrassez-vous-en, brisez-moi cette chaîne!
Sortez des quatre murs sanglants de la géhenne,
Ignorance, colère, orgueil, mensonge, à bas!
Hommes, entendez-vous. Vivez. Plus de combats.
Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
Vous êtes l'innocence imbécile employée
Aux forfaits, et les bras utiles devenus
Scélérats, et je suis celui qui vient pieds nus
Vous supplier, lions, tigres, d'être des hommes.
Il est temps de laisser cette terre où nous sommes
Tranquille, et de permettre aux fleurs, aux blés épais,
Aux vignes, aux vergers bénis, de croître en paix;
Il est temps que l'azur brille sur autre chose
Que de la haine, et l'aube est souriante et rose
Pour que nous soyons doux comme elle. Obéissons
A la vie, à l'aurore, aux berceaux, aux moissons.
Ne sacrifions pas le monde à quelques hommes.
Soyez de votre sang vénérable économes.
Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,
Épouvante ces champs où Dieu met sa lumière.
Quoi! des mères seront en deuil dans leur chaumière,
Quoi! des bras se tordront sous les cieux étoilés!

Des morts, pâles, seront entrevus dans les blés
Et sous la transparence effrayante des fleuves;
Quoi! toutes les douleurs, les orphelins, les veuves,
Les vieillards, mêleront leurs lamentations... —
Ah! prenez garde à vous, rois! car vos actions
D'où sort on ne sait quelle ombre extraordinaire
Font écouter à Dieu les conseils du tonnerre!

*

LA GUERRE CIVILE.

Autre champ de bataille. Rues et places publiques.

LE PAPE, apparaissant entre les combattants.

Commencez par moi. — Quoi! pauvres, déshérités,
Votre sort vous accable, et vous le complétez
Par de la haine, ayant trop peu de la souffrance!
Vous vous entr'égorgez, fils de la même France!
J'entends autour de vous cette mère crier.

Toi, paysan, tu veux tuer cet ouvrier!
Pourquoi? De quelque nom que ton travail se nomme,
Il le fait aussi, lui! vous êtes le même homme;
Vous semez, sur la terre où l'humanité croît,
Le grand germe sacré, toi l'épi, lui le droit;
Il travaille, et de plus il veut aimer son frère.
Nul ne doit à la tâche auguste se soustraire;
L'un est le moissonneur et l'autre l'émondeur.
Dieu, la clarté qui pense, est dans la profondeur;
Il est l'immense point lumineux de l'abîme;
Hommes, il resplendit, féconde, inspire, anime,
Et cette vénérable et sereine lueur
Veut faire sur vos fronts briller de la sueur;
Car le travail est saint, et c'est la loi sublime.
Quoi! ce n'est pas la bêche, ou l'équerre, ou la lime,
Que vous avez aux poings, c'est le glaive! Pourquoi?
Parce que l'ouvrier marche en avant de toi,
Paysan. Il se hâte et l'avenir l'invite.
L'un va trop lentement et l'autre va trop vite.

Peut-être. Dieu le sait. Mais est-ce une raison,
Ô peuple, pour emplir de spectres l'horizon,
Pour plonger dans l'horreur vos mains désormais viles
Et faire sangloter le tocsin dans les villes?
Tout est la vie; et Dieu n'a pas construit de mur.
Ah! s'il est au-dessus de nous, dans cet azur
Où les réalités sont les axes des mondes,
S'il est des buts certains, s'il est des lois profondes,
Si l'aube en se levant dit vrai, si l'astre est pur,
Et si le ciel est pour la terre un ami sûr,
Si la vie est un fruit et n'est pas une proie,
L'homme a pour droit, devoir et fonction la joie,
Le travail et l'amour; et, quel que soit l'éclair
Qui pour un instant jette un orage dans l'air,
Il n'est pas de colère âpre, inhumaine, athée,
Terrible, qui ne doive être déconcertée
Par une mère ayant au sein son nourrisson.
Quoi! partout la fureur! Quoi! partout le frisson,
Le deuil, des bras sanglants et des fosses creusées!
Quoi! troubler le soleil glorieux, les rosées,
Les parfums, les clartés, le mois de mai si beau,
Les fleurs, par l'ouverture affreuse du tombeau!
Ah! fussiez-vous vainqueurs, qu'est-ce que la victoire?
Vous aurez le cœur froid, vous aurez l'âme noire.
A la fraternité rien ne peut suppléer.
Ah! réfléchissez. Dieu vous créa pour créer,
Pour aimer, pour avoir des enfants et des femmes,
Pour ajouter sans cesse à vos foyers des flammes,
Pour voir croître à vos pieds des fils nombreux et forts,
Pour faire des vivants; et vous faites des morts!
Vous qui passez, pourquoi haïr celui qui passe?
Accordez-vous les uns aux autres votre grâce,
Arrêtez! arrêtez! Fraternité!

Tout fuit.
Mais l'apôtre se sait écouté par la nuit;
Et n'est-ce pas qu'il doit parler aux solitudes,
Ô Dieu, les profondeurs étant des multitudes?

Il continue.

IMPRIMERIE NATIONALE.

*

IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE.

Vivez, marchez, pensez, espérez, aimez-vous.
Nul n'est seul ici-bas. Tout a besoin de tous.
Riche, épargne le pauvre, et toi, pauvre, pardonne
Au riche, car le sort prête et jamais ne donne,
Et l'équilibre obscur se refait tôt ou tard.
Tout bien qui naît du mal des autres est bâtard;
Et les prospérités ne sont jamais qu'obliques
Et menteuses, sortant des misères publiques;
L'arbre est malsain ayant un cadavre à son pied.
Rois, ayez peur du trône où votre orgueil s'assied,
Votre âme y devient spectre, et, maîtres des royaumes,
Hélas! sans le savoir vous êtes des fantômes;
S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
Empereur, majesté, roi, césar, à quoi bon?
Les Pharaons ont fait bâtir les Pyramides;
Et quand sous le soleil, sous les grands vents numides,
Fouettant leur peuple aux fers, durs comme les destins,
Ils eurent achevé ces monuments hautains,
Qu'ont-ils mis dans ces blocs prodigieux? leur cendre.
Ô rois, cela ne sert à rien d'être Alexandre,
Sésostris, ou Cyrus à qui le sort sourit,
Il vaut mieux être un pauvre appelé Jésus-Christ.
Le mal que nous faisons trop souvent nous encense;
Hélas! qui que tu sois, puissant, crains ta puissance,
Qui, de l'autre côté du tombeau, fait pitié.
On est flatté par où l'on sera châtié.
Vous qui faites trembler, tremblez. — Que tout s'apaise!
Quant à toi, travailleur sur qui le fardeau pèse,

Toi qui te sens lion et qu'on traite en fourmi,
Ne perds pas patience et sache attendre, ami! —
En venir aux mains? Non. Certes, ton droit suprême,
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même
Plus de salaire et moins de peine, j'en conviens;
L'immensité te doit ta part des vastes biens,
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.
L'avenir n'est pas noir; c'est le matin qui dore
Et remplit de clarté rose les petits doigts
Du nouveau-né riant dans sa crèche; et tu dois
Vouloir cet avenir éblouissant et juste;
Tu dois, ferme, appuyé sur le travail robuste,
Réclamer le paiement de tes efforts, tu dois
Protéger ton foyer, et faire face aux lois
Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire,
Et nourrir ton enfant, — mais sans tuer ton frère!
Sans blesser la patrie et meurtrir la cité!
L'idéal ne veut point mêler à sa clarté
Les Saint-Barthélemys et les Vendémiaires;
Les principes sereins sont de hautes lumières;
Dans la Terre Promise on ne met point la mort;
L'espérance n'est pas faite pour le remord.
Peuple, sur le cloaque informe du carnage,
Quel que soit le tueur, sais-tu ce qui surnage?
C'est sa honte. — L'opprobre éternel du vainqueur,
La pâle liberté morte et l'épée au cœur,
Pour soi l'abjection, pour d'autres le martyre,
C'est là toute la gloire, ô peuple, qu'on retire
Des fauves actions faites aveuglément
Hélas! sous le regard fixe du firmament!
Pas de tueurs; laissons les bourreaux dans leurs bouges.
Je hais une victoire ayant les ongles rouges;
Je n'aime pas qu'un droit ait des mains de boucher,
Et, quand il a vaincu, soit forcé de cacher
Les fentes des pavés des villes sous du sable.
Le paradis de Dieu deviendrait haïssable
S'il fallait qu'à travers un meurtre on l'espérât.

Quoi! le droit malfaiteur! le progrès scélérat!
Homme, crains la balance où tout destin s'achève.
Le mal qu'on fait est lourd plus que le bien qu'on rêve.
L'aurore est hors de l'ombre et les nuits vont finir;
Crains de mettre une tache au front de l'avenir;
La liberté n'a pas l'assassin pour ministre;
L'astre dont la sortie ouvre un gouffre est sinistre;
Le progrès n'a plus rien de providentiel
S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel;
Nul soleil n'a l'ampleur horrible de l'abîme;
Si grand que soit un droit, il est moins grand qu'un crime;
Jamais, non, même ayant la justice pour soi,
On ne peut la servir par le deuil et l'effroi;
La vérité qui tue, affreuse vengeresse,
A des yeux de démon sous un front de déesse;
Une étoile n'a pas droit de verser du sang;
L'aube est blanche; et le bien n'est le bien — qu'innocent.

*

MALÉDICTION ET BÉNEDICTION.

Les malédictions sont sur les multitudes,
Les tonnerres profonds hantent les solitudes,
Rien n'est laissé tranquille en ce sombre univers.
Les prêtres sont pareils à des gouffres ouverts;
Qui regarde dedans voit des choses affreuses.

Si tu planes, tout fuit; tout croule, si tu creuses.
Ô morne angoisse!

Hélas! l'anxiété partout.
Que de rêves tombés! Que de spectres debout!
L'homme, en proie à la nuit dont le prêtre est complice,
Peut-être a devant lui l'échelle d'un supplice
Quand, sentant des degrés dans l'ombre, il dit : Montons.
Le genre humain ignore, erre, marche à tâtons,
Souffre, et ne voit, s'il cherche une lueur propice,
Qu'un flamboiement farouche au fond d'un précipice.
Tout est-il donc fatal? Rien n'est-il donc clément?
La vie est une dette et la mort un paiement;
Satan règne; le mal fait loi; l'enfer, c'est l'ordre.

Et j'entendais gémir et je voyais se tordre,
Dans la brume que nul n'explore et ne connaît,
Les tristes nations sur qui tout s'acharnait,
Prêtres, juges, bourreaux, scribes, princes, ministres;
Les innombrables flots ne sont pas plus sinistres;
Le tragique océan n'est pas plus torturé
Par les souffles confus du vent démesuré.

L'homme, en ces profonds cieux qu'il nomme noirs royaumes,
Regarde un effrayant penchement de fantômes,
Et tremble. L'inconnu lui jette des clameurs.
Le matin lui dit : Pleure! et le soir lui dit : Meurs!
Dans l'Inde, tous les dieux taillés dans tous les marbres,
Les blêmes hommes nus vivant au creux des arbres,
En Grèce Bacchus ivre et traîné par des lynx,
Les molochs en Afrique, en Égypte les sphinx,
Le Baal monstrueux, le Jupiter inique,
Au Vatican le pâle et sanglant Dominique,
Tout menace. Partout les peuples sont maudits.
Les rois seuls, noirs élus, sont dans des paradis,
Joyeux, superposés aux supplices des hommes;
Les courtisans dorés sont les vils astronomes
Qui contemplent d'en bas les rois, ces faux soleils;
Et les rois sont contents de vivre; et leurs sommeils,
Leurs réveils, et leurs lits de pourpre, et leurs carrosses,
Leurs trônes, leurs palais, leurs festins, sont féroces.
La guerre en sort. Le prêtre est reptile au tyran.
Le talmud n'est pas moins lâche que le koran.
César vainqueur se fait du ciel une province.
Loyola, dur au peuple, est complaisant au prince.
Le fakir est atroce et le bonze est hideux;
Le crucifix est glaive au poing de Jules deux;
Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère,
Interprète Moïse au profit de Tibère.
Ô deuil! Accablement du morne genre humain!
Pleurs et cris! Sang des pieds aux cailloux du chemin!
Noirceur du ciel empli par l'immense anathème!

La faute est dans Je hais! La faute est dans Je t'aime!
Tout est la chute. Hélas! que faire? Hommes damnés!
Responsables de vivre et punis d'être nés!
Je médite éperdu dans la nuit formidable.

Quel labeur que jeter la sonde à l'insondable!
Quel gouffre que l'azur qui devient de la nuit!

Terreur! tout apparaît et tout s'évanouit.
Le deuil reste.

Oh! disais-je, où donc est l'espérance?
Soudain il me sembla, comme, dans leur souffrance,
Pensif, je regardais les peuples douloureux,
Voir l'ombre d'une main bénissante sur eux;
Il me sembla sentir quelqu'un de secourable,
Et je vis un rayon sur l'homme misérable,
Et je levai mes yeux au ciel, et j'aperçus,
Là-haut, le grand passant mystérieux, Jésus.

*

EN VOYANT UN PETIT ENFANT.

Il est le regard vierge, il est la bouche rose;
On ne sait avec quel ange invisible il cause.
N'avoir pas fait de mal, ô mystère profond!
Tout ce que les meilleurs font sur terre, ou défont,
Ne vaut pas le sourire ignorant et suprême
De l'enfant qui regarde et s'étonne et nous aime.
N'avoir pas une tache efface nos splendeurs.
Nous nous croyons le droit d'être altiers, durs, grondeurs,
Et lui qui ne se sait aucun droit sur la terre,
Les a tous. Sa fraîcheur pure nous désaltère;
Il calme notre fièvre, il desserre nos nœuds,
Il arrive des lieux obscurs et lumineux,
Des gouffres bleus, du fond des divins empyrées;
Ses beaux yeux sont noyés de lueurs azurées;
S'il parlait, des soleils il nous dirait les noms.
Dès qu'un enfant est là, nous nous examinons.
Pensifs, nous comparons nos âmes à la sienne;
Le plus juste est rêveur de quelque faute ancienne;
Il suffit, pour qu'on ait besoin d'être à genoux
Et pour que nous sentions de la noirceur en nous,
Que ce doux petit être inexprimable vive;
Et la création entière est attentive
Aux reproches que fait, même à ce qui reluit,
Même au ciel, puisqu'il est par instants plein de nuit,
Même à la sainteté, triste quand on l'encense,
Cette blancheur sans ombre et sans fond, l'innocence.
De quel droit sommes-nous autour d'elle méchants?
Que nous a-t-elle fait? Nos cris couvrent ses chants.

Son aube à nos vents noirs mêle son pur zéphyre.
Est-ce que sa clarté ne devrait pas suffire
Pour nous rendre cléments et pour dompter nos cœurs?
Non, nous restons ingrats, amers, hautains, moqueurs,
Pleins d'orages, devant cette candeur sacrée.
L'âge d'or, l'heureux temps de Saturne et de Rhée,
Existe, c'est l'enfance; il est sur terre encor;
Et nos siècles de fer sur ce tendre âge d'or
N'en font pas moins leur bruit de glaives et de haines,
Et l'on entend partout le traînement des chaînes.

Vous êtes de la joie errante parmi nous,
Enfants! riez, jouez, croissez. Vos fronts sont doux,
Et la faiblesse y met sa tremblante couronne;
L'épanouissement d'avril vous environne;
Sans vous le jour est morne et le matin se tait;
Chantez. Quand le destin, comme s'il regrettait
De vous avoir dans l'ombre amenés, vous remmène,
Quand vous vous en allez avant l'épreuve humaine,
Votre âme monte aux cieux dans le parfum des fleurs.
Ô chers petits enfants, quand, fuyant nos douleurs,
Vous faites dans l'azur serein votre rentrée,
Quand un nouveau-né meurt, on dirait que, navrée,
La terre prend le deuil des jours qui vous sont dûs;
Et l'aurore est en pleurs quand vous êtes rendus
Par les roses vos sœurs à vos frères les anges.
Il est dans les linceuls une aile, et, dans les langes,
Il en est une aussi; c'est la même. Ouvrez-la,
Doux amis, sans pourtant nous quitter pour cela.
Restez, notre prison par vous devient un temple.
Rayonnez, innocents, et donnez-nous l'exemple,
Croyez, priez, aimez, chantez. Soyez sans fiel.
Qu'est-ce que l'âme humaine, ô profond Dieu du ciel,
A fait de la candeur dont elle était vêtue?

*

UN ÉCHAFAUD.

LE JUGE sur son siège. LE CONDAMNÉ lié de cordes.
LE BOURREAU, la hache à la main. Au fond, la foule.

LE PAPE, regardant l'échafaud.

Je ne comprends pas.

LE JUGE.

Prêtre, écoute. Un homme tue
Un autre homme.

LE PAPE.

Il commet un crime.

LE JUGE.

C'est pourquoi
On le prend, on lui fait son procès, et la loi
Le tue. Est-ce clair?

LE PAPE.

Oui. La loi commet un crime.

LE JUGE.

Qui te donne le droit de nous juger?

LE PAPE.

L'abîme.

LE JUGE.

Prêtre, respect aux lois.

LE PAPE.

Juge, respect à Dieu.
Cet univers visible est un immense aveu
D'ignorance devant l'univers invisible.

VOIX DANS LA FOULE.

— Qu'il meure! — Il a tué! — Le talion! — La bible!
— Le code! — Allons, bourreau, frappe. Va, compagnon.

LE PAPE, à l'assassin condamné.

Toi qui donnas la mort, sais-tu ce que c'est?

L'ASSASSIN.

Non.

LE PAPE, au bourreau.

Toi qui vas la donner, le sais-tu?

LE BOURREAU.

Je l'ignore.

LE PAPE, au juge.

Et toi, sais-tu, devant ce ciel qu'emplit l'aurore,
Ce que c'est que la mort, juge?

LE JUGE.

Je ne sais pas.

LE PAPE.

O deuil!

LE JUGE.

Qu'importe!

LE PAPE.

Ainsi vous touchez au trépas,
Vous touchez à la hache, à la tombe, au peut-être!
Ainsi vous maniez la mort sans la connaître!
Vous êtes des méchants et des infortunés.
Dieu s'est réservé l'homme et vous le lui prenez.
Vous n'avez pas construit et vous osez détruire!
Ô vivants! vous n'avez d'autre droit que de dire
A cet homme qui seul sait ce qu'a fait son bras :
Es-tu coupable? vis, sachant que tu mourras.
Ô vivants, le ciel sent on ne sait quelle honte
Quand, vous regardant faire en votre ombre, il confronte
Le crime et l'échafaud, l'un de l'autre indignés.
Vous saignez du côté du crime, et vous saignez
Du côté de la loi, croyant faire équilibre
Au meurtrier fatal par le meurtrier libre,
Donnant pour contre-poids au bandit le bourreau.
Vous tirez, vous aussi, le trépas du fourreau!
Vous allez et venez dans l'obscur phénomène!
Dieu fait la mort divine et vous la mort humaine!
Sombre usurpation dont frémit le penseur.
Dieu vit; de l'infini vous percez l'épaisseur,
Peuple, et vous lui changez son coupable en victime.
Un homme monstre est là; vous l'imitez. Un crime
Est-il une raison d'un autre crime? Hélas!
Faut-il, tristes vivants qui devez être las,
L'homme ayant fait le mal, que la loi continue?
De quel droit mettez-vous une âme toute nue,
Et faites-vous subir à cette nudité
L'effrayant face à face avec l'éternité?
Ce dépouillement brusque est interdit au juge.
De quel droit changez-vous en écueil le refuge?
L'homme est aveugle et Dieu par la main le conduit;
Dieu nous a mis à tous sur la face la nuit;
Il ne nous a point faits transparents; il nous couvre
D'un suaire de chair et d'ombre qui s'entr'ouvre

Quand il veut, au moment indiqué par lui seul;
Vivants, c'est à la mort que tombe le linceul;
Nous sommes jusque-là des inconnus; Dieu laisse
Aux âmes un instant pour rêver, la vieillesse,
Le droit à la fatigue et le droit au remords;
Malheur si nous faisons soudainement des morts!
Que l'obscur Dieu, toujours clément, toujours propice,
Etant le fond du gouffre, ouvre le précipice,
Il le peut, c'est en lui qu'on tombe, et, quel que soit
Le rejeté, c'est Dieu pensif qui le reçoit!
Mais, vivants, votre loi, qu'est-elle et que peut-elle?
Sur nous la forme humaine, en nous l'âme immortelle;
Nous sommes des noirceurs sous le ciel étoilé.
Je m'ignore, je suis pour moi-même voilé,
Dieu seul sait qui je suis et comment je me nomme.
L'arrachement du masque est-il permis à l'homme?
De quel droit faites-vous cette surprise à Dieu?
Quoi! vous mettez la fin de la vie au milieu!
Vous ouvrez et fermez la fatale fenêtre!
A tâtons! Apprenez ceci : mourir, c'est naître
Ailleurs. Quel noir travail, ô pâles travailleurs!
Comprenez-vous ce mot épouvantable, ailleurs?
Frémissez. Savez-vous le possible d'une âme?

Montrant le condamné.

Cet homme a fait le mal pour nourrir une femme
Et des enfants sans pain; mais vous, avez-vous faim?
Vous le tuez. Pourquoi? Trouvez-vous bon qu'enfin
Le crime et la justice aient la même figure?
Ô mort, sauvage oiseau, qui sait ton envergure?
Tes ailes couvriraient l'horizon de la mer.
La blanche touche au ciel et la noire à l'enfer.
Que savons-nous? Hélas! le prêtre craint la bible.
Notre âme glisse au bord sinistre du possible.
La conscience humaine habite un cabanon.
Ce que vous faites là, le comprenez-vous? Non.
Avez-vous jamais vu quelqu'un tomber dans l'ombre?

Vous représentez-vous l'immense chute sombre,
Le gouffre, l'infini plein d'un vague courroux,
Ce damné tombant là? Vous représentez-vous
L'ouverture des mains terribles dans l'abîme?
Horreur! l'homme interrompt le silence sublime,
Lui que Dieu mit sur terre afin qu'il attendît.
La justice d'en bas prend la parole et dit :
Ô justice d'en haut, c'est moi qui suis la vraie!
Fils, croyez un vieillard, nous sommes tous l'ivraie.
A peine aperçoit-on la faulx; quant à la main,
Cachée en ce lieu noir qu'on appelle Demain,
Nous ne la voyons pas. Elle frappe à son heure.
Tuer cet homme! ô ciel! il me fait peur. Je pleure.
Est-ce qu'il est à moi? Qu'est-il? Dieu seul le sait.
Tuer, sans pouvoir dire au juste ce que c'est,
L'homme au-dessus duquel le ciel profond diffère.
Avez-vous bien pesé ce que vous allez faire?
Vous figurez-vous, juge, et toi, peuple inclément,
L'aile étrange que peut déployer brusquement
L'être subit, sorti du viol de la tombe?
Vautour peut-être, hélas! mais peut-être colombe.
Vous dites-vous ceci : S'il était innocent?
Peut-être il monte alors qu'on pense qu'il descend.
Que devient votre arrêt devant Dieu? Les ténèbres
Peuvent faire à nos lois des réponses funèbres.
Soyons prudents devant ce que nous ignorons.
La terre est un point sombre avec des environs
Illimités de brume et d'espace farouche.
Tout l'infini frémit d'un atome qu'on touche.
N'est-il pas monstrueux de penser que la loi
Et l'homme, en cette lutte où l'on sent de l'effroi,
Mêlent des quantités inégales de crime?
Vous êtes regardés par-dessus l'âpre cime;
Ne faites pas pleurer les invisibles yeux,
Vous avez des témoins attentifs dans les cieux;
Ne les indignez pas, ne leur faites pas dire :
L'homme tue au hasard. L'homme, en proie au délire,

A dans de l'inconnu jeté de l'ignoré.
Ah! c'est un attentat triste et démesuré
De jeter quelque chose à la noirceur muette,
Sans savoir où l'on jette et savoir ce qu'on jette,
D'accroître la stupeur du gouffre avec ce bruit,
La hache, et d'envoyer de l'ombre à de la nuit!

*

PENSIF DEVANT LA NUIT.

La prière contemple et la science observe.
Quand, dans le cloître noir de la sainte Minerve,
Galilée abjurait, vaincu, qu'abjurait-il?
Dieu. C'est Dieu qu'entrevoit de loin l'homme en exil.
Des épaisseurs de nuit profonde nous entourent,
Les mondes par des feux échangés se secourent;
Car, ciel sombre, on ne sait quels gouffres sont ouverts.
L'astre fait des envois de rayons, à travers
L'espace et l'étendue immense, à d'autres astres.
L'azur a ses combats; le ciel a ses désastres;
Parfois le mage, au fond des firmaments vermeils,
Distingue d'effrayants naufrages de soleils;
A voir l'effarement des pâles météores
On devine une étrange extinction d'aurores,
Quelque part, dans l'horreur du zénith ignoré.
Dieu seul sait l'étiage et connaît le degré
Jusqu'où doit croître ou fuir la marée inconnue.
L'univers n'est pas moins remué que la nue
Par un souffle; et ce souffle a lui-même sa loi.
Le savant dit : Comment? le penseur dit : Pourquoi?
La réponse d'en haut se perd dans les vertiges.
L'ombre est une descente obscure de prodiges.
Sans cesse l'inconnu passe devant nos yeux.

Mais, ombre, qu'est-il donc de stable sous les cieux?
La justice, dit l'ombre. Aucun vent ne l'emporte.
C'est pourquoi, nous pasteurs, nous devons faire en sorte
Que l'homme reste bon et sincère au milieu
De tous les changements d'équilibre de Dieu.

*

ENTRANT À JÉRUSALEM.

Peuples, j'ai dit au Monde et j'ai dit à la Ville :
Plus de guerre étrangère et de guerre civile.
Plus d'échafaud. Devant le ciel bleu Liberté,
Égalité devant la mort, Fraternité
Devant le Père. Aimons. Force, aide la faiblesse.
Éclairez qui vous nuit; guérissez qui vous blesse.
Paix et pardon. Soyez cléments aux criminels.
Le droit des bons, c'est d'être au méchant fraternels;
Le juste qui n'a pas d'amour sort du précepte;
Et le soleil n'est plus le soleil s'il excepte
Les tigres et les loups de son rayonnement.
J'ai montré dans le ciel le grand désarmement,
L'équilibre, la loi, l'azur, l'astre, l'aurore.
J'ai dit : Pitié! laissez le repentir éclore.
Juges, pensez; bourreaux, reculez; vis, Caïn.
A qui n'a plus hier ne prenez pas demain;
Laissez à tous le temps de racheter les fautes.
Soyez d'humbles songeurs, soyez des âmes hautes.
Riches, c'est en donnant qu'on s'enrichit; semez.
Pauvres, la pauvreté n'est point la haine; aimez.
Toute bonne pensée est une délivrance.
Si noir que soit le deuil, conservez l'espérance;
Car rien n'est plein de nuit sans être plein de ciel.
La haine est un vent sombre et pestilentiel;
Aimez, aimez, aimez, aimez, — soyez des frères.
Et maintenant, ayant fait face aux téméraires,
Ayant lavé le fond du vase baptismal,
Ayant diminué sur la terre le mal,
Vieillard pensif qui n'ai d'autre force que d'être

IMPRIMERIE NATIONALE

Chez les peuples un pauvre et chez les rois un prêtre,
Compagnon des douleurs, des exils, des grabats,
Je viens près de celui qui fit voir ici-bas
Toute la quantité de Dieu qui tient dans l'homme;
Je prends Jérusalem et je vous laisse Rome,
Jérusalem étant le véritable lieu.
Hommes, je viens me mettre en prière chez Dieu.
Je ne me sens réel que sur ce mont sévère;
L'ombre est au Capitole et l'âme est au Calvaire;
Là-haut l'ange et le saint trouvent que j'ai raison,
Quittant César pour Christ, de changer de maison,
Et je monte, approuvé par l'aigle et la colombe,
De ce bas-fond, le trône, à ce sommet, la tombe.
Je me fais serviteur du sépulcre, sentant
Près de moi le grand cœur de Jésus palpitant.
Ô rois, je hais la pourpre et j'aime le suaire;
Et j'habite la vie, ô rois! vous l'ossuaire.
Car la toute-puissance est un squelette noir.
L'homme tend une main au mal, l'autre à l'espoir;
Tantôt il court, tantôt il trébuche, et je mène
Et j'éclaire quiconque aide la marche humaine.
Allons en avant. L'ombre est morte; et déjà tous
Nous sentons la chaleur d'un avenir plus doux.
Nous nous sommes trouvés; longtemps nous nous cherchâmes.
J'ai marché dans la vaste obscurité des âmes;
Je vous ai dit : Je suis le jour. Pour vous je nais.
Et vous êtes venus, voyant que je venais.
Ô vivants, ouvriers de l'œuvre universelle,
Travaillez; que l'enclume éternelle étincelle;
Soyez purs, soyez doux, soyez vrais, soyez bons.
Tous sur le grand travail sacré nous nous courbons.
Nous prêtres, nous prions. Puisse notre prière,
Sortie amour de nous, entrer en vous lumière!
Peuple, aimez. On devient lumineux en aimant.
Ce serait être injuste envers le firmament
Que de répondre aux feux d'en haut par nos ténèbres.
Que, l'azur étant pur, les âmes soient funèbres,

C'est mal; et l'Éternel a fait les vérités,
Les devoirs, les vertus, afin que leurs clartés
Illuminent le sombre intérieur des hommes;
Et pour que, dans le monde insondable où nous sommes,
Et devant l'infini plein d'invisibles yeux,
Les cœurs ne soient pas moins étoilés que les cieux.
Peuples, aimez-vous. Paix à tous.

LES HOMMES.

Sois béni, père.

DIEU.

Fils, sois béni.

SCÈNE DEUXIÈME.

RÉVEIL.

Le Vatican. — La chambre du Pape. — Le matin.

LE PAPE, se réveillant.

Quel rêve affreux je viens de faire!

1er décembre.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT.

LE PAPE.

Dans une chemise de gros papier d'emballage étaient les soixante-six feuillets de papier de fil grand format qui constituent le manuscrit du *Pape*. Nous trouvons ici des pages pliées au tiers du feuillet, des ajoutés marginaux à droite du texte, ce qui n'est pas habituel à Victor Hugo. Le manuscrit est daté *1er décembre*, sans indication d'année; mais une page du brouillon donne, au-dessous du titre, l'année :

LE PAPE

DRAME (?) EN DEUX SCÈNES[1]

Question à résoudre pour le patriarche.
Concile, ou Synode d'Orient.

17 avril 1875.

Avant de partir.

Il est donc probable que c'est au mois de décembre de la même année que la question a été résolue.

Sur un autre coin de la page, une autre note :

Relire avec attention et tout peser.

Au verso du feuillet 28, sept vers dont nous citons plus loin les variantes donnent la fin de la division : LE PAPE AUX FOULES.

I. NOTES EXPLICATIVES.

LES ROIS ENTRENT.

Au-dessus de ce titre, les deux mots rayés : *Scène première*, indiquent que le manuscrit du *Pape* commençait là. Plus tard, Victor Hugo a ajouté : LE SOMMEIL et PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ.

[1] Le point d'interrogation est dans le manuscrit.

Le Synode d'Orient.

Quatre-vingt-huit vers ajoutés à partir de celui-ci :

Escarboucles chez eux, immondices chez nous[1]

ont nécessité l'intercalation des feuillets 15 et 16 ; la première version reprend ici :

Vos cœurs sont-ils méchants ? Non, vos têtes sont dures.

Au feuillet 15, une remarque avant la réponse du patriarche, en regard du nom :

(Ou peut-être les évêques alternant.)

Feuillet 17. — Le bas de la page, d'une écriture plus appuyée, a été remanié, après intercalation de quatre vers.

Un champ de bataille.

Le début de cette division est recommencé deux fois, nous donnons plus loin les variantes des deux versions rayées, le texte définitif est au verso de l'une de ces versions et un ajouté de vingt vers remplit la marge du feuillet 40.

Il parle devant lui dans l'ombre.

Les quatre derniers vers de cette division venaient après celui-ci :

L'espérance n'est pas faite pour le remords.

Après avoir biffé ces quatre vers, Victor Hugo en a ajouté vingt-huit, puis il a recopié mot pour mot les quatre vers rayés.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

PAROLES DANS LE CIEL ÉTOILÉ.

Page 6. Dieu par la conscience inextinguible unit
L'honnêteté *aux lueurs*
La lumière *au rayon*
L'innocence de l'homme aux blancheurs du zénith.

désespoirs,
misères,
Dormez, vertus, dormez, souffrances, dormez, crimes.

Sentez
Page 7. Laissez passer sur vous les astres vénérables...

[1] V. page 14.

LES ROIS ENTRENT.

Page 8. ..... Salut, pape. Nous sommes
Tes premiers fils,
Les tout-puissants, les rois, les maîtres.

LE PAPE SUR LE SEUIL DU VATICAN.

Peuples, je parle au monde et je parle à la ville.
Page 10. Le sceptre est vain, le trône est noir, la pourpre est vile.

la froide
L'aube et l'obscure nuit sont dans l'homme en présence...

n'est pas l'ombre;
Le prêtre est un pilote; il doit s'habituer...

Page 11. Je ne chausserai plus la sandale où la croix
traître et pensif
effroyable
S'étonne du baiser parfois sanglant des rois.
Laisse-moi passer, peuple, et sois béni.
Laisse-moi passer, peuple. Adieu, Rome.

LE SYNODE D'ORIENT.

(*Autre titre : DANS LE CONCILE.*)

Joie et gloire, ici-bas!
Gloire en haut, joie en bas!
O filles de Sion,
Page 12. Chantez dans le vallon, chantez sur la montagne.
Le Seigneur
Sabaoth est l'époux, l'église est sa compagne...
Bénis cela. Bénis les pleurs, les cœurs sincères
et pour qui jamais tu ne prias,
Mais flétris, où le bien contre le mal combat...

repu,
pasteur doré,
berger *tes brebis*
Page 13. Sache, ô pasteur joyeux, que les peuples frissonnent.

Ta chape d'or, ta robe
Tes habits d'or, ta robe aux diamants
Tes camaïls,
Page 14. Tes rochets, ta chasuble aux topazes sans nombre,
l'agate
Ta chasuble où l'onyx brille, où le saphir luit,
Ta robe où l'orient doré s'épanouit,
S'emplissent de démons et de spectres la nuit,
Sont des spectres qui sont noirs et vivants la nuit,

Et vont prendre Jésus
Page 14. Et qui prennent Jésus dans sa crèche, et le tuent.

L'âtre éteint, on ne sait quels
C'est votre chute au fond des gouffres inconnus!

relâche
Tandis que sans fatigue et sans fin il dépense
La lumière et maintient les soleils au complet
éclairer notre âme
dissiper
Pour éclairer notre ombre
Pour que tout marche et vive, et pour prouver qu'il est...

Pour payer cette niche où la madone luit,
, idole en bois, reluit,
Parce que la madone est superbe et reluit,
Page 16. Pour vêtir de brocart l'idole qui reluit...

splendeurs *taches!*
Sachez que vos grandeurs sont des chutes! Sachez
sinistre
Que le fourmillement lugubre des péchés,
O prêtres monstrueux,
Ô noirs vendeurs du temple, emplit votre opulence...

saigner à flots
Vous l'avez fait rentrer dans l'ombre et disparaître!
Ne pouvant voir cela Christ a dû disparaître!
Car pour lui les saphirs et les rubis
Il s'en va. Car pour lui les diamants du prêtre...

Le prêtre est bien vêtu du linceul, car il est
Page 17. Je revis. Du linceul le prêtre est bien vêtu.
Sous la robe de bure esclave, ami, valet,
Il devient sous la bure exemple, honneur, vertu,
Courtisan de qui pleure
Serviteur de qui souffre et juge de qui règne...

Page 19. Quoi! vous seriez l'horrible et vivant démenti
Des dogmes dont est fait le temple!
De vos prédécesseurs glorieux?

L'église en votre cœur n'est plus qu'un noir décombre,
Page 20. Le pilote aveuglé, c'est le vaisseau qui sombre.
Évêque, est-ce possible!
Ne changez pas de route!

O Père, vous rêvez!
Je marche vers la vie. Il faudra rendre compte.

Grand Dieu! vous aveuglé!
Ô sombre cécité! Je vous dis que je vois.

l'effrayant
Page 20. J'ai senti tout à coup l'immense poids des âmes

tous ces hommes
Page 21. Et j'ai dit en moi-même en voyant les deux mondes
Livrer le faux, le vrai, mentir, compter des sommes,
Pleins de brocanteurs vils et de vendeurs immondes :
un sac plein de piastres
Tibère ou sur Judas
Ce prêtre sur l'argent hideusement penché...

évader
échapper
Faire sortir du gouffre étouffant des Sodomes
Guider, sauver, guérir, supprimer les Sodomes,
La terre,
Bénir, et rendre enfin Dieu respirable aux hommes!

Abject devant la force,
Au fond valet des rois,
Page 22. Courtisan du plus fort, à céder toujours prêt...

d'espérance
respect
lumière
Échange de lueur entre l'abîme et l'homme.
immortelle
Et de montrer du doigt là-haut l'âme éternelle
courbé
et pensif devant elle
Lui qui doit fils de l'aube, ému, vivant en elle...

Redevenez agneaux.
Page 23. Soyez simples de cœur. Soyez, sous le ciel bleu...

LE PAPE AUX FOULES.

(*Autres titres :* LE PAPE. AUX FOULES. DANS L'OMBRE. — LE PAPE, JETANT SES REGARDS À L'HORIZON.)

Page 27. Venez à moi vous tous qui tremblez, qui souffrez,
Esprits malades, cœurs saignants, pieds déchirés,
Qui râlez, qui rampez, qui saignez, qui pleurez...

vos nuits sans toit,
Page 28. Vos jours sans pain, vos toits sans feu, vos durs pavés,
haillons, *fiévreux,*
Vos fumiers, vos grabats tremblants, vos meurtrissures...

L'INFAILLIBILITÉ.

à deux bons yeux qui l'aident,
Page 30. Et, grâce au compagnon qui l'aide, on aime à croire...

Locke et Pyrrhon qui raillent en niant...
Page 31. Malgré Pascal doutant et Voltaire niant...

O gouffres! ô soleils! éternel firmament!
Dérision lugubre! insulte au firmament!
Jamais l'église n'erre et la chaire ne ment.
Donc le pape jamais ne chancelle et ne ment.

Profond fourmillement des astres et des êtres!
Page 32. Dieu; le Pape. Ô soleils! astres! gouffres des êtres!
Que dites-vous du pape infaillible, et des prêtres,
conciles croyant dominer vos hauteurs,
mages qui,...
talapoins *mesurant vos hauteurs,*
Des conciles mettant le pied sur vos hauteurs,
sinistre de
Que dis-tu de ce tas de sinistres docteurs...

EN VOYANT PASSER DES BREBIS TONDUES.

Entourés d'aboiements, nus, mordus, accablés...
Page 33. Où donc est votre laine, ô marcheurs lamentables?...

brebis, foule obscure, pauvres êtres!
brebis, proie obscure des vents traîtres!
Grelottez, ô bétail dépouillé, pauvres êtres!

justice, pitié,
Page 34. La vérité, le droit, la raison, l'équité,
Fuir dans l'effarement de la rapidité.
Tout ce qu'on a de juste au fond du cœur, fouetté!

Troupeau triste:
Ils courent... On dirait le passage d'un songe.

douleur:
C'est trop d'ombre. Oh! pitié!

menant aux flots
Sur des pentes sans but, croulant de toutes parts...

EN VOYANT UNE NOURRICE.

Page 39. Et l'homme, composé d'âme et de chair, est fait
De la clarté de l'astre
Du rayon de l'abîme et du lait de la femme.

Les pléiades en haut, en bas les Machabées,
Sont des groupes pareils; toute clarté descend
Et se fait âme en nous et
Et devient notre esprit et devient notre sang...

Vos tribunaux sont
Page 39. L'aréopage est l'antre où Satan délibère.

mère
C'est en vain qu'on entend cette femme crier...
Page 40. La malheureuse a beau trembler, frémir, prier...

La loi prend la balance, une règle, un compas
Page 41. Je nais, je tue. — Hélas! — La loi prend un compas...

UN CHAMP DE BATAILLE.

Mais par qui donc cet arc infâme est-il tendu?
Page 42. Mais quel est donc le bras qui tend cet arc affreux?
Hommes, vous êtes pleins d'un esprit éperdu.
Pourquoi ces hommes-ci s'égorgent-ils entre eux?
O folle populace!
Quoi! peuple contre peuple! ô nations trompées!

Que fait-on là? Quels sont ces cris, ces pas, ces voix?
Que faites-vous ici? Qu'est-ce que ces pavois?
Que veulent ces canons? Hommes que j'entrevois
Dans l'assourdissement des trompettes farouches,
Plus forts que des lions et plus vains que des mouches,
L'épée au poing, la flamme aux yeux, la nuit au cœur,
Pour le plaisir de qui vous exterminez-vous?
au meurtre
Prêts à l'horreur, levez vos regards, un vainqueur,
Vous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer tous.
Le mois de mai rayonne au-dessus de vos têtes,
Dieu vous ordonne d'être ensemble sur la terre.
Le printemps fait sourire autour de vous ses fêtes,
Dieu, sous sa douce loi, cache un devoir austère;
L'air est tiède, les prés sont verts, le ciel est doux,
Comme à l'érable, au chêne, à l'orme, au peuplier,
Pour le plaisir de qui vous exterminez-vous?
Il vous a dit de croître et de multiplier.
sombres niais infâmes,
Ne vaudrait-il pas mieux, ô tueurs de vos âmes,
Taisez-vous, Te Deums! silence, sombres psaumes!
Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes.
Être dans vos maisons à côté de vos femmes?
Ô rois, des deux côtés vous voyez des royaumes...

Et vous, hommes, vivants, foule aux yeux effarés,
Je vois l'écrasement des sillons et des prés...
l'esclave
valet
Page 43. Et le titan se fait le forçat des pygmées!

Un satrape
Page 44. Par un czar, un porteur quelconque de couronne...

mères
Page 44. Et vous avez quitté vos femmes pour cela!
Fraternité!
Hommes, Humanité!
de sang
Page 45. Non, la terre d'horreur ne sera pas noyée.
les cieux éclairent
Il est temps que l'azur brille sur autre chose...

Bas les armes! Songeons aux Thèbes, aux Sodomes,
Soyez de votre sang vénérable économes.
Au grondement lointain des révolutions.
Non, il ne se peut pas qu'un choc tumultueux
Ah! prenez garde à vous, rois, car vos actions
D'hommes ivres, pour plaire aux princes monstrueux,
Épouvantent
Épouvante ces champs où Dieu met sa lumière.

LA GUERRE CIVILE.

au sillon
Vous mettez dans la terre où la semence croît...
Page 47. Vous semez, sur la terre où l'humanité croît,..

il vivifie, enfante, crée, anime,
Hommes, il resplendit, féconde, inspire, anime,
Il est flambeau, foyer, phare, et cette lueur...
Et cette vénérable et sereine lueur...

Pour frapper,
Pour tuer,
O vivants,
O frères,
Page 48. Ô peuple, pour emplir de spectres l'horizon...

AUX FOULES.

IL PARLE DEVANT LUI DANS L'OMBRE

Trop de pouvoir vous rend difformes sous les cieux,
Page 50. S'appeler Romanoff, Habsbourg, Brunswick, Bourbon,
Et vous prenez dans l'ombre un aspect monstrueux.
Empereur, majesté, roi, césar, à quoi bon?

Tu n'es pas fait pour être affamé, triste et blême.
Page 51. En venir aux mains? Non. Certes, ton droit suprême,
Ton droit est de vouloir, homme, et d'exiger même...
C'est de vivre, d'avoir du pain, d'exiger même...

espérance
Vie, harmonie, amour, joie, hyménée, aurore.

raison myope
Si leur sagesse fausse à tes droits est contraire...

sacrés sont des clartés sereines;
Page 51. Les principes sereins sont de hautes lumières;
Jamais la vérité ne peut être la mort.
Dans la Terre promise on ne met point la mort...

Le plus pur idéal
Le paradis de Dieu deviendrait haïssable...

Page 52. Le progrès n'a plus rien de providentiel
Quand au prix d'un enfer il vient m'offrir un ciel,
S'il ne peut, sans creuser l'enfer, monter au ciel.

MALÉDICTION ET BÉNÉDICTION.

Sois puni d'être né. Frémis, l'enfer,
Page 53. Satan règne; le mal fait loi; l'enfer, c'est l'ordre.

en qui Satan raisonne et délibère,
Page 54. Caïphe, âme où l'enfer profond se réverbère...

EN VOYANT UN PETIT ENFANT.

De la chaîne du mal
D'une chaîne de deuil nos jours sont les chaînons.
Page 56. De l'enfant qui regarde et s'étonne et nous aime.

Page 57. Est-ce que sa clarté ne devrait pas suffire
ouvrir
calmer
Pour nous rendre cléments et pour dompter nos cœurs?
Non, nous restons ingrats, amers, hautains, moqueurs,
confiante
Devant la pureté bégayante et sacrée!
Pleins d'orages, devant cette candeur sacrée.

UN ÉCHAFAUD.

Votre ignorance touche à
Page 60. Vous allez et venez dans l'obscur phénomène!

Ne frémirez-vous pas quand vous aurez jeté
l'homme épouvanté
Et faites-vous subir à cette nudité
Un esprit
L'effrayant face à face avec l'éternité?

légèrement
Page 61. Malheur si nous faisons soudainement des morts!
mystérieux
Comprenez-vous ce mot épouvantable, ailleurs?

O vivants qui mourrez,
Page 62. Fils, croyez un vieillard, nous sommes tous l'ivraie.
alarmant
N'est-il pas monstrueux de penser que la loi
énigme
Et l'homme, en cette lutte où l'on sent de l'effroi...

PENSIF DEVANT LA NUIT.

sagesse étudie
Page 64. La prière contemple et la science observe.

contemple
que de loin entrevoit notre exil.
Dieu. C'est Dieu qu'entrevoit de loin l'homme en exil.

ENTRANT À JÉRUSALEM.

Enseignez
Page 65. Éclairez qui vous nuit, guérissez qui vous blesse.

Sages, songez;
Juges, pensez; bourreaux, reculez; vis, Caïn.

Je fais ce que je dois, et faire son devoir
Page 66. L'homme tend une main au mal, l'autre à l'espoir;
Est un droit. O vivants, j'accompagne, je mène...
Tantôt il court, tantôt il trébuche, et je mène...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

Les lecteurs trouveront à la fin du volume l'historique commun aux quatre recueils :
Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane.

I

REVUE DE LA CRITIQUE.

C'est dans une atmosphère de lutte religieuse que parut *le Pape.* Léon XIII, succédant à Pie IX, venait d'adresser son encyclique au monde catholique; les démocrates organisaient le centenaire de Voltaire; les cléricaux préparaient la fête de Jeanne d'Arc. On ne s'étonnera donc pas que la presse réactionnaire ait accueilli sans bienveillance une œuvre aussi sévère pour l'Église quoique profondément chrétienne; mais les critiques les plus acharnés font presque tous l'éloge de la forme magnifique que le poète a donnée à sa pensée.

Exceptons toutefois de cette indulgence les articles de Barbey d'Aurevilly; il trouve ce poème tellement plat, inepte et vulgaire qu'il ne sait «de quel nom nommer ces petites choses-là». Aussi avons-nous fait à Barbey d'Aurevilly une large place dans cette critique afin qu'on ne nous accusât pas de cacher les injures.

Le poème arrivait à son heure; cependant, loin d'être inspiré par l'actualité, il était l'épanouissement d'une idée déjà développée dans *les Misérables.* Il est curieux de constater que, dans ce Pape idéal, seul Théodore de Banville a reconnu l'évêque de Digne.

Le Gaulois.

FOURCAUD.

Ce poème est vaste et magnifique. Magnifique d'exécution, vaste de sentiment. Je le dis tout de suite, sachant bien que je m'expose au blâme des catholiques : — Comment! vous osez louer un livre de Victor Hugo consacré à faire la leçon au pape? — Je l'ose, en effet; car ce sont choses distinctes que l'art et les croyances, et le propre d'un esprit de quelque force est de savoir admirer partout ce qui est admirable.

... Le Pape qu'il veut est un doux vieillard humble et saint, selon le cœur du Christ. Malheureusement, pour le faire plus vénérable, il le désarme de sa royauté; il ne lui laisse pour moyens d'action que son zèle apostolique et la majesté de ses cheveux blancs. La figure est poétiquement sublime; mais la question de la papauté n'est rien moins que vidée.

Ce n'est pas le Vatican qui a créé la situation politique; ce n'est pas le Vatican qui a déchaîné les partis les uns contre les autres. Le Pontife Souverain prononce des paroles d'apaisement qui se perdent le plus souvent dans les clameurs des luttes; il n'a pas le droit de livrer la catholicité aux hasards du sentimentalisme. Victor Hugo s'élève d'un essor aux régions pures du symbole; nous nous confinons, nous autres, au domaine de la réalité. L'œuvre nous émeut par sa sérénité

IMPRIMERIE NATIONALE.

même; elle nous éblouit de sa beauté calme et translucide; elle ne nous agite point de ce frisson des choses révolutionnaires.

La papauté est une institution catholique; elle durera autant que le catholicisme, dont elle est la tête. Si le catholicisme doit périr, rien ne sauvera la papauté; rien ne la renversera, s'il doit vivre.

La Presse.

Jules CLARETIE.

... Au lendemain même de la publication de l'encyclique de Léon XIII, paraît *le Pape*, de Victor Hugo, ce poème qui est comme l'encyclique de la révolution et de la charité.

Quel drame plus poignant que celui-ci : le pape endormi dans une chambre du Vatican voit se dérouler devant lui l'immense rôle qui lui est réservé sur terre : il parle aux rois, il parle aux peuples, il bénit, il console, il sauve, il fait tomber les armes de la guerre civile, il essuie les larmes des berceaux, il lave le sang des champs de bataille. Il est réellement, non pas le ministre du Christ, mais le Christ lui-même sur cette terre en deuil et en gésine, et lorsqu'il se voit entrant dans Jérusalem en criant : — Paix à vous! Peuples, aimez-vous! — et que les hommes lui disent : — Sois béni, père, — et que Dieu ajoute : — Fils, sois béni, — il se réveille brusquement en sursaut, effaré, et s'écrie :

Quel rêve affreux je viens de faire!

Tant de charité pratique lui a paru un cauchemar, et Victor Hugo, avec l'ironie suprême des forts, encadre ce songe consolant entre deux hémistiches cruels. Quel drame, encore une fois, et quelle puissante antithèse en action!

Victor Hugo, L'Homme et le Poète.

E. DUPUY.

La liberté ici-bas, la responsabilité au delà : en d'autres termes, la foi en l'âme et en la vie persistante du moi, voilà le roc sur lequel Hugo édifie à son tour sa religion spiritualiste.

Sa métaphysique définitivement édifiée, Hugo a résumé la morale qui en découle dans une sorte de mythe destiné à rendre ces abstractions saisissables pour tous. Il a écrit *le Pape*. Son imagination grandiose a créé là une figure symbolique, dans laquelle sont rassemblés tous les traits de la vertu idéale dont Dieu ou la conscience éternelle est le type absolu.

... Amour, pitié, paix à tous, voilà le dernier mot de ce *credo* sublime.

C'est bien celui de Hugo vieillissant, et la religion dans laquelle il est mort est, à la pitié près, celle qu'il a confessée dans ses écrits et dans ses actes pendant la plus longue, la plus héroïque et la plus féconde moitié de sa vie.

Le Soleil.

Ch. CANIVET.

Ce livre est une vision, mais une vision superbe, que le grand poète de *la Légende des siècles* a traduite par une merveilleuse épopée. On pourrait même dire que cette page magistrale est détachée de *la Légende* elle-même, comme un tableau de maître serait distrait d'une collection grandiose, et qui reprendra sa place dans l'œuvre complète quand celle-ci sera terminée et demeurera comme le monument le plus considérable de la poésie française.

... Avant de parler de la conception de ce livre, qui est admirablement belle, commençons par dire qu'il ne contient pas la moindre personnalité, et qu'il a causé peut-être quelque déception à ceux qui attendaient l'invective.

Ce n'est point le pape qui est en scène, ni la papauté, mais un personnage idéal, si grand, qu'on n'en saisit ni la forme ni les contours, et comme la personnification, par un artiste de génie, de l'un de ces mythes de l'Inde ancienne, si vastes, si énormes, si disproportionnés même, que l'imagination des hommes, incapable de les saisir, n'a pu que les traduire d'une façon matérielle, par des statues colossales ou d'effrayants amoncellements de blocs et de pierres.

... C'est comme une résurrection du Christ, après dix-huit siècles, et, à de certains passages, on dirait même l'Évangile mis en vers, et à toutes ces beautés sans égales joignant le charme d'une incomparable harmonie.

Seulement, ici, il prend quelquefois un ton plus dur, plus âpre. Son besoin de charité ne va pas jusqu'au pardon, et il lui arrive peut-être de crier trop haut, pour des offenses imaginaires, ou du moins exagérées. Deux

institutions le gênent : la monarchie et la religion, ou, pour parler plus juste, les rois et les prêtres. Sans trônes et sans autels, le monde s'appartient, et forcément devient meilleur, comme si le bien était une nécessité de sa nature. Il est permis de penser cela, il est même permis de l'écrire en très beaux vers, mais, en somme, ce n'est qu'une opinion, et, comme telle, essentiellement discutable. Pour Victor Hugo, c'est une vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée et qui, malgré lui, le pousse à l'extrême.

... Victor Hugo, et c'est là un des signes les plus caractéristiques de sa personnalité puissante, devance les temps.

Le poète vit dans l'avenir, comme si cet avenir était le présent, de sorte que ce qui est possible, probable peut-être, dans un temps donné, lui paraît réel et immédiatement praticable.

... Partant de ce principe que le sentiment du juste et du bien domine dans la masse, il conclut facilement à l'impeccabilité de l'individu, à la bonté individuelle, mais seulement dans les rangs du nombre, victime de quelques personnalités.

Toute l'esthétique du nouveau poème tient dans cette manière de voir, et il en résulte fatalement que tous les maux qui désolent l'humanité, et la désoleront longtemps encore, ont une origine commune, et que les peuples pourront enregistrer la date d'une prospérité définitive le jour seulement où ils auront la liberté complète de leurs mouvements et la libre direction de leurs affaires.

... Non, maître, l'état d'humanité sublime que vous rêvez, que vous chantez, ne saurait être le nôtre. Il se cache peut-être parmi les nombreuses énigmes des temps futurs; mais nous vivons, comme nos enfants vivront, sous la dure loi de nécessités fatales dont la durée est illimitée. La guerre, qui est une monstruosité, devient une chose sacrée dans de certaines occasions, et vous seriez le premier à la célébrer, de votre voix sans égale, si vous entrevoyiez, après le massacre, la résurrection complète de la patrie.

Le Siècle.

Edmond Texier.

Voici une œuvre qui s'impose à tous et dont la logique puissante est pour embarrasser les cléricaux eux-mêmes, car elle ne condamne et n'écrase l'ultramontanisme qu'en exaltant la pure doctrine de l'Évangile primitif, — doctrine poétiquement rêvée et parlée par le Christ, diminuée déjà par les scoliastes qui se chargèrent de l'écrire, adultérée définitivement par l'esprit théocratique dès que la religion devint un mode gouvernemental.

Cette loi de paix, d'amour, d'humilité, qui a dû flotter dans la pensée du Christ et dont le reflet reste autour de sa mémoire comme le rayonnement d'un nimbe, Victor Hugo suppose qu'elle devient une réalité pendant quelques instants, qu'elle se substitue aux textes apocryphes, aux dogmes, aux traditions, à cet amas de conventions théocratiques sur lequel repose depuis des siècles la papauté, et il nous montre le pape dégagé du vain appareil, de l'attirail luxueux, délivré aussi des préoccupations temporelles, des prétentions autoritaires, reprenant le bâton de saint Pierre, son manteau de bure et sa mission d'évangéliste, prêchant aux hommes la parole de concorde et de charité. Figure idéale dont l'humilité même est sublime et qu'un poète de génie pouvait seul créer avec cette intensité de vie, cette puissance de relief, cette hauteur écrasante.

Victor Hugo dit aux catholiques : — Voici le pape du Christ; — et aux autres : — Voici le pape de l'humanité. — Si cette vision surnaturelle laisse aux libres-penseurs une impression doucement mélancolique, elle enferme les ultramontains dans le cercle d'un terrible dilemme.

Les Droits de l'Homme.

Hector L'Estraz.

Certes ce poème de Victor Hugo porte sa date, il est rempli de modernité. Par l'introduction et par le dénouement aussi bien que par certaines parts d'une indignation magistrale et d'une satire souveraine, le maître a rattaché son œuvre à l'époque présente. Mais ce qui nous frappe le plus, c'est le côté idéal et pour ainsi dire hors des temps, l'inspiration surhumaine de ce livre qui est à nos yeux comme le résumé des idées sociales du grand démocrate, et comme son testament politique ou plutôt le testament politique du XIXe siècle. Toutes les questions sont, en effet, non seulement abordées mais résolues dans ce code de l'humanité, et elles sont résolues comme devraient

l'être tous les problèmes sociaux, avec une suprême justice, avec une inépuisable douceur.

On ne peut imaginer rien de plus grand, rien de plus éloquent que ces vers magnifiques où le Maître, planant dans l'absolu au-dessus des tristesses et des imperfections de l'heure présente, voyant comme un prophète l'aurore du progrès qui se lève, nous montre, dans le ciel étoilé, cette grande chose dont il a le cœur plein et qui est le premier et le dernier mot de l'évangile démocratique : *Fraternité.*

Le National.

Théodore DE BANVILLE.

A ce mot fameux : «Les Français n'ont pas la tête épique», Victor Hugo donne tous les jours le démenti le plus audacieux et le plus décisif. On pourrait dire aujourd'hui en rajeunissant le mot d'Ovide : «Tout ce qu'il tente d'écrire est épopée.» Le Pindare est devenu un Homère et sa lyre pleine de caresses et d'ouragans célèbre harmonieusement les exploits des Achilles. Mais ceux-ci ne sont plus les Achilles de *l'ancien jeu,* bouchers sacrificateurs et tueurs d'hommes, recueillant le sang de la victime dans un vase fumant; ils vont proclamant l'éternelle justice, l'éternelle pitié et, pour arme, ils ont cette devise : «Aimez-vous les uns les autres.» La guerrière Jeanne d'Arc avait revêtu la chemise de mailles et le corset de fer à cause de la grande pitié que c'était au royaume de France; le pape de Victor Hugo est parti, a quitté Rome vêtu de bure et tenant en main la croix de bois, à cause de la grande pitié que c'est au royaume du Christ. La bergère de Domrémy-Vaucouleurs n'avait à combattre que Talbot, Suffolk et Bedford; le pasteur d'hommes qui a quitté Rome en secouant la poussière de ses sandales veut exterminer ces monstres, la guerre, l'échafaud, l'ignorance et toutes les hydres qui grouillent dans la sombre nuit.

Ce souverain extraordinaire ne veut pas qu'on verse le sang ni qu'on fasse le mal; aussi cause-t-il de grands troubles jusque dans le synode d'Orient. On est en train d'y bénir les cieux lorsque l'évêque d'Occident entre et dit qu'il vaut mieux bénir l'enfer, c'est-à-dire la misère. Dans le grenier nu, glacé par le froid de l'hiver, entouré de ses enfants hâves, le pauvre s'écrie d'une voix défaillante : «Je ne crois pas en Dieu»; le pape errant et mendiant entre, donne la moitié de son pain au pauvre, l'autre moitié aux enfants qu'il bénit, vide sa bourse sur le grabat, donne de quoi vêtir les enfants, la mère et ce père exténué qu'a si bien représenté Proudhon dans sa *Pauvre Famille.* Et quand le pape dit enfin : «Parlons de Dieu», — «J'y crois», s'écrie le misérable qui a senti la lumière embraser sa bouche tendrement baisée par la Charité.

Mais quel est ce pape étrange, qui continue si mal la tradition d'Alexandre III et qui peut-être se fût trouvé dépaysé dans les chasses à courre de César Borgia, voltigeant sur son cheval, tuant des condamnés à coups de flèches, ou à ces noces de la belle Lucrèce où cinquante courtisanes nues dansaient et ramassaient des châtaignes entre les candélabres déposés à terre. Pour dire vrai, il a été élu non par un concile régulièrement assemblé, mais par le pur et simple caprice de Victor Hugo.

On devine ce que peut faire, lâché à travers les maîtres, les rois, les bourreaux, un Myriel à l'âme d'apôtre, qui préfère à Rome Jérusalem, où il sent palpiter près de lui le grand cœur de Jésus-Christ, et on tremble à l'idée de ce qui lui arrivera le jour où les académiciens de la foi lui mettront la main dessus. Par bonheur, Torquemada ne l'attrapera jamais et ne pourra jamais faire taire sa voix véridique. Myriel vit et parle dans une épopée de Victor Hugo, dans un livre que rien ne détruira et que les flammes lècheraient et baiseraient si on leur disait de le brûler. Et à jamais, jusqu'à la fin des âges, le pape Bienvenu s'attendrira sur la nourrice sacrée et l'enfant ingénu, haïra la vérité vengeresse qui verse le sang et, appelant autour de lui les misères, les lèpres, la douleur, l'esprit troublé, le cœur saignant, les détresses, ceux qu'on dédaigne, ceux qu'on maudit, continuera à dire, rayonnant et extasié : «Je thésaurise.» Ce magnifique poème, *le Pape,* a éclaté dans notre sombre réel, comme éclate au front de la nuit la rose et fulgurante clarté de l'aurore.

Le Correspondant.

Victor FOURNEL.
(10 mai 1878.)

Quelques jours après le drame de M. Renan (*Caliban*), le plus illustre des académiciens,

M. Victor Hugo, en publiait un lui-même, d'une conception plus hardie encore, dans sa forme primitive et rudimentaire. *Le Pape* ne se compose que de deux scènes : le *Sommeil* et le *Réveil;* la première comprend cent soixante pages, dont environ soixante-dix pages blanches, savamment disposées de façon à donner à cette plaquette l'apparence d'un volume, et la seconde, les deux tiers d'un vers.

... C'est le procédé naïf de *Victorine, ou la nuit porte conseil.* Mais le mélodrame que M. Victor Hugo introduit dans ce cadre enfantin n'a rien de commun avec celui de Dumerson ni par le style, ni par les détails, ni par le dénouement non plus, car la nuit ne porte pas conseil au Pape : nous n'avions nul besoin du dernier vers pour le savoir. M. Victor Hugo ne se fait aucune illusion : il a voulu donner un avertissement solennel, tout flamboyant d'antithèses et de métaphores gigantesques, à celui que le conclave a eu la déplorable faiblesse de lui préférer. Il se dresse en face de lui, comme jadis en face de Dieu :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux,

et il répond à l'encyclique pontificale par son encyclique à lui, mais sans se dissimuler, le doux et grand poète, que l'aveuglement du Pape le condamne à fermer obstinément l'oreille à sa parole infaillible.

Dans son rêve, ce pape idéal, à qui M. Victor Hugo fait dire et faire tout ce que, suivant lui, il devrait faire et dire, et tout le contraire de ce qu'il fait et dit, oppose le Christ à l'Église, et parle aux prêtres le langage du XIXe siècle. C'est un Pape panthéiste et socialiste.

... Parfois, le lecteur qui n'aurait pas remarqué l'hémistiche du début ou qui l'aurait oublié pourrait se méprendre et croire que M. Victor Hugo est devenu clérical. En lisant telle pièce du *Pape,* j'étais tenté de croire que le poète avait choisi ce cadre commode comme un moyen d'utiliser des morceaux anciens qui juraient avec ses opinions actuelles, et que sans ce stratagème il risquait de perdre.

Le talent de M. Victor Hugo ne peut jamais subir une éclipse complète, mais dans son œuvre on citerait peu de volumes où le rayon se soit moins dégagé du nuage, où l'idée s'exprime d'une façon plus obscure, plus pénible, plus excessive et plus monotone. On y pourrait assurément noter de grands vers qui enlèvent tout à coup le lecteur comme d'un puissant coup d'aile; mais combien n'en relèverait-on pas aussi de cacophoniques et de ridicules! Sans descendre à ces détails, bornons-nous à dire que *le Pape,* en son ensemble, est un livre avorté et qu'on peut le considérer, dans le genre solennel, comme un pendant aux *Chansons des rues et des bois* dans le genre idyllique et badin.

Le Tintamarre.

Jules JOUY.
(12 mai 1878.)

En publiant son nouveau volume de vers : *le Pape,* Victor Hugo vient de porter au trône pontifical un coup de pioche dont il restera boiteux jusqu'à l'écroulement total.

Le dernier vers du nouveau chef-d'œuvre du maître constitue, avec le «Qu'il mourût» de Pierre Corneille, un de ces coups de foudre qui retentissent éternellement dans une littérature. Ce pape, faisant suivre les paroles de Dieu : «Fils, sois béni!» de ces mots : «Quel rêve affreux je viens de faire!» est une gigantesque trouvaille.

Ce «représentant de Dieu sur la terre», traitant de «rêve affreux» l'épopée sublime faite de pauvreté et d'amour dont le sommeil le fait pour une nuit l'admirable acteur, creuse définitivement l'abîme qui sépare la doctrine du Christ de ceux qui s'en disent les ministres alors qu'ils n'en sont que les falsificateurs.

L'univers a désormais profondément gravée dans le cerveau l'image saisissante de deux pontifes bien distincts. D'un côté, le pape de Joseph de Maistre, prêtre vêtu d'or, trônant sur un siège de pierres précieuses, étreignant d'un poing nerveux l'éteignoir de toute révolution, constituant, avec le roi, l'un des anneaux de la chaîne qui pèse au jarret des hommes; de l'autre, le pape de Victor Hugo, prêtre vêtu de bure, allant, pieds nus, prêcher, la croix en main, contre l'obscur attirail de torture du progrès, tâchant de mettre en pratique le grand précepte : «Aimez-vous les uns les autres», essence même du christianisme primitif.

Nous le répétons, *le Pape* de Victor Hugo est une arme terrible mise au service de la libre pensée et dont l'obscurantisme est incurablement blessé.

Le Charivari.

Pierre VÉRON.
(1er mai 1878.)

Victor Hugo, dans la grande œuvre qu'il vient de faire paraître, a entrepris de défendre la foi contre la superstition et Dieu contre les exploiteurs.

L'heure était propice pour cette publication.

L'inventeur du Syllabus vient de descendre dans la tombe.

Un nouveau pontife débute dans ce rôle écrasant avec l'inséparable émotion.

Pouvait-on trouver un moment plus opportun pour donner à l'esprit humain le grand enseignement qui jaillit des admirables vers du poète?

Victor Hugo a d'autant plus d'autorité quand il stigmatise les aberrations de l'ultramontanisme que son spiritualisme inspiré ne s'est jamais démenti.

Ce n'est pas un ennemi de la croyance qui parle. C'est un indigné qui, au nom de cette même croyance, veut, selon l'expression connue, écheniller Dieu.

... Incorrigible restera la papauté.

Voilà le cadre.

Victor Hugo y a semé à pleines mains les splendeurs et les terreurs, les éblouissements superbes et les ironies formidables.

Sont-ils assez flamboyants dans leur âpreté vengeresse, sont-ils assez terrassants, ces vers de génie!

Ce livre est la déposition sublime d'un témoin calme et impartial.

Quand on l'a entendue, il est impossible de ne pas conclure par cette inexorable formule :

— Oui, l'accusé est coupable.

La Gazette de France.

DANCOURT.
(1er mai 1878.)

... Ainsi c'est bien entendu : le christianisme représenté par le Pape, c'est aujourd'hui le contraire de la charité. Tout ce rêve n'est qu'une antithèse ironique. L'Église thésaurise l'or et les diamants; les prêtres vivent dans le luxe et l'opulence pendant que le peuple meurt de faim. Un pauvre a-t-il froid? manque-t-il de pain? jamais un prêtre chrétien ne songe à pénétrer dans son grabat, ne lui apporte du pain, du bois, de l'argent. La guerre éclate-t-elle entre deux peuples, éventrant de boulets, écrasant d'obus, hommes, femmes et enfants? le prêtre, le Pape se réjouissent, se frottent les mains, crient comme on fait pour les chiens : *kiss! kiss!* et éprouvent une volupté infinie à entendre les hurlements et les gémissements des victimes. Une guerre civile vient-elle à surgir? le Pape, le prêtre se gardent avec soin d'intervenir. Jamais une parole de paix, de concorde. — Voilà bien, n'est-ce pas, ce que veut dire ce livre? Voilà bien ce qu'a voulu prouver Victor Hugo? Oui, il est impossible de nier cette conclusion : les mots sont les mots, la langue française est la plus claire des langues. Il n'y a donc pas à essayer d'en faire sortir ce qui ne s'y trouve pas. Oui, tout cela est dit, affirmé, dans une parole qui n'a jamais été plus superbe de poésie. Le prêtre, c'est le contraire de la charité, de l'abnégation, de la paix; le prêtre, c'est la jouissance égoïste, la haine, l'orgueil, la guerre : c'est l'ennemi de la patrie, c'est l'ennemi des hommes. — Et cependant ce n'est pas ce qu'a voulu dire Victor Hugo : il l'a dit, mais il n'a pas voulu le dire.

Non, il n'a pas voulu le dire, car encore une fois son œuvre du passé demeure debout, toujours approuvée par lui, puisqu'il la laisse intacte et qu'elle continue à nous consoler de celle-ci. Mais j'irai plus loin encore : tout ce livre qui est, je viens de le démontrer, la calomnie la plus disparate que le monde ait jamais vu naître, puisque c'est la calomnie par le génie, tout ce livre est, au fond, inconsciemment animé par ce sentiment chrétien, qui est la loi du monde depuis deux mille ans. Oubliez pour un instant qu'il est écrit au point de vue de l'ironie et de l'antithèse. Oubliez les trois premiers mots et les trois derniers : le sommeil du Pape et son réveil. Lisez chaque scène à la suite, chaque scène de la vision, du rêve : à quelques écarts près, vous reconnaîtrez les préceptes de l'Évangile, de cet Évangile dont le Pape est le premier gardien, le premier apôtre. Alors tout change : celui qui donne son bien aux pauvres, c'est bien le prêtre; celle qui fait abnégation de tous les bonheurs de ce monde et partage

son pain avec le misérable qui en manque, c'est bien l'Église; quand la guerre éclate, c'est l'Église, — nous l'avons vu en 1870, — qui seule élève la voix en faveur de l'opprimé et rappelle les hommes à la paix et à l'amour. Le jour où la guerre civile ensanglante les rues, c'est le prêtre encore qui prêche la concorde. Il fait plus que la prêcher : il meurt pour elle, comme Mgr Affre, sur la barricade.

Le Télégraphe.

Louis Ulbach.
(29 avril 1878.)

Victor Hugo n'a pas écrit un pamphlet, une satire. Il a touché gravement, respectueusement, à la question la plus grave des temps modernes et de tous les temps. Entre l'ombre du pape qui vient de mourir, après avoir encouru les plus lourdes responsabilités vis-à-vis de la conscience humaine, et l'incertaine figure du nouveau pape, qui cherche à tâtons une fenêtre de son Vatican pour parler, sans rien dire de précis, Victor Hugo s'adresse au pape impersonnel, à celui qui n'est ni Pie IX, ni Léon XIII, un fantôme transparent que la lumière combat et veut dissoudre.

Aux rêves malsains d'une théocratie qui prétend demeurer plus longtemps que les autres despotismes, le poète oppose le rêve d'un pape qui se souviendrait de Jésus beaucoup plus que des donations de Charlemagne; aux balbutiements de l'orgueil qui mendie le denier de saint Pierre, le penseur oppose tranquillement le doux murmure de l'humilité pastorale qui sent peser l'agneau sur ses épaules.

Jamais œuvre ne fut conçue et exécutée dans une sérénité plus parfaite; mais jamais douceur ne fut plus terrible : ce rêve de bonté est un arrêt implacable...

Ce poème s'ajoute aux autres œuvres de Victor Hugo comme un astre de plus dans une constellation.

Il me semble que non seulement ce livre est actuel, nécessaire pour la grande lutte qui se continue, mais qu'il était indispensable aussi au monument de Victor Hugo. Après avoir dit la vérité aux peuples et aux empereurs, le poète la devait au pape. Il ne pouvait choisir une forme plus heureuse, d'une ironie plus discrète et plus habile. Jamais conseil ne fut plus correctement, plus éloquemment donné.

Sera-t-il écouté? Non. Le dernier mot du livre en est le mot vrai, pour la papauté. Retourner à Jérusalem, rentrer dans la mission évangélique, abjurer les prétentions temporelles, se dévouer exclusivement à l'amour, à la raison, à la justice, au progrès parmi les hommes, c'est pour le pape, quel qu'il soit, un mauvais rêve, un cauchemar. La réalité pour lui est le songe épais, confus, malsain, du Syllabus.

Pie IX a régné dans ce somnambulisme. Léon XIII s'y aventure avec timidité; mais cette nuit est fatale, et nous entendrons les pires ennemis de l'Église, c'est-à-dire ses amis violents, dénoncer naïvement ce poème comme un outrage à la papauté, parce qu'il est un hommage à l'humanité.

Le Nord.

Henri de Bornier.

Dans cette œuvre de philosophie, d'histoire, de théologie, de politique, il y a aussi (ce qui ne manque jamais à un livre de Victor Hugo) le charme, le sourire, le vol des colombes, le cri joyeux des enfants. Les enfants! ils sont un peu partout dans ce poème, comme les oiseaux dans une forêt.

Cette chose charmante, l'enfance, tout à coup Victor Hugo en fait un problème terrible; cela s'appelle : *En voyant une nourrice!...*

... Je ne sais pas de drame plus simple et plus effrayant que ce récit, qui tient dans trois pages. Il y a là un mélange d'imagination et de vérité qui fait frémir, et après avoir lu ces vers terribles, on se demande si une telle faculté d'intuition n'est pas un malheur, et si l'homme qui devine et qui ressent à ce point les angoisses des autres hommes peut jamais dormir. Ô imagination! Puissance, force, mélancolie, désespoir, fièvre incessante de la pensée, vagues immenses qui roulent sans fin dans le cerveau du poète, tortures du génie égales à ses joies! Lequel vaut mieux : être Dante, Shakespeare, Milton, Victor Hugo? ou bien être le pâtre qui siffle sa chanson sans la comprendre et regarde trembler les feuilles d'arbres au vent du matin?

Le Constitutionnel.

J. Barbey d'Aurevilly.

(20 mai 1878.)

Rappelez-vous *les Misérables* et leur tonnerre!... Rappelez-vous ce tonnerre et comparez! Une petite pluie rare après l'orage. Victor Hugo fut sa petite pluie à lui-même. Son *Pape* n'est que la même goutte d'eau connue et tombée tant de fois, essuyée et tombant toujours à la même place, avec une monotonie qui fait peu d'honneur à la fécondité de son cerveau.

Le Pape, ce livre retors d'intention, n'est nouveau ni par le fond, ni par la forme. Tout l'antique Hugo se résume là dedans. C'est le repassage des opinions et des idées qui, depuis sa sortie du parti monarchiste et son entrée dans le parti républicain, ont été ses opinions et ses idées. Redites que la forme qu'il leur a donnée ne rajeunit pas!

... Beaumarchais a menti : nous ne nous tempérons pas par des chansons, mais par des romances. C'en est une, que *le Pape* de Hugo. Quand il a repris, dans son poème, la vieille idée de tous les ennemis de l'Église, il l'a faite sentimentale pour la rendre plus meurtrière, pour la faire d'un plus large et d'un plus sûr coup de poignard. Vouloir la mort de la papauté, qui est peut-être, pour Hugo, cette *fin de Satan* depuis si longtemps annoncée, ce n'est pas là une merveille! Ils la veulent tous, sans être des Hugo et même en restant des pieds plats, les libres penseurs et les athées de ce temps, comme l'ont voulue, à toutes les époques de l'histoire, tous les révoltés, tous les hérétiques, toute l'indomptable canaille de l'humanité. Mais la vouloir chrétiennement pour le salut et l'honneur du christianisme, la vouloir pour sa résurrection; venir, le cœur attendri et les yeux en larmes, présenter à la papauté le sabre japonais en l'engageant avec suavité à s'ouvrir elle-même le ventre, ceci est une manière de vouloir la mort de la papauté qui appartient en propre à Victor Hugo, et si, dans le cours de son poème, il n'a pas la moindre originalité d'idées, il a du moins eu celle-là, dans son hypocrite ou son ironique conception!

... Mais il est d'une mélancolie plaisante de voir les vers grandiloquents de Hugo, que l'admiration de ce siècle appellerait volontiers *Hugomagne* comme on dit «Charlemagne», ne plus servir qu'à exprimer des idées que le chansonnier Béranger, ce polisson de France qui, du moins, était gai, a exprimées de façon moins *pleurarde,* moins pompeuse et moins pédantesque. Au fond, c'est la même haine contre l'Église, c'est le même désir scélérat de la voir détruite, et surtout c'est la même théologie. Béranger et Hugo sont des théologiens de la même force. Seulement Béranger a le style de ses idées et Hugo n'a pas le style des siennes, et rien n'est plus déplaisant que le contraste de la platitude de ses idées avec la redondance de sa poésie. Rien de plus choquant que de voir ce diable de grand vers dont personne ne nie que Hugo ait la puissance, et qui ne devrait dire que des choses proportionnées à sa grandeur, ne débagouler que des choses ineptes et vulgaires sur l'une des plus grandes questions (si ce n'est la plus grande) qui puisse occuper l'humanité.

Mais ne vous y trompez pas cependant! C'est précisément la vulgarité de ces idées qui fait, s'il y en a un, le danger de ce benêt de poème..., car il faut bien l'avouer entre nous, il est un peu benêt. Vulgarité et popularité s'engendrent toujours. C'est cette manière raccourcie de comprendre l'histoire religieuse, la même dans Hugo que dans Béranger, qui convient aux bourgeois, les dominateurs de l'opinion, je le crains, encore pour longtemps. Ce n'est pas chez les démocrates ardents de son parti, qui couperaient le cou au Pape aussi facilement qu'ils lui voleraient sa couronne, que Hugo pourrait avoir un succès. Ils haussent les épaules et ils rient de ce vieux bonhomme qui n'a pas pu laver son génie des souillures immortelles que le christianisme y a laissées : car Hugo se sert contre le christianisme d'un langage que le christianisme a fait. C'est exclusivement chez les bourgeois qu'il aura l'honneur du triomphe. S'il y a, en effet, une idée qui chausse la médiocrité des bourgeois, c'est l'idée absurde que l'Église, établie de Dieu et constituée à grand renfort de saints, de grands hommes et de siècles, doit, pour sa plus grande gloire, revenir à l'Église primitive, qui n'était pas constituée, et à la pauvreté des premiers temps. Raisonnement aussi bête que celui-là qui exigerait que l'enfant devenu homme rentrât dans le ventre de sa mère... et pourtant raisonnement toujours d'un effet certain sur les bourgeois et

même sur des bourgeois qui se croient chrétiens! C'est cette idée-là que Hugo roule dans son poème, au milieu de beaucoup d'autres, aussi bourgeoises, sur les papes, les rois, les richesses de l'Église, l'infaillibilité. Mais c'est cette idée, entre toutes, qui fait la portée de son poème, et c'est cette magnifique stupidité qui l'emporte, en force et en influence, sur son talent.

... Littérairement, et à ne voir son *Pape* que comme une œuvre de l'esprit pure du déshonneur du pamphlet, on se demande ce que c'est et comment on pourrait classer cette composition, qui n'est un poème que parce qu'elle est en vers, et qui est dialoguée comme un drame, sans être un drame. Cela mérite-t-il de s'appeler une œuvre, cet almanach poétique de cent vingt-neuf pages, sans compter les blancs?... Quand on se permet d'être si court, il faut, il faudrait être bien plein. Quand on ne pousse qu'un cri, il doit être sublime. De quel nom ces petites choses-là, quand on les publie isolées, peuvent-elles se nommer en littérature?

La France.

Maurice TALMEYR.
(3 juin 1878.)

Il est difficile d'imaginer une conception qui joigne, au même degré, la simplicité à l'immensité. Le pape s'endort, fait un songe, se réveille; le pontife romain traverse, dans son sommeil, toutes les questions qui se meuvent dans la sphère céleste de l'esprit humain. C'est la traversée d'une âme dans l'idéal, et l'âme, dégagée dans le rêve des appétits sanglants du prince, et des corruptions pesantes de l'homme, épurée, transformée, délivrée de ses liens et rendue à ses ailes, vole d'un tel essor, et vers des hauteurs si lumineuses que ce voyage à travers les problèmes de la conscience universelle ressemble au voyage d'un ange à travers les astres. L'œuvre de Victor Hugo est simple de la simplicité du firmament.

... Nulle part, Victor Hugo n'a donné aux figures colossales qui dominent son œuvre une voix dont le retentissement remplisse un plus vaste horizon.

... *Le Pape* est un rayonnement qui finit par un éclair.

... *Le Pape* rentre dans le cycle ouvert par *les Châtiments*, puis encore élargi par *la Légende des siècles*. Rien d'aussi divinement doux, rien d'aussi formidablement foudroyant.

Oserait-on mettre en parallèle le banal procédé d'après lequel Racine envoie à Athalie un rêve scrupuleusement copié dans Ronsard, avec la manière inattendue, la façon souveraine selon lesquelles Victor Hugo endort et réveille le pape? Lady Macbeth elle-même, errant sinistrement dans son sommeil et cherchant sur sa main, pour l'effacer, l'ineffaçable petite tache rouge, est peut-être une création moins éblouissante que ce Borgia mystérieux rêvant qu'il porte les sublimes haillons du Christ, et tentant d'effacer de l'azur la tache de sang et d'ombre que les prêtres ont faite au ciel.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Le Pape. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 8 juin 1878, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 4 francs.

Le Pape. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1878, in-18, couverture imprimée. Première édition in-18, publiée à 1 franc.

Le Pape... — Édition définitive. Poésie XIII. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; A. Quantin, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1881, in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50 le volume.

Le Pape... — Petite édition définitive Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Le Pape... — Édition collective. Œuvre

poétique IV. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1885, grand in-8°, couverture illustrée. 6 gravures hors texte pour le volume entier. *Le Pape* a paru d'abord en 3 livraisons à 10 centimes.

Le Pape. — Paris, A. Quantin, imprimeur-éditeur, rue Saint-Benoît, n° 7. Vingt et une compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens, 1885, in-4°, couverture imprimée. Tiré à 300 exemplaires : n°s 1 à 50, sur Japon, avec 3 états des planches, prix : 120 francs; n°s 51 à 150, sur Whatman. avec 2 états des planches, prix : 70 francs; n°s 151 à 300, sur Hollande, prix : 40 francs.

Le Pape... — Édition nationale. Poésie XIV. Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot), 1888, cinq compositions hors texte, in-4°, couverture imprimée. Prix : 30 francs le volume.

Le Pape... — Édition collective. Paris, A. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1888, petit in-12. Prix : 6 francs le volume.

Le Pape. — Édition à 25 centimes le volume, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, un volume in-32.

Le Pape... — Poésie XII. Collection Nelson, Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York, 1913, in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

Le Pape... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1927, grand in-8°.

III

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1883. Le Livre d'or de Victor Hugo. — Paris, E. Launette, direction de M. Émile Blémont. Une composition (photogravure Goupil) : *Aimez-vous les uns les autres* (Bénédict Masson).

1885. Édition Hugues. *Frontispice* (Jean-Paul Laurens).

1885. Édition in-4° A. Quantin. Vingt et une compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens : chacune de ces compositions a pour sujet l'une des vingt et une divisions du livre.

1886. Édition Hébert. Une composition de François Flameng : *Un grenier,* gravée par H. Lefort.

1888. Édition nationale Testard. Une composition hors texte : *Malédiction et bénédiction* (P. Cornillier), gravée à l'eau-forte par Géry-Bichard.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

VICTOR HUGO

LE PAPE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

M DCCC LXXVIII

Couverture de l'Édition originale

IMPRIMERIE NATIONALE.

Frontispice de l'édition A. Quantin.
Composition dessinée et gravée par Jean-Paul Laurens.

Le Synode d'Orient.

Composition dessinée et gravée par Jean-Paul Laurens.

~~[illegible]~~
~~quoi, partout le frisson?~~
~~[illegible]~~ ! quoi, partout le frisson,
le deuil, des bras sanglants et des fosses creusées !

quoi, troubler le soleil glorieux, les rosées,
les parfums, les clartés, le mois de mai si beau ;
les fleurs, par l'ouverture affreuse infâme du tombeau !
Ah ! fussiez-vous vainqueurs, qu'est-ce que la victoire ?
vous aurez le cœur froid, vous aurez l'âme noire.
~~[illegible]~~ ?
a la fraternité rien ne peut suppléer.
Ah ! reflechissez. Dieu vous créa pour créer,
Pour aimer, pour avoir des enfants et des femmes,
Pour ajouter sans cesse à vos foyers des flammes,
Pour voir croître à vos pieds des fils nombreux et forts,
Pour faire des vivants, et vous faites des morts !
Vous qui passez, pourquoi haïr celui qui passe ?
Accordez-vous les uns aux autres votre grâce,
Arrêtez. Arrêtez. Fraternité !

~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

*

. Tout fuit.

~~[illegible]~~
~~[illegible] écouté par la nuit.~~
mais l'apôtre se sait écouté par la nuit ;
Et n'est-ce pas qu'il doit parler aux solitudes,
Dieu
Seigneur, les profondeurs étant des multitudes.

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 48.)

LA PITIÉ SUPRÊME

IMPRIMERIE NATIONALE.

La Pitié Suprême

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *La Pitié suprême*.

LA PITIÉ SUPRÊME.

I

Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres;
Un bruit farouche, obscur, fait avec des ténèbres,
Roulait dans l'infini qui sait le noir secret;
Ce bruit était pareil au cri que jetterait
Quelque âme immense et sombre à travers l'étendue,
Luttant contre l'abîme et volant éperdue;
Puis cela devenait un tumulte de voix;
Toute la nuit grondait et pleurait à la fois,
Comme si l'horizon fauve et crépusculaire
N'était formé que d'ombre et plein que de colère;
Clameur rauque! il semblait qu'ensemble on entendît
L'orageuse rumeur d'une mer qui bondit
Et les voix d'un forum qui parle et délibère.
— Honte, anathème, enfer, deuil! Tibère! Tibère!
Tibère! — et d'autres noms, mêlés à celui-là,
Passaient : — Procuste! Achab! Denys! Caligula!
Sanche! Alonze! Clovis! Sennachérib! Cambyse!
Louis onze! malheur! mort! opprobre! — et la bise
Était comme une foule, et de ces noms proscrits
Chaque syllabe était faite de mille cris;
Et j'entendais : — Saül! Omar! Ivan! Clotaire! —
Et de tout l'océan et de toute la terre,
Des chaumes, des palais, des masures, des vents,
Des croix, des millions de lèvres des vivants,
Des mâchoires des morts grinçant leur affreux rire,

Des fumiers où croupit ce qui ne peut s'écrire,
Ces noms sortaient ainsi que d'horribles oiseaux;
Les squelettes n'avaient qu'à remuer leurs os
Pour en faire jaillir un de ces noms sinistres;
Et des larves de rois, des ombres de ministres,
Richelieu, Louis treize, Arcadius, Rufin,
Fuyaient; on entendait des voix dire : — J'ai faim!
J'ai froid! quand donc viendra le jour? la terre est noire!

C'était le grand sanglot tragique de l'histoire;
C'était l'éternel peuple, indigné, solennel,
Terrible, maudissant le tyran éternel.

*

Ô malédiction, d'où viens-tu, misérable?
La bouche d'où tu sors, c'est la plaie incurable,
C'est l'égout où le sang filtre en rouges caillots,
C'est l'entaille que font les haches aux billots,
C'est le tombeau béant, c'est la fosse entr'ouverte
D'on ne sait quelle haleine agitant l'herbe verte.
Ô malédiction, d'où viens-tu? De la nuit.

La dernière clarté sous toi s'évanouit;
Tu viens après le Crime, et répands sur le monde
Une autre obscurité qui n'est pas moins profonde,
Et la façon dont toi, le Deuil, tu le combats
Fait tomber la pensée et l'âme encor plus bas;
Et rien ne vit, et rien n'éclôt, et rien ne crée,
Et rien ne se console en ton horreur sacrée;
Ce n'est qu'avec l'éclair que tu veux éclairer;
Tu ne veux que punir, damner, désespérer,
Spectre, et tu fais servir à ces fatals usages
Les esprits, les rayons, les poëtes, les sages,
Tout ce qui vient d'en haut, tout ce qui vient de Dieu;
Ta caverne, fermée au ciel clément et bleu,

N'admet qu'un flamboiement lugubre sous son porche;
Un astre dans ta main deviendrait une torche;
Si tu pouvais, du fond de ton puits sépulcral,
Prendre à Saturne en feu son cercle sidéral,
Hélas, tu n'en ferais que l'anneau d'une chaîne;
Ô malédiction, tu te nommes la Haine;
Tu ne tends pas les bras, non, tu montres les poings.

Et je restai rêveur. — Es-tu juste du moins?

La malédiction a répondu :

— Je souffre.
Je juge. Le volcan, hagard, crache le soufre,
L'âpre océan l'écume, et l'homme la douleur.
Je suis ce qui déborde et tombe du malheur.
Je suis l'affliction terrestre qui réclame,
Et s'irrite et grandit jusqu'à devenir flamme;
Je suis le râle amer de ce globe fatal;
Je suis le hurlement du sombre piédestal;
Pourquoi m'insultes-tu, moi qui pleure? L'ulcère
N'a-t-il donc plus le droit de dénoncer la serre,
La dent et la tenaille? et quelle est ton erreur!
C'est moi le deuil; c'est moi l'effroi; c'est moi l'horreur;
L'étoile flamboyante allongée en épée,
C'est moi; je suis l'immense et funèbre épopée
Qu'écrit au mur du crime une lugubre main.
Et quant à ma justice, ô ver de terre humain,
Je m'appelle Isaïe et je m'appelle Dante. —

Quel esprit ne plierait sous cette voix grondante;
Elle est la conscience; elle a raison; pourtant
Après qu'elle a parlé le cœur n'est pas content,
Et l'on entend, au fond de l'infini qui pense,
Comme un profond soupir d'une autre conscience;
Et le songeur frissonne et reste soucieux
Entre ce cri terrestre et ce soupir des cieux.

Oh! ces Dantes géants, ces vastes Isaïes!
Ils frappent les fronts vils et les têtes haïes;
Ils ont pour loi punir, trancher, supplicier;
Ils sont la probité sinistre de l'acier;
Nul homme n'est plus grand sous le ciel solitaire
Que ces archanges froids et tristes de la terre;
Ils sont les punisseurs; quand, jadis tout-puissant,
Songeant qu'il reste encor dans ses ongles du sang,
Un coupable franchit, tremblant, presque en prière,
La porte de la tombe, il les trouve derrière;
De tous les jours du crime ils ont le lendemain;
Une balance énorme oscille dans leur main;
La nuit a pour sommet leur formidable gloire;
Ils sont les juges d'ombre, ils ont l'équité noire;
Mais, gouffres! laissez-moi, quel que soit le chemin,
M'évader d'un coup d'aile étrange et surhumain,
Et m'enfuir, et chercher la justice étoilée!

II

Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée
N'a pas d'oiseau plus pur, plus frais, plus ébloui;
La bénédiction semble sortir de lui;
Tout en lui dit : — Vivez! aimez-moi! je vous aime. —
Il est fait de candeur et de grâce suprême;
Quoiqu'il ignore tout, il a l'air d'un flambeau;
Trait d'union de l'aube à l'ombre, il est si beau
Et si doux qu'on dirait que l'église et la fable
Ont dû, pour composer cette tête ineffable,
Mêler l'enfant Jésus et l'enfant Cupidon;
Son regard ingénu fait l'effet d'un pardon;
Et l'homme le plus dur lui-même est sans défense
Devant cette adorable et radieuse enfance;
Il est colombe, il est agneau; ses cheveux d'or
Rayonnent; il caresse et chante; il est encor
Tout plein de la bonté divine; il en arrive,
C'est le nouveau venu de la céleste rive;
On dirait un petit archange éblouissant;
Il monte sur un trône; oh non! il y descend;
Pourtant on sent en lui la pauvre âme asservie,
La faiblesse profonde et sombre de la vie;
Si beau qu'il soit, c'est l'homme avec son frêle esprit;
C'est de l'infirmité charmante qui sourit;
Notre fragilité redoutable et frivole
Se mêle, ombre terrestre, à sa blanche auréole;
Son pas tremble, et son front ploie ainsi qu'un roseau;
Mais il n'en est pas moins l'innocent du berceau,
Et dans ses beaux yeux clairs où l'amour semble éclore
Il a du paradis toute l'immense aurore.

A présent regardez cet homme, Villeroy;
Il vient, l'ange le voit approcher sans effroi,

Et cet homme, du haut du balcon de Versaille,
Lui montre au loin la foule énorme qui tressaille
Et s'agite et se meut, bonne et calme d'ailleurs,
Le grand fourmillement des hommes travailleurs,
Les pas, les fronts, les yeux, l'ouvrier aux bras rudes,
Les ondulations des vastes multitudes,
La ville aux mille bruits vivants, graves et doux,
Et dit à cet enfant : Tout ce peuple est à vous!

— Vous avez ces enfants, ces hommes et ces femmes;
Vous possédez les corps, vous possédez les âmes;
A vous leur toit, à vous leur or, à vous leur sang;
Le champ et la maison sont à vous; ce passant
Vous appartient; soufflez si vous voulez qu'il meure;
Toute vie est à vous, en tous lieux, à toute heure;
Ce vieillard au front chauve est une chose à vous;
Tous les hommes sont faits pour plier les genoux,
Vous seul êtes créé pour vivre tête haute;
Tous se trompent, vous seul ne faites pas de faute;
Dieu ne compte que vous, vous seul, au milieu d'eux;
Votre droit est le droit de Dieu même; et tous deux
Vous régnez; devant vous le monde doit se taire;
Dieu n'a pas le ciel plus que vous n'avez la terre;
Il est votre pensée et vous êtes son bras;
Il est roi de là-haut et vous Dieu d'ici-bas.
Tout ce peuple est à vous. —

Le pauvre enfant écoute.

Qui donc vient de parler? C'est le démon sans doute;
Non, c'est l'homme; fatal parce qu'il est rampant;
Le courtisan est fait du ventre du serpent.
Affreux souffle embaumé de la bouche pourrie!
Crime! ô le plus hideux des meurtres, flatterie!
Ô de tous les poisons le plus lâche, le miel!
Crever les yeux d'une âme à peine hors du ciel!
Submerger dans l'orgueil une raison qui flotte!

Dessécher un enfant, hélas! faire un despote!
Faire un prodigieux égoïste! un tyran
Arrêtant le progrès sur le divin cadran!
Faire un être effréné qui dira : — Je suis l'arche!
Je suis l'autel! — pour qui le genre humain en marche,
Le bien, le mal, les yeux en pleurs, l'homme vivant,
Ne seront que de l'ombre et du bruit et du vent!
Déchaîner un sinistre avenir dans le Louvre!
Abuser du moment où toute lèvre s'ouvre
Pour lui verser ce philtre exécrable et nouveau!
Dénaturer un cœur! forcener un cerveau!
Enivrer l'ignorance, enivrer l'innocence
Du formidable vin de la toute-puissance!
Mettre, avec un sourire abject et triomphant,
Tout un peuple, hochet, dans la main d'un enfant,
Et les laisser rouler l'un et l'autre aux abîmes!
Penseur! qui que tu sois, ce sont là deux victimes.
Plains ce peuple, mais plains l'enfant qu'on abrutit.
Mères! ayez pitié de ce pauvre petit!
Pendant qu'un assassin sur son âme se dresse,
Tuant en lui l'amour, la vertu, la tendresse,
Prenant ses bons instincts, traître, et les étouffant,
Il est là, doux et seul, et rien ne le défend.
Oh! l'éducation! quel bienfait, ou quel crime!
Frêle tête d'enfant qu'un idiot déprime!
Sombre adulation qui mêle et qui pétrit
L'infini, l'absolu, dans un chétif esprit!
Qui fait que désormais, la prenant à la lettre,
Un homme faible et né d'une femme va mettre
Son triste crâne étroit, fait pour durer si peu,
En équilibre avec le front même de Dieu,
Avec le profond ciel plein d'ombre et plein de joie,
Avec ce grand cerveau de l'abîme où flamboie
Le lever effrayant des constellations!

*

Et Louis quinze est fait.

*

Ô transformations!
Oui, c'est fini; l'enfant a bu la coupe sombre;
Sa débile raison s'évanouit et sombre;
— Tout ce peuple est à vous! — mot d'où Tibère sort!
Breuvage qui rendrait insensé le plus fort!
Noir nectar! cette mort de son âme, il y goûte;
Quelque chose de lui s'éteint sous chaque goutte;
Et le voilà qui va chanceler à jamais!
Il sera le passant ivre des hauts sommets.
— Tout ce peuple est à vous! — mot terrible! à mesure
Qu'il y songe, il en sent plus avant la morsure;
Une stupide joie avec un vaste ennui;
Quelqu'un qui n'est pas lui se développe en lui;
L'ignorance en son cœur filtre, marais immonde;
Que sert de lire un livre étant maître du monde?
Apprendre, étudier, travailler, à quoi bon
Puisqu'on est roi de France, impeccable, Bourbon?
Oh! songer que ce trône et ce sceptre et ce glaive
Aboutissent au vide, à la furie, au rêve,
Que cette clarté perd celui qu'elle conduit,
Et que cette splendeur énorme est de la nuit!

Donc la terre est à lui, les hommes et les femmes!
Toutes les passions l'allument de leurs flammes;
Sa volonté devient plus fauve à tout moment;
Il grandit; et l'on sent poindre lugubrement
L'ongle du tigre au bout des ailes de l'archange;
Il ne sait même pas qu'il déchoit et qu'il change;

Il s'ignore imbécile, il s'ignore méchant,
Tant dans la voie obscure, hélas, il va penchant!
Il vivra maintenant hors du vrai, dans un songe,
Ayant en lui, dans l'ombre où son rêve le plonge,
La chimère de plus, l'humanité de moins;
Plein d'opprobres devant tous les peuples témoins,
Il est cynique, il est infâme, il est horrible;
Il foule de l'azur la frontière impossible;
Il se suppose au ciel, et l'enfer en lui croît;
Il dit : Tout m'est permis, et seul j'existe. Il croit
Avoir sous ses talons de la poussière d'astres;
S'il en tire un plaisir, qu'importe cent désastres!
Chaque jour il descend la honte d'un degré;
Il délire; il peut bien tourmenter à son gré
Le peuple, puisque Dieu tourmente la nuée;
Il prend la vierge et fait une prostituée;
Quoi! n'est-il pas le roi, le maître, le seigneur?
L'homme lui doit son sang, la femme son honneur;
Quoi qu'il fasse, il contient le droit et le mystère;
S'il lui plaît de manger de la fange, la terre,
Qui l'adorerait loup, l'adorera pourceau;
Chaque vice à son tour met sur son front le sceau;
Il fait de la puissance un effort inutile;
Il a sous lui son siècle en travail qu'il mutile;
Il tient le sceptre ainsi qu'un aveugle un bâton;
De toutes les grandeurs redoutable avorton,
Être sans nom, qui, frêle et misérable en somme,
Fait de cendre et promis aux vers, n'est plus un homme,
Ayant un idéal immonde pour milieu,
Échoué dans le monstre à mi-chemin du dieu.

III

Maintenant, que chacun sonde son propre abîme.
Voyons, quiconque vit, faible, fort, grand, infime,
Riche, pauvre, l'heureux, celui qui va pieds nus,
Les passants de la rue et les premiers venus,
Celui qui perd sa vie et celui qui la gagne,
Nous tous, supposons-nous portés sur la montagne,
Supposons-nous l'enfant, l'ignorant, l'innocent,
Avec le genre humain sous nos regards gisant,
Et la terre à nos pieds, vertigineuse et grande,
Qu'on nous donne! — A présent, qu'une voix nous demande
A nous qui sommes là, béants, sans point d'appui :
— Est-il un seul de vous qui réponde de lui?
Est-il un seul de vous qui dise : Je suis l'être
Que n'éblouira point cette vaste fenêtre
Du pouvoir radieux, gigantesque et charmant;
L'âme supérieure à l'empoisonnement;
Je suis l'enfant plus sage et plus fort que l'ivresse,
Et je ne croirai point la voix qui me caresse;
La terre apparaîtra comme un banquet joyeux,
Le monde s'offrira, je fermerai les yeux;
On me tendra l'orgueil, la volupté, la gloire,
Et je refuserai, moi l'ignorant, d'y boire!
Moi qui ne saurai rien, je devinerai tout!
Est-il un seul de vous qui verra tout à coup,
Grâce aux hommes de ruse et de scélératesse,
S'ouvrir, sous sa faiblesse et sous sa petitesse,
Ce gouffre de splendeur, sans en devenir fou?
Devant le monde entier fléchissant le genou
Et la toute-puissance étoilée et terrible,
Est-il un seul de vous qui s'affirme infaillible? —
Qui donc, hors Jésus-Christ, osera dire : Moi!

Reculez, reculez devant ce gouffre : roi!
Devant ce noir sommet des vertiges : le trône!

Ô vivants, soyez bons, priez, faites l'aumône.
A qui l'aumône? A tous. Souvenez-vous qu'ici
La compassion sainte est une aumône aussi,
Et que la charité, qui nourrit et désarme,
Tombe des mains obole et tombe du cœur larme!

IV

Tyrannie! escalier qui dans le mal descend
Obscur, vertigineux, fatal, croulant, glissant!
Toutes les marches vont décroissant de lumière;
Et malheur à qui met le pied sur la première!
C'est la spirale infâme et traître aboutissant
A l'ombre, et vous teignant les semelles de sang.
La conscience aveugle y mène l'âme sourde.
A chaque pas qu'on fait, la chair devient plus lourde;
L'animal sur l'esprit pèse de plus en plus,
Et l'on se sent du souffle universel exclus;
Aujourd'hui c'est la faute et demain c'est le crime;
On tuera demain ceux qu'aujourd'hui l'on opprime.

Et l'on descend ainsi que dans un rêve; et l'air
Est plein de visions; et, dans un blême éclair,
Tous les masques qui sont l'épouvante du monde,
Le lâche, le félon, le féroce, l'immonde,
Des profils effarés et des visages fous
Flottent...

— C'est toi, Caïn? Noirs Césars, est-ce vous?
L'odeur des encensoirs aux odeurs d'ossuaires
Se mêle, et, dans les plis des longs draps mortuaires,
Tous les spectres sont là, sous l'affreux firmament,
Montant et descendant ces degrés lentement;
Chaque âme de tyran, misérable, est leur antre;
Agrippine au flanc nu criant : Frappe le ventre!
Ninus, Sémiramis, Achab et Jézabel,
Molay, jetant sa cendre à Philippe le Bel,
Agnès la réprouvée et l'excommuniée,
Berthe par la tenaille ardente maniée,

Stuart sans tête, Albrecht sans langue, et Médicis,
Avec la Messaline et l'Alexandre Six,
Rôdent lugubrement le long de cette rampe;
Lady Macbeth y cache avec ses doigts sa lampe;
Maude y tâte le corps de son père encor chaud;
Un effrayant cheval y traîne Brunehaut
Et lui fait rebondir la tête à chaque marche;
Et Cyrus, Josué, le sanglant patriarche,
Alaric, massacrant les peuples à genoux,
Passent en vous disant : Règne, et fais comme nous.
Chaque forfait vous parle et dit : Suis mon exemple.
On est dans un sépulcre, on se croit dans un temple.
Chaque marche, ô terreur! vivante sous vos pas,
Vous pousse affreusement vers la marche d'en bas.
— Descends, Charles! Descends, Frédéric! Descends, Pierre!
Deviens de plomb, deviens d'acier, deviens de pierre!
Le sang des bons après le sang des innocents!
Règne! plus bas! plus bas! descends! descends! descends! —

Se retenir? comment? Remonter? impossible!
Et l'on descend; le jour, de moins en moins visible,
S'éteint sur les degrés hideux; et pas d'amis,
Pas de remords, ou bien des remords endormis,
Pas d'astre, aucun appui, nul guide, les cieux vides,
Le gouffre; et l'on entend ronfler les Euménides.

IMPRIMERIE NATIONALE.

V

Hélas! je me suis pris la tête dans les mains;
J'ai contemplé la brume, éclairé les chemins,
J'ai songé; j'ai suivi de l'œil de la pensée
La grande caravane humaine dispersée
Tantôt dans les bas-fonds, tantôt sur les sommets,
Avec ses chameliers, avec ses Mahomets,
Marchant sans but, sans ciel, sans soleil, sans patrie,
Blême troupeau montrant son épaule meurtrie,
Son dos sombre où l'on peut compter les nœuds du fouet;
Tandis qu'au loin le vent ténébreux secouait
Les barques sur la mer et sur les monts l'yeuse;
Tandis que, du cadran parque mystérieuse,
L'heure, coupant dans l'air, sur la terre et les eaux,
Toutes sortes de fils avec ces noirs ciseaux,
Ouvrait et refermait l'angle des deux aiguilles;
Tandis qu'ainsi qu'un homme est derrière des grilles,
Le jour pâle attendait l'instant de remonter,
Lugubre, j'ai passé des nuits à méditer,
A regarder dans l'ombre informe ce qui rampe,
Oubliant de moucher la mèche de ma lampe,
Et, penché sur les fils orageux de Japhet,
Grave, et n'ayant qu'un but, la justice, j'ai fait
Devant ma conscience austère comparaître
L'homme qui fut le roi, l'homme qui fut le prêtre;
J'ai passé la revue étrange des tyrans;
Ces flamboyants voleurs appelés conquérants
Ont répondu, pensifs, à l'interrogatoire.
Les princes, les héros, les chefs, toute l'histoire,
Ce Cambyse, le monstre idéal, qui mettait
Un bâillon même au lâche immonde qui se tait,
Les imans, les sultans, ces convulsionnaires

Qui dans leur poing crispé tourmentent les tonnerres,
Déchaînant au hasard la guerre et le chaos,
Noirs, ayant dans les yeux la stupeur des fléaux,
Este, Autriche, Valois, Plantagenet, Farnèse,
Et ces têtes de mort au regard de fournaise
Qui portent la couronne et qu'on nomme césars,
M'ont parlé; j'ai sondé les pâles Balthazars,
Les Amurats ayant les supplices pour fêtes,
Vlad qui faisait clouer les turbans sur les têtes,
Les Alexandres fous s'égalant à l'Athos,
Les majestés de pourpre aux immenses manteaux,
Roderic, Éthelred, Timour, Isaac l'Ange,
Ortogrul dans le meurtre et Claude dans la fange,
Christiern, Jean le Mauvais, Jean le Bon, Richard trois;
J'ai regardé de près cette foule de rois
Comme on verrait un choix d'instruments de torture;
Chaque monarque, avec sa tragique aventure,
Je l'ai considéré dans le creux de ma main;
Calme, j'ai fait de l'homme et du temps l'examen;
J'ai de chaque momie et de chaque squelette
Mesuré la hauteur, défait la bandelette;
Mon scalpel a mêlé dans sa dissection
Byzance avec Ducas, avec Joram Sion;
J'ai confessé les lois, lâches entremetteuses;
J'ai scruté les jours faux, les justices boiteuses;
L'impur flambeau des mœurs sur qui le vent soufflait,
Sur le front des tyrans j'en ai vu le reflet;
Je les ai confrontés et pris l'un après l'autre,
J'ai vu, j'ai comparé leur nature à la nôtre;
J'ai pesé les forfaits, j'ai dédoré les noms,
Et, frémissant, j'arrive à ceci : Pardonnons!

*

Le philosophe amer, que le fait implacable
Obsède, et que l'histoire inexorable accable,

Triste d'avoir toujours devant son œil pensif
Les mêmes flots brisés sur le même récif,
Indigné, devenu dur et farouche à force
De voir avec le droit la loi faire divorce,
Et triompher l'épée et la hache, et le mal
Retomber sur le front sacré de l'idéal,
Perd patience et dit :

«— La couronne est un crime;
«Toute la royauté n'est qu'un lugubre abîme;
«Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
«C'est de faire changer d'attitude à l'effroi;
«L'histoire est l'affreux puits du forfait solidaire;
«Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère;
«Tout sceptre épouse un glaive, et la pourpre descend
«Sur les peuples en mare effroyable de sang.
«Le droit divin, miasme horrible! et l'on respire,
«En régnant, la fureur et l'ombre avec l'empire;
«C'est par un escalier de cadavres qu'on va
«A ces pavois sanglants que la force éleva;
«Leurs vrais degrés, ce sont les marches gémonies.
«Pour cinq ou six héros, pour deux ou trois génies,
«Que d'étranges bourreaux, que de fous, que de nains!
«Et combien de Nérons pour quelques Antonins!
«Un roi de tous les rois, quoi qu'il fasse, est la somme.
«L'antique despotisme est le tourment de l'homme;
«Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
«L'humanité rugit dans ce taureau d'airain;
«Et l'imprécation ne choisit pas; et l'ombre
«Ne sent pas un rayon dans les douleurs sans nombre.
«Depuis quatre mille ans ce globe, aveugle enfer,
«Pleure et grince des dents sous les trônes de fer;
«Les rois sont des Plutons dont la terre est l'Érèbe.
«Sur ces durs chevalets, guerre, famine, glèbe,
«Le genre humain râlait dans le bagne fatal,
«Scié par deux bourreaux, l'ignorance et le mal;
«La mort, entre ses doigts qu'une flamme environne,

«Tournant l'horrible scie, en a fait la couronne.
«Est-il un roi sans deuil, sans trouble et sans remords?
«Hélas! en est-il un qui, s'il va chez les morts,
«Ne s'entende nommer tout bas dans l'ossuaire?
«Tout monarque est un pli de l'immense suaire.
«Les meilleurs font pleurer, saigner, souffrir, crier;
«Trajan est proscripteur, Titus est meurtrier;
«Ces despotes sont hors de la loi naturelle.
«Et qu'est-ce que pourrait bégayer Marc-Aurèle
«Entre Octave, l'ancêtre, et Commode, le fils?
«Tarquin tient Rome, Thèbe est sous Aménophis,
«Jean règne sur la neige et Rustem sur les sables,
«Tous se mêlent dans l'ombre, et tous sont responsables;
«On voit tous les mauvais sous les bons transparents,
«Nuit triste! le lion et le loup sont parents;
«On a le monde; on mange, on rit, on se tutoie
«Entre vautours, d'un bout à l'autre de la proie;
«Mahomet, appelant Hildebrand par son nom,
«Lui frappe sur l'épaule et lui dit : compagnon!
«Ah! du fauve océan toute goutte est amère.
«Le Kremlin voit, pendant qu'il tette encor sa mère
«Poindre un rictus d'hyène au petit Pierre enfant;
«Charles-Quint, qui dompta l'Europe en l'étouffant,
«Boa sombre, a pour fils le livide crotale;
«La vieillesse est funèbre et l'enfance est fatale;
«Ô mystère effrayant des rois infortunés!
«Démons quand ils sont morts, monstres dès qu'ils sont nés,
«Le genre humain les compte en comptant ses supplices,
«Et de tous leurs cercueils leurs berceaux sont complices.
«Quand le peuple au gibet s'agite agonisant,
«Pas un fil de la corde, hélas! n'est innocent;
«Quand le monde est aux fers dans l'affreuse géhenne,
«Tout chaînon a sa part du crime de la chaîne.
«Est-il de bons rois? Non, dit Épictète; non,
«Dit Platon; non, dit Jean à Pathmos, et Zénon
«Dit : Il est de bons rois comme de bonnes haches.
«Les abeilles, les lys, les soleils, sont des taches.

«Henri quatre, l'histoire un jour dira de toi :
«Il n'était pas méchant, non, mais il était roi.
«Ah! quand l'autodafé lamentable s'allume,
«Quand le noir patient prend feu, se tord et fume,
«Une flamme peut-elle, alors que le brasier
«Mord la victime et cherche à s'en rassasier,
«Quand le mourant frémit dans l'angoisse dernière,
«S'isolant du bûcher, crier : Je suis lumière!
«Non, pas un roi n'est bon, non, pas un roi n'est doux,
«Et tous sont dans chacun et chacun est dans tous.
«Peuple! au moins jette-leur la haine expiatoire!
«Tous ont au front la main sanglante de l'histoire.
«Anathème sur tous!»

Et c'est précisément
Cette fatalité qui fait mon tremblement.

Oh! je me sens parfois des pitiés insondables.
Je gémis sur les grands et sur les formidables,
Sur les démons grondants et sur les dieux tonnants;
Devant l'accablement des sombres continents,
Devant l'horreur, devant l'antre de nos annales
Difforme et pénétré de lueurs infernales,
C'est à vous que je songe et que je compâtis,
Tristesse des tyrans sous la pourpre engloutis,
Souci mystérieux des rois, mélancolie
Du tigre méditant sur sa morne folie.
Pesant la conscience, observant l'horizon,
Je me prends à douter que le juge ait raison
Et que l'historien tienne le vrai coupable.
Et du passé perdu dans la brume impalpable,
Du présent où moi-même autrefois j'étouffais,
De ce gibet, le droit, de ce charnier, les faits,
De cette vision : Louvre, Cirque, Hippodrome,
Empereurs dégradés de l'empire par Rome,
Pierre et César rompant leur monstrueux hymen,
Papes noirs étendant dans les ombres la main,

Rois excommuniés à chandelles éteintes,
Attentats, échafauds, viol des choses saintes,
Peuples trahis, vendus, livrés, prostitués,
Les Narcisses heureux, les Thraséas tués,
Le despote faisant toujours le personnage
Du crime, du poison, du poignard, du carnage,
De tout ce désespoir fauve et démesuré,
Hélas! j'entends sortir ce cri : miserere!

Oui, pardonnons. Dieu sait avec quel soin sévère,
Touchant ces fronts d'airain et ces crânes de verre,
Triste, j'examinais ce tas de tout-puissants;
J'étais là, respirant l'odeur du vieil encens,
Regardant sous le dieu, retournant la médaille;
Je dérangeais le ver qui dans les rois travaille,
Et mon esprit, perdu dans l'horreur, s'enivrait
Du noir musée avec Bossuet pour livret.

Eh bien, grâce!

VI

Voyons, vous tous, que quelqu'un vienne
Avec moi, jusqu'à l'ombre antédiluvienne,
Jusqu'au loup primitif Nemrod; puis remontons
A nos siècles chrétiens et lettrés, à tâtons;
Évoquons tous les rois, citons à notre barre
Guy le Baveux, Mainfroy le Noir, Jean le Barbare,
Mathias le Sanguinaire et Pierre le Cruel;
Suivons dans les tombeaux quelque âpre Ézéchiel
Qui pour nous ressuscite Aureng-Zeb, et ranime
L'atroce Rhinomète et l'impur Copronyme;
Allons des grecs aux turcs, des émirs aux sophis,
Du schah tuant son père au czar tuant son fils;
Faisons lever, hagards, tous ces hommes de l'ombre,
Macbeth, prince d'Angus, Oswy, roi de Northumbre,
Le Valentinien dormant avec ses ours,
Boris dans son Kremlin, Achmet dans les Sept Tours,
Les Pharaons couchés dans les hiéroglyphes,
Les satrapes, les deys, les lamas, les califes,
Les dresseurs de gibets, les traîneurs de canons;
Faisons l'appel des cheiks et des soudans; prenons
Tous les règnes en bloc, en masse tout l'empire;
Interrogeons Eschyle et réveillons Shakspeare;
Aux poëtes sacrés faisons des questions;
Que nous répondraient-ils si nous les attestions?
— Ces hommes n'étaient pas pires que d'autres hommes.

Ce qui fait les Césars, c'est l'air fatal des Romes;
Tant qu'Isis voilera la raison, les Memphis
Et les Thèbes auront les Pharaons pour fils;
C'est l'atmosphère étrange et terrible du trône

Qui fait Tudor à Londre et Phul à Babylone.
Nul n'est d'avance Achab, Domitien, Abbas;
Non, non, il ne naît point de démon ici-bas;
Personne n'est créé moitié chair, moitié marbre;
L'humanité n'a point de fruit noir à son arbre;
Non, celui qui fait tout et qui répond de tout
N'a pas mis un dragon, une hydre, un tigre, un loup
Dans cet enfant qui tient sa mère par la robe;
Tout homme naît bon, pur, généreux, juste, probe,
Tendre, et toute âme éclôt étoile aux mains de Dieu.

Si ce cœur est glacé, c'est qu'on éteint son feu;
Si cette aile est cassée et si cet esprit boite,
C'est qu'on l'a comprimé dans une cage étroite;
Si cet homme est affreux, c'est qu'on nous l'a jeté
Dans un moule de crime et de difformité.

L'ignorance, d'où vient le deuil, d'où sort le vice,
A sept mamelles d'ombre, et chacune est nourrice
D'une des sept laideurs du mal, monstre sans yeux;
Tout despote a sucé ce lait mystérieux;
Dès qu'il naît, on lui prend sa pensée, on l'efface;
C'est un petit enfant, que voulez-vous qu'il fasse
Contre ce précepteur effroyable, le mal?
Au delà de la vie et du destin normal
On lui fait un berceau terrible, où les chimères
Vont le bercer pendant qu'il dort, hideuses mères;
Son œil, cherchant le jour, s'ouvre pour ne pas voir;
On l'emmaillotte avec ce linceul, le pouvoir;
Les intérêts abjects, groupés autour du maître,
Lui retirent l'idée et l'air, l'empêchent d'être,
Et, lui cachant le saint, le pur, le grand, le beau,
L'enferment dans lui-même ainsi qu'en un tombeau.
Le premier idiot venu saisit et mène
Ce pauvre enfant roi hors de la raison humaine,
Et d'infimes laquais, en louant les défauts,
Dans cet œil qui fut vrai mettent un regard faux.

S'il suffit d'un duc d'Albe ou d'un Wolsey pour faire
A toutes les horreurs qu'un lâche cœur préfère
Tomber les Henri huit et les Philippe deux,
Qu'est-ce donc quand ils ont, hélas, à côté d'eux,
Au lieu du triste eunuque ou du valet inepte,
Un vaste esprit, faisant de leur faute un précepte,
Flattant leur instinct fauve ou leur impur souhait,
Alexandre Aristote et Louis Bossuet?

*

L'ignorance et la nuit sont les deux sœurs lugubres.
L'une a les cœurs malsains, les esprits insalubres,
Les cerveaux bas; et l'autre a la stagnation
Des ténèbres pesant sur la création.
L'ignorance a les Tyrs, les Babels, les Sodomes,
La guerre et les combats, sombres tempêtes d'hommes,
D'où sortent les Césars, les Habsbourgs, les Capets;
La nuit a le chaos des nuages épais,
Ces tourmentes sous qui l'étoile se dérobe,
Qui grondent, remuant tous les gouffres du globe
De la mer Caspienne au noir lac Michigan;
Et l'une a le despote, et l'autre a l'ouragan.
Elles n'ont pas de cœur, pas de regard, pas d'ailes;
Elles font de la mort; dès qu'avec l'une d'elles,
En présence du sort et du doute, il est seul,
L'homme tremble; elles sont toutes deux le linceul;
Et, soufflant les flambeaux, le guet-apens infâme
Que l'une fait au ciel, l'autre le fait à l'âme.

VII

J'ai vu l'Inde; je plains le morne tchandâla;
Un homme fraternel jamais ne lui parla;
Sa soif ternit le fleuve; et devant son martyre
La cabane se ferme et la main se retire;
Il est le réprouvé de l'eau, du pain, du seuil;
On dirait que le feu, l'air et la terre en deuil
Le chassent, que le champ le hait, que la matière
Le repousse et se tient hors de lui tout entière;
Il est celui que nul n'abrite et ne reçoit.
Mais du moins, tel qu'il est, hélas! et, quel qu'il soit,
Il voit le jour de tous et son âme lui reste;
Et, quoiqu'on ait jeté sur sa tête funeste
La lèpre et son dégoût, la peste et son charbon,
Non, il n'est pas maudit, puisqu'il peut être bon.

Et maintenant voyez celui-ci. La justice
Resplendit; non pour lui. Que l'erreur l'abrutisse!
Il est roi. Le progrès, lumineux et vivant,
Pour tout le genre humain éclôt, soleil levant;
Lui ne le verra pas. Chacun peut dans sa course
Boire à la vérité, la grande et chaste source;
Lui seul, sombre altéré, n'en approchera point.
Le mot qu'on dit, le pas qu'on fait, le jour qui point,
N'existent pas pour lui; son oreille est de pierre;
Pas un rayon réel n'avertit sa paupière;
Il semble que le sort n'ait pas d'autre intérêt
Que de le perdre ainsi qu'une horrible forêt;
On lui crée, en dehors de tous les autres hommes,
L'impossibilité d'être ce que nous sommes;
Sans guide en son désert, et n'ayant à choisir
Que du crime en cette ombre où rampe son désir,

Âme aux vils appétits du ventre coutumière,
Hors de toute science et de toute lumière,
Banni de la raison et de la vérité,
Dans la prodigieuse et folle obscurité
Qu'il rend en y passant plus lamentable encore,
Il erre, paria sinistre de l'aurore.

Et de ces deux damnés, dis, lequel plaindras-tu?
L'un est hors du bonheur, l'autre, de la vertu.
Quel est le plus fatal et le plus solitaire,
Dis, l'homme qui n'a pas sa part de pain sur terre,
Ou l'homme qui n'a pas sa part de vérité?

Ah! pleurons sur le roi, ce grand déshérité!

VIII

Les maudits ont besoin de têtes inclinées
Sur eux, sur leur mystère et sur leurs destinées;
Un regard sans courroux leur semble une faveur;
Et qui se penchera si ce n'est le rêveur?
Qui leur prodiguera la bonté vénérable?
Qui donc ramassera le morceau misérable
Du czar doré jadis, du roi fleurdelysé?
Qui donc aura souci du vieux césar brisé?
Dans ce monde où l'histoire affreuse n'illumine
Que des fourmillements de tombe et de vermine,
Qui donc consolera? qui donc, si ce n'est lui,
Sera l'auguste Job des opprobres d'autrui?
Attendri sur l'effet par l'énigme des causes,
Ayant devant l'esprit l'obscurité des choses,
Il se couchera, grave, indulgent, attristé,
Sur ce vaste fumier qu'on nomme humanité,
Et, des abjections compagnon volontaire,
Voyant la tyrannie et le tyran à terre,
Pour racler cet ulcère il prendra ce tesson.
Oh! plaindre, c'est déjà comprendre. L'horizon
Montre à l'œil moins sévère une aube moins confuse;
La grande vérité sort de la grande excuse.
Retirez l'anathème, une lueur paraît.
Veilleur fiévreux, chercheur du suprême secret,
En vigie au plus haut de la noire mâture,
Le penseur, attentif à toute la nature,
Comparant l'élément et le destin, confond
Dans le même regard surhumain et profond
Les souffles, les hasards, le colosse, la mouche,
Le monstre qui s'éveille et l'astre qui se couche,

Le trajet d'un brouillard aux cieux, et le chemin
Qu'un nuage d'erreurs fait dans l'esprit humain;
Et les linéaments de l'Inconnu surgissent;
Et les princes hagards que les meurtres rougissent,
Avec les Genséric la nuit coïncidant,
Et le glaive et le sceptre, et la griffe et la dent,
Et le tigre et le maître, et l'horreur babélique,
Dans ces compassions immenses tout s'explique.
Sitôt qu'on a cessé de maudire, le sort
Semble un chaos calmé d'où l'ordre auguste sort;
Les mystères, devant le songeur sans colère,
Sont le gouffre, mais sont le gouffre qui s'éclaire;
Ils n'ont plus de démence, et blanchissent, pareils
A des cieux noirs où vont se lever des soleils;
Et voilà tout à coup que, dans l'ombre sacrée,
Calmes, pleines de Dieu, des lois font leur entrée;
On ne lit pas le livre, on en épèle un mot;
Et l'on frissonne, tant on sent le bras d'en haut,
Tant l'homme est faible, et tant l'énormité divine
Paraît dans ce qu'on voit et dans ce qu'on devine!

On reconnaît qu'ils sont bien peu de chose, hélas!
Tous ces tristes Nérons conduits par les Pallas,
Pour qui Dieu n'est qu'un spectre et les hommes des nombres.
Cette espèce de mont formé de règnes sombres,
Cet édifice affreux que chaque âge construit
Avec des attentats, de la gloire et du bruit,
Et qui, sanglant, rayé de suintements fétides,
Fait bloc avec les rois, mornes cariatides,
Ce chaos de faits lourds, tristes, hideux, navrants,
Qui charge la mémoire informe des tyrans,
Toutes ces actions sauvages et terribles
Qui donnent dans l'histoire aux Tibères horribles
Des aspects monstrueux de démons écrasés,
Ce tas des vieux forfaits, bronzes vertdegrisés,
Cet amas du granit le plus dur des abîmes,
Ce grand rocher du mal, alluvion des crimes,

Colossal piédestal de Némésis debout,
Large, énorme, une larme, ô Dieu bon, le dissout!

Car les pleurs sont sacrés; ils sortent, pur dictame,
Les pleurs humains, du cœur, les pleurs divins, de l'âme;
Dès que, s'examinant soi-même, on se résout
A chercher le côté pardonnable de tout,
Dès qu'on a rejeté l'amertume chagrine,
Le réel se dévoile, on sent dans sa poitrine
Un cœur nouveau qui s'ouvre et qui s'épanouit.

Un ange vit un jour les hommes dans la nuit;
Il leur cria du haut de la sereine sphère :
— Attendez; je vous vais chercher de la lumière. —
Il revint apportant dans sa main la pitié.

IX

Tout se montre à demi. Voyons l'autre moitié.
C'est toujours une chose incertaine, incomplète,
Trouble, que nous faisons asseoir sur la sellette.
Quoi! faire le procès à cet homme? Essayons.

C'est bien. C'est le tyran.

Sous son front sans rayons
L'égoïsme a produit la morne insouciance;
Les deux flambeaux humains, science et conscience,
N'ont jamais un moment flamboyé dans sa main.
Sa conscience est là, morte, sur le chemin;
Les rhéteurs ont soufflé cette flamme éphémère;
On n'est pas sûr qu'il ait ouvert une grammaire;
Il frappe, il ne sait rien; comment l'avertit-on?
En vénérant le sceptre, en baisant le bâton.
Jamais d'objection, quoi qu'il fasse ou qu'il veuille.
Il parle; un peuple entier tremble comme la feuille;
Il a crié : Je règne! et tous ont dit : Régnez!
Il a marché sur tous, tous se sont prosternés;
Conseillé par un prêtre à l'oreille, il s'écrie :
— Je suis dieu. Comme un dieu qu'on m'adore et me prie! —
Les magistrats ont dit : Peuple! c'est le devoir.
Un jour, fou furieux, il a souhaité voir
Des gavials manger des hommes; les édiles
Ont fait faire un palais de marbre aux crocodiles.
Qu'est-ce que l'univers? Un immense valet.
Le bien, le juste, ô roi, c'est tout ce qui vous plaît.
S'il veut verser du sang, le sang est une gloire,
Le sang est une pourpre; et s'il désire en boire,
On rendra grâce aux dieux de la soif de Néron.

La guerre l'étourdit de son vaste clairon.
Caïphe, ayant au cœur Satan, Dieu sur la langue,
Le déclare clément et bon, et le harangue;
Tous les bruits qu'il entend font de la surdité;
La terre entière semble en sa stupidité
Comploter lâchement l'égarement d'un homme;
Sous le roi bête fauve on est bête de somme;
Le monde tend l'échine au bât, la tête aux coups;
Les Romes, les Paris, les Londres, les Moscous,
Bacon et sa raison, Virgile avec sa lyre,
Vont se rapetissant sous ce nain en délire;
On lui fait un instinct d'hyène; on le bâtit
Étroit comme pensée et grand comme appétit;
Qu'il s'élève une voix pour accuser cet homme,
Vingt tribunaux abjects frémiront, ce qu'on nomme
Justice châtiera l'auguste vérité,
L'ombre fera jeter au cachot la clarté;
Tous les bandeaux qu'un front peut porter, il les porte,
Les courtisans sont là qui veillent à sa porte,
Et les tâtent pour voir s'ils sont assez épais;
Il est féroce, obscène, abominable, en paix;
Il avait l'ignorance, on y joint la folie;
Il vole, tue, écrase, extermine, spolie,
Dresse des échafauds, fait des parjures, ment,
Pille, égorge, détruit, brûle, naïvement;
Son pouvoir est la grêle aveugle des déluges,
La trombe. — Et maintenant, allez aux voix, les juges!

Tacite, qu'en dis-tu? Qu'en dis-tu, Juvénal?
Dieu lui-même est pensif au fond du tribunal;
Et le châtiment craint d'être injuste, et la foudre
Ne peut plus condamner et n'ose pas absoudre.

IMPRIMERIE NATIONALE.

X

Vous insistez? Eh bien, insistons. J'y consens.
Oui, don Pèdre égorgeant les infants innocents
Est méchant; oui, Bardas, oui, Léon le faussaire,
Valens, Justinien aveuglant Bélisaire,
Alexandre exposant Callisthène aux lions,
Sont affreux; les Phocas et les Pygmalions
Sont hideux jusqu'au rêve et jusqu'à la chimère;
Xercès sanglant battant de verges l'onde amère,
Constantin Caballin broyant sur les pavés
Aux pieds de son cheval des monceaux d'yeux crevés,
Sapor couvrant de sel une femme écorchée,
Épouvantent; Achab, tourmenteur de Michée,
Didier, Osman, Ratbert, Vitiza, Childebrand,
Les Comnènes, Michel Calafati montrant
Toute la cruauté que contient l'éphémère,
César tuant la loi, Néron tuant sa mère,
Font horreur; ils sont vils, ils sont abjects. Et nous?
Pourquoi ces sénateurs leur parlant à genoux?
Pourquoi ce prêtre athée et faux qui les encense?
Pourquoi les engloutir dans notre obéissance?
Pourquoi, pouvant souffler sur un joug vermoulu,
Le monde accepte-t-il le pouvoir absolu?
Pourquoi les plus nombreux sont-ils donc les plus lâches?
De quel droit, du devoir méconnaissant les tâches,
La terre maudit-elle, après l'avoir construit,
L'homme de cécité, de fureur et de nuit?
Ô peuple! consentir au tyran, c'est le faire.

*

Pénétrons plus avant dans cette morne sphère,
Questionnons le sphinx, l'énigme, l'inconnu.

Sait-on pourquoi l'on vient et d'où l'on est venu?
Le fœtus choisit-il son destin? Est-on maître
D'indiquer son endroit et son heure pour naître?
Ah! vous voulez qu'on soit responsable? De quoi?
D'être homme de tel siècle ou bien fils de tel roi?
D'être l'atome errant la nuit dans telle zone?
D'avoir été jeté tout petit sur un trône?
D'être sorti sultan du mystère infini?
Est-on donc accusable et sera-t-on puni
De la place où vous met l'obscure destinée,
Quand, semence de vie au vent abandonnée,
On éclôt sur la terre, humble esprit frémissant?
Qu'est-ce qu'il avait fait, ce pauvre être innocent,
Pour être le tyran, pour être une âme noire,
Pour être le damné sinistre de l'histoire,
Pour être un spectre en fuite au souffle des courroux,
Pour que tous les carcans et que tous les verrous,
Tous les gibets froissant leurs tragiques ferrailles,
Toutes les visions d'ombre et de funérailles,
Tous les vols de corbeaux, tous les vols de vautours,
Passent autour de lui toujours, toujours, toujours!
Qu'est-ce qu'il avait fait pour être Périandre,
Busiris, Constantin, Charles neuf? pour entendre
Les gouffres à jamais aboyer après lui?

S'il eût vu ce destin funèbre, il aurait fui.
Est-ce qu'il n'avait pas aussi lui, dans ces limbes
Où l'être avant d'éclore erre parmi les nimbes
Et d'où l'âme en tremblant sur ce globe s'abat,
Droit à la mère blême et pauvre du grabat?

Avait-il mérité l'exception terrible?
Ô Dieu qui vannes l'homme aux trous noirs de ton crible
Et qui sèmes au vent ce grain prédestiné,
N'avait-il donc pas droit, ce triste nouveau-né,
Comme tous les enfants qui naissent pêle-mêle,
Au chaume, au galetas, aux souliers sans semelle,
Au haillon laissant voir la maigreur du genou,
Au liard du ruisseau qu'on fouille avec un clou?
N'avait-il donc pas droit à la sainte misère?
Le faire prince et monstre, était-ce nécessaire?
Louvres payés trop cher! ô Kremlins, Alhambras,
Couronne, orgueil du front, sceptre, splendeur du bras,
Marches du trône, éclat, pouvoir, lits de parade,
Fronts courbés, fauteuil d'or de la royale estrade,
Dais de pourpre à travers un nuage aperçu,
Comme il eût dit : jamais! jamais! s'il avait su
Tout ce que vous cachez d'ombre et de précipice!
L'enfant ramassé nu sur le seuil de l'hospice
Ignore ce velours, ignore ce sapin;
Il est béni! Râler sans toit, sans feu, sans pain,
Être le nourrisson à qui, pâle et flétrie,
L'âpre indigence tend sa gorge de furie,
Oh! plutôt qu'être infant, césaréwitz, dauphin,
Mendier, grelotter, avoir froid, avoir faim,
Être le chien humain d'un vil troupeau qui broute,
Garder les porcs, casser des pierres sur la route!
L'homme de l'arsenal qui traîne des fardeaux
Ayant comme un cheval des bricoles au dos,
Le chanteur de la rue à qui le souffle manque,
Le geindre gémissant la nuit, le saltimbanque
Attendant qu'on lui jette un sou dans son chapeau,
Le pêcheur qui toujours a de l'eau sur la peau,
Le nègre entortillant ses fers d'une guenille
Pour ne pas trop sentir le froid de la manille,
Les mineurs enfouis dans leur puits ténébreux,
Ceux-là sont les choisis, ceux-là sont les heureux!
Oh! je le crie, avant qu'il fût né, qu'on réponde,

Qu'est-ce qu'il avait fait, terre, astres, nuit profonde,
Ciel fatal, pour ne pas être un de ces élus!

Ou si décidément du jour il est exclus,
Si le destin lui tend quelque implacable embûche,
S'il faut que dans le crime et le mal il trébuche,
Eh bien! rôder aux bois, tuer dans la forêt,
Mais non pas dans l'histoire où le sang reparaît,
N'avoir pas d'Isaïe acharné sur son ombre,
Être du moins l'objet d'un peu de pitié sombre,
S'appeler le bandit et non pas le tyran!

Quoi! le cafre qui teint ses lèvres de safran,
Le huron manœuvrant sa pirogue d'écorce,
Vole, vous l'absolvez, penseurs! Le brigand corse,
Fauve et traitant le droit comme un pays conquis,
Silhouette sinistre, erre dans les makis,
Vous murmurez : pardon! Nul n'exige qu'un nègre
Ou qu'un malgache, étant stupide, soit intègre;
On les plaint; savent-ils ce que c'est que la loi?
Et vous ne plaignez pas ce sultan ou ce roi,
Cet autre nègre orné d'autres verroteries!
Le zingaro qui vit en dehors des patries
Vous émeut; le mougick à Cronstadt, le hammal
Au Fanar, vous plaidez pour eux s'ils font le mal;
Le loup suit son instinct en ravageant l'étable.
Quoi! vous allez chercher sur son banc lamentable
L'affreux galérien féroce et châtié,
Vous lui tâtez le crâne et vous criez : pitié!
Et vous ne sentez pas, dans ce vide où tout flotte,
Qu'un despote est un pauvre aussi bien qu'un ilote,
Que la pourpre n'est plus qu'un haillon dans la nuit,
Et qu'en cette ombre où l'homme est par l'instinct conduit,
Où le mensonge s'offre, où le vrai se refuse,
A l'ignorance égale il faut l'égale excuse!

XI

Croyez-vous donc, songeurs qui vous apitoyez
Sur l'affreux mendiant des ravins non frayés,
Sur le larron des bois, demi-nu, maigre et blême,
Que ce bandit n'est pas un despote lui-même?
Non. Il est le tyran sauvage de minuit;
Il prend cette heure triste, avec elle il s'enfuit;
Il est le conquérant du sentier solitaire;
La forêt, qu'il viole en son sacré mystère,
Le regarde arriver comme Rome Attila.
Croyez-vous donc qu'il est sans flatteurs? Non, il a
Sa faim qui lui dit : Prends! sa soif qui lui dit : Tue!
La solitude, fauve et de branches vêtue,
Qui dit : Te voilà seul! voleur! te voilà roi!
Son lourd bâton ferré qui dit : Compte sur moi!
Il a ses muscles durs qui lui disent : Personne
Ne te vaut; le passant en te voyant frissonne;
Tu peux tuer un homme avec un coup de poing.
Il a sa haine au cœur qui dit : N'épargne point!
Et, troués et béants, ses vieux haillons farouches
Baisent son crime avec leurs misérables bouches,
Et, caressant sa main sanglante, et la léchant,
Lui parlent à voix basse et lui chantent ce chant :
— L'or est bon à piller, le sang est bon à boire;
Cherche l'or, cherche l'or, ô conscience noire!
Vois comme ton esprit la nuit étinceler;
Le meurtre ténébreux est fait pour s'étoiler
De sequins rayonnants, de doublons et de piastres;
C'est aux abîmes noirs qu'appartiennent les astres.

XII

Aux lueurs du flambeau par ma main soutenu,
Tout le fourmillement ténébreux est venu;
Devant mon esprit calme et que l'équité mène,
J'ai donné rendez-vous à la misère humaine,
A toute l'ignorance, à tout front déprimé,
A quiconque a pour âme un soupirail fermé;
J'ai plaint, les rassemblant sous ma prunelle sombre,
Tous ces demi-vivants, les infirmes sans nombre,
Tous ceux sur qui le deuil tire son lourd rideau,
Le mendiant sans yeux au front ceint d'un bandeau,
Le pauvre homme pied-bot tremblant sur la béquille,
Et je me suis senti, tous étant ma famille,
Tous ayant droit aux pleurs, leur unique trésor,
Une compassion plus douloureuse encor
Pour le boiteux du sceptre et l'aveugle à couronne.

La cécité sur tous pèse et les environne;
Ils sont tous du néant qui souffre; et puis, hélas,
Ces diadèmes d'or sur tous ces crânes plats!
Hélas, ne rien savoir, ne rien voir, et l'empire!
Être tout, n'étant rien; quelle indigence pire!
Quel plus dur dénûment, quel plus morne abandon,
Et quel accouplement plus digne de pardon
Que la toute-ignorance et la toute-puissance!
Quoi de plus désolé que cette affreuse absence
De la réalité, du vrai, de la raison,
Et du jour, englouti derrière l'horizon?
Entre les malheureux gravissant les calvaires,
Pour ceux-ci qui sont rois serons-nous plus sévères
Parce qu'ils sont plus sourds et plus noirs, et qu'ils ont
Plus d'horreur dans la main et d'ombre sur le front?

XIII

Oh! je dis aujourd'hui comme toi, mon vieux Dante;
Mais triste et d'une voix moins fauve et moins stridente :
« — Si l'on ne comprend pas, je vais recommencer;
« Ce peuple est comme l'eau qu'on fend sans la creuser,
« Et je lui redirai cent fois la même chose! — »
Quel plaidoyer farouche et quelle rude cause!
La pitié tremble, ayant contre elle tout le cri
Et toute la douleur du genre humain meurtri.

*

O vous, les inconnus, l'irresponsable foule,
Vous sur qui la minute inconsciente coule,
Heureux d'être petits, et sentant quel secours
L'oubli donne aux vivants si confus et si courts,
Ne faisant point un pas qui ne soit effaçable,
N'ayant d'autre souci que d'être grains de sable,
Représentez-vous donc ce que c'est qu'un passant
Qui se croit Absolu, Très-haut et Tout-Puissant!
Imaginez-vous donc ce que c'est qu'un despote!
Il rit stupidement au peuple qui sanglote;
Sa grandeur, lui venant du néant, l'amoindrit;
L'énormité du trône écrase son esprit;
Sous cet homme l'honneur périt, le droit s'absente.
La paix est un marais de honte croupissante;
Lois, justice, clergé, tout est corruption.
Pour gagner tes procès, es-tu Trimalcion?
Bien. Paye. Es-tu Phryné? Montre ta gorge aux juges
On aspire aux tombeaux ainsi qu'à des refuges;
La guerre est un tumulte informe, un cliquetis

De passions, d'instincts sauvages, d'appétits;
Il va sans savoir où de bataille en bataille;
Il allume une ville ainsi qu'un tas de paille;
Et la campagne en feu que brûle ce tueur
Empourpre au loin les monts où rêve, à la lueur
De tous ces tourbillons de flamme et d'étincelles,
Le vautour se fouillant du bec sous les aisselles.
Puis la Victoire un jour fuit et le brise, après
Qu'il a fait grandir l'ombre affreuse des cyprès.

*

Quoi! parce qu'un malheur sera fait de puissance,
D'autorité, d'orgueil sans borne, de licence,
De luxe, de bonheur, vous ne le plaindrez pas!
Quoi! parce qu'il verra d'en haut, et nous d'en bas;
Quoi! parce qu'il aura le haut bout de la table,
A gauche un chancelier, à droite un connétable,
Parce que ce malheur, ivre, se croira Dieu,
Parce que, formidable, il sera le milieu
De tout un monde étrange, encens, festins, armées,
Et, comme le bûcher, d'un gouffre de fumées,
Parce qu'il aura, triste, une tiare au front,
Tout ce respect fût-il plus fatal que l'affront,
Ce palais fût-il plus lamentable qu'un bouge,
Cet or rouge fût-il plus brûlant qu'un fer rouge,
Comme cela s'appelle un roi, comme c'est né
Fleurdelysé, béni, harangué, couronné,
Dans un berceau semé d'abeilles, à Versailles,
C'est bien, c'est le damné; vous serez sans entrailles!

*

Regardez-les, sont-ils assez épouvantés!
Les Transtamares sont l'un par l'autre guettés,

Et chacun d'eux, tremblant sans pouvoir s'en distraire,
Met la main au poignard sitôt qu'il voit son frère;
Alonze va changeant de chambre chaque nuit;
Louis onze grelotte et maigrit; Henri huit
Fait fouiller tous les soirs son lit à coups d'épée;
Rustem est une brute à tuer occupée,
Lisant dans tous les yeux d'implacables desseins
Et dans tous les passants rêvant des assassins.

*

Ah! ces porte-fléaux fléchissent sous leur charge.
Plus le front est étroit, plus la couronne est large.
Hélas! que devenir avec ce genre humain
Dont on ne sait que faire et qu'on a dans la main?
Ah! le roi! des splendeurs ténébreux cénobite!
Vous vous éblouissez du palais qu'il habite,
De la fanfare auguste et fière qui le suit
Et lui fait sur la tête un triomphe de bruit,
Du cortège inouï qui devant ses pas s'ouvre;
Hélas! vous l'enviez pour son spectre de Louvre!
Vous le voyez d'en bas, superbe, impérial,
Puissant, dans un Rœmer, dans un Escurial,
Parmi des hommes d'or et des femmes de soie,
Dans un grand flamboiement qui semble de la joie,
Peuple, et vous l'admirez, sans vous apercevoir
Qu'éclatant au dehors, au dedans il est noir.
A de certains moments savez-vous ce qu'il souffre
Quand un vague réveil lui laisse voir son gouffre?
Vous l'enviez de loin, mais la surface ment.
La douleur est au fond de son rayonnement;
Vous sentez la chaleur, mais il sent la brûlure.

L'heure en frappant lui fait au crâne une fêlure.
Il porte le pouvoir comme un bœuf le licou.

*

Avez-vous médité sur le czar de Moscou?
Avez-vous médité sur l'empereur de Rome?
Chiffre obscur! zéro noir qui du monde est la somme!
Avez-vous médité sur l'horreur du sultan?
Une lueur de perle argente son caftan;
Il voit un paradis de vagues avenues,
De bains lascifs, d'oiseaux, de fleurs, de femmes nues,
Par le vitrail qui s'ouvre au fond du corridor;
Il a sur son turban la lune aux cornes d'or,
L'astre qui fait l'éclipse et qui fait la démence,
Son pouvoir est un champ que la mort ensemence;
Il est comme au milieu d'une mer sous les cieux;
Dans les hideux pensers il est silencieux
Comme ces rocs que vont souiller les stercoraires;
En saisissant le sceptre il a tué ses frères;
Afin qu'il fût despote, afin qu'il fût vainqueur,
A cet homme lugubre on a coupé le cœur;
Son trône est un charnier, sa ville est un décombre;
Cent monstres blancs et noirs gardant son palais sombre,
D'un maître épouvantable esclaves effrayants,
Le couvent jour et nuit de leurs yeux flamboyants,
Et se penchent, haïs de l'homme et de la femme,
Eunuques de la chair, sur l'eunuque de l'âme.

*

Je vous le dis, les cœurs tendres sont les cœurs grands;
Il est temps qu'on se mette à plaindre les tyrans.
La justice trop juste est sœur de la vengeance.
Pardonnons. Jetons, même aux démons, l'indulgence;
Oui, l'aumône, elle aussi, doit avoir sa grandeur.
N'imprimons le fer chaud sur aucune laideur;

De nos compassions n'exceptons aucun homme;
L'homme juste n'est pas de clémence économe;
Un monstre est un infirme, et l'infirme a des droits.
L'ignorant, quel qu'il soit, qu'il marche au coin d'un bois,
L'envie au cœur, pieds nus, en haillons, triste rustre,
Ou qu'il ait la couronne en tête, brute illustre,
N'est rien qu'un pauvre aveugle, abject, perdu, tenté;
Oui, l'homme se défait où manque la clarté;
Ô sinistre unité du mal! analogie
Du fou que fait la faim au fou que fait l'orgie!
Ils ont ce noir lien, c'est qu'ils ne savent pas.
Dans leurs deux sphères d'ombre ils font les mêmes pas.
Ils sont le crépuscule et ne savent que nuire;
Ignorer, c'est haïr, ignorer, c'est détruire;
La brutalité vient, la férocité suit;
L'homme de proie, hélas, sort de l'homme de nuit;
Une prunelle horrible en ces ombres s'allume;
Le brigand, le tyran, c'est, dans la même brume,
Le même oiseau de nuit qui vole, atroce et fou;
Gengiskhan et Mandrin sont le même hibou;
La même obscurité dépravée et farouche
Fait en haut Louis quinze et fait en bas Cartouche.

Oui, je vous le répète, allez, interrogez,
Philosophes, les lois, les mœurs, les préjugés,
Les vieux siècles saignants, ces témoins unanimes;
Creusez, fouillez l'histoire, embaumement des crimes;
Ouvrez ce panthéon des dynastes défunts
Que dom Calmet conserve avec ses vils parfums;
Scrutez les attentats, sondez les tragédies
Jetant aux grands palais des rougeurs d'incendies,
Que trouvez-vous? ceci : tous ces grands malheureux,
Bandits broyant la terre ou s'égorgeant entre eux,
De Constantin l'athée à Joas le lévite,
Du Darius de Perse au Dmitri moscovite,
De l'anglais Édouard au mède Barazas,
Qui, nés princes, sont rois, peuple, seraient forçats.

Qu'est-ce que Charles neuf? c'est Ravaillac. Alonze,
Sanche et Ramire sont des idiots de bronze.
Qu'est-ce que Henri trois? un imbécile. Ivan?
Un insensé. Mourad, le tigre du divan?
Un frénétique. Hélas! l'ignorance les couvre.
Pourquoi la plaindre au bagne et la maudire au Louvre?

XIV

Et vous ne voulez pas que nous disions : assez!
Que nous tendions les mains pour tous ces insensés,
Que nous ayons pitié de ces impitoyables!
Que nous demandions grâce aux destins immuables,
A Dieu, pour ceux qui n'ont point fait grâce, et qui sont
Tombés, faibles et nus, dans le pouvoir sans fond!
Et vous ne voulez pas que, pesant ces deux chaînes,
L'une qui tient le corps captif dans les géhennes,
L'autre qui fait de l'âme elle-même un caveau,
L'une étreignant le bras, et l'autre le cerveau,
Sentant nos yeux mouillés, notre cœur qui se serre,
Nous disions, inclinés sur l'énigme misère,
Et de tous les cachots comparant la noirceur :
L'opprimé le plus sombre, hélas, c'est l'oppresseur!

Si vous ne plaignez pas ces êtres sur qui pèse
Une fatalité morne et que rien n'apaise,
Ces haïs, ces maudits, qu'est-ce que vous plaindrez?
Refusez-vous le baume aux plus désespérés?
Avez-vous des pitiés décroissant à mesure
Qu'on voit la douleur croître et grandir la blessure?
Reculez-vous devant l'étrange extrémité
Où le malheur devient de la calamité?

*

Oh! soyons bons surtout pour les cruels. C'est triste
Que la bonté, si belle alors qu'elle persiste,
Vis-à-vis des méchants soit si prompte à l'oubli!
Le méchant, c'est le cœur d'amertume rempli.

Vous cherchez les souffrants; il est le véritable.
Oh! le cri de cette âme est le plus lamentable.
Être le guérisseur, le bon samaritain
Des monstres, ces martyrs ténébreux du destin,
Leur panser leur puissance et leur laver leur crime,
Entre les devoirs saints c'est le devoir sublime.
Est-il donc impossible, ô Dieu, de secourir,
D'assoupir, de calmer, d'aider, de faire ouvrir
A la sainte pitié ses ailes toutes grandes?
Homme, on t'a fait le mal; ce qu'il faut que tu rendes,
C'est le bien; vis, réponds à la haine en aimant,
Et c'est là tout le dogme et tout le firmament.

Quoi! l'amour est fragile et la haine est durable!
Quelle est donc cette loi du deuil inexorable?
Ô ciel sombre! on a beau se révolter, vouloir
Briser cet anankè, rompre ce désespoir,
L'âpre loi reparaît toujours, sourde et glacée.
Va, philosophe, essaye, insurge la pensée,
La raison, la sagesse humaine, la clarté,
Contre la nuit, l'horreur et la fatalité;
Appelle en aide et mêle à ces saintes émeutes
Job, les Esséniens, Philon, les Thérapeutes,
Voltaire, Diderot, Vico, Beccaria;
Toujours Satan revient avec le paria,
Toujours l'enfer vomit, comme une double lave,
Le démon dans le ciel, sur la terre l'esclave,
Le mal dans l'infini, le malheur ici-bas.
Plaindre Jésus, c'est bien; mais plaindre Barabbas,
C'est aussi la justice; et la grandeur éclate
A relever Caïphe, à consoler Pilate,
Et c'est là le sommet le plus haut des vertus
Que Socrate expirant soit bon pour Anitus.

Oui! les désolateurs, ceux-là sont les plus tristes.

Vous pleurez quand Sylla dresse ses mornes listes;

Vous plaignez les proscrits; mais vous ne savez pas
Tout ce qu'ils ont d'air pur, d'orgueil, de larges pas,
De respiration fière et de paix sublime,
Tout ce qu'ils ont d'azur au fond de leur abîme,
Et, jetés par les vents sur les écueils amers,
De ressemblance avec le libre flot des mers!
Vous ne vous doutez pas de ces immenses joies,
Subir les durs revers, suivre les âpres voies,
Être chassé, traqué, meurtri, persécuté,
Souffrir pour la justice et pour la vérité!
Vous plaignez les proscrits; occupez mieux vos larmes,
Plaignez le proscripteur. Soupçon, angoisse, alarmes,
Remords, voilà sa vie; il se redit les noms
Des bannis, des captifs plongés aux cabanons,
De ceux qu'il a jetés là-bas à l'agonie;
Le vent râle la nuit pendant son insomnie;
Pâle, il prête l'oreille, il écoute le cri
De Pathmos, de Syène ou de Sinnamari;
S'il dort, quel songe! il voit Tibère lui sourire,
Brutus rôder, Caton saigner, Tacite écrire;
Il a beau vivre, idole, au fond d'un tourbillon,
Mettre dans toute bouche ou l'hymne ou le bâillon,
Que dira l'avenir? Il se sent responsable
Des fièvres de l'exil, de la plage de sable,
Du marais, du soleil, et du zèle d'en bas,
Du geôlier harcelant ces fers et ces grabats,
Du valet tourmenteur qui crée, invente, innove,
Et le flatte en frappant la victime; Hudson Lowe
Pèse plus sur les rois que sur Napoléon.

*

Un jour le sacré temple humain, le Panthéon,
Jettera son éclipse auguste sur vos dômes,
Mornes villes du mal, Kremlins, Stambouls, Sodomes,
Et l'oubli couvrira de son brouillard glacé

La fourmilière étrange et noire du passé,
Pendant que l'avenir luira, fronton splendide.
Hélas, en attendant, l'homme, sans jour, sans guide,
Prend des précautions contre l'entraînement
De la fraternité, vertigineux aimant;
Il sent dans sa poitrine une chose suspecte,
Son cœur; l'homme, humble ou grand, large esprit, âme abjecte,
Tâtant le sort ainsi qu'on suit dans l'ombre un mur,
A peur de la pitié comme d'un puits obscur,
Et préfère la haine, et s'attache à la corde
Du mal pour ne pas choir dans la miséricorde.
Le pardon crie : Amour! Quel est cet inconnu?
Faire grâce épouvante, et ce mot ingénu,
Doux, clair, simple : — Aimez-vous, frères, les uns les autres! —
Est si profond qu'il n'est compris que des apôtres.

*

Jean Huss était lié sur la pile de bois;
Le feu partout sous lui pétillait à la fois;
Jean Huss vit s'approcher le bourreau de la ville,
La face monstrueuse, épouvantable et vile,
L'exécuteur, l'esclave infâme, atroce, fort,
Sanglant, maître de l'œuvre obscure de la mort,
L'affreux passant vers qui les vers lèvent la tête,
Le tueur qui jamais ne compte et ne s'arrête,
Le cheval aveuglé du cabestan des lois;
Toute la ville était sur les seuils, sur les toits,
Parlait et fourmillait et contemplait la fête;
Huss vit venir à lui cet homme, cette bête,
Cet être misérable et bas que l'effroi suit,
Espèce de vivant terrible de la nuit;
Difforme sous le faix de l'horreur éternelle,
Ayant le flamboiement des bûchers pour prunelle,
Il était là, tordant sa bouche sous l'affront;
On voyait des reflets de spectres sur son front

IMPRIMERIE NATIONALE.

Où se réverbéraient les supplices sans nombre;
Toute sa vie était sur son visage sombre,
L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon,
La mort qui le nourrit du sang de sa mamelle,
Son lit fait d'un morceau du gibet, sa femelle,
Ses enfants, plus maudits que les petits des loups,
Sa maison triste où vient regarder par les trous
L'essaim des écoliers qui s'enfuit dès qu'il bouge;
Ses poings, cicatrisés à toucher le fer rouge,
Se crispaient; les soldats le nommaient en crachant;
Il approchait, courbé, plié, souillé, méchant,
Honteux, de l'échafaud cariatide affreuse;
Il surveillait l'endroit où l'âtre ardent se creuse,
Il venait ajouter de l'huile et de la poix,
Il apportait, suant et geignant sous le poids,
Une charge de bois à l'horrible fournaise;
Sous l'œil haineux du peuple il remuait la braise,
Abject, las, réprouvé, blasphémé, blasphémant;
Et Jean Huss, par le feu léché lugubrement,
Leva les yeux au ciel et murmura : Pauvre homme!

XV

J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme,
Et je n'ai pas distrait un chiffre du total;
J'ai mis le nécessaire en regard du fatal;
Je n'ai pas reculé devant le syllogisme;
La vérité dût-elle être mère du schisme,
J'ai voulu que le vrai jaillît et triomphât;
J'ai remué dix fois les os de Josaphat;
J'ai tâché, les heurtant, d'en tirer l'étincelle;
J'ai compulsé l'antique archive universelle;
Et l'énigme semblait toujours s'approfondir,
Et c'était le zénith et c'était le nadir,
Et les aspects changeaient de l'étoile au cloaque;
Du juge Samuel j'allais au juge Éaque;
J'ai comparé les deuils, confronté, discuté;
J'ai du dilemme humain touché l'extrémité;
La tâche était ardue, et mon âpre logique
Marchait, et de tout boire avait la soif tragique;
Quel accablement d'être à ceci parvenu
Qu'entre l'enfant vêtu de pourpre et l'enfant nu,
Entre les fiers palais dont tonne l'embrasure,
Dont le seuil triomphal rayonne, et la masure,
Entre l'ilote grec et le césar romain,
Entre le mendiant, fantôme du chemin,
Larve obscure, et le roi que la foule célèbre,
On ne sait qui choisir pour pleurer! — Nuit funèbre!

Quand donc tous les enfers s'évanouiront-ils?
Quand, ayant un rayon sous chacun de ses cils,
L'aube apparaîtra-t-elle, après tant d'affreux rêves?
Quand se lèvera-t-il, ce jour saint où les Grèves,
Les Tyburns monstrueux, les hideux Montfaucons

S'écrieront sous les cieux pleins d'astres : Abdiquons!
Dieu! quand luira l'aurore et le siècle, la vie,
La paix, la joie ouvrant le ciel qui nous convie,
La liberté splendide aux regards enivrés?
Oh! brisez tous les fers, Dieu vivant! délivrez
Le bourreau du supplice et le tyran du trône!

*

Partout, du Gange au Rhin, du Tibre à l'Amazone,
L'homme souffre, et l'esclave et le maître sont las.
Le joug lui-même crie, et tout le mal, hélas!
Vient de ce qu'au vrai jour on n'ouvre pas les âmes.
Frères, au désert noir trop longtemps nous errâmes,
Et, guidés au hasard, marchant sans voir, rampants,
Nous en avons subi les hideux guet-apens.
Tout le crime ici-bas est fait par l'ombre lâche.
Haïssons, poursuivons sans trêve, sans relâche,
Les ténèbres, mais non, frères, les ténébreux.
Frappés par eux, broyés par eux, pleurons sur eux.
Ah! si l'on eût tourné vers la clarté leur crâne,
S'ils eussent eu leur part de la céleste manne,
S'ils eussent vu le vrai, tous ces infortunés,
Seraient-ils les bourreaux, les monstres, les damnés?
Non, tout homme qui voit la lumière, l'adore.
Non, non! je plains Sélim, je plains Héliodore,
Je plains Caligula, Rhamsès, Achmet; je plains
Tous les Domitiens et tous les Ezzelins;
Je plains Vitellius et Mézence; j'excuse
Le fou de Trianon, le fou de Syracuse,
Les Gengis, les Thamas, dans l'éclair apparus,
Néron brisant Sénèque, Henri brisant Morus,
Cosme, Héliogabale, Omar, Philippe, Osée;
Et je dis à la Nuit : Répondez, accusée.

1er janvier 1858.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

LA PITIÉ SUPREME.

C'est bien le manuscrit de premier jet que nous avons sous les yeux; à part les ratures et les remaniements nombreux, on rencontre partout, en marge, en haut, en bas ou au coin d'une page, des vers jalons, des propositions, des remarques, des points de repère pour des développements réalisés six ou huit pages plus loin, des périodes entières barrées et recopiées deux ou trois divisions après; même dans le petit espace que laisse dans le volume relié la pliure de l'onglet, on trouve en tous sens des notes et des vers, la plupart illisibles.

Ce manuscrit a ceci de particulier qu'il semble avoir été composé sur l'original, les noms des compositeurs s'y trouvent de trois en trois ou quatre pages avec le nombre de lignes fait par chacun; or c'est en 1880 que *la Pitié suprême* a été publiée; à cette époque, Victor Hugo, depuis longtemps, ne livrait plus ses manuscrits à l'imprimeur, on composait sur une copie corrigée toujours d'avance et souvent augmentée. Nous possédons une copie de *la Pitié suprême,* mais sans une correction de l'auteur; cette copie, où toutes les variantes sont restées, n'a pas été à l'impression. Faut-il en conclure que de janvier 1858, époque où il a été achevé, à 1880, date de sa publication, ce manuscrit a été imprimé et réservé?

Il se compose de soixante-deux feuillets de fort papier bleu clair et de papier bleu foncé plus léger s'échelonnant sur trois séries d'alphabet; la dernière série s'arrête à la lettre J^3.

I. NOTES EXPLICATIVES.

Le titre se répète sur trois feuillets. Le premier, sur gros papier d'emballage, porte l'adresse de Victor Hugo : *130, avenue d'Eylau.* Au verso du second, nous trouvons le début d'une poésie non achevée :

Si l'affreuse Alecto, si la douce Psyché,
Si le petit oiseau sous les feuilles caché,
Si le pauvre crapaud tremblant sous les huées,
Si Jupiter, l'immense assembleur de nuées,

Consentaient à suspendre un instant le bruit sourd
Que ce qui rampe fait auprès de ce qui court,
Si l'univers faisait subitement silence,
.....

Sur le troisième feuillet de titre, nous trouvons ces variantes :

La suprême pitié.

Grâce pour eux!

Bénédiction même aux pires.

Explication du tyran.

Miserere tyranni.

I

Le premier feuillet continue une page isolée et supprimée, il commence par ces trois vers rayés :

Et ce bruit ressemblait au cri que jetterait[1]
Quelque âme immense et sombre à travers l'étendue,
Luttant contre le gouffre et volant éperdue.

Les dix premiers vers publiés sont en marge de cette rature.
Au verso, le brouillon d'une partie de la première division.

II

Au verso de l'onglet du septième feuillet, un plan sommaire de la deuxième division; il faut en extraire ces trois vers :

Ce chef-d'œuvre hideux, un tyran, est facile.
Quand Narcisse voulut un Néron, il le fit.
Pour faire un Louis quinze un Villeroy suffit.

Le plan de la deuxième division continue à l'onglet suivant, mêlé de prose et de vers :

Qui donc parle ainsi? est-ce le démon? Non, ce n'est qu'un imbécile.

... Certes la peau du flatteur, sombre lâche,
Est faite avec le ventre horrible de Satan.

[1] Tous les mots en italiques sont rayés dans le manuscrit.

Mais ici Satan même n'est pas nécessaire.

..... Pour faire une telle œuvre
Le méchant est de trop et l'idiot suffit.

Mais c'est fini. L'enfant a bu la coupe horrible.

Il se croit d'une autre argile que les hommes.

..... Il s'étonne que sa chair
Souffre
Palpite, et que son œil que parfois l'ombre voile
Pleure, et que son crachat ne soit pas une étoile.

Aux deux onglets suivants, des vers utilisés dans la deuxième division.

L'avant-dernier vers du huitième feuillet est entre deux barres, ce qui indique qu'en l'écrivant Victor Hugo n'était pas sûr de le maintenir :

| Il est votre pensée et vous êtes son bras. | [1]

Au bas du même feuillet, nous lisons en marge l'hémistiche placé définitivement deux pages plus loin :

Et Louis quinze est fait

L'hémistiche est répété en haut du feuillet suivant, barré, et remplacé par celui-ci :

Tout ce peuple est à vous [2].

En marge du douzième feuillet, ces deux vers rayés et encerclés :

car on se tromperait
Si l'on croyait que tout finit au couperet.

IV

Avant les ajoutés, cette division ne comprenait que trente-deux vers; voici un passage rayé de la première version qui offre quelques variantes intéressantes :

[3] Chaque âme de tyran, misérable, est leur antre;
Agrippine criant : licteur, frappe le ventre!
Agnès montrant sa langue arrachée au fer chaud,
La sanglante Marie, Isabeau, Brunehaut,
Râlent; lady Macbeth y rôde avec sa lampe;
Et l'on descend; à quoi se tenir? pas de rampe;
[4] Chaque marche, ô terreur, vivante sous vos pas...

[1] Voir page 110. — [2] Voir page 110. — [3] Voir page 116. — [4] Voir page 117.

V

On ne comptait d'abord pour la cinquième division, l'une des plus travaillées, que cent deux vers, desquels il faut déduire six vers rayés et rejetés définitivement à la dixième division. Pour nous rendre compte des développements successifs de la pensée de l'auteur, suivons la première version telle que nous la donne le manuscrit sans tenir compte des intercalations. On trouvera dans cette version quelques variantes. Nous remplacerons par une ligne de points les passages identiques au texte publié en indiquant la page de cette édition où ce texte reprendra :

[1] Hélas! je me suis pris la tête dans les mains,
J'ai sondé cette brume où sont les yeux humains;
Tandis que sur les monts tremblaient l'orme et l'yeuse,
Tandis que, du cadran parque mystérieuse,

.....

Ces flamboyants voleurs appelés conquérants,
Ces princes qu'ont flétris le prophète ou l'apôtre,
Tous, Attila qui plane et Claude qui se vautre,
Caracalla,
Vitellius,
Caligula, Christiern,
J'ai tout évoqué, Bel, Phalaris, Richard trois;
cette foule
chaos
J'ai regardé de près ce noir monceau de rois,
tas
Comme on verrait un choix d'instruments de torture;
tragique
Chaque tyran, avec sa sinistre aventure,
Je l'ai considéré dans le creux de ma main;
Pensif, j'ai fait de l'homme et du temps l'examen;
Je les ai confrontés et pris l'un après l'autre,
J'ai vu, j'ai comparé leur destin et le nôtre,
Et, pesant les forfaits, et retournant les noms,
Je suis arrivé, peuple, à ceci : Pardonnons!

Ici un blanc est indiqué et, en marge, on lit cette note entre parenthèses :

(*Ici intercaler : Je me sens par moments des pitiés insondables.*)

Le texte rayé reprend ainsi :

Et que faire devant le mystère? est-on maître
De choisir son endroit et son heure pour naître?
Ah! vous voulez qu'on soit responsable? De quoi?
D'être homme de tel siècle ou bien fils de tel roi?
D'avoir été jeté tout petit sur un trône?

[1] Voir page 118.

D'être l'atome errant la nuit dans telle zone?
Le trône est un; le seul pouvoir de chaque roi

Page 120. Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
C'est de faire changer d'attitude à l'effroi;
L'histoire est l'affreux puits du forfait solidaire;
Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère,
Tout sceptre épouse un glaive et la pourpre descend
Sur les peuples en mare effroyable de sang.
Un roi de tous les rois, quoi qu'il fasse, est la somme.
L'antique despotisme est le tourment de l'homme;
Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
L'humanité rugit dans ce taureau d'airain;
Et l'imprécation ne choisit pas; et l'ombre
Ne sent pas un rayon dans les douleurs sans nombre.

Page 121. Est-il un roi sans deuil, sans trouble et sans remords?

.....

Page 121. Pas un fil de la corde, hélas! n'est innocent.

Le feuillet qui suit ce vers semble ajouté et contient les vingt derniers vers qui précèdent l'intercalation annoncée :

Oh! je me sens parfois des pitiés insondables!

VII

Au bas du feuillet commençant la septième division ce titre au crayon : *Le miserere des tyrans;* puis une note à peu près illisible, que nous donnons sous toutes réserves :

Le catholicisme qui accepte par son dogme... et par son prêtre la croix. — Le règne sacerdotal non catholique de Napoléon III.

Au verso, des vers de la neuvième division.

VIII

Avant le premier vers de cette division, une note :

J'ai entendu la tête maudire. Qui maudissait-elle? Les tyrans. (*Nommer.*)

Vingt-huit vers ajoutés à partir de celui-ci :

La grande vérité sort de la grande excuse[1].

Des notes rayées en marge et dans la pliure résument ainsi les vers du feuillet 36; bien des mots restent illisibles :

Ce bloc d'attentats, ce rocher de crimes qui pèse sur les tyrans et qui dans l'histoire donne
Caligulas
aux Tibères
Des aspects monstrueux de démons écrasés.

[1] Voir page 129.

Une larme | qui vient de l'âme | le dissout.

car les pleurs sont divins

Ce mystère appelé le destin fait sortir

Les pleurs humains du cœur, les pleurs divins de l'âme[1].

Les uns viennent du cœur et les autres de l'âme.
Ce sont les plus profonds. Ils coulent sur le sort,
Sur la nuit, sur l'enfant qui naît, sur l'aïeul mort,
Mêlés à ce noir flot de douleur qui s'écoule,
Luit dans l'ombre et sanglote, et qu'on nomme la foule.

IX

En marge du feuillet 37, nous trouvons cet autre début de la neuvième division :

Ah! vous voulez monter sur la chaise curule,
Et faire le procès à cet homme? essayons.

Plus bas, en marge, un vers au crayon destiné peut-être à fournir la rime nécessaire au début cité plus haut :

Mais une passion de justice vous brûle?

Au bas du feuillet suivant, ce vers inutilisé :

Et vous ne voulez pas que nous ayons pitié!

X

Le chiffre de la division et les quinze premiers vers sont en marge. Le premier vers était jeté d'abord en brouillon dans un coin de la page. En haut, un autre vers proposé, puis rayé :

Oui, cet homme est mauvais, j'en conviens, celui-ci...

Dans le courant de cette division, quelques vers jetés en marge et utilisés.

XI

Note au-dessus du chiffre de la onzième division :

Si l'ignorance excuse, elle excuse en haut comme en bas.

XII

Le feuillet 48, qui contient les derniers vers de la douzième division et les dix-sept premiers vers de la treizième, a été ajouté; on y lit des vers qu'on retrouve, rayés, au feuillet suivant et au feuillet 50.

[1] Voir page 131.

XIII

Six vers rayés et accompagnés d'un point d'interrogation. Ils se relient à un vers rejeté quatre pages plus loin et publié page 144 :

Quoi! vos yeux sont de pleurs facilement baignés,
Quoi! vous souffrez du pauvre, ô penseurs! vous plaignez
Tous les aveugles-nés et tous les incurables,
Quoi! vous avez pitié de tous les misérables,
De tous les égarés, de tous les ignorants,
De tous! Et pourquoi donc excepter les tyrans?
De nos compassions n'excluons aucun homme.

Presque tout le texte (moins quatre vers) du feuillet 52 est biffé et c'est en marge que se trouve la version définitive, vingt-trois vers commençant à celui-ci :

Ah! ces porte-fléaux fléchissent sous leur charge[1].

Voici ce que donne l'enchaînement du texte rayé :

Page 140. *Vous imaginez-vous ce que c'est qu'un despote?*
Il rit stupidement au peuple qui sanglote,
Chaque jour il décroît, descend et s'amoindrit;
L'énormité du trône écrase son esprit.

Page 143. *Avez-vous médité sur le César de Rome?* (*l'Auguste*)
Chiffre obscur! zéro noir qui du monde est la somme!
Avez-vous médité sur l'horreur du sultan?
Les perles, les rubis inondent son caftan;
Ses regards sont pareils aux lampes funéraires;
En saisissant le sceptre il a tué ses frères.

. . . . . .

Eunuques de la chair, sur l'eunuque de l'âme.

Dans la pliure de l'onglet, trois vers publiés.

Vers la fin de la treizième division, au feuillet 55, on lit une note donnant le plan de la onzième division :

Croyez-vous donc que le brigand au coin du bois, son bâton à la main, soit sans flatteurs.
Il a sa faim qui lui dit :
Son bâton qui lui dit :
Sa haine qui lui dit :
Ses haillons qui lui disent :
Sa laideur — son ambition — son envie.

[1] Voir page 142.

Quatre vers rayés au bas du feuillet 55 s'enchaînaient à ceux-ci :

d'âme, sombre et farouche
misérable

Page 144. La même obscurité dépravée et farouche
Fait en haut Louis quinze et fait en bas Cartouche.
Qu'est-ce que Charles neuf? un fanatique. Ivan?
Mourad,
Un insensé. Selim, le tigre du divan?
Un idiot. Hélas! l'ignorance les couvre.
Pourquoi les plaindre au bagne et les maudire au Louvre?

Le feuillet 56 répète ces quatre vers un peu modifiés.

XIV

En marge du chiffre, cette variante rayée du premier vers :

Ah! laissez-moi crier : Assez! assez! assez!

Après les quatorze premiers vers de cette division, un enchaînement nous reporte tout de suite à la fin du poème :

L'opprimé le plus sombre, hélas! c'est l'oppresseur!
Dieu! quand donc luira l'ère et le siècle! la vie,
La paix, la joie ouvrant le ciel qui nous convie,
La liberté splendide aux regards enivrés!
Oh! brisez tous les fers, Dieu vivant! délivrez
Le bourreau du supplice et le tyran du trône!
Partout, du Gange au Rhin, du Tibre au Fleuve Jaune,
L'homme souffre, et l'esclave et le maître sont las.

Un ajouté en marge de ce passage rayé précède les pages intercalées.

Dans la pliure du feuillet, au milieu de notes et de vers se rapportant à *la Pitié suprême*, ces deux vers :

J'ai quelquefois erré dans ma vie, et j'ai dit
Des mots qu'il eût été meilleur de ne pas dire.

Date finale : *1er janvier 1858.*

Nous avons fait relier à la fin du manuscrit trois feuillets isolés dont la destination n'a pas été fixée tout de suite par Victor Hugo quand il les a remplis. Ils devaient faire partie des *Quatre Vents de l'Esprit*, au *Livre épique* (*la Révolution*) ; pourtant on y trouve de nombreuses variantes des vers de *la Pitié suprême*. *Le Livre épique*, daté au dernier vers : 25 décembre 1857, est contemporain de *la Pitié suprême*, dont le manuscrit porte comme date finale : *1er janvier 1858*, et cette longue plainte motivée, *la Révolution*, amène tout naturellement comme conclusion *la Pitié suprême*. Rappelons la note citée dans la description du manuscrit des *Quatre Vents de l'Esprit*, page 435 de cette édition :

Après ce vers terminant le feuillet 484 :

Des flots d'ombre roulaient dans l'infini profond...

on lit cette note entre parenthèses :

(Ici peut-être l'apostrophe à Henri quatre, mais bien peser.)

Voici cette apostrophe, qui peut remplacer les deux premiers vers publiés page 122 :

meilleur
Henri quatre, tu fus le héros de ta race;
Un cœur vivant battait sous ta large cuirasse,
En descendant parmi les morts tu rencontras
Bayard qui pris ta main, ô soldat de Coutras!
gloire palpitait
La France a palpité dans tes paroles fières;
la France
La foule qui n'est pas le peuple (un tas de pierres
N'est pas le monument) mais qui compte pourtant,
La foule aimait ta joie et ton air éclatant,
ton front qui rit et qui l'apaise,
Ta bravoure, ta grâce où nul souci ne pèse,
tes coudes percés à
Et ton pourpoint troué de Fontaine-Française;
Tu gardas, dans les cours comme sous le harnais,
simple
Le rire heureux et franc du pâtre béarnais,
Et, roi, tu restas homme ainsi qu'Abdolonyme;
Tu fus clément souvent et parfois magnanime,
Et le juste poëte est triste en écrivant
mystères
Ces visions qu'il voit dans le songe et le vent.

Les quarante-deux vers qui suivent ce passage sont rayés; ils renferment de nombreuses variantes des vers publiés pages 121 et 122 de ce volume; nous les donnons entre crochets page 168.

Sous ces quarante-deux vers, on en lit deux au crayon, et quatre en marge; puis Victor Hugo a daté tout au bas du deuxième feuillet : *25 octobre 1857*. Plus tard, au-dessus de cette date, il a continué, faisant précéder d'un point d'interrogation ces dix derniers vers :

? Et moi-même, que fais-je? et quel droit ai-je ici?
la fatale nuit
Si l'expiation pour témoin m'a choisi,
Est-ce pour l'interrompre et pour la contredire?
Marche, esprit! l'ombre souffle aux cordes de ta lyre.
Va jusqu'au bout! Raconte, et, sans pleurs superflus,
Marche sans t'arrêter! et ne te mêle plus
D'atténuer le gouffre, et de plaindre ou d'absoudre,

Étant la voix de fer et la bouche de foudre.
sous
L'abîme s'est ouvert à ton œil inquiet;
Dis ce qu'on entendait et dis ce qu'on voyait.

Deux fragments isolés semblent faire partie de *la Pitié suprême :*

Rufin est mort; sa tête est aux piques; la foule,
Traînant son corps aux trous où l'égout noir s'écoule,
Fait demander l'aumône à son moignon coupé;
Un enfant, d'un haillon de sa pourpre drapé,
Joue avec cette main qui tenailla le monde,
Et lui tirant les doigts par quelque nerf immonde,
Rit de la faire ouvrir et fermer sur un sou.

Ô destin! toujours tout retrouvé! Pas d'abri!
Œil de bœuf, Parc aux Cerfs, Montespan, Dubarry,
Toute la royauté de vingt règnes qui pèse
Sur un pauvre innocent hagard! ô Louis Seize
Guillotiné devant les chevaux de Marly!

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I

Page 105. Un bruit farouche, obscur, fait avec des ténèbres,
noir comme une forêt
Roulant dans l'infini qui sait le noir secret...

Et de tous les lieux noirs
Et de tout l'océan et de toute la terre,
sépulcres,
Des chaumes, des palais, des masures, des vents,
champs,
murs,
nuits,
Des croix, des millions de lèvres des vivants...

plein de sanglants caillots,
C'est le trou du charnier bouché d'impurs caillots,
Page 106. C'est l'égout où le sang filtre en rouges caillots...
la protestation [1]
Page 107. C'est moi le deuil, c'est moi l'effroi, c'est moi l'horreur...

tragique
C'est moi; je suis l'immense et funèbre épopée
de l'ombre une invisible
Qu'écrit au mur du crime une lugubre main...

[1] Cette variante est restée sans rime.

II

blancheur
lumière
Page 109. Il est fait de candeur et de grâce suprême...

Ses pieds roses sont frais et purs;
Trait d'union de l'aube à l'ombre, il est si beau...

sourire innocent
Son regard ingénu fait l'effet d'un pardon;
méchant
L'homme le plus amer
Et l'homme le plus dur lui-même est sans défense
naïve
Devant cette adorable et radieuse enfance...

Il songe,
Il rêve, et dans ses yeux où l'amour
Et dans ses beaux yeux clairs où l'amour semble éclore...

Notre fragilité redoutable et frivole
douce
germe d'ombre, *pure*
Se mêle, ombre terrestre, à sa blanche auréole...

profonds, vivants
Page 110. La ville aux mille bruits vivants, graves et doux...

Vous pouvez prendre à tous toute chose à toute heure,
Toute vie est à vous, en tous lieux, à toute heure...

Vous êtes toujours seul, mon maître,
voit que vous seul, le maître,
Dieu ne compte que vous, vous seul, au milieu d'eux...

Prendre, pour lui crever les yeux, une âme au ciel!
Prendre, pour l'aveugler, une âme dans le ciel!
Crever les yeux d'une âme à peine hors du ciel!
Engloutir *un humble esprit*
Submerger dans l'orgueil une raison qui flotte!
à jamais un cœur!
Page 111. Dessécher un enfant, hélas! faire un despote!

cet orphelin aussi,
qui s'engloutit,
Plains ce peuple, mais plains l'enfant qu'on abrutit.
enfant-ci!
Mères! ayez pitié de ce pauvre petit!
Pendant qu'un assassin sur son âme se dresse,
l'honneur,
Prenant *la foi,*
Tuant en lui l'amour, la vertu, la tendresse,
Prenant ses bons instincts, traître, et les étouffant,
qui sourit,
faible
Il est là, doux et seul, et rien ne le défend.

IMPRIMERIE NATIONALE.

chef-d'œuvre,
Page 111. Oh! l'éducation! quel bienfait, ou quel crime!

misérable et débile, va mettre
Un homme faible et né d'une femme va mettre...

Chutes de l'âme humaine!
O loi fatale! ô chute!
Page 112. Et Louis quinze est fait. Ô transformations!

Il est le maître;
Il fait un rêve; il vit, mais il ne sait pas où;
— Ce peuple est à vous! — mot d'où la démence sort!
— Tout ce peuple est à vous! — mot d'où Tibère sort!
— Tout ce peuple est à toi! — breuvage qui rend fou!
Breuvage qui rendrait insensé le plus fort!
Philtre noir!
Noir nectar!

Apprendre, étudier, travailler, à quoi bon
égal à Dieu,
Puisqu'on est roi de France, impeccable, Bourbon?

Attendez, vous aurez tout à l'heure un méchant.
stupide,
Page 113. Il s'ignore imbécile, il s'ignore méchant,
sinistre,
nuit fatale,
Tant dans la voie obscure, hélas! il va penchant!

le crime
dans le mal
Chaque jour il descend la honte d'un degré...

Il s'enivre d'orgie et de prostituée
Il prend la vierge et fait une prostituée...

III

précipice insondable :
Page 115. Devant ce noir sommet des vertiges : le trône!

IV

Page 116. L'odeur des encensoirs aux odeurs d'ossuaires
dans leurs froids suaires,
et vous enivre, et, traînant leurs suaires,
Se mêle, et, dans les plis des longs draps mortuaires...

V

J'ai scruté cette brume où vont les pas humains.
Page 118. J'ai contemplé la brume, éclairé les chemins...

N'ayant qu'une pensée, être juste; et j'ai fait,
Et penché sur les fils orageux de Japhet,
Calme et triste, plaignant parfois qui triomphait,
Grave, et n'ayant qu'un but, la justice, j'ai fait

inquiète
attentive paraître
Page 118. Devant ma conscience austère comparaître...

émirs, soudans,
Les imans, les sultans, ces convulsionnaires
Page 119. Qui, dans leur poing crispé, tourmentent les tonnerres,
Déchaînant au hasard la guerre et le chaos,
Effarés, ne sachant que faire des fléaux,
Noirs, ayant dans les yeux la stupeur des fléaux...

Et ces têtes de mort au regard de fournaise
béants
Les sépulcres fendus où glissent les lézards
Qui portent la couronne et qu'on nomme césars,
touché du doigt les
scruté
M'ont parlé; j'ai sondé les pâles Balthazars...

J'ai de chaque momie et de chaque squelette
Retourné le cercueil,
Mesuré la hauteur, défait la bandelette...

l'erreur
le mal
Le noir *l'ombre*
L'impur flambeau des mœurs sur qui le vent soufflait...

Pensif, *destin et le nôtre;*
J'ai vu, j'ai comparé leur nature à la nôtre;
secoué
retourné
J'ai pesé les forfaits, j'ai dédoré les noms...

L'amer historien
Le philosophe amer, que le fait implacable
horrible et fauve
affreuse et morne
Obsède, et que l'histoire inexorable accable...

la guerre et la haine,
Page 120. Et triompher l'épée et la hache, et le mal...

roi, le diadème est à lui seul
[Mais, noir destin! le sceptre est à lui seul un crime.
Perd patience et dit : «— La couronne est un crime;
Toute la royauté n'est qu'un lugubre abîme;
Le trône est un; le seul pouvoir de chaque roi
D'où rejaillit avec la douleur et l'effroi,
Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
Une goutte de sange au front de chaque roi.]
C'est de faire changer d'attitude à l'effroi.

est fils du
Tout sceptre épouse un glaive, et la pourpre descend
[Dans l'ombre immense]
Du sceptre horrible
Sur les peuples en mare effroyable de sang.

infernal,
Page 120. Le genre humain râlait dans le bagne fatal,
Scié par deux bourreaux, l'ignorance et le mal;
La mort, entre ses doigts qu'une flamme environne,
Roulant la scie en cercle,
Page 121. Tournant l'horrible scie, en a fait la couronne.

Quiconque règne est hors
Ces despotes sont hors de la loi naturelle.

César gouverne Rome et Pharaon Memphis,
[Sixte
Claude à Rome est voisin de Rhamsès à Memphis,
Tarquin tient Rome, Thèbe est sous Aménophis,
Ivan est dans la neige et Nemrod dans les sables;
Jean règne sur la neige et Rustem sur les sables;
Tous se donnent la main et tous sont responsables;
Tous se mêlent dans l'ombre, et tous sont responsables;
L'ange a dans cette nuit les démons pour parents,
On voit tous les mauvais sous les bons transparents,
Et le héros sourit, tutoyé des tyrans.
Nuit triste! le lion et le loup sont parents...

[Philippe deux, nommant
[Charles neuf, appelant saint Louis par son nom...]
Mahomet, appelant Hildebrand par son nom...

Du farouche
Ah! du fauve océan toute goutte est amère.
[On voit pousser
Le Kremlin voit, pendant qu'il tette encore sa mère,
Dans l'ombre du Kremlin que la hache défend,
Poindre un rictus d'hyène au petit Pierre enfant;
Les moustaches du tigre au petit Pierre enfant]
Charles-Quint qui dompta l'Europe en l'étouffant...

O démons! ô tyrans! monstres! infortunés!
Sombres rois, d'un mystère effrayant couronnés!
Ô mystère effrayant des rois infortunés!
Le linceul des rois morts sur les rois nouveau-nés,
Démons quand ils sont morts, monstres dès qu'ils sont nés,
S'étend,
S'allonge, et des cercueils les berceaux sont complices.
Flotte, et de leurs cercueils leurs berceaux sont complices.
Le genre humain les compte en comptant ses supplices,
[Titus aide Néron dans l'œuvre des supplices.]
L'homme compte ses rois en comptant ses supplices,
Et de tous leurs cercueils leurs berceaux sont complices,

les croissants,
Les abeilles, les lys, les soleils, sont des taches...

triomphateurs, sur les exterminants...
Page 122. Sur les démons grondants et sur les dieux tonnants...

et sondant
scrutant épiant
Pesant la conscience, observant l'horizon...

Page 123. Le despote faisant toujours le personnage
de l'horreur, du billot,
Du crime, du poison, du poignard, du carnage...

VI

Pierre *Othman*
Page 124. Boris dans son Kremlin, Achmet dans les Sept-Tours,
Les Pharaons couchés dans les hiéroglyphes,
imans,
voïvodes, *Césars,*
nomarques, *cheiks,* *papes,*
Les satrapes, les deys, les lamas, les califes,
Les dresseurs de gibets, les traîneurs de canons;
czars *sultans;*
Faisons l'appel des cheiks et des soudans; prenons...

voit
non, celui qui sait tout
Page 125. Non, celui qui fait tout et qui répond de tout...

indolente
la mère exécrable du vice,
L'ignorance, d'où vient le deuil, d'où sort le vice,
A sept mamelles d'ombre, et chacune est nourrice
forfaits,
De l'un des sept péchés, affreux monstres,
D'une des sept laideurs du mal, monstre sans yeux...

Tous les vils intérêts,
Les intérêts abjects, groupés autour du maître,
Lui disent qu'il est ange et dieu,
Lui retirent l'idée et l'air, l'empêchent d'être...

La lâche trahison,
tuant les clartés,
sur le jour,
Page 126. Et, soufflant les flambeaux, le guet-apens infâme...

VII

Pardonnons. J'ai vu l'Inde et je plains le soudra.
Page 127. J'ai vu l'Inde; je plains le morne tchandâla;
Qu'il parle, crie, appelle, et nul ne l'entendra;
Tout l'accable; un passant
Un homme fraternel jamais ne lui parla;
noircit
L'eau frémit sous sa lèvre
Sa soif ternit le fleuve; et devant son martyre
le pain
La cabane se ferme et la main se retire.

, s'il chancelle,
Lui ne le verra pas. Chacun peut dans sa course
la source universelle,
Boire à la vérité, la grande et chaste source...

Page 128. Dans la prodigieuse et folle obscurité
monstrueuse
décevante
Qu'il rend en y passant plus lamentable encore...

VIII

les yeux
Page 129. Ayant devant l'esprit l'obscurité des choses...

Oh! plaindre, c'est déjà comprendre. L'horizon
ligne
forme
attendri sa clarté moins confuse.
qui se mouille
Montre à l'œil moins sévère une aube moins confuse.
souffrant,
pensif,
Veilleur fiévreux, chercheur du suprême secret...

Attila
Mahomet
Page 130. Avec les Genséric la nuit coïncidant...
le point du jour
le désordre
Semble un chaos calmé d'où l'ordre auguste sort...

Oh! qu'ils sont peu de chose en ce gouffre béant,
On reconnaît qu'ils sont bien peu de chose, hélas!
Ces maîtres de la terre, esclaves du néant!
Tous ces tristes Nérons conduits par les Pallas...

l'histoire
Cet édifice affreux que chaque âge construit
de la guerre
des trônes
Avec des attentats, de la gloire et du bruit...

IX

L'ennui pâle a jeté
L'ignorance
Page 132. L'égoïsme a produit la morne insouciance...

Page 133. La terre entière semble en sa stupidité
Lui jetant sous les pieds Milan, Paris et Rome,
Comploter lâchement l'égarement d'un homme;
Comploter lâchement l'égarement d'un homme.
Sous le roi bête fauve on est bête de somme.

compose un cœur de tigre;
On lui fait un instinct d'hyène; on le bâtit
Grand comme bête fauve et comme âme petit;
Étroit comme pensée et grand comme appétit...

Naïvement, il tue,
Il tue ingénûment, extermine,
Il vole, tue, écrase, extermine, spolie...

pluie
Page 133. Son pouvoir est la grêle aveugle des déluges,
Il noie,
Il tombe,
nuit
La trombe. —

X

Pierre assassinant
Page 134. Oui, don Pèdre égorgeant les enfants innocents
cruel; *Comnène,*
Est méchant; oui, Bardas, oui, Léon le faussaire...

Constantin Caballin broyant sur les pavés
Dans Silistrie en feu
Aux pieds de son cheval des monceaux d'yeux crevés...

les rend-on fous avec l'obéissance?
abrutir *trop d'*
Pourquoi les engloutir dans notre obéissance?
le sceptre
briser ce vieux joug
Pourquoi, pouvant souffler sur un joug vermoulu,
acclame-t-il
Le monde accepte-t-il le pouvoir absolu?

Bajazet
Page 135. Busiris, Constantin, Charles neuf?.....

Est-ce qu'il n'avait pas,
Page 136. N'avait-il donc pas droit, ce triste nouveau-né,
Comme tous les enfants qui naissent pêle-mêle,
Droit au chaume, au pain bis,
Au chaume, au galetas, aux souliers sans semelle,
où grelotte et bleuit le genou,
Au haillon laissant voir la maigreur du genou...

Canons tonnants, vaisseaux pavoisés dans la rade,
Fronts courbés, fauteuil d'or de la royale estrade,
du ciel même
au niveau des astres
la nuée
Dais de pourpre à travers un nuage aperçu...

Être un peu plus qu'un chien près d'un
Mener quelque troupeau misérable
Être le chien humain d'un vil troupeau qui broute...

Tacite
de Pétrone
Page 137. N'avoir pas d'Isaïe acharné sur son ombre...

Vous dites de Poulmann : Plaignez cet incurable!
Le loup suit son instinct en ravageant l'étable.
misérable
Quoi! vous allez chercher sur son banc lamentable...

au hasard est
Page 137. Et qu'en cette ombre où l'homme est par l'instinct conduit,
Où la clarté du vrai s'évanouit, confuse,
Où le mensonge s'offre, où le vrai se refuse...

XI

donne
que Dieu jette
Page 138. C'est aux abîmes noirs qu'appartiennent les astres.

XII

être opprimé,
Page 139. A toute l'ignorance, à tout front déprimé...

Et je me suis senti, tous étant ma famille,
droit à ma charité,
Tous les maudits ayant de mon cœur la moitié,
Tous ayant droit aux pleurs, leur unique trésor,
Encor plus de clémence et de fraternité,
La même fraternelle et profonde pitié,
Une compassion plus douloureuse encor
Pour le boiteux du sceptre et l'aveugle à couronne.

XIII

Que l'obscurité donne à nos destins si courts.
Page 140. L'oubli donne aux vivants si confus et si courts...

exils
On aspire aux tombeaux ainsi qu'à des refuges...

Lui s'arrête, hébété par la Victoire,
Page 141. Puis, la Victoire un jour fuit et le brise, après...

De son vêtement d'or, du clairon
altière et haute
Page 142. De la fanfare auguste et fière qui le suit
panache
Et lui fait sur la tête un triomphe de bruit...

Windsor,
Kremlin,
Schœnnbrün,
Puissant, dans un Rœmer, dans un Escurial...

Sa pensée
Page 143. Son pouvoir est un champ que la mort ensemence,
Il voit le monde ainsi qu'un ver sous son orteil;
Il est comme au milieu d'une mer sous les cieux;
Plein de pensers hideux, son esprit est pareil
Dans les hideux pensers il est silencieux
Au roc des mers
Comme ces rocs que vont souiller les stercoraires...

Et l'absolution n'est jamais un faux poids.
Page 144. Un monstre est un infirme, et l'infirme a des droits.

Page 144. L'ignorant, quel qu'il soit, qu'il marche au coin d'un bois,
L'épine au poing,
L'envie au cœur, pieds nus, en haillons, triste rustre...

O rois pareils au pauvre! étrange
Ô sinistre unité du mal! analogie
Des ombres *aux ombres*
De l'homme de la faim *à l'homme de*
Du fou que fait la faim au fou que fait l'orgie!

L'ineptie a passé
La brutalité vient, la férocité suit...

Oui, je vous le répète, allez, interrogez,
les temps, d'un si long deuil chargés,
Philosophes, les lois, les mœurs, les préjugés,
Oui, je vous le répète, oui, creusez les abîmes,
noirs
Les vieux siècles saignants, ces témoins unanimes;
Creusez, fouillez l'histoire, embaumement des crimes;
satrapes
Remuez ce monceau de despotes défunts
Ouvrez ce panthéon des dynastes défunts
Bossuet
Que dom Calmet conserve avec ses vils parfums;
Feuilletez les dossiers,
Scrutez les attentats, sondez les tragédies...

XIV

Aimer *aimer*
Sauver *sauver*
Page 147. Plaindre Jésus, c'est bien; mais plaindre Barrabas,
le devoir
C'est aussi la justice, et la grandeur éclate...

Ah! ceux qui font pleurer,
Oui! les désolateurs, ceux-là sont les plus tristes.

Le sage,
Vous pleurez quand Sylla dresse ses mornes listes,
Rome
Gémit sur l'homme en deuil, sur le sort corrupteur,
Page 148. Vous plaignez les proscrits, mais vous ne savez pas
Et moins sur les proscrits que sur le proscripteur,
Tout ce qu'ils ont d'air pur, d'orgueil, de larges pas...

Il a beau vivre, idole, au fond d'un tourbillon,
Il a beau mettre, même aux lâches, un bâillon,
Mettre dans toute bouche ou l'hymne ou le bâillon...

Du tourmenteur qui prend dans le mal ses ébats,
Du geôlier harcelant ces fers et ces grabats,
Du geôlier courtisan qui cherche, invente, innove,
Du valet tourmenteur qui crée, invente, innove,

le proscrit,
Page 148. Et le flatte en frappant la victime. Hudson Lowe
sur Georges plus que sur
Pèse plus sur les rois que sur Napoléon.

Page 149. Hélas, en attendant, l'homme, sans jour, sans guide,
Redoute d'être bon et craint
Prend des précautions contre l'entraînement
compassion
De la fraternité, vertigineux aimant;
Il sent dans sa poitrine une chose suspecte,
sans dogme et sans clarté directe,
Son cœur; l'homme, humble ou grand, large esprit, âme abjecte...

La compassion parle un langage inconnu.
semble un sphinx.
Le pardon crie : Amour! Quel est cet inconnu?

Page 150. Toute sa vie était sur son visage sombre,
l'implacable abandon,
l'impunité,
L'isolement, le deuil, l'anathème, ce don
Les meurtres non punis et pourtant sans pardon,
Du meurtre qu'on lui fait au-dessous du pardon...

XV

Comme Ambroise parlant au peuple à haute voix,
Page 151. J'ai voulu que le vrai jaillît et triomphât;
J'ai dit plutôt deux fois les choses qu'une fois,
J'ai remué dix fois les os de Josaphat;
le cèdre chancelle;
Car c'est au second coup que l'arbre altier chancelle;
J'ai tâché, les heurtant, d'en tirer l'étincelle...

profils du destin,
Entre ces deux aspects des choses : la grandeur,
Entre ceux qui sont nés en haut et ceux d'en bas,
Entre l'ilote grec et le césar romain,
La misère; entre un pauvre, être abject, vil rôdeur,
des grabats,
Entre le mendiant, fantôme du chemin...

au fleuve Jaune,
Page 152. Partout, du Gange au Rhin, du Tibre à l'Amazone...

rôdant
Et guidés au hasard, marchant sans voir, rampants...

Et Philippe agitant une torche embrasée,
Ivan,
Cosme, Héliogabale, Omar, Philippe, Osée,
Debout, toi! l'accusée.
Viens répondre,
crie *Levez-vous,*
Et je dis à la Nuit : Répondez, accusée.

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le succès de *la Pitié suprême* dépassa considérablement celui du *Pape*.

Quelques journaux de droite ont cru découvrir que ce poème était une œuvre d'actualité, une préparation au discours que Victor Hugo devait prononcer au Sénat en 1878, en faveur de l'amnistie des condamnés de la Commune. Or le livre était achevé en 1858, vingt ans auparavant.

Fâcheuse erreur de documentation! Autre erreur du côté des amis : c'est un émerveillement sur «l'éternelle jeunesse» du poète qui donne, à 77 ans, un pareil poème écrit à l'âge de 56 ans; du côté d'un ennemi comme Edmond Biré et de ses congénères, c'est un cri de pitié, le mot est de circonstance. Ah! comme Victor Hugo leur paraît actuellement déchu si on le compare au poète de *la Légende des siècles*. Or *la Pitié suprême* est un des poèmes des *Petites Épopées* qui devait figurer dans la première *Légende des siècles* et qui a été réservé pendant vingt ans pour être publié isolément.

Combien étaient plus perspicaces et plus clairvoyants ceux qui, en immense majorité, glorifièrent la noblesse de la pensée et la beauté des vers.

Le Gaulois.

FOURCAUD.
(23 février 1879.)

Quelle admiration ne soulèverait pas un tel livre, s'il venait d'être retrouvé dans les ruines de quelque fabuleuse Memphis ou de quelque Ninive! On ne connaîtrait même pas le nom de l'auteur, on ne saurait en rien le rôle qu'il aurait pu jouer parmi les siens; mais on serait subjugué par la vigueur et la générosité de son éloquence. Cette observation dit assez, ce me semble, de quel œil nous devons parcourir les pages que Victor Hugo nous donne aujourd'hui.

... Victor Hugo fût naguère le poète des malédictions; maintenant une inquiétude nouvelle entre dans son âme apaisée, des larmes ont coulé de ses paupières quand il a regardé le vaste cimetière de l'histoire.

... D'autres y chercheront, s'ils l'osent, des allusions qui n'y figurent point, et demanderont compte au poète de ses convictions. Il ne me plaît d'écouter que la voix de la responsabilité humaine, de la liberté, de la dignité, qui parle dans les vers magnifiques de Victor Hugo. Ses convictions politiques lui appartiennent et chacun est libre de ne les point partager et de les combattre, mais les grands enseignements du poète ne doivent être perdus pour personne. L'avenir retiendra certainement sa pensée de généreuse équité et se glorifiera de sa gloire. En dehors des partis, en dehors des polémiques, cette gloire est la nôtre, elle est celle de la France.

La Gazette de France.

DANCOURT.
(27 février 1879.)

Le volume a pour titre *la Pitié suprême* et le poète a pris soin de faire savoir, plusieurs mois à l'avance, qu'il avait entendu écrire un plaidoyer pour l'amnistie. La coïncidence

des débats parlementaires sur cette question politique et de l'apparition de *la Pitié suprême* achève de préciser l'intention de Victor Hugo.

... Véritablement, malgré l'admiration que je professe et que je professerai toujours pour ce génie superbe; malgré tant de beaux vers de *la Pitié suprême* — les plus beaux peut-être que le poète ait jamais écrits, — la conscience se révolte, et il faut avoir le courage de le dire : c'est se moquer du monde que de venir, en 1878, ressusciter toutes ces figures terribles, cruelles, autocratiques, d'un passé à jamais disparu et de vouloir faire croire que le premier soin de la monarchie, si jamais elle était restaurée, serait de faire fabriquer des lits de Procuste; de rétablir les bûchers de Philippe II afin de brûler M. Littré et M. Renan; de massacrer des villes entières comme Ivan le Terrible; de brûler Paris comme Néron brûla Rome (ce qui d'ailleurs n'est pas prouvé); d'épouser sept ou huit femmes comme Henri VIII en faisant couper la tête à celles dont le monarque ne voulait plus; de renouveler les orgies de Tibère à Caprée — et enfin, puisqu'il faut bien y arriver, de recommencer le Parc-aux-Cerfs.

... Est-ce que le roi Charles X fut un Ivan le Terrible, un Tibère, un Philippe II? S'il l'eût été, ô poète, vous ne lui eussiez point consacré, dans un des plus beaux livres de votre maturité glorieuse, le poème sur *Holy Rood,* la «fatale abbaye»...

... Laissons donc tout cela et prenons le nouveau livre de Victor Hugo pour ce qu'il est : un chef-d'œuvre de forme et rien de plus. C'est déjà beaucoup, jamais le vers n'a été d'une ampleur plus majestueuse, jamais l'expression n'a trouvé en même temps une langue plus noble et une précision plus frappante. L'enjambement, qui avait jadis une espèce de raison d'être didactique, est aujourd'hui une exception chez Victor Hugo. Comme facture, *la Pitié suprême* est une œuvre presque classique dans le sens le plus élevé du mot. Cela est vraiment coulé en bronze par un nouveau Michel-Ange. On aimerait mieux une autre statue que ce monument d'erreurs. Mais c'est toujours un monument. Et d'ailleurs, si le génie arrivé à une certaine hauteur ne se perdait point dans l'étourdissement du vertige, l'homme serait égal à Dieu.

Victor Hugo après 1852.

Edmond Biré.

Littérairement, *la Pitié suprême* est une œuvre manquée. On y trouve une page charmante, un délicieux pastel, Louis XV enfant... Une jolie page et c'est tout. Si le poète garde encore un reste de son grand souffle d'autrefois, il semble qu'il ait perdu la puissance d'incruster la pensée dans l'image, de rajeunir sans cesse l'éclat de ses métaphores. Que sont devenues ses belles images d'antan? Celles d'aujourd'hui sont pénibles, bizarres, incohérentes...

Jamais poète n'a possédé au même degré que Victor Hugo le don de l'amplification. S'il exagérait à plaisir, du moins savait-il en tirer souvent des effets prodigieux. Au lieu de ces amplifications démesurées, étourdissantes, vertigineuses, qui nous entraînaient à sa suite et nous causaient un véritable éblouissement, nous ne rencontrons plus, dans son œuvre nouvelle, que des répétitions de formules et de mots. Il lui était arrivé dans *le Pape* et la seconde *Légende des siècles,* dans *les Contemplations* même et la première *Légende,* après avoir exprimé sa pensée une fois, deux fois, trois fois, d'y revenir deux et trois fois encore. Dans *la Pitié suprême,* c'est dix fois, vingt fois, qu'il revient sur la même idée, qu'il la répète, qu'il la piétine.

Le Soleil.

Charles Canivet.
(7 mars 1879.)

Quelle prodigieuse vitalité que celle de Victor Hugo, et comme le grand poète se plaît à nous jeter d'étonnements en surprises!

... Le point de vue auquel il se place est trop large et le sommet où il se pose est trop élevé pour que je puisse l'y suivre...

... Nous qui coudoyons à chaque instant les bassesses et les convoitises humaines et qui ne pouvons nous placer assez haut au-dessus de la foule, pour ne plus apercevoir les saillies de ses vices et de ses imperfections, nous nous refusons à croire à ce calme futur qui reléguera dans les nimbes de l'histoire toutes les rancunes, toutes les colères et toutes les atrocités allumées ou commises à tant de dates néfastes. Qui oserait affirmer cependant que le poète n'a pas raison, et que sa vision

n'est pas une prophétie? Ce n'est point nous qui serons témoins d'une pareille accalmie, près d'aussi violentes tempêtes, ni nos enfants, ni nos petits-enfants. Mais quand ceux-ci liront ces pages, ils ne pourront s'empêcher de reconnaître que celui auquel la muse les dicta, comme elle lui dicta tant d'autres inspirations sans rivales, était un homme au-dessus des autres, assez parfaitement bon pour croire à la mort possible du mal, et qui, planant sur les sommets, ne pouvait apercevoir les aspérités qui souillent les consciences humaines, comme les aéronautes qui, à mesure qu'ils s'élèvent dans les airs, voient peu à peu disparaître les rugosités de l'écorce terrestre, et pour qui la surface du globe finit par se fondre en une complète harmonie.

La Presse.

Jules Claretie.
(3 mars 1879.)

En fait d'œuvres saisissantes et d'un poignant intérêt dramatique, *la Pitié suprême,* le nouveau poème de Victor Hugo, s'impose à l'attention et au respect. C'est un fragment détaché du recueil de *Toute la Lyre* que le poète donne au public, et rien n'est plus entraînant que ce plaidoyer en faveur de la Pitié, qui descend jusqu'aux monstres de l'histoire, comme pour bien indiquer que la grande vertu c'est le pardon.

... On n'a rien à ajouter après de tels vers. On n'a qu'à saluer cette éternelle jeunesse, cette puissance invincible, ce grand créateur qui à l'heure du repos, en pleine gloire, continue à jeter le grain aux esprits et apparaît, laboureur d'idées, debout sur le siècle avec «le geste auguste du semeur».

L'Entr'acte.

Achille Denis.
(26 février 1879.)

Paru depuis quelques jours seulement, le dernier poème de Victor Hugo, *la Pitié suprême,* a déjà trois éditions. C'est dire quel succès a accueilli cette œuvre admirable... *La Pitié suprême* est un chef-d'œuvre plein d'éclat, d'émotion, de grandeur — et l'on ne sait ce que l'on doit admirer le plus de la magnificence de la forme ou de l'élévation des idées exprimées dans ces vers éblouissants. Le sujet traité par l'illustre écrivain est grave et d'une portée considérable. On a essayé de le reléguer dans le domaine des allusions au présent, d'en faire une œuvre d'actualité, quand au contraire son grand mérite est de n'être pas *actuel* comme on l'entend dans certain camp. Victor Hugo le prend de plus haut. En retraçant de sa plume d'airain toutes les souffrances des martyrs de l'idée et de l'erreur, toutes les cruautés du despotisme historique, toutes les tortures des égarés, des combattants et des victimes de la justice et du droit, il a fait l'œuvre d'un poète et d'un philosophe et non œuvre de parti...

... C'est le malheur de notre temps qu'une œuvre inspirée par les sentiments les plus élevés puisse être l'objet d'interprétations qui en faussent le sens et la valeur. Certes il ne sera pas difficile de trouver dans le livre de M. Victor Hugo matière à politique.

On ne touche pas impunément aux faits et à la philosophie de l'histoire, et nous sommes encore loin du temps où une foule de questions brûlantes pourront être examinées froidement, où l'on pourra regarder tranquillement le passé sans voir le présent mis en cause. Mais ici nous ne voulons voir le nouveau chef-d'œuvre de Victor Hugo qu'en artiste épris de cette forme merveilleuse dont l'auteur des *Orientales,* des *Feuilles d'automne,* de *la Légende des siècles* sait revêtir tous les sujets dont il s'empare. Et nous tenons surtout à constater que sur ce point les avis sont unanimes. M. Victor Hugo «poète» a été admiré, loué par ses adversaires les plus ardents. Tout le monde s'est incliné devant l'homme de génie.

Le Nord.

Henri de Bornier.

Je viens de lire avec une sorte de fièvre ce poème, le plus beau peut-être et, à coup sûr, le plus étonnant des ouvrages de Victor Hugo. Si jamais l'illustre poète a mérité le nom de penseur, c'est bien aujourd'hui, car le vrai penseur est celui qui fait beaucoup penser. Or il est impossible de lire *la Pitié suprême* sans entrer dans un abîme de méditations, d'impressions, de sentiments, de mouvements d'âme, les plus divers et les plus rapides, sans éprouver cette angoisse de l'esprit et du cœur qui doit saisir tout juge équitable au moment de prononcer un arrêt.

Oui, c'est un arrêt que le poète nous demande de prononcer. Sur qui? Sur les rois. Et il nous dicte d'avance notre jugement. Il demande *la Pitié suprême,* non pour les bons rois (pour ceux-là il demanderait mieux sans doute) mais pour les mauvais.

... Que le grand poète de la démocratie plaide les circonstances atténuantes pour les despotes, soit! La pitié, l'indulgence, le pardon et l'oubli ne trouveront jamais d'assez éloquents interprètes. Et cependant je sens en moi quelque chose qui résiste même à tant d'éloquence, à tant de passion, à tant de poésie. Pour tout dire, je n'éprouve aucune pitié pour les mauvais rois; je crois qu'en définitive la lumière divine est plus abondante pour eux que pour les autres hommes: je crois qu'ayant toute puissance ils ont toute liberté pour le bien comme pour le mal, et que s'ils font le mal ils sont plus coupables que nous.

Il est bon, je le veux bien, de dire au peuple avec Victor Hugo : plaignons le monstre inconscient! Mais quand le monstre est conscient et il l'est presque toujours, le cœur et la voix de l'homme n'auront pas assez de cris pour le maudire.

Cela dit, je m'incline devant ce génie qui semble rentrer dans la jeunesse en entrant dans l'immortalité.

La Révolution française.

Gabriel Guillemot.

Toute œuvre nouvelle du maître est un enchantement nouveau pour l'esprit. *La Pitié suprême...* est une perle de plus ajoutée à cet écrin poétique si nombreux, si varié, si riche, qu'il défie toute comparaison dans les littératures de tous les temps.

... Grâce, pitié, pardon pour les misérables couronnés, telle est la pensée qui a inspiré le nouveau chef-d'œuvre: pensée généreuse s'il en fut, mais d'une générosité énorme, exagérée, monstrueuse. Eh bien! si grande est la puissance du génie, si irrésistible est la magie de cet artiste incomparable que vingt fois en lisant ces pages nous nous sommes surpris répétant tout bas avec le poète: «Oui, oui! c'est cela! c'est cela! grâce, pitié, pardon!» Mais le livre fermé, la vibration des rimes sonores éteinte dans le cerveau refroidi, la réflexion n'a pas tardé à revenir, et avec la réflexion, la révolte contre cette concession arrachée par l'enchanteur.

La Marseillaise.

Henri Rochefort.

De sa lyre, Victor Hugo a détaché une corde et il l'a fait résonner délicieusement dans son livre: *la Pitié suprême* comme un avant-goût de ce qu'il nous promet à courte échéance. Cette grande idée que les déshérités ce sont les rois, c'est-à-dire les proscripteurs, et que les favorisés sont les proscrits, méritait en effet à elle seule tout un volume.

... Ces pages poignantes dont le lecteur sort à la fois ébloui et attendri feraient haïr leur royauté aux rois eux-mêmes comme elles feraient aimer aux souffrants leurs souffrances et aux exilés leur exil. Ces vers grandioses vous récompensent d'avoir choisi la route épineuse et laissé à d'autres les chemins fleuris. Ils vous dédommagent des anathèmes et vous cuirassent contre les calomnies. Ce livre merveilleux démontre que tous les hommes sont réellement plus égaux entre eux qu'ils ne le croient, et que si quelque inégalité peut s'établir, c'est à coup sûr au profit de ceux qu'on est convenu d'appeler les malheureux.

Ce volume ruisselant de l'immortelle poésie qui coule de la plume de Victor Hugo comme de sa source naturelle est la plus sublime paraphrase du mot de Danton: «J'aime mieux être guillotiné que guillotineur.»

Victor Hugo.

Paul de Saint-Victor.

La pitié est la vertu du génie de Victor Hugo. Elle s'épanche dans son œuvre entière et elle la pénètre; elle en est l'âme et l'inspiration perpétuelle. Mais cette grande symphonie de bonté, de paix, de miséricorde, qui remplissait ses poèmes, ses drames, ses romans, ne couvrait, jusqu'à présent, que les souffrants et les misérables: la voilà maintenant qui monte, par un sublime crescendo, jusqu'aux oppresseurs et jusqu'aux tyrans, jusqu'aux trônes maudits et exécrés par l'histoire. La harpe du poète ne vient plus seulement, comme celle de David, apaiser les fureurs de Saül, mais les absoudre et leur pardonner.

D'où vient le despote et qui le produit? — Le milieu de corruption où il s'est formé, l'adulation sucée avec le lait, la lésion du cerveau déformée par des mains perverses, l'encouragement de la servilité qui l'entoure, le vertige de la toute-puissance sans obstacle et sans garde-fou. Dès les premières pages de son livre, le poète présente, dans un terrible exemple, l'image de l'enfance couronnée, dépravée par la flatterie.

... Ceci n'est qu'un premier cas; le poète parcourt toutes les forêts de l'histoire, il traque ses grands bandits à travers les siècles : Néron et Commode, Richard III et Henri VIII, Ivan et Gengiskan, Charles IX et Philippe II. Il met sur eux sa main puissante qui les marque en les capturant; puis, il entasse ce troupeau de monstres, et le pousse, pêle-mêle, dans une sorte de cercle dantesque, aux noires spirales, aux marches glissantes, où le crime entraîne le crime par la fatalité de la pente. Rien de terrible comme ce raccourci d'enfer, dont chaque vers évoque un démon. Mais dans les ténèbres mêmes qui le couvrent le poète voit une raison de clémence. Tous ces forfaits horribles se sont commis dans la nuit, tous ces aveugles du glaive et tous ces fous de la hache ont tué et massacré à tâtons.

... Mais si l'esprit résiste parfois, si l'objection du libre arbitre contredit la fatalité absolvant le mal, le cœur est entraîné par ce flot de douceur, d'apaisement, de bonté, qui recouvre et qui lave tout, comme un fleuve sacré d'eau lustrale. «Tous les aromates d'Arabie ne nettoieraient pas cette petite main», dit lady Macbeth errante, dans les corridors de Dunsinane. Cette poésie merveilleuse, faite de parfums et de larmes, semble purifier toutes les mains sanglantes; et l'insomnie délirante de la meurtrière de Shakspeare, épidémique à tous les hommes de crime et de proie, est un des motifs qu'elle invoque pour ne pas les excommunier de la compassion.

... La conclusion du livre est dans son titre même : une pitié suprême; et cette pitié, le poète la résume dans l'admirable légende de Jean Huss.

... *La Pitié suprême* est une corde détachée de *Toute la Lyre*. Le poète a voulu la faire vibrer à part, comme la fibre même de son cœur. *Toute la Lyre*... elle est déjà dans ce grand prélude, où les voix de l'inspiration s'accordent en un chant de pardon sublime; où l'hymne lutte contre l'anathème; où *l'Orestie* du crime universel est interrogée, débattue, et finalement pardonnée par une Euménide attendrie.

Le Siècle.

(24 février 1879.)

... J'ai dit que l'apparition de *la Pitié suprême* est un événement littéraire; c'est le propre du génie de transformer tout ce qu'il touche et d'embrasser dans son envergure puissante les sujets en apparence les plus distincts. Il a une sorte d'ubiquité souveraine. Comme les grands aigles qui montent vers le soleil, il laisse à terre l'ombre palpitante de ses ailes. C'est ainsi que *la Pitié suprême*, œuvre transcendante, faite pour la postérité, je veux dire pour l'éternité; œuvre idéale et presque impersonnelle, ne contenant d'allusion à aucun fait d'aujourd'hui, à aucune tristesse d'hier, est cependant un plaidoyer énergique et touchant. Au moment où tant d'exilés vont rentrer en France, il était bon que la voix de notre plus grand poète s'élevât pour plaider non seulement la cause des proscrits, mais encore celle de tous ceux qui errent pour demander la grande amnistie de la pitié, de l'aumône de l'instruction en faveur des déshérités d'ici-bas.

Nous avons beau être gâtés chaque jour par l'afflux des productions médiocres et de la littérature courante, nous restons tous sensibles aux grandes pensées exprimées dans cette forme à la fois lumineuse et sonore, qui est la caractéristique du génie de Victor Hugo. Et il n'a pas fallu plus de vingt-quatre heures à *la Pitié suprême* pour devenir un des lieux communs de l'admiration européenne.

La Lanterne.

«Nemo.»

(22 février 1879.)

Le sublime génie qui domine notre siècle et qui lui donnera son nom : Victor Hugo, vient lui aussi d'apporter à la cause de la clémence le grand appui de ses beaux vers.

... Le Caton moderne, le grand défenseur des causes vaincues, a fait paraître hier un nouveau poème, *la Pitié suprême*.

Victor Hugo, dans cette œuvre superbe; ne parle même point de la Commune; son grand génie s'est élevé plus haut que le débat politique du moment, et planant au-dessus des colères, des enthousiasmes, des haines et des violences, il nous montre ce que c'est que la justice infinie et éternelle.

... Victor Hugo, en implorant l'amnistie pour les tyrans, a fait le meilleur plaidoyer pour les insurgés.

Le Petit Parisien.

«JEAN FROLLO»
(Catulle MENDÈS.)
[22 février 1879.]

Enfin nous l'avons ce livre tant attendu, ce poème tant désiré.

... Ne vous est-il pas arrivé, un jour que vous sortiez de chez vous, mécontent et morose, d'être tout à coup rasséréné en voyant le beau soleil rire dans les feuillages des balcons et dorer le pavé des rues? Un livre de Victor Hugo, cela fait l'effet du soleil.

... Jamais la profonde tendresse, partout visible dans l'œuvre entière de Victor Hugo, ne s'était affirmée aussi extraordinairement que dans ce nouveau livre.

Jusqu'à cette heure le maître nous avait dit : «Gémissez avec ceux qui gémissent, penchez-vous vers ceux qui rampent, relevez ceux qui succombent!»

Aujourd'hui par un immense effort de pitié que n'égalent pas les plus admirables pardons des Jésus sur la croix et des Jean Huss sur le bûcher, il se tourne vers les despotes sanglants, les satrapes immondes, vers les sinistres papes, vers tous les monstres triomphants, et il les regarde sans colère, et il leur pardonnne et il veut que nous leur pardonnions avec lui. Suppliciés, pleurez sur vos bourreaux! Peuples, éternelles victimes, absolvez vos tyrans! telle est *la Pitié suprême...*

Le Télégraphe.

Louis ULBACH.
(21 février 1879.)

Sur l'annonce de ce nouveau volume et d'après la date de sa mise en vente, on s'attendait à une paraphrase touchante et énergique de la proposition d'amnistie.

A l'heure même où les Chambres discutent ce grave sujet, Victor Hugo, élevant la voix sur cette tribune qui domine toutes les autres, ne pouvait, selon le préjugé public, parler en vers que de ceux dont il avait si généreusement plaidé la cause, en prose simple et émouvante.

Mais il est de l'essence de ce génie de se révéler toujours par l'inattendu de son vol, autant que par la hauteur à laquelle il le maintient. Ce n'est pas la cause de l'amnistie, et pourtant c'est elle encore qu'il recommande. Ce n'est pas le sort des proscrits seulement qui l'intéresse. Sa pitié suprême veut éteindre la malédiction sur les lèvres de ceux qui souffrent, avec autant d'ardeur qu'il en met à étouffer les sentences sur les lèvres de ceux qui font souffrir.

D'un coup d'aile le poète débarrasse le débat de l'amnistie de ce qu'il a de spécial, et, emportant les âmes dans une sphère étoilée par l'éternelle justice, il veut affranchir les bourreaux de leurs crimes et de leurs remords, comme il veut affranchir les victimes de leurs chaînes et de leurs angoisses.

... Il serait ridicule et sacrilège de s'étonner que Victor Hugo se maintienne dans ce volume à la hauteur constante où son génie l'a placé au début de sa carrière. Jamais il ne fit mieux les vers, jamais il ne fut plus le maître de sa pensée, et jamais sa pensée ne fut plus lumineuse et plus sereine. Mais sans nous étonner, jouissons pleinement et religieusement de cette sérénité tendre qui monte comme la clarté d'une aurore autour de ce front si souvent assombri par le deuil.

Victor Hugo, après avoir été aux heures de tourment et de mélancolie, l'interprète des passions, des désespoirs et des rêves de la France; après avoir soutenu le cœur de la patrie qui fléchissait sous l'effroyable attentat de décembre, montre maintenant, avec le sourire d'un homme qui voit poindre la justice infinie et éternelle, la route pacifique où la République délivrée doit marcher. De cette façon il n'aura pas manqué un seul jour à sa tâche. Il a traduit nos premiers enthousiasmes; il a consolé et vengé nos défaites; il veut maintenant réconcilier les vainqueurs et les vaincus. Au delà de tous les sommets par lesquels depuis plus d'un demi-siècle il entraîne sa génération, il nous montre le jour éblouissant de la concorde, du devoir paisible, du progrès par l'amour.

Puisse-t-il nous enseigner longtemps encore

et rester longtemps, pour notre orgueil et notre joie, sur ces hauteurs d'où la lumière descend vers nous en frissonnant autour de son front comme une auréole ! C'est ainsi que l'aurore radieuse reste sur la neige du Mont-Blanc sans la fondre, et persiste même dans la nuit qui ne l'atteint pas.

Le National.

Théodore DE BANVILLE.
(24 février 1879.)

... Paru hier, le dernier livre de Victor Hugo, *la Pitié suprême,* est comme une magnifique conclusion de tout ce que le plus grand des poètes a écrit jusqu'ici. Absolument fidèle à sa pensée, il n'a fait que marcher tout droit devant lui jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'oasis tranquille et verte où ne parviennent plus les rugissements de la haine.

... Pour qui suit attentivement la pensée du poète, tout ce livre: *la Pitié suprême* était contenu en germe, et même déjà exprimé, dans un des plus beaux poèmes des *Contemplations,* dans celui qui est intitulé : *Les malheureux, A mes enfants...*

... Haine et exécration de la Nuit, amour effréné du Jour et de la Clarté, telle est l'âme du livre nouveau: *la Pitié suprême.* Car le poète, dont le génie s'est toujours accru en se simplifiant, est aujourd'hui un pur orphique, une Lyre forçant à l'union, à l'oubli, à l'apaisement, à la concorde tous les êtres pensants et ceux aussi dont la pensée obscure végète confusément dans les formes immobiles. Aujourd'hui, comme affranchi du temps et de l'espace, il ne peut toucher au sujet le plus moderne, le plus palpitant d'actualité sans y faire entrer tout le passé, tout l'avenir, et tout le monde surnaturel qui échappe à nos sens.

... Simple ouvrier que je suis, je ne puis m'empêcher de remarquer la solidité, la sérénité, l'ampleur, le puissant souffle mélodieux, l'agilité, la grâce ondoyante de ce vers, qui, depuis un demi-siècle, reste parfaitement un, semblable à lui-même, et cependant toujours progresse, se transfigure, se trouve à point subtilisé et spiritualisé pour les besoins nouveaux de la pensée et ressemble à un Pégase qui bondit d'un pas d'autant plus sûr et précis que son cavalier l'entraîne plus inexorablement à travers les rocs infranchissables et sur les pics vierges de pas humains.

La République française.

(27 février 1879.)

Le nouveau poème de M. Victor Hugo, *la Pitié suprême,* nous apparaît comme la sublime confidence du génie, qui après avoir longtemps cherché la vérité dans ses méditations, dans ses souvenirs et dans ses rêves, croit l'avoir entrevue et possédée et brûle du désir de la répandre. Il y a dans ces vers prodigieux, dans cette poésie étrange et magnifique, de la flamme et de la lumière. A quoi bon parler du talent? Pourquoi dire, après soixante années d'une gloire sans cesse rajeunissante, que le vénérable et généreux poète se montre à nous tel qu'il a toujours été, puissant et doux, charmant et terrible, imprévu dans son éloquence, surprenant par les richesses d'une imagination que l'âge agrandit, transforme et fortifie bien loin de l'épuiser!...

... Que de fois tous ceux qui ont entendu causer Victor Hugo se sont demandé les sujets qui remplissent sa pensée! *La Pitié suprême* est un de ces sujets. Comment cela s'est-il fait? A quel moment une telle idée est-elle venue? Est-elle la conclusion finale d'une suite infinie de réflexions portées à travers les événements si divers d'une vie mêlée plus que tout autre de bonheur et d'infortunes, de douleurs poignantes et de joies ardentes jusqu'à l'ivresse? On n'en saurait guère douter. C'est bien le dernier mot du poète et du penseur, si l'on peut attendre un dernier mot d'un tel homme; c'est le mot qui résume le travail de son intelligence et les aspirations de son cœur: Pitié, Clémence, Pardon.

... M. Victor Hugo ne pouvait célébrer plus dignement le soixante-dix-huitième anniversaire de sa naissance qu'en donnant à la France et au monde, à la poésie et à la philosophie ce glorieux chef-d'œuvre.

La Petite République française.

(2 mars 1879.)

... Il semble que l'âge qui dessèche le cœur des autres hommes ranime en lui les

IMPRIMERIE NATIONALE.

sources de la sensibilité et les rend plus vives et plus fécondes. Ainsi celui qui, en prose, en vers, dans ses romans, dans ses œuvres dramatiques se fit l'avocat de tous les pauvres, de tous les déshérités, celui qui jeta comme un rayon de poésie sur toutes les laideurs physiques et sur toutes les infirmités morales; celui qui tendit les bras aux méprisés, aux délaissés, aux maudits, depuis le bouffon de cour et la mendiante d'amour jusqu'au malheureux échappé du bagne et qui leur dit: «Vous êtes mes frères dégradés, mais vous êtes mes frères!», celui qui hier même au Sénat, en un noble langage, conviait la France républicaine à pardonner, à oublier, que dis-je? celui qui de l'écueil de Jersey lançait à la tyrannie de Napoléon III les flèches mortelles de son implacable satire, ce même poète, le poète de l'humanité par excellence, appelle aujourd'hui la pitié sur les tyrans.

... Si le poète nous dit: «Pitié pour Néron! pitié pour Alexandre VI! pitié pour l'homme de Brumaire, pour l'homme du 2 décembre!» nous lui répondrons: «Oui, pitié pour les tyrans morts, puisqu'ils ont expié, mais pour ceux qui vivent, justice!...»

L'Indépendance belge.

Gustave Frédérix.

La Pitié suprême est comme *le Pape* un livre d'ironie généreuse. Ce sont des conseils d'apaisement, de miséricorde, dont la compassion est accablante. Victor Hugo ne nous demande pas de plaindre les déshérités, les proscrits. Il couvre de son pardon, il écrase de sa pitié les malfaiteurs puissants et inconscients, tous ceux que le pouvoir absolu a fait nécessairement criminels.

L'idée est hautaine. Elle a de la subtilité dans la grandeur. Et elle reste fidèle à cette insistance des dernières œuvres du poète qui veulent toutes la clémence, l'union, qui n'ont de haine que pour les haines. Victor Hugo avait déjà dit: Il n'est qu'un malheureux, c'est le méchant. Et c'est ce malheureux, qui peut être triomphant, redoutable aux yeux de tous, qui a inspiré cette *Pitié suprême.*

... Il suffit d'indiquer l'idée d'ensemble, le grand souffle de ce poème; il est au-dessus des petites réalités et des petites curiosités de notre art ordinaire. Et cette hauteur de sa pensée ne l'empêche pas d'avoir toutes les sciences de la langue et du rythme, de savoir tout accuser avec la vigueur la plus originale ou la plus exquise douceur.

... Il n'est plus nécessaire de signaler la puissance et la souplesse d'un artiste qui peut tout. Constatons simplement que *la Pitié suprême* est un livre dont la bienfaisance est neuve, dont la miséricorde est accablante et qu'on n'a jamais mieux condamné la tyrannie qu'en l'absolvant avec cette hauteur et cette sérénité.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La Pitié suprême. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1879, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 4 francs.

La Pitié suprême. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1879, couverture imprimée. Première édition in-18; publiée à 1 franc.

La Pitié suprême... — Édition définitive. Poésie XIII. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1881, in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50 le volume.

La Pitié suprême... — Patite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

La Pitié suprême... — Édition collective.

Œuvre poétique IV. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1885, grand in-8°, couverture illustrée. 6 gravures hors texte pour le volume entier. *La Pitié suprême* a paru d'abord en 2 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 francs; le volume : 1 fr. 50.

La Pitié suprême... — Édition nationale. Poésie XIV. Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot), 1888, in-4°, couverture imprimée. Cinq compositions hors texte. Prix : 30 francs le volume.

La Pitié suprême... — Édition collective. Paris, A. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1888, petit in-12. Prix : 6 francs le volume.

La Pitié suprême... — Poésie XII. Collection Nelson, Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York, 1913, in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

La Pitié suprême. — Édition Rouff, à 25 centimes le volume; Cloître Saint-Honoré, n° 13, Paris.

La Pitié suprême... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1927, grand in-8°.

III

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1885. Édition Hugues. *Frontispice* (Émile Bayard).

1888. Édition nationale Testard. *Frontispice* (E. Laurent). Gravé à l'eau-forte par A. Boilot.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE.

VICTOR HUGO

LA PITIÉ SUPRÊME

PARIS

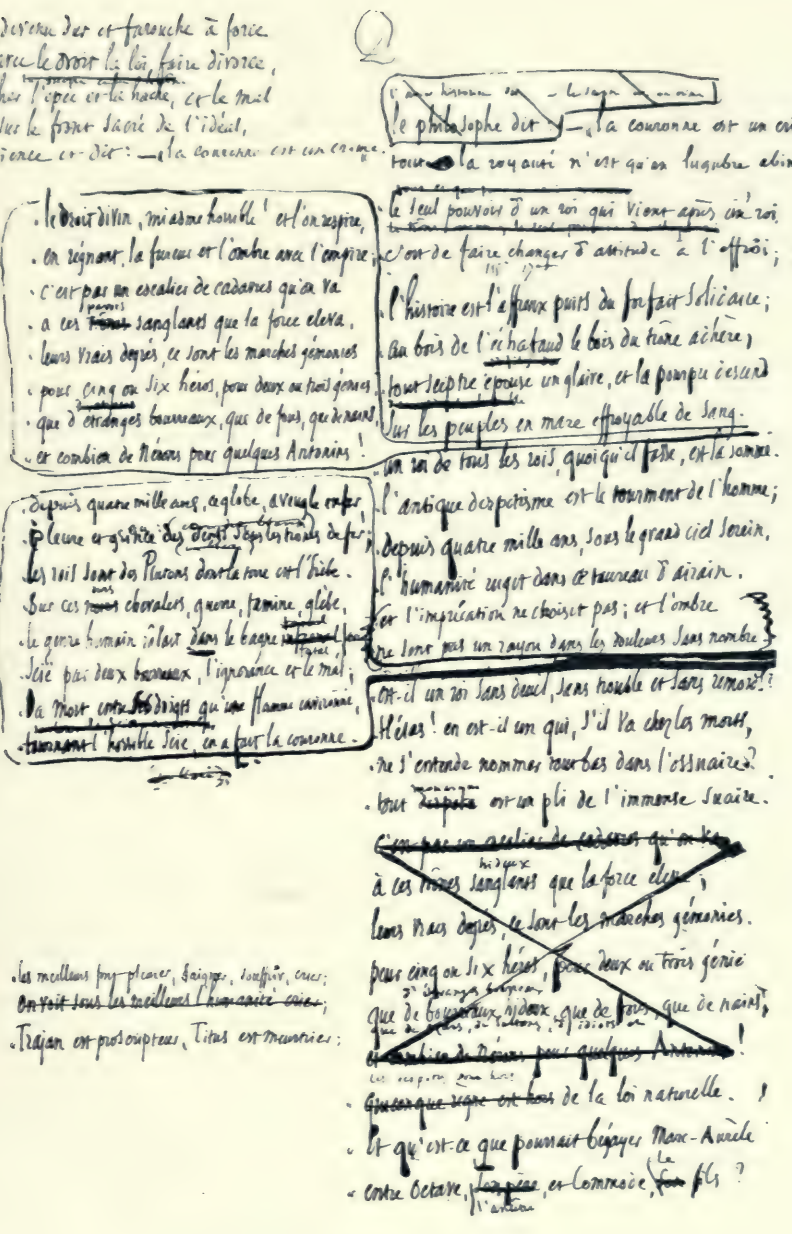
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

M DCCC LXXIX

COUVERTURE DE L'ÉDITION ORIGINALE.

Frontispice de *La Pitié suprême*
composé pour cette édition par Jean Hugo.



Indigné, devenu dur et farouche à force
De voir avec le droit la loi faire divorce,
Et triompher l'opée et la hache, et le mal
Retomber sur le front sacré de l'idéal,
Perd patience et dit : — « La couronne est un crime.

Le philosophe dit — « La couronne est un crime
Tout royauté n'est qu'un lugubre abîme.

« Le droit divin, mi-astre humble et d'un reflet,
« On régnant, le fureur et l'ombre avec l'empire,
« C'est pas un escalier de cadavres qu'on va
« A ces trônes sanglants que la force élève,
« Leurs vrais degrés, ce sont les marches génoises
« Pour cinq ou six héros, pour deux ou trois génies
« Que d'étranges bourreaux, que de fous, que de nains,
« Et combien de Nérons pour quelques Antonins !

Le seul pouvoir d'un roi qui vient après un roi,
C'est de faire changer d'attitude à l'effroi ;
L'histoire est l'affreux puits du forfait solitaire ;
Au bois de l'échafaud le bois du trône adhère,
Pour sceptre épouse un glaive, et la pourpre césarde
Sur les peuples en mare effroyable de sang.

« Depuis quatre mille ans, le globe aveugle et sourd
« Pleure et gémit du poids des trônes de fer ;
« Les rois sont des Pharons dont le tour est libre.
« Sur ces trônes chargés, guerre, famine, glèbe,
« Le genre humain inlassé dans le bagne infernal
« Scie par deux bourreaux, l'ignorance et le mal,
« La Mort contre les dieux qui une flamme environne,
« Tournant hostile scie, en a pour la couronne.

Un roi de tous les rois, quoiqu'il fasse, est la somme.
L'antique despotisme est le tourment de l'homme ;
Depuis quatre mille ans, sous le grand ciel serein,
L'humanité meurt dans ce taureau d'airain.
Car l'imprécation ne choisit pas ; et l'ombre
Ne tome pas un rayon dans les douleurs sans nombre.

« Est-il un roi sans deuil, sans trouble et sans remords ?
Hélas ! en est-il un qui, s'il va chez les morts,
« Ne s'entende nommer tout bas dans l'ossuaire ?
« Tout despote est un pli de l'immense suaire.

~~« C'est pas un escalier de cadavres qu'on va~~
~~« A ces trônes sanglants que la force élève,~~
~~« Leurs vrais degrés, ce sont les marches génoises.~~
~~« Pour cinq ou six héros, pour deux ou trois génies~~
~~« Que d'étranges bourreaux, que de fous, que de nains,~~
~~« Et combien de Nérons pour quelques Antonins !~~

« Les meilleurs pourpleurer, saigner, souffrir, crier ;
~~« On voit sous les meilleures l'humanité crier ;~~
« Trajan est prodigueur, Titus est généreux ;

~~« Quelque règne est hors de la loi naturelle.~~

« Et qu'est-ce que pourrait bégayer Marc-Aurèle
« Contre Octave, Tibère et Commode, le fils ?

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 120.)

RELIGIONS ET RELIGION

IMPRIMERIE NATIONALE.

V. H.

—

Religions et Religion

—

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original de *Religions et Religion*.

Ce livre a été commencé en 1870; il est terminé en 1880. L'an 1870 a donné à la papauté l'infaillibilité et à l'empire Sedan. Que fera l'an 1880?

Avril 1880.

RELIGIONS ET RELIGION.

I

QUERELLES.

I

LE DIMANCHE.

*

— Je n'ai pas entendu le facteur frapper. — Certe!
Votre porte aujourd'hui, monsieur, n'est pas ouverte.
— Ah bah! — Vous n'aurez pas aujourd'hui de journaux.
— Pourquoi?

Mary, qui vient d'éteindre ses fourneaux,
Est superbe; elle a mis sa grande coiffe blanche.

— Ni de lettres. — Pourquoi? — Parce que c'est dimanche.
— Eh bien? — On ne lit pas de lettres ce jour-là.
— Pourquoi? — Parce que Dieu fit le monde. Il parla
Et travailla pendant six jours. — Soit. Que m'importe?
— Le dimanche on ne peut frapper à votre porte.
— Mais pourquoi? — C'est le jour où Dieu s'est reposé.

Apprendre au maître, impie et français, l'A B C,
C'est beau; Mary triomphe, et ne se sent pas d'aise,
Étant bonne chrétienne et servante irlandaise.
On entend bourdonner la cloche dans la tour.

*

Ainsi l'infini va jusqu'au septième jour!
Arrivé là, c'est dit; l'infini devient morne,
Reste court, et s'arrête épuisé; c'est sa borne.
Nous appelons cela le dimanche. Il est sûr
Qu'il faut pour faire un ciel bien des rouleaux d'azur,
Qu'un chêne à fabriquer n'est pas un mince arbuste,
Et qu'il faut une échelle étrangement robuste
Et que l'échafaudage ait été bien construit
Pour peindre l'aube à fresque au mur noir de la nuit.
Ainsi ce grand travail qu'on nomme la nature
Ne s'est point terminé sans quelque courbature!
Ainsi le Tout-Puissant a dit : Je n'en puis plus!
Et las, suant, soufflant, ankylosé, perclus,
Pris d'un vieux rhumatisme incurable à l'échine,
Après avoir créé le monde, et la machine
Des astres pêle-mêle au fond des horizons,
La vie et l'engrenage énorme des saisons,
La fleur, l'oiseau, la femme, et l'abîme, et la terre,
Dieu s'est laissé tomber dans son fauteuil Voltaire!

II

PREMIÈRE RÉFLEXION.

*

Pas de religion qui ne blasphème un peu.
L'une en croquemitaine habille le bon Dieu;
Il fait son paradis du hurlement des âmes;
Sa cave à son plafond jette un reflet de flammes,
Il grince, et son bonheur est d'avoir un enfer

A remuer avec une fourche de fer.
L'autre à la main lui plante un grand sabre, et l'affuble
D'un uniforme mal caché par sa chasuble;
Il a l'obus en bas et la foudre là-haut;
Il était Jéhovah, le voilà Sabaoth;
On le fait tambour-maître et général d'armée;
Il va-t-en guerre. Étant riche en noir de fumée,
Belzébuth jusqu'à Dieu se glisse, et cet escroc
Lui charbonne en riant deux moustaches en croc;
Le Père Éternel sent vaguement qu'on le berne,
Se laisse faire, met l'éclair dans sa giberne,
Se voit destitué par le pape, permet
Que la bataille accroche à sa mitre un plumet,
Ferme les yeux sur l'homme, être irrémédiable,
Et, n'étant plus bon Dieu, tâche d'être bon diable.

III

LE THÉOLOGIEN.

*

Ô théologien, tu dis :

— Rêveurs, penseurs,
En fouillant on ne sait sous quelles épaisseurs,
Vous avez découvert un Dieu sans fin, sans forme;
Vous niez qu'il se lasse et vous niez qu'il dorme;
Ce Dieu n'a pas d'histoire. Est-il juif, arien,
Grec, indou, parsi? Non. Il ne ressemble à rien,
Il n'a pas de légende arrangeable en cantique.
Raisonnons. Croyez-vous ce Dieu-là bien pratique?

Tu dis : — Un Dieu n'est pas ce que vous supposez.
Un Dieu, c'est une tour dont on fait les fossés.

C'est une silhouette au delà d'un abîme.
Ne point le voir est mal, et trop le voir est crime.
L'autel, c'est lui. Jamais la foule n'admettrait
L'être pur, l'infini compliqué par l'abstrait.
Dieu, cela n'est pas, tant que ce n'est pas en pierre.
Il faut une maison pour mettre la prière.
Dieu doit aller, venir, entrer, passer, marcher.
Il a l'ange à sa porte, ainsi qu'un roi l'archer.
Homme, il me faut son pied imprimé sur mon sable.
Et ce pied, c'est le dogme. Un Dieu point saisissable,
Un Dieu sans catéchisme, un Dieu sans bible, un Dieu
Que saint Luc et saint Marc, saint Jean et saint Matthieu
Ne tiennent pas tout vif, et par les quatre membres,
Dont les vieilles n'ont pas le portrait dans leurs chambres,
Dont personne ne peut dire : — Il est ainsi fait,
Il venait voir Moïse, il parlait à Japhet,
Il a tué beaucoup de gens dans l'Idumée,
Il est un, il est trois, il aime la fumée,
Il ne veut pas qu'on touche à ses arbres fruitiers; —
Un Dieu qu'on chercherait pendant des mois entiers
Sans le voir flamboyer soudain dans les broussailles;
Un Dieu qui ne connaît ni Rome, ni Versailles,
Et qui ne comprendrait pas grand'chose aux sermons,
Aux schémas, aux missels, où nous le renfermons;
Un Dieu qu'on n'apprend point par demande et réponse,
Dont on ne fourbit pas avec la pierre ponce
L'auréole, dorée au fond d'un cul-de-four
Dans une niche en plâtre au coin du carrefour;
Un Dieu comme cela ne vaut rien. Qu'il nous montre
Son Pentateuque avec le pour auprès du contre,
Ou son Toldos Jeschut, ou son Zend-Avesta,
Son Verbe que lut Job et qu'Esdras attesta,
Ses psaumes que chantaient les chevaliers de Malte,
Son Talmud! Mais quoi, rien! pas d'évangile! Halte!
Qu'est-ce que ce Dieu-là? C'est un Dieu sans papiers.
Un Dieu pour paysans, un Jésus pour troupiers,
Voilà ce qu'il nous faut. L'homme-Dieu. Dogme ou fable,

Il nous le faut visible, il nous le faut mangeable;
Il faut qu'il ait un peu toutes nos passions.
Bons croyants, faisons-nous quelques concessions.
Prenez notre séné, je prends votre rhubarbe. —

Tu dis : — On n'est pas Dieu sans une grande barbe.
Dieu doit être très vieux. Ça met l'homme à genoux.
Un gibet d'autrefois transfiguré par nous
Charme le peuple, et l'âme en aime le mystère;
La croix de saint André commande à l'Angleterre,
Le gril de saint Laurent produit l'Escurial. —

Tu dis : — L'homme n'a foi qu'à l'immémorial.
Une religion qui veut qu'on croie en elle
Doit être séculaire, antique, solennelle,
Appuyée au monceau des âges révolus. —

Tu dis : — Nous vénérons un culte d'autant plus
Que dans la profondeur de l'histoire il s'éloigne;
Toute l'autorité du temps passé témoigne;
Croyons. Voilà mille ans, deux mille ans, trois mille ans
Que ce temple est sacré pour les hommes tremblants;
C'est ici que le temps vient effeuiller les races,
Et des peuples éteints mêle les sombres traces;
Il donne pour garants à ces croyances-là
Les générations dont l'âme s'envola.
Vieille religion, donc religion sainte.
De la tradition l'homme approche avec crainte.
C'est vrai, car c'est ancien, et nos pères l'ont cru.
Un autel par l'amas des siècles est accru. —

Donc, c'est en vieillissant que les dogmes se prouvent;
Au fond du puits des jours les vérités se trouvent;
Il est bon pour un temple ou bien pour un koran
Que, sur les bords du Tibre ou sous le ciel d'Iran,
Une procession d'ancêtres et de sages
Ait gravi ses degrés ou feuilleté ses pages;

Un dogme a le cadran des heures pour souci;
Tant qu'il n'a point de ride, il n'a pas réussi;
Il lui faut, et c'est là sa seule inquiétude,
Le rajeunissement de la décrépitude;
C'est par la vétusté qu'il plaît; Christ envieux
Regarde Teutatès caduc et Brahma vieux;
Le vrai n'est vrai, dans l'ombre où le temps nous dépouille,
Qu'à la condition d'être couvert de rouille.
Un dogme vermoulu fait bien dans le ciel bleu.
La patine du bronze est nécessaire à Dieu.
L'évidence a besoin, dans l'azur de l'idée,
D'être depuis longtemps des hommes regardée,
De beaucoup de croyants brûlant du même feu,
Et de beaucoup de terre au-dessous d'elle. Un dieu
N'est dieu qu'autant qu'il prend racine comme un arbre;
L'argile de la foi durcit et devient marbre;
Soyez un verbe, un rite, une religion;
Apportez-nous des saints groupés en légion
Et des anges coiffés d'étoiles à facettes,
Réglez l'esprit, le cœur, l'âme, ayez des recettes
Pour faire janvier chaud ou juillet pluvieux,
C'est bien; mais commencez d'abord par être vieux.
Si les autels ont droit d'être environnés d'âmes,
Si c'est le ciel qui parle en chaire aux bonnes femmes,
Si les cultes sont purs, solides, sûrs, certains,
Vrais, cela se mesure au nombre des matins
Qu'a vus le coq juché sur la tour du village;
Une religion qui sent lui venir l'âge
Triomphe à chaque siècle, et dit : Encor cent ans!
J'existe! — Et l'Éternel cherche à gagner du temps!

IV

AU THÉOLOGIEN.

★

Soit que vous vous coiffiez de turbans en batiste,
Ou de mitres mêlant la perle à l'améthyste,
Ô prêtres, ô porteurs d'éphods et de rabats,
Étant donné le droit de sottise ici-bas,
Vous en usez avec une ardeur sans pareille.
Parce que le Très-Haut, faisant la sourde oreille,
A l'air de ne rien voir et de tout accepter,
Parce que Dieu se laisse à peu près insulter,
Et que ce patient des Tedeums ne raille,
Dans sa bonté, pas même un évêque qui braille,
Vous avez profité de son air bon enfant
Pour lui faire endosser l'absurde triomphant,
Là dans les sanhédrins et là dans les conciles,
Et pour bâcler beaucoup de livres imbéciles.
Prêtres, vous remuez aussi facilement
La malédiction, le mensonge inclément,
L'imposture et l'erreur dans vos pesants volumes
Que le petit oiseau fouille du bec ses plumes.

★

Où prends-tu, moine, abbé de visions imbu,
Ce Tout-Puissant myope et ce Très-Haut fourbu?
Prêtre, qu'est-ce que c'est que cet Orgon céleste,
Dieu podagre que dupe un démon jeune et leste?
Ah! docteur! quel beau jeu tu donnes, imprudent,
Aux rieurs, point fâchés d'avoir Dieu sous la dent!

Écoute-les :

— Fakir, talapoin, muphti, mage,
Brave homme, Dieu, dis-tu, t'a fait à son image.
Alors il est fort laid. J'y consens. Prêtre blanc,
Prêtre noir, qu'il vous soit à tous deux ressemblant,
C'est son affaire. Et moi je siffle. Que de choses
Mal faites dans le tas de ses métempsychoses!
Les diacres aux gros yeux m'ordonnent d'admirer;
Je ris. La cathédrale en vain pour m'attirer
Ouvre les deux battants de sa porte cochère;
Je laisse bougonner ces bonshommes en chaire.
Paix aux dévots béats! quant à moi, je me tiens
Le plus loin que je peux des orateurs chrétiens;
J'écris sur mon carnet : Fuir Nonotte; et je cloue
A mon chevet : Ne point aller à Bourdaloue.
Les raisonneurs bigots sont un de mes effrois.
J'abhorre ces forêts de piliers lourds et froids
D'où tombent les frissons, les toux, les pleurésies;
Je ne m'expose point aux églises moisies;
Je n'irai point gagner quelques bonnes fraîcheurs
Pour le plaisir d'entendre aboyer vos prêcheurs,
Bavards à barbe ou clercs ras tondus, dont le geste
S'empêtre dans les plis d'une prose indigeste.
Prêtres de plomb! Laynez, Frayssinous, Bellarmin!
L'ennui pleut de leur phrase; et, son croc à la main,
Le chiffonnier qui met les âmes dans sa hotte,
Satan, s'il passe là d'aventure, chuchote :
— Quand plus tard, dans l'enfer vengeur, nous assommons
Tous ces lourds sermonneurs, c'est avec leurs sermons. —
Dieu. Le monde. Ânier triste et mauvaise bourrique.
Ah! prêtres! s'il faut croire à votre rhétorique,
Dieu mène tout. Tant pis. L'univers disloqué,
Mal sorti du chaos, penche et se cogne au quai.
On distingue ses mâts sur le ciel d'un noir d'encre.
Il n'a plus sa boussole, il a perdu son ancre,
Et semble par moments faire eau de toutes parts.

Tout ce que l'homme croit, dans l'abîme est épars.
La foi nage, le droit flotte, le vrai tournoie;
On voit les bras levés de l'espoir qui se noie;
Qu'est-ce que votre Dieu fait pendant ce temps-là?
Rien. Je me trompe. Il fait Nemrod, Cham, Attila,
Gengiskhan, Tamerlan, Charles-Quint, Bonaparte;
Il brise Rome, il tue Athène, il détruit Sparte;
C'est grâce à lui qu'un roi dit : NOMINOR LEO;
S'il donne au monde un saint, vite, il lâche un fléau;
Il guide les Colombs, mais conduit les Pizarres;
Il est fantasque; il fait des actions bizarres
Dont Bossuet prendra note derrière lui.
Son éclipse survient dès que son aube a lui.
Cet astre est un aveugle. Il est contradictoire.
Ce monde est sa défaite autant que sa victoire.
Ce Très-Haut tourne et change. Il est hydre, il est Dieu.
D'une roue insensée il est le noir moyeu.
Il est tantôt Hasard et tantôt Providence.
Toute l'horreur humaine en ce Dieu se condense,
Et vous le façonnez si ressemblant à vous
Que, père, il est vengeur, et, maître, il est jaloux.
Il nous défend le lard tel jour de la semaine;
Et, si nous en mangeons, l'ange des morts nous mène
Au gouffre où tout est feu, braise, flamme et charbon,
Si bien qu'il a caché l'enfer dans un jambon.
Ce qu'il crée, il le fêle; et s'il met trop de sable,
Trop d'ombre ou trop de neige, il en est responsable.
Une peste nous vient de lui; quand un essieu
Casse, c'est Jéhovah qui se détraque, et Dieu
Est sale quand la boue à mon talon s'attache;
Le mendiant — pourquoi des mendiants? — le tache;
Tous les haillons du pauvre, à toute heure, en tout lieu,
L'accusent, et, souillés, infects, pendent à Dieu.
Dieu fait tout. Par-dessus le marché, cette droite
Terrible, formidable, immense, est maladroite.
Pour punir un village, il noie un continent.
Moi, je lui dis son fait, je suis impertinent,

Je le lorgne, je flâne et ris, je baguenaude,
Son nez majestueux reçoit ma chiquenaude;
Certe, il se fâche; il dit, furieux et rêvant :
— Où diable ai-je fourré ma foudre? — Mais avant
Que ce Géronte ait mis la main sur son tonnerre,
Moi, tranquille et marchant de mon pas ordinaire,
Je suis déjà bien loin. Il foudroie à côté.
De là votre éloquence et de là ma gaîté,
Bons prédicateurs. —

*

Certe, à cela que répondre?
La foi vient couver l'œuf qu'on a vu l'erreur pondre;
L'église sur l'enfant fait peser les aïeux;
Et met à l'ignorance un dogme sur les yeux.
Le prêtre apporte à l'homme une carte routière
Du ciel profond, avec péage à la frontière.
Fouille-toi, mort. On paye au pont du paradis.
Si tu n'as pas le sou, reste avec les maudits.
Un Dieu méchant qu'on loue, un Dieu bon qui menace,
Un Dieu signé Sanchez, Trublet, de Maistre, Ignace,
Luit dans l'ombre, entouré de vieillards clignotants,
Et c'est fini; voilà de la nuit pour longtemps.
Ô prêtres! ce Dieu-là, sous son dais à panache,
Est du monde idiot la suprême ganache;
Il a l'utilité des vieux épouvantails,
On le sculpte, aïeul sombre, au cintre des portails;
Il écoute, un peu sourd, la cloche sa voisine;
Il fait joindre les mains aux passants, il fascine
Les bons moutons humains que mènent les bedeaux,
Et charme les rapins qui, le sac sur le dos
Et les guêtres aux pieds, vont barbouillant des croûtes
Dans les pays, en juin, quand les arbres des routes
S'agitent et se font mille signes de loin,
Joyeux d'avoir peigné les charrettes de foin.

V

INVENTION.

★

Vous avez inventé le diable. Il est très bête.
Il empoigne les gens par les pieds, par la tête,
Part, et croit avoir fait quelque chose de beau
En portant Jésus-Christ au mont Tibidabo.
Il dit : Je t'offre ça, la terre. Sois docile. —
Il ne s'est même pas aperçu, l'imbécile,
Que celui qu'il a pris par les cheveux, c'est Dieu;
Et que Jésus, qui cache étrangement son jeu,
Pourrait lui dire : Affreux jocrisse, pitre immonde,
Tu me donnes la terre, à moi qui tiens le monde!

Peu de religions, rêvant sur Anankè,
Savent faire un titan, et le diable est manqué.
Il est, à n'en parler ici que comme artiste,
Plat et vulgaire; il fait enrager Jean-Baptiste
Et tente Saint Antoine avec fort peu d'esprit.
C'est le démon; tremblez. Non, c'est le diable; on rit.
Trop massif, il se traîne, ou, trop maigre, il s'efflanque.
Belphégor ne ferait pas vivre un saltimbanque;
Belzébuth, promené de foire en foire, aurait
Moins de succès qu'un loup pris dans une forêt.
Quant à moi, si j'étais montreur de phénomènes,
Pour faire écarquiller les prunelles humaines,
J'aimerais mieux, plutôt que Sadoch, nain bougon,
Ou Moloch, vieux pantin en forme de dragon,
Ou Bélial soufflant le feu de sa narine,
Avoir un bon lapin savant qui tambourine.
Le gouffre étant donné, toute l'ombre, et l'horreur
Amoncelée autour d'un géant éclaireur,

IMPRIMERIE NATIONALE.

On est surpris du peu que votre fable en tire;
Vous n'avez rien trouvé de mieux que le satyre.
Le paganisme en lui chez vous est revenu.
Toujours le pied fourchu, toujours le front cornu.
Toujours la même ampoule au dos du même gnome.
Aveugle, plus, boiteux, c'est là tout le binôme.
Lucifer, Asmodée; un infirme, un serpent;
L'un ne voit pas Dieu; l'autre erre clopin-clopant.
La maison d'or, à Rome, a sur ses vieilles briques
Des fantômes qui font des gambades lubriques,
Des nains à grosse tête et d'affreux chèvrepieds;
L'enfer chrétien les a simplement copiés.
Vous avez baptisé le faune; et c'est le diable.
Le vaste mécontent qui tire sur le câble
De l'univers, et veut casser l'amarre, afin
Que tout rentre au chaos, et que le séraphin,
L'étoile, le ciel, l'homme, et Dieu lui-même, roulent
L'un sur l'autre à vau-l'eau pêle-mêle, et s'écroulent;
Le fourbe qui, pensif, sous Jéhovah créant,
Construit la trahison immense du néant;
L'être noir, l'effrayante âme démesurée
Qui fait refluer l'ombre ainsi qu'une marée;
Le parodiste amer et terrible qui prend
L'homme, et qui fait petit tout ce que Dieu fit grand,
Ce monstre, ce méchant d'une si fière taille
Qu'il attend le tonnerre et lui livre bataille,
Qu'il a pour plaie au front le mal universel,
Et que tout l'océan n'aurait pas trop de sel
Pour sa raillerie âcre et son rire insondable,
Ce colosse enchaîné sous l'Etna formidable
Se retrouve en vos mains pygmée, avec l'ennui
D'avoir la petitesse et la laideur sur lui;
Il était dans l'Erèbe énorme; il est au bagne,
Et se voit une bosse au lieu d'une montagne.

En somme, vous avez fort peu d'invention.
Vous refaites le cercle où tournait Ixion.

La nature a le singe, et l'église a le diable;
Vive le singe! il est plus gai. Dans votre fable,
Le Capricorne, étoile, astre, tombe si bas
Qu'il n'est plus que le bouc immonde des sabbats;
L'enfer triste est doublé d'un paradis féroce;
Démons, damnés, maudits, sont dans la cuve atroce,
Leur tourment fait le ciel plus céleste, et le bain
Qui les cuit rafraîchit là-haut le chérubin;
Mais le démon a beau rôtir, il est fort terne;
Et l'on ne comprend pas que dans cette citerne
Du flamboiement sans fond, avec un tel grief
Et tant de haine, Iblis ait si peu de relief.
La femelle d'Othryx, la pieuvre dont les pattes
Sans quitter l'Ararat s'accrochaient aux Carpathes,
Et qui, plongeant sous l'eau, faisait hausser les mers,
N'est plus qu'une nabote aux petits ongles verts,
Et le peuple, qu'au fond votre impuissance blesse,
Rit devant la titane avortée en diablesse;
Linus, venant du ciel sur Pégase, au relai,
Trouve votre sorcière enfourchant son balai;
La diablerie au moine apparaît, et pullule,
Espèce de vermine, au mur de la cellule;
Mais ces monstres sont vils, ces nains sont plus blafards
Que le lourd sphinx sortant la nuit des nénuphars
Et que l'impur crapaud caché sous les broussailles;
Et l'on dirait que ceux qui firent ces grisailles
Et tous ces à-peu-près et tous ces camaïeux
N'ont ébauché Satan que pour créer Mayeux.

VI

LES MAINS LEVÉES AU CIEL.

*

Ciel, laisse-moi tout dire! Ô ciel, source des êtres,
Tu vois mon âme; il faut que je parle à ces prêtres.

VII

CHEF-D'ŒUVRE.

*

Vous prêtez au bon Dieu ce raisonnement-ci :

— J'ai, jadis, dans un lieu charmant et bien choisi
Mis la première femme avec le premier homme;
Ils ont mangé, malgré ma défense, une pomme;
C'est pourquoi je punis les hommes à jamais.
Je les fais malheureux sur terre, et leur promets
En enfer, où Satan dans la braise se vautre,
Un châtiment sans fin pour la faute d'un autre.
Leur âme y tombe en flamme et leur corps en charbon.
Rien de plus juste. Mais, comme je suis très bon,
Cela m'afflige. Hélas! comment faire? Une idée!
Je vais leur envoyer mon fils dans la Judée;
Ils le tueront. Alors, — c'est pourquoi j'y consens, —
Ayant commis un crime, ils seront innocents.
Leur voyant ainsi faire une faute complète,
Je leur pardonnerai celle qu'ils n'ont pas faite;
Ils étaient vertueux, je les rends criminels;

Donc je puis leur rouvrir mes vieux bras paternels,
Et de cette façon cette race est sauvée,
Leur innocence étant par un forfait lavée. —

VIII

SUITES

*

L'homme étant la souris dont le diable est le chat,
On appelle ceci Rédemption, Rachat,
Salut du monde; et, Christ est mort, donc l'homme est libre;
Et tout est désormais fondé sur l'équilibre
D'un vol de pomme avec l'assassinat de Dieu;
Soit. Mais ne rions plus quand Thor, à coups d'épieu,
Cherche à tuer Matchi, le grand tigre invisible;
Ni quand l'archer Zuvoch prend l'astre Aleph pour cible;
Ne raillons plus Horus qui trompe Hermès l'expert;
Ni Gog qui joue aux dés la lune et qui la perd;
Ni la tortue ayant sur son écaille ronde
Huit grands éléphants blancs qui soutiennent le monde;
Ne raillons plus ces dieux étranges de Délos,
Ailés, palmés, sachant les noms de tous les flots,
Dont la nuit on voyait confusément les trônes
Luire aux pâles sommets des monts Acrocéraunes;
Et cessons de hausser les épaules devant
Les hottentots prenant dans leurs poings noirs le vent,
Devant les grecs faisant, dans un luncheon nocturne,
Manger ses petits-fils au grand-père Saturne;
Et ne bafouons plus le nègre et son tabou,
Ni ce temple meublé d'idoles en bambou
Où les sauvages vont avec les sauvagesses.

O religions, dieux, certitudes, sagesses!

IX

QUESTIONS.

*

Qui que tu sois, qui vas devant toi, méditant
Des perquisitions dans ce ciel éclatant
Que l'homme de ses dieux au hasard ensemence,
Toi qui rêves, tu n'as de sûr que ta démence,
Toi qui montes, tu n'as de grand que ton orgueil.

D'abord, chercheur, qu'es-tu? Sur ce flamboyant seuil,
C'est là ce qu'il faut voir avant toute autre chose.

T'appelles-tu Pamphile, Euthyme, Eusèbe, Orose,
N'es-tu qu'un scholiaste, un clerc, un professeur,
D'un palimpseste obscur feuilletant l'épaisseur,
Citant Pierre, Thomas ou Paul, sois blême et triste,
Et ne demande rien au ciel, ô casuiste;
Fais en dehors de lui ton Dieu. Sois le rhéteur.
Et n'escalade pas l'inutile hauteur.
Si tu n'es que Lactance, homme, il doit te suffire
D'abattre Hiéroclès et d'écraser Porphyre;
Si tu n'es qu'un docteur d'un culte officiel,
Tu n'as rien à tirer du mystère et du ciel
Qui ne tourne au profit d'une thèse arbitraire,
Et tu ne pourras point, frêle esprit, en extraire
De meilleures raisons que celles que donna
Irénée à Blastus ou Justin à Zena.
C'est bien. Adore un texte, apprends, répète, imite,
Et fais-toi d'une lettre écrite ta limite.
Le ciel, ce précipice où tu plongerais mal,
N'enseigne rien à ceux que lie un joug fatal

Et qui ne veulent pas que le vrai les délivre.
Reste dans une ornière et rampe dans un livre.

Mais es-tu d'aventure un penseur libre, errant
Du côté de la nuit qui semble transparent,
N'ayant pas pris d'avance un parti sur l'abîme,
N'imposant aucun dogme à la brume sublime,
Ne poursuivant dans l'air, dans l'onde et dans le feu
Aucune forme humaine ou terrestre de Dieu;
Es-tu l'homme qui cherche et l'esprit qui s'envole?
Alors il te faut mieux qu'un maître, qu'une école,
Et qu'un missel, fardeau du lutrin vermoulu.
Il te faut le concret et l'abstrait, l'absolu,
L'infini sans cadrans, sans horloges, sans montres,
Sans compas, sans boussole, et les grandes rencontres
De la nuit où l'on sent passer les inconnus;
Il te faut les vents noirs, des profondeurs venus,
Qui dispersent dans l'ombre on ne sait quels messages.

Mais n'attends pas du gouffre où s'effacent les âges,
N'attends pas du grand Tout, farouche, illimité,
Où flotte l'invisible, où, dans l'obscurité,
L'aile des tourbillons heurte l'aile des aigles,
Une explication de Dieu selon les règles,
Ni que, pour contenter ton pauvre esprit courbé,
L'être va te prouver l'être par A plus B.
Si tu veux que l'ensemble étoilé te démontre
Un dogme, en débattant les raisons pour et contre,
Comme ferait Sanchez commentant Loyola,
La Nuit ne monte point dans cette chaire-là.
Ne confonds pas l'abîme avec un clerc; distingue
Entre Oxford et la nuit, entre l'aube et Gœttingue.
Les théologiens, les universités,
Les lourds in-folio doctement feuilletés,
Sont une chose, et l'ombre immense en est une autre.
De quelle vérité le gouffre est-il l'apôtre?
Tâche de le savoir; mais n'en espère point

Un cours de faculté suivi de point en point.
La lumière dévore et le collège broute;
L'enseignement d'en haut ne suit pas l'humble route
Par où passe en boitant l'enseignement d'en bas;
Le mystère a ses lois, la Sorbonne a ses bâts;
La science de l'Être, âpre, escarpée, ardue,
Aire idéale où fuit la pensée éperdue,
L'algèbre du grand Tout, le problème absolu,
Noir livre de la nuit où le rêve a seul lu,
Je ne te cache pas qu'il se peut qu'on l'apprenne
Dans la profondeur bleue, ineffable et sereine,
Ou dans la pâle horreur des brouillards infernaux,
Autrement qu'à Bologne au collège Albornoz.
Vois! c'est l'empyrée; aube, éther, sans bords, sans voiles,
Avec sa plénitude effroyable d'étoiles,
Étalant ses azurs au bleu jamais terni,
Espèces de cristaux vagues de l'infini.
Qu'est-ce que tu vas faire en ce cosmos sans terme,
Plus terrible s'il s'ouvre encor que s'il se ferme?
Comment ton frêle esprit se comportera-t-il
Dans ce sombre océan du grand et du subtil?
A qui parleras-tu dans ce milieu tragique?
Tout ton savoir humain, ta raison, ta logique,
Ne vont-ils pas se rompre en angles plus confus
Que les coudes du chêne au fond des bois touffus?
Dis, que vont devenir, homme, tes syllogismes
Quand ils rencontreront l'énormité des prismes?
Pourras-tu supporter l'immense brisement
De l'idéal, du vrai, du jour, du firmament?

Savoir fut de tout temps la démence des sages.
Osiris consultait l'abîme; des visages
Y viennent effarer les prophètes vaincus;
Mars inspirait Solon et Pallas Zaleucus;
Numa cherchait la nymphe en sa grotte enchantée;
Minos questionnait Zéus sur le Dictée;
Lycurgue allait à Delphe écouter Apollon.

Tout cela, c'est le gouffre; et l'obscur aquilon
Mêle au même brouillard tous ces pâles fantômes.
Tout cela, c'est la fuite immense des atomes;
C'est le doute.

Le doute, hélas! Sur cette mer,
Où tous les vents, le chaud, le froid, l'impur, l'amer,
Épuisent les fureurs de leurs rauques poitrines,
Apparaît l'archipel ténébreux des doctrines;
Sommets qui sont des ports s'ils ne sont des écueils.
Là se dressent Vésale entr'ouvrant des cercueils,
Socrate lumineux, Zénon dans un jour triste,
Pyrrhon vague, et si noir qu'on ne sait s'il existe,
Les sept sages, pareils aux Cyclades, couverts
De nuages, de flots, de brumes et d'hivers,
Swift, Rabelais, Montaigne, Herder, Kant en détresse,
Hegel sombre, et, là-bas, cette cime, Lucrèce.

Les plus mornes, ce sont les rieurs. Avoir ri,
Ce n'est pas contre l'ombre étoilée un abri;
Cela ne construit pas un toit sur notre tête
Contre l'Être, sinistre et splendide tempête;
Cela n'empêche pas les monts d'être debout;
Cela ne fait pas taire un Vésuve qui bout,
Ni les clairons de l'ombre aux bouches des borées;
Cela n'empêche pas les mers démesurées
D'offrir on ne sait quels hommages écumants
A la pâle planète au fond des firmaments;
Rire, cela ne peut déconcerter la rose
Qui s'ouvre en juin, ayant pour devoir d'être éclose;
Fermer l'œil et crier : je ne veux pas les voir!
Cela n'empêche pas les rayons de pleuvoir.
Riez. Soit. L'Inconnu derrière sa muraille
Ne s'inquiète pas de Lucien qui raille;
Ni les eaux, ni les champs, ni les fleurs, ni les blés,
Ni les forêts, ne sont d'un sarcasme troublés;
L'invisible cocher des sept astres du pôle

Ne baisse pas le front, ne tourne pas l'épaule,
En poussant au zénith l'effrayant chariot,
Pour voir ce que Voltaire écrit à Thieriot.
Les rieurs sont-ils sûrs de leur rire? Leur style
Élide volontiers Dieu, syllabe inutile;
Du vieux surplis du prêtre ils chiffonnent l'empois;
Mais que veulent-ils? Faire aux croyants contrepoids.
Est-ce tout? A quoi bon? Quel choix dans la nuit noire!
Le hasard de nier ou le hasard de croire!
Que sert, dans cette énigme où l'homme est enfoui,
De balbutier Non parce qu'on bégaye Oui?

Donc, esprit, prends ton vol, si tu te sens des ailes.
Mais, homme, quel que soit l'éclair de tes prunelles,
N'espère pas, si haut que ton âme ait monté,
T'envoler au delà de ton humanité.
Va! mais, songes-y bien, nul ne sort de sa sphère.
L'Être en qui tout se fond, mais de qui tout diffère,
A fait les régions pour qu'on s'y renfermât;
Et l'oiseau le plus libre a pour cage un climat.

II

PHILOSOPHIE.

*

Homme, qu'est-ce que c'est que tes cérémonies
Misérables, devant les choses infinies?
A quoi bon tes pæans, tes chants, tes hosannas?
Pourquoi, n'ayant pas plus de jours que tu n'en as,
Prier au pied d'un tas d'autels contradictoires?
Quelle manie, atome en proie aux purgatoires,
As-tu d'interpeller les cieux? et quel besoin
De prendre l'invisible et l'obscur à témoin?
Crois-tu féconder l'Ombre en y semant des rites,
Des formules de nuit sur du brouillard transcrites?
T'imagines-tu donc, être aux songes bornés,
Que, lorsqu'avec tes yeux, tes oreilles, ton nez,
Tu bâtis un fétiche ayant ta ressemblance,
En t'adressant au vide insondable, au silence,
Au mystère, à l'horreur, tu les amèneras
A lui faire des pieds quand tu lui fais des bras?
Te figures-tu pas que le gouffre, où Socrate,
Les druides d'Armor, les mages de l'Euphrate,
Jean de Pathmos, et Dante, et Thalès ont frémi,
Entrera pour sa part, et de compte à demi,
Dans la formation de quelque être inutile
Que la réalité de toutes parts mutile?
Quiconque, apôtre, augure, ou barde au large front,
Forge un Dieu de son mieux et l'offre au ciel profond,
N'aperçoit que la brume et la noirceur confuse
Du firmament sinistre et calme, qui refuse;
L'homme a beau présenter un Dieu, prémédité

Dans son aveuglement et dans sa surdité,
Que ce Dieu soit indou, payen, grec ou biblique,
L'Ombre ne donne pas à l'homme la réplique;
Sans écho, sans qu'un signe ait paru dans l'éther,
L'Être a vu par Orphée enfanter Jupiter,
Allah par Mahomet, Jéhovah par Moïse;
La négation triste est dans le vide assise;
Le prêtre par l'abîme est toujours éconduit;
L'immobilité grave et morne de la nuit
Suffit au Tout lugubre, et le gouffre n'invente
Aucune idole, ayant l'éternelle épouvante.

Ah! tu montes vers l'ombre avec un Dieu tout fait.
Que Dieu soit. Ton néant de grandeur le revêt;
Ta nuit lui pose au front l'aurore éblouissante;
Puis au-dessous de lui tu mets une descente
D'anges, d'êtres ayant l'azur pour point d'appui,
Décroissant jusqu'à toi, puis croissant jusqu'à lui.
Il te faut ta série allant du ciel à terre;
Tu veux d'un seul regard embrasser le mystère,
Voir le point d'arrivée et le point de départ;
Tu veux dire : voici la moitié, puis le quart;
Compter les échelons; tu rêves ce quadrille :
Dieu, puis l'archange, et l'homme en regard du mandrille.
Eh bien, non. Tout n'est qu'Un. Sache, ô sombre écolier,
Qu'on ne monte pas Dieu comme ton escalier;
Il est dans une ruche aussi bien que dans Rome;
Le ver n'est pas plus loin de l'infini que l'homme.

Nous autres les songeurs que dévorent la faim
Et la soif de connaître, et qui, sans peur, sans fin,
Creusons l'éternité formidable et candide,
Du côté noir, ainsi que du côté splendide
Où l'on voit tant de vie et de flamme abonder,
Nous avons beau guetter, contempler, regarder,
Observer, épier, jamais nous n'aperçûmes
Pas plus ce que tu crois que ce que tu présumes.

Connaître à fond Celui qui Vit, ses attributs,
Son essence, sa loi, son pouvoir, — de tels buts
Sont plus hauts que l'effort de l'homme qui trépasse.
Les invisibles sont. Ils emplissent l'espace,
Ils peuplent la lumière, ils parlent dans les bruits,
Mais ne ressemblent point à ce que tu construis.

Renonce à fatiguer le réel de tes songes;
L'Ombre, en bas comme en haut, repousse tes mensonges;
Le tonnerre n'est pas l'ami ni l'ennemi
De ton Dieu que ne hait ni n'aime la fourmi;
Quand ta dévotion dresse un temple et s'y mure,
L'ouragan en ricane et l'abeille en murmure;
Tu n'es pas moins raillé du nain que du géant;
Tes dragons sont d'airain, tes dieux sont de néant;
Tu peux les ciseler, mais non les faire vivre;
L'oiseau craint le serpent et perche sur ta guivre;
Sculpte tes déités! dans leurs yeux de granit
Le vautour fait sa fiente et le crapaud son nid!

Toi-même tu rirais, si tu pouvais connaître
A quel point tu ne peux, homme, rien faire naître,
Rien construire en dehors des formes que tu vois;
A quel point tous tes arts, travaillant à la fois,
Tes peintres, tes sculpteurs, sont nuls pour rien produire
Hors du cercle où tu vois un jour pâle te luire;
Jusqu'où sont puérils tes rêves délirants;
Quelle est, pour inventer, l'enfance des plus grands;
Combien est infécond Rembrandt, et dans quel lange
Sont encor Phidias, Rubens et Michel-Ange!
La nature, l'aïeule aux mille sombres voix
Rugissantes parmi les antres et les bois,
La nourrice des loups, des ours et des panthères,
A des dessous profonds peuplés de noirs mystères
Qui te feraient pâlir si tu les pénétrais,
Et, dans l'énormité des eaux et des forêts,
Riche en monstres, n'a pas besoin de tes chimères.

Crois-tu pas qu'épousant tes songes éphémères,
Elle accepte ton hydre ou ta licorne, ayant
Son tigre, son lion au regard flamboyant,
Et son hippopotame horrible, et qu'elle abdique
Son grand aigle des monts pour ton aigle héraldique?
Ah! pauvre homme inutile et fou sous le ciel bleu,
Tu ne peux faire un monstre et tu veux faire un Dieu!

★

Et puis quand tu l'auras, fort bien, que tu lui fasses
Deux sexes comme à Fô, comme à Janus deux faces,
Que tu l'ornes d'un tas de titres et de noms,
Le voilà sur ses pieds, c'est Dieu, nous le tenons,
Où le mettre? En quel gouffre, homme? ou dans quelle sphère?
Perceras-tu, toi l'homme, un trou dans la lumière
Pour y loger ce Dieu que ton esprit forma
D'un peu de Jupiter et d'un peu de Brahma?
Ce Zéus, cet Allah, ce Pan, que tu fabriques
Avec tes passions féroces et lubriques,
Comment le mettras-tu dans les astres? Quel clou
Prendras-tu pour clouer au fond des cieux Vishnou?
Fusses-tu secondé d'Alcée et de Terpandre,
Dis, comment feras-tu pour fixer, pour suspendre,
Et pour faire tenir Érigone aux seins nus,
Érynnis, Astarté, Bellone, la Vénus,
Ces buveuses de sang et ces prostituées,
Dans la façade énorme et pâle des nuées!

★

Ah! noir vivant, tu veux un Dieu! Qu'en feras-tu?
Auras-tu moins d'orgueil, homme, et plus de vertu?
Embrasseras-tu l'homme? aimeras-tu ton frère?
Deviendras-tu flambeau? briseras-tu la guerre,

Ce vieux glaive éternel d'où dégoutte le sang?
Dis, jetteras-tu moins de pierres en passant
Aux penseurs, aux héros, aux martyrs, aux apôtres?
Laisseras-tu, devant l'affliction des autres,
Entrer la pitié blanche et douce dans ton cœur?
Seras-tu plus pensif, plus grave et moins moqueur,
Surtout pour les déchus et pour les incurables?
Seras-tu moins hautain devant les misérables,
Plus doux pour l'insensé qu'entraînent ses penchants,
Moins grand pour les petits et meilleur aux méchants?
Réponds, mêleras-tu, dis, un peu de tendresse,
Ô juste, à ta justice, ô sage, à ta sagesse?
Feras-tu grâce au monstre en pleurs, et seras-tu
Un Abel moins altier pour Caïn abattu?
Et, si tu n'es qu'un monstre et qu'un Caïn toi-même,
Viendras-tu t'effarer à la lueur suprême,
Et te prosterner, pâle, heureux, épouvanté,
Sous la prodigieuse et clémente clarté?
Un Dieu tient de la place, homme, dans une sphère.
Avant d'en vouloir un, il faut savoir qu'en faire.
Un Dieu, quand ce n'est pas un port, c'est un péril.
Ah! la plupart du temps, sénile et puéril,
Importunant les cieux, livide solitude,
Tu veux un Dieu, de peur d'en perdre l'habitude,
Parce que du passé tu subis l'ascendant,
Tu veux un Dieu, pour rien, pour faire, en attendant
Que ton cadavre tombe au sépulcre et pourrisse,
Ce que ton père a fait, ce qu'a fait ta nourrice,
Par ennui, pour sentir sur ta tête un patron,
Pour avoir quelque chose à mettre en ton juron.

*

Enfin te rends-tu compte un peu du vaste rêve
Où ton destin commence, où ton destin s'achève,
Qu'on nomme l'univers, et qui flotte infini?

En vois-tu le côté fatal, blessé, puni?
Le lait coule, et le sang aussi; l'esprit s'effraie.
Sous la grande mamelle on voit la grande plaie.
Lucine pleure ayant devant elle Atropos.
Hélas! hélas! s'il est quelqu'un qui, sans repos,
Crée, engendre et produit, homme, il est quelque chose
Qui sans trêve détruit, dévore et décompose,
Ce fileur ne fait rien que pour ce déchireur.

Les êtres sont épars dans l'indicible horreur.
L'ombre en étouffe plus que le jour n'en anime.
La lumière s'épuise à traverser l'abîme;
Les rayons dans l'éther s'enfoncent éperdus;
L'obscurité, vers qui tous les bras sont tendus,
Livide, est toujours là qui fait la nuit, et creuse
Ce trou pour engloutir la clarté généreuse;
Quoi que fasse l'étoile et l'aube à l'horizon,
Tout n'est qu'une malsaine et nocturne prison;
Malgré le vaste effort de l'aurore, tout souffre;
Quelle épaisseur de nuit ne faut-il pas au gouffre
Pour amortir la flèche énorme du soleil!
Eh bien, vois! Mars est noir; Saturne est-il vermeil?
Les azurs sont brumeux, les planètes sont pâles.
Quant à ton globe à toi, des pleurs, des cris, des râles.
Ta sphère a-t-elle un Dieu? S'il existe, il dément
Sans cesse la beauté, l'astre, le firmament;
Que ce Dieu donne un chant aux oiseaux, qu'il revête
Le rossignol de joie et d'amour la fauvette,
Qu'importe s'il les fait guetter par l'épervier!
Soi-même s'abhorrer, soi-même s'envier,
Telle est l'obscure loi de l'être lamentable.
Ton affreux ciel mugit comme un bœuf dans l'étable;
Quant au genre humain, vois!

Esclaves et bourreaux,
Vil tas de cendre ayant pour tisons les héros,
Paille éteinte d'un souffle et d'un souffle allumée,

Foule qu'on voit passer et dans de la fumée
Fuir après qu'on l'a vue un instant se mouvoir!
A peine en reste-t-il quelque chose de noir.
Ses chefs n'ont pas de but, ses dieux n'ont pas de norme;
Rien que pour les nommer, son histoire est difforme;
Les canons remplaçant les chars armés de faulx,
Des trônes, des bûchers, d'affreux arcs triomphaux,
Des profils de césars équestres sous des porches,
De toutes ses lueurs l'homme faisant des torches,
Un reflux d'ombre après un flux de liberté,
De la haine et du bruit, voilà l'humanité.
La vie est de la nuit, la mort seule est lucide;
La science aboutit à l'âme suicide;
Tout ment; et les esprits se blessent aux scalpels.
Les sens à la raison font d'obscènes appels;
Sur la chair croît le vice, infâme parasite;
Le mal tente l'esprit, l'esprit tremblant hésite.
La conscience est là pour régler ces débats?
Soit. Mais a-t-elle peur? pourquoi parler si bas?
Vois ton indignité, dont tu fais ta victoire.
Est-il, bien que le ciel ait aussi sa nuit noire,
Un coin du firmament, d'ombre ou d'azur baigné,
Qui ne jette sur l'homme un regard indigné?
Est-il une vertu que l'homme dans ses doutes
N'ait flétrie ou niée? Interroge-les toutes.
Demande au dévouement, au courage, à l'amour,
Ce qu'ils pensent de l'homme, âpre et vil tour à tour.
La justice en a peur quand elle voit sa toge.
Questionne sur lui la sagesse; interroge
La faiseuse d'ingrats, la mère au sein mordu,
La bonté. Le devoir est un flambeau perdu.
Qui grandit soudain penche, et qui naît périclite.
Ô vivants, Démocrite aussi bien qu'Héraclite,
Rabelais comme Job, Timon comme Pangloss,
Tout s'écroule en chimère ou se fond en sanglots.

Là, des pôles tombeaux; ici, des déserts mornes

IMPRIMERIE NATIONALE.

Où rôdent le bubale et la vipère à cornes,
Où le soleil emplit de venin les buissons,
Où la lumière sert à faire des poisons.
Le soir, comme un mourant les horizons blêmissent;
Ce globe, couvert d'eaux et d'arbres qui frémissent,
Entrecoupe on ne sait quels cris et quels abois
Dans un balancement de vagues et de bois.
Tout menace et tout tremble; et la mer accoutume
La terre misérable à l'immense amertume.
Homme, ton univers a l'air d'être inquiet.
Devant qui? Tout s'enfuit. Le jour craint, la nuit hait.
L'être est un bloc confus de masques et de bouches
Mêlés lugubrement dans des effrois farouches;
Comme deux oiseaux noirs sans fin se poursuivant
L'éclair étreint la nuit dans la fuite du vent,
Et la nature entr'ouvre au fond de ces alarmes
Son œil mystérieux, noyé de sombres larmes.
L'être est morne, odieux à sonder, triste à voir.
De là les battements d'aile du désespoir.

*

Tu dis : — Je vois le mal et je veux le remède.
Je cherche le levier, et je suis Archimède. —
Le remède est ceci : Fais le bien. Le levier,
Le voici : Tout aimer et ne rien envier.
Homme, veux-tu trouver le vrai? cherche le juste.

*

Mais quant au dogme, neuf et jeune, ou vieux et fruste,
Quant aux saints fabliaux, quant aux religions
Inoculant l'erreur dans leurs contagions,
Semant les fictions, les terreurs, les présages,
Quant à tous ces docteurs, à ces essaims de sages

Qui vont l'un maudissant ce que l'autre a béni,
Qui, volant, bourdonnant, harcelant l'infini,
Feraient abriter Dieu sous une moustiquaire,
Quant au daïri roi, quant au pape vicaire,
Quant à tous ces korans que chaque âge inventa,
Edda, Véda, Talmud, King ou Zend-Avesta,
Ce n'est qu'une confuse et perverse mêlée;
En les étudiant, ô pauvre âme aveuglée,
Tu n'apprendras pas plus le réel qu'en cherchant
A composer, avec des insultes, un chant!

Et qu'importe, après tout, que l'homme prie ou croie;
Qu'avec son propre songe, inepte, il se foudroie;
Qu'il adore le Tout informe, ou l'esprit pur,
Une statue en bronze ou bien un pan d'azur;
Que l'homme au ciel s'égare ou qu'il se fanatise
Avec la fauve odeur des bûchers qu'il attise;
Que sa religion ait des pieds et des mains
Et des sens, et se livre aux appétits humains,
Ou soit vapeur, fumée, ombre; que dans l'église
Son Dieu se pétrifie ou se volatilise;
Que l'homme, impur, s'aveugle à suivre n'importe où
Tantôt l'abstraction, tantôt le manitou;
Que ce soit la chandelle ou l'astre qu'il contemple;
Qu'il adore une idée ou qu'il adore un temple;
Que, croyant voir des dieux, au fond des bois épais,
Il nomme Argès l'éclair, la foudre Stéropès;
Que, l'un couché dans l'or, l'autre nu sur des nattes,
Le nègre ait ses tabous et César ses pénates;
Que le flamine encense en chlamyde de lin
Le morne Olympien, le noir Capitolin;
Qu'on ait un Dieu hantant l'alcôve impériale,
Un pour le sénateur, un pour le curiale;
Que les dieux soient divers et mesurés aux rangs,
Pour l'esclave petits et pour le maître grands;
Qu'en l'honneur d'un Indra quelconque, le brahmine
Se laisse dévorer vivant par la vermine;

Qu'on se damne en carême à manger du jambon;
Que pour faire un saint Pierre un Jupiter soit bon,
Et que la foule, au fond des hautes basiliques,
Use un orteil payen de baisers catholiques,
Si bien qu'un vieux Très-Haut ressert et se revend,
Et qu'avec un dieu mort on bâcle un saint vivant;
Qu'ainsi qu'un terre-neuve attaque un boule-dogue,
La mosquée en fureur morde la synagogue;
Que Rome ait en dédain Moscou; que Borgia
Soit pour la Vierge et non pour la Panagia;
Que les frontons sacrés changent d'hiéroglyphe;
Que le blanc d'Hildebrand soit le noir de Caïphe;
Que l'homme à Mahomet donne un dôme écrasé,
A Notre-Dame un chœur fait en bois menuisé,
Au grand éléphant blanc un éventail de plumes;
Qu'il ait ses dieux brochés en plusieurs gros volumes;
Qu'il discute si c'est le Pinde, âpre coteau,
Qui vit l'hydre déesse, Amphitrite Céto,
Sortir de la mer bleue et triste, ou si l'Élide
La première aperçut l'effroyable annélide;
Qu'il donne Thèbe aux sphinx et Tyr aux belzébuths;
Qu'il appelle le jour Adonis ou Phébus;
Qu'il écoute de Pan les invisibles flûtes;
Qu'il bâtisse un cromlech avec des pierres brutes,
Ou fasse à Phidias sculpter le Parthénon;
Qu'il juche Dieu sur l'aigle ou bien sur un ânon;
Qu'il serve le Baal avec la Baaltide;
Qu'il soit évêque, et propre, ou derviche, et fétide,
Vil caloyer barbu, beau diacre tonsuré,
Très révérend ministre ou monsieur le curé;
Que la sottise autour du mensonge se groupe;
Que le meilleur orfèvre, avec sa bonne loupe,
Ne puisse distinguer les dieux vrais des dieux faux;
Que le rêve ait Endor, que la chair ait Paphos;
Qu'avant de croire en Dieu, le genre humain le crée;
Que sous la pression de la crainte sacrée,
Que, sous la pesanteur des vagues régions,

Les superstitions et les religions
Sortent de son esprit comme l'eau des éponges;
Que, sans savoir pourquoi, dans un noir tas de songes,
Il choisisse tel dogme ou tel autre; qu'en bloc,
Acceptant Irmensul, il rejette Moloch;
Qu'il adopte une idole infâme et s'en entiche,
Faisant le délicat pour quelque autre fétiche;
Que, sur Dieu, pour savoir s'il est de bonne humeur,
Il consulte le vent ou le flot en rumeur,
Ou la flamme, ou l'oiseau planant dans les tempêtes;
Qu'il nourrisse ce Dieu de la viande des bêtes,
De gâteaux sans levain ou de pain trois fois cuit,
Qu'est-ce que cela fait, homme, au puits de la nuit?
Qu'est-ce que cela fait au précipice énorme,
Où la vie en de l'ombre et du vent se transforme,
Où le songeur hagard n'aperçoit vaguement
Qu'un incommensurable et sombre écroulement,
Où le jour, blêmissant dans les vides sans bornes,
Meurt dans l'aveuglement des immensités mornes!

Invente, si tu veux, toi, ta doctrine aussi,
Et quand tu l'auras faite et construite, crois-y;
Combine, tu le peux, d'autres idolâtries.

Après ces tourbillons de croyances flétries,
Après ces larves, Bel, Ammon, Janus, Rhéa,
Osiris, Odin, Thor, que la guerre créa,
Ces enfers, ces édens, ces cieux, ces rêveries,
Et les houris donnant la main aux walkyries,
Homme, après le dieu bœuf, après le dieu dragon,
Après Chronos, après Magog, après Dagon,
Apportés, remportés par les nuits grandissantes,
Qu'importe à l'infini livide que tu sentes
Une religion de plus, flottant au bord
De tout ce que tu fais dans la brume du sort,
Promener sur ton front son souffle de fantôme,
Et, dans l'ombre sans forme, où tu rêves un dôme,

Dans le ciel, plus menteur et plus noir que la mer,
Un Dieu de plus passer sur le poil de ta chair!

*

Toute religion, homme, est un exemplaire
De l'impuissance ayant pour appui la colère.

Toute religion est un avortement
Du rêve humain devant l'être et le firmament;
Le dogme, quel qu'il soit, juif ou grec, rapetisse
A sa taille le vrai, l'idéal, la justice,
La lumière, l'azur, l'abîme, l'unité;
Il coupe l'absolu sur sa brièveté;
Tous les cultes ne sont, à Memphis comme à Rome,
Que des réductions de l'éternel sur l'homme,
Fragments d'indivisible, ombres de la clarté,
Masques de l'infini pris sur l'humanité.
Leur tonnerre est un bras qui lance un dard de soufre;
Leur cercle n'admet pas l'immensité; leur gouffre
Est comblé d'un Odin ou d'un Adonaï.

Eh bien, penseurs, niez Olympe et Sinaï;
Au lieu de ce vain ciel, qui sur un mont s'appuie,
Et d'Éole trouant les outres de la pluie,
Et des quatre chevaux d'Apollon hennissant
De joie et de fureur vers la nuit qui descend;
Au lieu de ces palais de nuage et de flammes
Où flottent, transparents, des dieux hommes et femmes,
Où, les foudres au poing, rôdent tous ces fléaux
Que l'homme appelle Allah, Sabaoth, Fô, Théos;
Au lieu de l'éléphant pontifical qui groupe
Sur sa tête les cieux et l'enfer sur sa croupe;
Au lieu de cette mer du désert ténébreux
Qui laisse fuir Moïse et passer les hébreux
Entre ses flots ainsi qu'entre deux murs de verre;

Au lieu de cette lune étrange du Calvaire,
Toute rouge du sang que Jésus a sué;
Au lieu du faux soleil qu'arrête Josué,
Et de l'eau sur laquelle un Christ étoilé marche,
Montrez aux bonzes noirs, gardant le temple et l'arche,
Quoi? la Réalité, ce prodige inouï,
La lumière, ce vaste aspect épanoui,
La mort créant la vie, et transformant la tombe
En crèche où fait son nid l'âme, cette colombe,
Le miracle des gaz, des forces, des aimants,
L'infini ténébreux, plein d'éblouissements,
L'ombre ayant des soleils plus que la mer n'a d'ondes;
La confrontation formidable des mondes,
L'étoile, astre central, et la terre tournant,
L'homme, atome perdu dans ce tout rayonnant;
Les comètes, les feux, les souffles, les bolides,
Les sphères tourbillons et les globes solides,
Les univers sans fin, splendides visions,
Et les créations et les créations;
Montrez les profondeurs saintes; montrez aux prêtres
Les abîmes de vie et les océans d'êtres,
Vous les verrez crier : Cela n'est pas! horreur!
Vous verrez se ruer les cultes en fureur,
Payens, sur Hicétas, chrétiens, sur Galilée,
Et l'autel tressaillir sur la terre ébranlée,
Et les pâles docteurs frémir dans le saint lieu,
Et les religions reculer devant Dieu.

*

Fanatismes! terreurs! la fable est sur les hommes!
Sur tous ces yeux fermés faisant de sombres sommes
Quel rêve! quel monceau d'olympes insensés!
Que d'effroi! que d'enfer!

Assez, prêtres! assez!

La bacchante au flanc nu rit dans le bois infâme;
L'indou qui saigne et pend aux crocs de fer se pâme;
La mère, avec la chair de son enfant, nourrit
Le dieu-fournaise aux dents de feu, Baal-Bérith;
Ici, temple à la Nuit; là, temple à la Famine;
Le cheval de l'iman de la Mecque chemine
Sur des hommes couchés à terre, qui lui font
Un fumier de leur âme, un pavé de leur front;
La Chine donne aux mœurs, aux arts, aux lois, aux codes,
La forme monstrueuse et folle des pagodes.
Que d'hommes ont vécu sans jamais être nés!

Et ceux-ci, ces croyants épris et forcenés
Sur qui le sphinx romain pose ses larges griffes,
Que d'affreux hommes dieux, qu'ils appellent pontifes,
Courbent sous leur vil sceptre, infaillible, accepté,
Insolent pour l'azur et pour l'éternité,
Oh! les infortunés! est-il rien de plus triste
Que leur sinistre foi dans la Rome papiste!
Rome, charnier sous l'aigle, est, sous la croix, bazar.
Quel est le plus hideux de Pierre ou de César?
Rome a l'un après l'autre. Épouvantable liste!
Ce vampire, c'est Jean; ce spectre, c'est Caliste;
Boniface a des fils de ses nièces; Urbain
Fait saigner et mourir cinq prêtres dans leur bain;
Borgia dans Gomorrhe y serait une tache;
Grégoire tient la torche et Sixte tient la hache;
Félix est un désastre et Simplicius ment;
Cet Innocent brûlait les hommes, ce Clément
Les massacrait, ce Pie est un vendeur du temple;
Jule est l'épouvantail comme Christ est l'exemple;
Toutes les passions se tenant par la main,
Toute la turpitude et tout l'orgueil humain
Se donnent rendez-vous dans la ville éternelle;
Tout vient là, dol, parjure, impureté charnelle,
Tous les forfaits connus et tous les inconnus,

Tous les crimes masqués et tous les vices nus;
Rome appelle à son lit tous ces passants infâmes;
Rome, l'entremetteuse et la marchande d'âmes,
Rit, et se prostitue, une tiare au front;
Et, tandis que Brutus tressaille de l'affront
Et que Trajan frémit sur sa haute colonne,
Eux, ces fous, se livrant à cette Babylone,
Chantent, et, croyant voir la céleste Sion,
D'elle ils adorent tout, fraude, inquisition,
La luxure, l'horreur, le bûcher, le massacre,
Et les saints qu'elle fait et les rois qu'elle sacre,
Et, l'extase au cœur, fiers du joug, captifs, amants,
Ils respirent l'odeur de ses vomissements!

Et dire que la terre est tout entière en proie
Aux affirmations de ces prêtres sans joie,
Sans pitié, sans bonté, sans flambeau, sans raison,
Dont l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon!

III

RIEN.

*

Mais quelqu'un me vient-il en aide, ô nuit farouche?
J'écoutais, j'entendis. Ombre obscure! Une bouche
Parlait, et dégageait de la brume en parlant.

— «La croyance est une hydre et vous ronge le flanc.
Niez tout. O vivants, l'atome sort, puis rentre.
Pas de ciel, pas d'enfer. L'ombre éparse. Aucun centre.
Rien n'existe en deçà, rien n'existe au delà.
Tout meurt. Dormez.»

Ainsi l'étrange voix parla.

Ô nuit! qu'est-ce que c'est que cet auxiliaire?
Mais écoutons. La voix poursuit.

«Ô fourmilière,
Ô foule, ô genre humain! L'homme flotte, et c'est tout.
Cette apparence d'être est un moment debout;
Il palpite le temps d'être inique, funeste,
Méchant, obscène, aveugle; et qu'est-ce qu'il en reste?
La terre le reprend et dit : A-t-il été?
Et la terre elle-même est-elle? Ô cécité!
Ténèbres! Vous nommez ces feux follets des âmes?
C'est du néant. Passant, qu'est-ce que tu réclames?

«Homme, tu n'as à toi que l'heure où tu te meus,
Triste ou gai, sage ou fou, dans l'affreux tout brumeux!

Goutte d'eau, quand la mer s'ouvre, à quoi bon la lutte?
Prends ce que ton destin a de clair, la minute,
Avril quand il sourit, la fleur quand elle éclôt.
Laisse au gouffre éternel rouler l'éternel flot.
Vis, meurs.

«Tu veux un Dieu, toi l'homme, afin d'en être.
Si tu veux l'infini, c'est pour y reparaître.
Quoi! vivre avant la vie et vivre après la mort!
Traverser toute l'ombre immense avec ton sort!
Que ce cosmos, couvert du voile babélique,
De ton moi misérable à jamais se complique!
Que tout ce que régit l'inconcevable loi
Soit nécessairement un composé de toi!
Que tu n'en puisses point être absent! que tu fasses,
Toujours vivant, le fond de toutes ces surfaces!
Que jamais l'être humain, rayé, clos, aboli,
Ne s'appelle trépas et ne se nomme oubli!
Quoi! ce qu'a reçu l'homme, il ne doit pas le rendre!
Il est; donc il sera! Quoi! l'homme, cette cendre
Sur qui le vent de vie obscurément souffla,
Être quelqu'un! Quel rêve absurde fais-tu là!
Ce monde est-il? Qui sait? N'est-il pas? C'est possible.
Tout flotte. Le certain n'est pas dans le visible.
Mais toi, fourmi, ciron, grain de poussière, avoir
Une place quelconque en ce grand chaos noir!
Vain songe du néant dont ton orgueil est dupe,
Vas-tu croire qu'un Dieu — s'il existe — s'occupe
De toi, larve! et qu'il veille et médite, agité
Par l'éphémère au fond de son éternité!

«Matière ou pur esprit, bloc sourd ou dieu sublime,
Le monde, quel qu'il soit, c'est ce qui dans l'abîme
N'a pas dû commencer et ne doit pas finir.
Quelle prétention as-tu d'appartenir
A l'unité suprême et d'en faire partie,
Toi, fuite! toi monade en naissant engloutie,

Qui jettes sur le gouffre un regard insensé,
Et qui meurs quand le cri de ta vie est poussé!

«Ah! triste Adam, flocon qui fonds presque avant d'être,
Lugubre humanité, n'est-ce pas trop de naître?
N'est-ce pas trop d'avoir à vivre, en vérité,
Ô morne genre humain, bref, rapide, emporté!
Il ne te suffit pas, quoique ta fange souffre,
D'apparaître une fois dans la lueur du gouffre!
L'homme éternel, voilà ce que l'homme comprend.
Tu demandes au ciel, au grand ciel ignorant
Qui t'assourdit de foudre et t'aveugle d'étoiles,
Quel fil te noue, ô mouche, à ses énormes toiles,
Comment il tient à l'homme, et quel est ce lien?
Tu devrais te sentir pourtant tellement rien
Qu'avec ce vil néant que tu nommes ta sphère
Le ciel — en supposant qu'il soit — n'a rien à faire!
Tout ce qu'il peut cacher, couver ou contenir,
Est hors de toi, qui n'as qu'un soir pour avenir.
Ô le risible effort de rattacher ce dôme
De prodige, d'horreur et d'ombre, à ton atome!
Quel besoin as-tu donc d'être de l'univers?
Chair promise au tombeau, contente-toi des vers!

«Et d'ailleurs, à quoi bon avoir un personnage
Dans ce mystérieux et fatal engrenage?
A quoi bon être un pli dans ces flux et reflux
Qui font effort pour être et déjà ne sont plus?
A quoi bon être un chiffre et compter dans la foule
Qui n'est que de l'écume ajoutée à la houle?
Regarde : tout est vain, fuyant, triste, inouï.
Avant d'être apparu, tout est évanoui.
Ces groupes de soleils, de globes, de planètes,
Moins funèbres peut-être ou plus noirs que vous n'êtes;
Ce zodiaque obscur qui jamais ne finit
De descendre au nadir, de monter au zénith;
Ces Jupiters, ces Mars, ces Vénus, ces Saturnes,

Qui semblent des édens ou des bagnes nocturnes,
Et qu'on rêve peuplés d'anges ou de démons
D'après l'ombre que font sur leur face les monts;
Ces visions de cieux que rougit ou que dore
Tantôt le soir sanglant, tantôt la fauve aurore;
Ces lunes dont on voit l'épouvantable flanc;
Ces blêmes tourbillons, ces abîmes roulant
Des apparitions de mondes dans leurs vagues;
Cette succession de créations vagues
Qu'on aperçoit au fond des gouffres entr'ouverts;
Cet enchevêtrement d'astres et d'univers
Dont la série immense et pâle se dévide
Dans le ciel, dit Platon; Pyrrhon dit : dans le vide;
Spectres qui n'ont entre eux rien de commun, sinon
Qu'un chaînon traîne et tire à lui l'autre chaînon;
Ces constellations confusément tournées
Par la roue invisible et sombre des années,
Et qui te feraient peur si nous pénétrions
Jusqu'aux profonds azurs de leurs septentrions;
Ces masques effrayants d'une vie inconnue
Qu'entrevoit le songeur au delà de la nue;
Ces firmaments qu'on sonde et dont on n'est pas sûr;
L'aérolithe, errant en foule dans l'azur,
Plus nombreux que l'abeille au sommet de l'Hymète,
Le météore au vol furieux, la comète
Qui s'évade d'un ciel comme d'un cabanon,
Tous ces mondes ne sont que les formes sans nom
De l'obscurité vaste et morne des espaces;
Et que gagneras-tu, toi, pauvre esprit qui passes,
Quand tu mêleras l'homme, et son trouble, et son bruit,
A ces nœuds de fumée ondoyant dans la nuit?

« Dieu n'est pas. Nie et dors. Tu n'es pas responsable.
Ris de l'inaccessible, étant l'insaisissable.
Sois humble, pas de ciel. Pas d'enfer, sois content.
Fais ce que tu voudras. Personne ne t'attend.
J'ai dit. —»

★

Soit. Plus d'enfer. —

Mais rien après la vie,
Rien avant; la lueur des ténèbres suivie;
Tout ramené pour l'homme à l'instinct animal;
Le bien n'ayant pas plus raison contre le mal
Que le tropique n'a raison contre le pôle;
De Sade, triomphant, raillant Vincent de Paule;
Tout réduit à l'atome inerte, inconscient,
Sourd, tantôt tourmenteur et tantôt patient;
Tout dans les appétits et dans les épigastres;
Par l'aube, par le jour, par la nuit, par les astres,
Par l'univers, sur l'homme ouvert et refermé,
Socrate démenti, Lacenaire affirmé;
Pour tout dogme : — «Il n'est point de vertus ni de vices;
«Sois tigre, si tu peux. Pourvu que tu jouisses,
«Vis n'importe comment pour finir n'importe où»; —
Caligula le sage, Aristide le fou;
Jésus-Christ et Judas désagrégés ensemble,
Puis remêlés à l'ombre éternelle qui tremble,
Sans que l'atome, au fond de l'être où tout périt,
Sache s'il fut Judas ou s'il fut Jésus-Christ! —

Oui, c'est vrai, plus d'enfer, rêve hideux de Rome,
Plus d'affreux punisseur rôdant derrière l'homme.

Mais tout nivelant tout; je croyais, tu niais,
Qu'importe! l'honneur sot, le martyre niais;
Pas d'âme; pas de moi qui survive et qui dure;
L'infâme égalité de l'astre et de l'ordure;
La pourriture, ô deuil! reprenant tout Brutus;
C'est-à-dire pas plus d'astres que de vertus;
L'azur roulant, aux plis de ses ténébreux voiles,
Dans un spectre de ciel des fantômes d'étoiles! —

Oui, c'est vrai, plus de fourche au poing de Lucifer,
Plus d'éternel bûcher flamboyant, plus d'enfer.

Mais l'atome Attila, fatal, irresponsable,
Comme l'atome feu, comme l'atome sable,
Innocent, ne pouvant pas plus être accusé
Pour un peuple aboli, pour un monde écrasé
Que l'un d'éboulement et l'autre d'incendie;
Que Job râcle sa plaie et qu'Homère mendie,
Trimalcion les vaut, faisant un bon repas;
Marc-Aurèle? A quoi bon? Tibère? Pourquoi pas?
Néron, Trajan, ce n'est qu'une forme qui flotte;
Ce que vous nommez czar, tyran, bourreau, despote,
Mange de l'homme ainsi que vous mangez du pain;
Après? Pour le grand tout, qui vous permet la faim,
Un grain de blé mûr pèse autant que Caton libre;
Tout rentre dans l'immense et tranquille équilibre
Dès que le pain est mort et l'homme digéré.
Demain le dévorant sera le dévoré;
L'atome qui fut aigle, éperdu, fuira l'aile
De l'atome qui fut colombe ou tourterelle;
Les transformations du gouffre écraseront,
Roi, ce qui fut ton pied sous ce qui fut mon front;
L'agneau devenu loup teindra de sang sa griffe,
Et ce sera le tour de Christ d'être Caïphe,
Sans même que ce soit revanche et châtiment,
Nul n'ayant conscience en dehors du moment,
Le fil étant rompu d'un avatar à l'autre.
Qu'appelez-vous faux, vrai, droit ou devoir? L'apôtre,
Le bourreau, le héros, le traître, tout est vain.

Oh! que rien ne soit plus bon, grand, sacré, divin;
Que tout soit le hasard, l'ébauche, le décombre,
L'éclosion du pou dans les cheveux de l'ombre;
Que la création, ivre d'obscurité,
Soit idiote, et n'ait à son extrémité
Rien qu'on puisse nommer amour, raison, justice;

Qu'après avoir vomi, lugubre, elle engloutisse;
Et n'ait pour résultat, en souffrant, en créant,
Que de donner un peu de vermine au néant;
Qu'il ne soit pas prouvé que cette terre, en somme,
Sent la démangeaison de la vie et de l'homme;
Qu'il ne soit nulle part d'idéal, ni de loi;
Que tout soit sans réponse et demande pourquoi;
Que l'être, en supposant que l'abîme livide
Ne nous recrache pas ce mot sinistre et vide,
Se résolve, au milieu d'un vain frisson qui fuit,
En un fourmillement aveugle dans la nuit;
Que le fond noir de tout rampe, et soit quelque chose
Qui ne sait pas, qui luit sans jour, qui va sans cause,
Un hideux bloc abstrait, pas même une prison,
Une espèce de mort énorme, sans raison
Pour entrer dans la nuit, pour sortir de la tombe,
Un vague tournoiement de poussière qui tombe... —
Quoi! lorsqu'on s'est aimé, pleurs et cris superflus,
Ne jamais se revoir, jamais, jamais! ne plus
Se donner rendez-vous au delà de la vie!
Quoi! la petite tête éblouie et ravie,
L'enfant qui souriait et qui s'en est allé,
Mères, c'est de la nuit! cela s'est envolé!
Quoi! toi que j'aime, toi qui me fais de l'aurore,
Femme par qui je sens en moi l'archange éclore,
Quoi! le néant rira quand, pâle, je dirai :
— Attends-moi, je te suis, je viens, être adoré!
Prépare-moi ma place en ton lit solitaire! —
Quoi! le seul lieu qu'on ait besoin d'aimer sur terre
Et de sentir vivant, le tombeau, serait mort!
En présence des cieux, quoi! l'espérance a tort!
Le deuil qui tord mon cœur en exprime un mensonge!
Pas d'avenir! un vide où l'œil égaré plonge!
Fosse en la profondeur, linceul sur la hauteur!
Pour mouvement la vie et la mort pour moteur!
La cécité, tournant sans but sur elle-même,
Engendre la lumière, imposture suprême;

L'être inutilement s'élève et se détruit;
Le monde croule au gré d'une haleine de nuit;
Le vent est l'enveloppe obscure de la brume;
Pour s'éteindre à jamais un instant on s'allume;
Tout est l'horrible roue, et Rien le cabestan!...
Rien!

Oh! reprends ce Rien, gouffre, et rends-nous Satan!

IMPRIMERIE NATIONALE.

IV

DES VOIX.

Et j'entendais des voix au milieu des nuées;
Un divin chant d'extase, un noir bruit de huées
Passait.

UNE VOIX.

Le cheval doit être manichéen.
Arimane lui fait du mal, Ormus du bien;
Tout le jour, sous le fouet il est comme une cible,
Il sent derrière lui l'affreux maître invisible,
Le démon inconnu qui l'accable de coups;
Le soir, il voit un être empressé, bon et doux,
Qui lui donne à manger et qui lui donne à boire,
Met de la paille fraîche en sa litière noire,
Et tâche d'effacer le mal par le calmant,
Et le rude travail par le repos clément;
Quelqu'un le persécute, hélas! mais quelqu'un l'aime.
Et le cheval se dit : Ils sont deux. — C'est le même.

AUTRE VOIX.

L'instant de dénouer la chimère est venu;
La vie, inexprimable effort dans l'inconnu,
Est terminée, erreur, ou folie, ou bravade;
Et voici le moment fatal. L'âme s'évade,
L'homme expire. On a vu sur son logis tremblant
Planer l'ange Trépas, l'oiseau noir, l'oiseau blanc,
Corbeau pour les méchants et pour les bons colombe;
C'est fini. Maintenant, que devient dans la tombe
Le corps, ce compagnon auquel l'âme avait cru?
Attends un peu de temps. Cherche. Il a disparu.

Cherche. Il s'est dissipé. Cherche encor, fouille, creuse,
Et tâte avec la main sous cette voûte affreuse.
Que trouves-tu? Regarde. Est-ce cela? Oui. Non.
Qu'est-ce? Cela n'a plus de forme ni de nom;
C'est noir comme la nuit et vain comme la cendre;
C'est l'homme. Et si tu veux demain y redescendre,
Tu ne trouveras plus, dans ce hideux réduit,
Même ce peu de cendre et ce reste de nuit.

A peine est-il couché, débris dans les décombres,
Que les mille éléments, tous ces créanciers sombres,
Qui l'avaient pour un temps à l'âme concédé,
Redemandent ce corps par les vers seuls gardé;
Et chacun — car la vie a la mort pour domaine —
Prend ce qui lui revient dans cette argile humaine.
Tout atome, dans l'eau, dans la terre ou dans l'air,
Est un Shylock qui veut sa part de cette chair.
Ô nature sans fond! gouffre avare et rapace!
Partout, en haut, en bas, dans la nuit, dans l'espace,
Tout réclame à la fois, tout s'ouvre en même temps,
La pierre, le buisson, le miasme des étangs,
La poussière, la fleur, le vent, la flamme ardente;
Et, dans la profondeur des ténèbres pendante,
La matière dont l'homme était formé s'épand,
Et se cache, et, glissant, coulant, tombant, rampant,
Se hâte de crouler dans tous ces précipices.

Et, soit qu'elle ait là-haut trouvé les cieux propices,
Grâce au bien qu'elle a fait, au beau qu'elle a pensé,
Soit qu'ayant mal vécu, traînant un vil passé,
Elle ait vu se fermer devant elle l'aurore,
L'âme, envolée au fond de la mort sombre, ignore
Cette fuite rapide et sinistre du corps.

AUTRE VOIX.

J'entends les vivants rire; ils deviendront les morts.

AUTRE VOIX.

Alors que feront-ils?

AUTRE VOIX.

Rien.

AUTRE VOIX.

Tout.

AUTRE VOIX.

Passez, nuages.

AUTRE VOIX.

Tous vos azurs sont faux.

AUTRE VOIX.

Moins faux que vos orages.

AUTRE VOIX.

Oui, je te le redis, homme, malheur à toi
Si dans quelque docteur ton ignorance a foi!
Malheur à ton esprit s'il dit comme tant d'autres :
— Je questionnerai les savants, ces apôtres,
Et j'interrogerai les penseurs, ces devins;
J'irai, j'approcherai les instructeurs divins,
Les poëtes dont l'aube éclaire les visages,
Les hommes lumineux du mystère, les sages,
Ces colonnes d'azur du temple de la nuit! —

Sache que nul n'enseigne et que nul ne conduit;
Nul n'est colonne et rien n'est temple; sache encore
Qu'Antisthène, Amphion, Pindare, Stésichore,

Terpandre et Callimaque ont des ailes de plomb;
Qu'Arouet, Kant, Hegel n'en savent pas plus long;
Et que le sphinx qui dit la parole certaine
N'est pas plus dans Ferney qu'il n'était dans Athène.

De tout temps les rêveurs ont fait dans le ciel bleu
Des fouilles du côté de ce qu'ils nomment Dieu;
Ils ont le doute au cœur ou la prière aux lèvres;
Ils ont construit, détruit, et, pour calmer leurs fièvres,
Tristes, ont appuyé leur tête au marbre froid.

Homme, tout ce que l'homme enseigne, pense, croit,
Tout ce qu'il grave, écrit, constate, affirme, sculpte,
De science publique ou de doctrine occulte,
Sur le papier, le bois, l'airain, sur les frontons
Des grands temples obscurs pleins d'âmes à tâtons;
Balaam sur l'Euphrate, Apulée à Madaure,
Tout ce qu'on imagine et tout ce qu'on adore,
Figulus enseignant Cicéron, Érechto
Dont Pompée à genoux lève le noir manteau,
Les prêtres, les rhéteurs drapés dans leurs chlamydes,
Les bibles, les talmuds sacrés, les pyramides,
Le difforme alphabet de pierre du galgal,
Les cylindres de Tyr, les runes de Fingal,
Les papyrus de Thèbe et d'Endor, qu'on adopte
Le texte égyptien ou la version copte,
Vos sages admirés, Épicure, Thalès,
Diogène, Apulée, Érasme, Rabelais,
Platon, que l'idéal laisse boire à son urne,
Kant, Leibniz, tout cela n'est qu'un souffle nocturne.

Si tu le veux, fais-toi de l'audace un devoir;
Propose-toi ce but redoutable : savoir,
Cette façon splendide et suprême de naître.
Entre dans le nuage insondable; pénètre
Dans l'horreur des Horebs, de Brockens, des Thabors;
Va! mais commence, avant d'en tenter les abords,

Par laisser de côté la sagesse des hommes.

Le peu que nous savons tient au peu que nous sommes;
Écoute. L'homme à peine, avec ou sans appuis,
A creusé l'inconnu qu'il a comblé son puits;
Alors il cherche, alors il rencontre, il dévie,
Se croit mage, ou se fait prêtre.

Passe ta vie
A labourer l'écume et l'onde, n'arrivant
Que pour partir, parmi le tumulte et le vent;
Habite Terre-Neuve, ou Zante, ou Tombelaine;
Sois pêcheur de hareng, sois pêcheur de baleine;
Emplis ton brick solide ou ta barque sans ponts
De traînes, de filets, de dragues, de harpons;
Affronte des écueils les sinistres statures;
Sois forban; sois coureur de flots et d'aventures;
Quand même tu vivrais dix ans, vingt ans, cent ans,
Ayant sous toi le gouffre et sur toi les autans,
Lutteur du risque, et roi d'une planche qui flotte,
Fusses-tu le plus vieux et le plus noir pilote,
Jason sur le dromon, Fulton sur le steamer,
Tu ne connaîtras pas la formidable mer.

Ces choses sans limite où flottent des fumées
Résistent, et toujours béantes, sont fermées;
Le chercheur, tâtonnant dans ce fatal milieu,
Quand il serait Platon, ne connaîtra pas Dieu.

AUTRE VOIX.

Prenez garde. Observez l'obscure parallèle.
Le pas s'appuie au pas, l'aile s'appuie à l'aile.
Quoiqu'on retrouve au fond de tout culte la nuit
De l'homme, par qui Dieu trop souvent est construit,
Quoiqu'un dogme, ô penseur, ne soit qu'une masure
En attendant la vie et la vérité pure,

Quoique l'humanité doive porter en soi
La sagesse sereine et non l'aveugle foi,
Quoiqu'une bible, livre à deux sens, atrophie
Et blesse trop souvent l'âme qu'on lui confie,
Quoique, presque toujours, effarant les esprits,
La religion soit une chauve-souris
Faite de vie et d'ombre, et dont l'aile a pour griffes
Les prêtres, les docteurs, les bonzes, les pontifes,
Il faut que l'homme croie à quelque chose; il faut
Qu'à côté de la chair qui le gouverne trop,
Le mystère lui parle et l'exhorte, et l'élève
Du sommeil où l'on dort au sommeil où l'on rêve.
Ah! l'être infortuné qui ne croit pas est nu
Sous le ciel redoutable et lourd, sous l'inconnu!
Ô vivants! il vous faut des prêtres, quels qu'ils soient.
A travers les plus noirs les vérités flamboient;
Il tombe encore un peu de jour sur vos chevets
Même des plus abjects, même des plus mauvais;
Mais pour verser plus tard sur l'humanité mûre
La parole d'amour que l'avenir murmure,
Le ciel, au-dessus d'eux, sur d'éclatants degrés
Met les voyants directs, les sages inspirés.
Car l'homme fait le prêtre et Dieu seul fait le mage.

Je préfère, ô songeur, le wigwam du sauvage
Où l'homme attend la femme, où du moins on est deux,
Au manitou qui fait, au fond des bois hideux,
Joindre les mains au nègre et les pattes au singe;
Au wigwam le cromlech, au cromlech la syringe;
Aux syringes du Nil le sombre temple hébreu;
Au temple, la mosquée avec son dôme bleu
Et son minaret blanc dans la tiède atmosphère;
Et comme il faut monter sans cesse, je préfère
L'église à la mosquée, à l'église l'azur.
L'homme, être mixte, au front sublime, au pied impur,
Va toujours refaisant et transformant ses arches;
Chaque âge avance; on voit, sur chacune des marches

Du sombre esprit humain montant dans l'ombre à Dieu,
Un temple où de l'amour grandit le chaste feu,
Passant d'un ciel plus noir dans un air plus salubre,
De moins en moins cruel, de moins en moins lugubre;
Chaque temple nouveau, grec, juif, égyptien,
A sa base au niveau du faîte de l'ancien;
Sur celui qui s'élève un autre monte encore;
Et le plus haut fronton se dissout dans l'aurore.

AUTRE VOIX.

Ô rêves! vision des vagues paradis!
Crois-tu que l'inconnu soit quelque chose, dis,
Dont ton cerveau chétif puisse se faire idée?
Créature par l'être absolu débordée,
Homme étonné d'un grain germant dans le sillon,
Ebloui d'une pourpre au dos d'un papillon,
Tremblant d'un choc d'écume ou d'un râle d'orfraie,
Déjà ce que tu vois te dépasse et t'effraie,
Pourrais-tu supporter ce que tu ne vois point?
Le gouffre où le réel aux chimères se joint,
L'aspect de l'insondable et de l'inaccessible,
Le côté ténébreux de l'univers terrible,
Flottant dans l'infini, dans la brume perdu,
Et dans on ne sait quoi d'horrible et d'éperdu?
Serais-tu comme Jean, l'homme hagard, capable
De regarder l'obscur, de tâter l'impalpable?
Pourrais-tu contempler avec tes yeux de chair
Les apparitions du rêve et de l'éclair,
Les éclipses, les blocs, les profondeurs, les rides,
Les agitations des surfaces livides,
La stagnation morte et malsaine des eaux,
Les glissements des vers monstrueux du chaos,
Les larves se montrant à demi, les sorties
De têtes par la vase affreuse appesanties,
Les fléaux s'accouplant parmi les éléments,
L'horreur des suintements et des fourmillements,

Et les êtres sans nom, et les formes immondes,
Et les vagues tumeurs du cloaque des mondes?
Te représentes-tu l'indicible stupeur
De ce qui s'entrevoit dans l'ombre, et se fait peur;
Ici la marche lourde, ailleurs la fuite prompte;
Le double effroi d'en haut, d'en bas, qui se confronte;
Le vent fauve traînant le nuage en haillon;
Le météore ayant horreur du tourbillon?
Connais-tu les deux nuits, la morte et la vivante;
La vivante, engendrant le monstre, l'épouvante,
L'hydre, les dévorant sans fin et les créant;
La morte, c'est-à-dire un vide, le néant,
Une ouverture aveugle et par l'effroi fermée,
De l'ombre qui n'est plus même de la fumée,
Le silence hideux et funèbre de Rien?

AUTRE VOIX.

Quand on sent se mouvoir l'universel lien
Qui joint le plus petit des atomes à l'être
Le plus démesuré que le gouffre ait vu naître,
Et qui fait, dans l'abîme où rien n'est endormi,
Tressaillir Sirius au poids d'une fourmi;
Quand les germes confus dans les ombres profondes
S'agitent, détruisant et produisant des mondes,
Mêlés aux voix, aux sons, aux chants, aux cris, aux pas,
Faisant et défaisant, et ne le sachant pas;
Quand l'azur semble ému, bien au delà des nues,
Par une éclosion d'étoiles inconnues;
Lorsqu'en soi, stupéfait, on sent et l'on comprend
Quelque chose de fort fait par quelqu'un de grand;
Quand l'eau fuit, quand le sol tremble, quand l'air murmure;
Quand de la forêt sombre il sort un bruit d'armure,
Quand l'oiseau sur son nid, dans les bois frémissants,
Chante un chant dont lui-même il ignore le sens,
L'immensité du fait prodigieux dépasse
L'ombre, le jour, les yeux, les chocs, le temps, l'espace,

Elle est telle, et le point de départ est si loin
Que, tous étant agents, personne n'est témoin.

AUTRE VOIX.

Querelles! bruits! rumeurs! cris! morsures! piqûres!
Ô passages du vent dans les branches obscures!

AUTRE VOIX.

Dante écrit deux vers, puis il sort; et les deux vers
Se parlent. Le premier dit : — Les cieux sont ouverts!
Cieux! je suis immortel. — Moi, je suis périssable,
Dit l'autre. — Je suis l'astre. — Et moi le grain de sable.
— Quoi! tu doutes étant fils d'un enfant du ciel!
— Je me sens mort. — Et moi, je me sens éternel. —
Quelqu'un rentre et relit ces vers, Dante lui-même;
Il garde le premier et barre le deuxième.
La rature est la haute et fatale cloison.
L'un meurt, et l'autre vit. Tous deux avaient raison.

V

CONCLUSION.

As-tu vu méditer les ascètes terribles?
Ils ont tout rejeté, talmuds, korans et bibles.
Ils n'acceptent aucun des védas, comprenant
Que le vrai livre s'ouvre au fond du ciel tonnant,
Et que c'est dans l'azur plein d'astres que flamboie
Le texte éblouissant d'épouvante ou de joie.
Contemplant ce qui n'a ni bord, ni temps, ni lieu,
Absorbés dans la vue effrayante de Dieu,
Farouches, ils sont là, chacun seul dans l'espèce
D'horreur qu'il a choisie au fond de l'ombre épaisse,
Faisant vers l'inconnu toujours le même effort,
L'un dans un vieux tombeau dont il semble le mort,
L'autre, sinistre, assis dans un trou du tonnerre
Au tronc prodigieux d'un cèdre centenaire,
L'autre livide et nu dans un creux de rocher,
Muets, affreux, laissant les bêtes s'approcher,
Pas plus importunés sous leur fauve auréole
D'un tigre qui rugit que d'un oiseau qui vole,
Le désert les a vus à jamais s'accroupir.
Jamais un mouvement et jamais un soupir.
Ont-ils faim? ont-ils soif? Quand luit l'aube embrasée,
Ils ouvrent vaguement leur bouche à la rosée,
Et la rouvrent parfois quand vient le soir hagard.
Si la pensée était saisissable au regard,
On verrait le néant, l'éternité, le monde,
L'énigme plus lugubre encor quand on la sonde,
Tomber de leurs fronts noirs comme l'ombre des ifs;
Ils songent, ni vivants, ni morts, spectres pensifs,
Entre la mort trompée et la vie impossible.

L'été passe; l'hiver vide sur eux son crible;
Ils ne regardent rien que l'obscur firmament,
Et dans des profondeurs d'anéantissement
Ces êtres, abrutis par l'idéal, s'abîment.
Nul ne sait quels courants d'infini les raniment
A mesure que l'homme en eux s'évanouit.
L'ouragan monstrueux leur parle dans la nuit
Comme le célébrant parle au catéchumène,
Et ces hideux esprits perdent la forme humaine.
L'aigle leur dit un mot à l'oreille en passant;
Ils font signe parfois à l'éclair qui descend;
Ils rêvent, fixes, noirs, guettant l'inaccessible,
L'œil plein de la lueur de l'étoile invisible.

*

Invisible! Ai-je dit invisible? Pourquoi?

*

Il est! Mais nul cri d'homme ou d'ange, nul effroi,
Nul amour, nulle bouche, humble, tendre ou superbe,
Ne peut balbutier distinctement ce verbe!
Il est! il est! il est! il est éperdûment!
Tout, les feux, les clartés, les cieux, l'immense aimant,
Les jours, les nuits, tout est le chiffre; il est la somme.
Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.
Faire un dogme, et l'y mettre! ô rêve! inventer Dieu!
Il est! Contentez-vous du monde, cet aveu!
Quoi! des religions, c'est ce que tu veux faire,
Toi, l'homme! Ouvrir les yeux suffit; je le préfère.
Contente-toi de croire en Lui; contente-toi
De l'espérance avec sa grande aile, la foi;
Contente-toi de boire, altéré, ce dictame;
Contente-toi de dire : — Il est, puisque la femme

Berce l'enfant avec un chant mystérieux;
Il est, puisque l'esprit frissonne curieux;
Il est, puisque je vais le front haut; puisqu'un maître
Qui n'est pas lui m'indigne, et n'a pas le droit d'être;
Il est, puisque César tremble devant Pathmos;
Il est, puisque c'est lui que je sens sous ces mots :
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science;
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience,
Puisque l'âme me sert quand l'appétit me nuit,
Puisqu'il faut un grand jour sur ma profonde nuit! —
La pensée en montant vers lui devient géante.
Homme, contente-toi de cette soif béante;
Mais ne dirige pas vers Dieu ta faculté
D'inventer de la peur et de l'iniquité,
Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires,
Et ton outil sinistre à forger des chimères.
Vis, et fais ta journée; aime et fais ton sommeil.
Vois au-dessus de toi le firmament vermeil;
Regarde en toi ce ciel profond qu'on nomme l'âme;
Dans ce gouffre, au zénith, resplendit une flamme.
Un centre de lumière inaccessible est là.
Hors de toi comme en toi cela brille et brilla;
C'est là-bas, tout au fond, en haut du précipice.
Cette clarté toujours jeune, toujours propice,
Jamais ne s'interrompt et ne pâlit jamais;
Elle sort des noirceurs, elle éclate aux sommets;
La haine est de la nuit, l'ombre est de la colère!
Elle fait cette chose inouïe, elle éclaire.
Tu ne l'éteindrais pas si tu la blasphémais;
Elle inspirait Orphée, elle échauffait Hermès;
Elle est le formidable et tranquille prodige;
L'oiseau l'a dans son nid, l'arbre l'a dans sa tige;
Tout la possède, et rien ne pourrait la saisir;
Elle s'offre immobile à l'éternel désir,
Et toujours se refuse et sans cesse se donne;
C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne;
C'est l'inondation des rayons, s'épanchant

En astres dans un ciel, en roses dans un champ;
C'est, ici, là, partout, en haut, en bas, sans trêve,
Hier, aujourd'hui, demain, sur le fait, sur le rêve,
Sur le fourmillement des lueurs et des voix,
Sur tous les horizons de l'abîme à la fois,
Sur le firmament bleu, sur l'ombre inassouvie,
Sur l'être, le déluge immense de la vie!
C'est l'éblouissement auquel le regard croit.
De ce flamboiement naît le vrai, le bien, le droit;
Il luit mystérieux dans un tourbillon d'astres;
Les brumes, les noirceurs, les fléaux, les désastres
Fondent à sa chaleur démesurée, et tout
En sève, en joie, en gloire, en amour, se dissout;
S'il est des cœurs puissants, s'il est des âmes fermes,
Cela vient du torrent des souffles et des germes
Qui tombe à flots, jaillit, coule, et, de toutes parts,
Sort de ce feu vivant sur nos têtes épars.
Il est! il est! Regarde, âme. Il a son solstice,
La Conscience; il a son axe, la Justice;
Il a son équinoxe, et c'est l'Égalité;
Il a sa vaste aurore, et c'est la Liberté.
Son rayon dore en nous ce que l'âme imagine.
Il est! il est! il est! sans fin, sans origine,
Sans éclipse, sans nuit, sans repos, sans sommeil.

Renonce, ver de terre, à créer le soleil.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

RELIQUAT

DE

RELIGIONS ET RELIGION.

Nous avons eu la bonne fortune, pour *Religions et Religion*, de trouver, parmi les nombreuses pages inédites, des fragments se rapportant à ce poème. Ils sont de papier et d'écritures différents, mais se rapprochant tous de l'époque où l'œuvre a été conçue.

Sur un fragment de journal, cette variante d'idée se rapportant au repos dominical :

. . . . . .

Dieu, les six premiers jours, fit la lame du mal,
Appétits, passions, vices, et le dimanche
Il fit l'oisiveté, c'est-à-dire le manche.

Voici le plan, en deux vers et en quelques lignes, de la division VII : CHEF-D'ŒUVRE.

AUX PRÊTRES.

Pas de raisonnement du tout, je le conçoi.
Mais sur de la raison vous basez votre foi.
Voyons votre raison.

PÉCHÉ ORIGINEL

Dieu punit l'homme pour une faute qu'il n'a pas commise (le vol d'une pomme). Cela lui pèse, il est bon. Que faire ? Il dit : Je vais leur envoyer mon fils. Ils le tueront. Alors, comme ils auront commis un crime, ils seront innocents.

Cela s'appelle la rédemption.

A SPINOSA. (Suite.)

L'homme meurt tout entier. Bien. Te voilà vainqueur,
Ô raisonneur fatal, c'est dit, je te l'accorde,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Je ne résiste plus; et, sans miséricorde,
Tu m'as tout démontré, tout broyé, tout prouvé;
Mon dernier souffle meurt sous ton dernier pavé;
De l'homme et du néant chante l'épithalame,
Je me rends; entre l'être et ce que je crois l'âme
Si quelque fil flottait encor, tu le romprais;
Rien n'existe avant l'homme et rien n'existe après.
Soit. Ce que maintenant j'ai de plus sage à faire,
C'est de me ruer vite aux soifs que je préfère;
mon but
Jouir, voilà ma règle unique: ô sombre loi
Qui fonde l'égoïsme en détruisant le moi!
Qui donc m'arrêterait? droit? justice? morale?
Rien ne distingue, aux yeux de l'ombre sépulcrale,
Une herbe dans les bois d'un homme sous les cieux.
Qu'importe au char la poudre où roulent ses essieux?
Commode
Gengis-Khan broute l'homme ainsi qu'un taureau l'herbe.
Néron
Timour prend l'univers comme un faucheur sa gerbe;
Trajan n'est pas meilleur ni pire; ils ne font rien
Qu'on puisse appeler mal, qu'on puisse nommer bien;
Lequel vaut mieux, Socrate ou Néron? le plus sage.
Et quel est-il? Néron!
Question d'ailleurs vaine. Hommes, tout est passage,
Transformation, fuite, avatar, sans lien,
Sans rapport, sans que rien se souvienne de rien;
L'homme n'a rien à lui que l'éclair, que la chute
De l'atome du temps, de la sombre minute
illimité
inutile, aveugle, l'immensité,
Dans le gouffre du vide et de l'éternité;
Il doit achever tout dans la brièveté;
Qu'il prenne pour lui seul, s'il peut, et qu'il dévore
La vie universelle et l'azur et l'aurore!
Il mourra; nul ne sait comment, nul ne sait quand;
Il ignore et s'en va; Néron est conséquent;
Il raisonne; et c'est là tout ce qu'on peut en dire;
Las Cases fait pitié, Belzunce fait sourire;
Socrate, le martyr d'un rêve, fait sourire.
S'il est un éternel, cet éternel c'est tout;
où le crime, étant fatal, s'absout;
C'est la masse fatale où l'être se dissout,
C'est la substance sourde, informe, impénétrable,
Sans entrailles, sans voix, sans but; l'inexorable
Étant Dieu, noirs vivants, l'impitoyable est roi.

Cet ensemble fuyant
Le corps, groupe croulant d'où résulte le moi,
Se défait, et le moi s'éteint, et ce qui tombe
Compose d'autres moi, poussière de la tombe.
Oh! tous ces textes saints et purs: — entr'aidez-vous.
— Pardonnez. — Nourrissez le pauvre. — Soyez doux,
Soyez bons. — Ne fais point à ton frère qui passe
Ce que tu ne veux pas qu'à toi même on te fasse. —
— Aimez. — Semez l'amour partout où vous irez. —
Tous les dogmes du cœur, les voilà déchirés!
C'est dit: l'inanité monstrueuse des choses
Remplace Dieu, l'esprit, les effets et les causes,
l'évangile
le calvaire
La fraternité morte et l'héroïsme mort.
Au lieu d'être au meilleur, le monde est au plus fort.
Si longtemps assiégée ainsi qu'une autre Troie
Mais vaincue à la fin, l'âme humaine est ta proie,
Tu la tiens, ô sophiste, ô lutteur, ô géant,
de l'ombre.
Héros du gouffre; Achille horrible du néant,
Triomphe; et maintenant, sombre et suprême fête,
Pour traîner ce cadavre autour de ta conquête,
Passe une corde aux trous des pieds de Jésus-Christ!

———

Les deux fragments suivants devaient s'enchaîner; le premier vers, incomplet, et le second vers, tous deux biffés et rejetés au second fragment, prouvent que ces quatre pages, d'écriture semblable mais de papier différent, appartenaient à la même division du livre.

Ah! quel rêve insensé!
Croire que l'absolu s'apprend par A B C!
Pénétrer, en tenant quelque lampe funèbre
Qu'on appelle critique ou qu'on appelle algèbre,
Dans les prodigieux et sacrés horizons!
Ajoute des raisons humaines aux raisons
Humaines, des zéros aux zéros. Fais la somme.
Sage! compte la Nuit
Compte l'éternité sur les dix doigts de l'homme!

Ce n'est point par l'appui d'un texte, en vérité,
l'âpre éternité;
Qu'on gravit la paroi de la réalité;
Ce n'est point en mettant des tomes sur des tomes
Qu'on monte au gouffre obscur plein de flots de fantômes.

L'azur
Le ciel n'a pas des dos de livres pour degrés.
Rejette donc ce tas de sages égarés,
Ces savants, ces docteurs, ces ignorants immenses,
la tombe
Ces semeurs dont l'abîme emporte les semences,
Qui labourent la brume et prennent pour sillon
Le pli mystérieux et noir du tourbillon!

Les problèmes sont là dressant dans tous les vides
La vague immensité de leurs aspects livides;
La stupeur est en bas et la crainte est en haut;
Le savant mène en vain la science à l'assaut
De ces escarpements suprêmes et terribles;
Il a beau la pousser vers ces brouillards horribles;
Il n'assiste, éperdu, qu'à l'effrayant recul
De toute sa logique et de tout son calcul;
Et lui-même, vapeur et songe, se dissipe
Devant l'énormité muette du principe.
Ce principe, qu'est-il? sous quel nom l'invoquer?
efforts
Par les moyens humains renonce à l'expliquer.
Tu n'y parviendras pas non plus par l'industrie
De quelque épouvantable et sombre idolâtrie.
Car l'homme est plus mobile et plus fou que la mer,
Il oscille, inquiet, du philosophe amer
abonde en
Aux prêtres dont la bouche est pleine d'anathèmes;
Il bâtit, pour monter aux cieux, de noirs systèmes
Ou des religions qu'on ne peut approcher
Sans se brûler les pieds aux cendres
atroce
Sans respirer l'odeur lugubre du bûcher.
incomplète,
Rejette donc, avec la science imparfaite,
Ces faux textes du ciel qu'un mage ou qu'un prophète,
Funèbres imposteurs, sèment sur leur chemin;
Ces révélations, teintes de sang humain,
Qui font du temple un antre et du prêtre un sicaire.

Si tu veux mesurer l'ombre avec ton équerre,
Si tu veux appliquer ta toise et ton compas
Au mystère, à l'énigme, à la vie, au trépas,
Prendre en ta main l'obscur, peser dans ta balance
L'épouvante éternelle et l'éternel silence,
Jamais tes yeux de chair ne verront que ce rien
Qu'entrevoit le parsi, le guèbre, l'arien;

Tu n'entendras pas même un bruit dans l'invisible;
tremblant
Et pâle, tu verras ton échelle risible,
Ton mètre et ta raison s'enfoncer dans le mur
Des ténèbres, du vent, de l'aube et de l'azur.

Et commence d'abord
Par laisser de côté la sagesse des hommes;
Dépouille — si tu veux savoir — ce que tu nommes
La science, cet âpre et triste acharnement
De la raison à qui la réalité ment,
Cette poursuite vaine et folle de l'abîme.
quelque école
Tant que tu t'appuieras sur votre force infime,
des textes
Tant que tu pâliras sur les livres, et tant
Que tourbillonnera devant ton œil flottant
L'essaim des préjugés et des philosophies,
Toute l'erreur humaine à qui tu te confies,
l'austère
Tu n'embrasseras pas l'altière vérité;
Tu ne pourras, au fond de la haute clarté,
Pas même l'entrevoir, à moins que tu n'écartes
Leibniz
Hobbes comme Cratès, Zénon comme Descartes,
Aristote et Bacon
Salomon et Reuchlin, Pythagore et Vico,
Et Socrate, et Pyrrhon, dont Voltaire est l'écho;
Et que, résolument, dans les plus noirs passages,
Tu ne lâches le pan de la robe des sages!

Car nul, grand ou petit, l'enfant comme l'aïeul,
ou
N'entre dans la science et la tombe, que seul.

Homme, tu ne sais rien que jurer par un livre,
Que prendre par la main un aveugle et le suivre,
T'agiter, t'irriter,
Revenir sur tes pas, crier: je manque d'air!
Bacon *Kant* *Leibniz*
Quitter Platon pour Locke et Locke pour Herder,
Incrédule, croyant, philosophe, antiquaire,
Adorant le missel dans l'or d'un reliquaire,
Ou les védas au fond d'un coffret de santal;
Et l'obscure nature à l'œil fixe et fatal,
La rafale, huée immense de l'espace,

La mer,
L'arbre, le crépuscule où le hibou rapace
Jette son cri de haine et de dérision,
La comète qui fuit comme une vision,
bois
Les nuages, les monts, les sinistres figures
Des aigles déployant leurs vastes envergures,
Le fruit qu'un soleil fait et que défait un ver,
Les cavernes, palais de la bête, la mer,
formidable
Des tyrans aquilons redoutable sujette,
Tout cela, qui médite, ou respire, ou végète,
En voyant le néant où toujours tu parvins,
En te voyant errer dans tes systèmes vains,
Cul-de-jatte rôdant de décombre en décombre,
Rit du rire effrayant de l'inconnu dans l'ombre.

Étudier le gouffre! ah! quel songe insensé!
Croire que l'absolu s'apprend par A B C!
Sentir son ignorance, et chercher le remède
Ici dans Aristote, et là dans Archimède!
S'imaginer qu'on est une force! rêver
Que l'Être est saisissable, et qu'on va soulever
Le monde d'un levier, et Dieu d'un syllogisme!
Croire qu'on voit l'étoile en s'aveuglant au prisme!
Prendre pour le réel ce faisceau de couleurs
Qui se brise dans l'œil du philosophe en pleurs!
Voir Dieu, c'est formidable et simple. Les querelles,
Les doctrines font rage et se heurtent entre elles,
Mais ne démontrent pas ce que le cœur comprend.
sombre
Le vaste encombrement de vérité couvrant
Toute l'ombre et barrant aux chercheurs le passage,
Ne fait que constater le naufrage du sage
Aussi bien que du prêtre, et le morne échouement
Du dogme aveugle ainsi que du raisonnement.

Tu veux voir Dieu? renonce à disputer. Contemple.
Ta petite raison comme ton petit temple
Ne sont pas des maisons où tienne l'éternel.
Raisonne au point de vue humain ou personnel,
D'en haut, d'en bas, selon la foi, selon le schisme,
Qu'importe! Dieu n'est pas au fond d'un syllogisme.
Où donc espères-tu trouver des arguments
Capables de la nuit, du jour, des firmaments?

Les Platons sont chétifs
Laisse ici les Platons comme les Anastases.
L'infini plein de cieux, de flamboîments, d'extases,
Dans une thèse humaine est-il jamais entré?
Regarde autour de toi, Dieu va t'être montré.
La nature inouïe, en étant, prouve l'Être.
Pour prouver Dieu, ce Dieu calomnié du prêtre,
Dans tes livres profonds tu ne trouveras rien,
Rien dans Jean l'orthodoxe et dans Jean l'arien,
Et rien dans Chrysostome et rien dans Pythagore,
Qui vaille, ô noir songeur, le regard de l'aurore.

L'herbe n'a qu'à pousser pour faire éclater Dieu.
Les flots de l'océan, dans leur lugubre jeu,
S'engloutissent l'un l'autre, homme, et ce qui surnage
C'est l'affirmation et c'est le témoignage,
Plus que dans les versets de Marc et de Mathieu.
Quand il s'agit du Tout, du centre, du milieu,
De l'être en qui les nuits et les soleils se meuvent,
Du vivant absolu, confondre ce que peuvent,
Dans leur langue enchaînée à tant d'obscurs liens,
Dire des Bossuets et des Tertulliens,
Avec l'énormité d'évidence qu'enfante
La création vaste, auguste et triomphante,
C'est puéril, impie et triste; autant vaudrait
Comparer la lueur de la forge d'Indret
Ou quelque explosion de magasin à poudres,
Au choc d'un astre, aux feux du gouffre, au vol des foudres.

Homme, étant ignorant, tu t'irrites. C'est bien.
Tu peux tout insulter puisque tu ne sais rien;
Mais la rébellion se borne à ton espèce.

L'homme est une raison qui, dans la brume épaisse,
Cherche la vérité, mais que l'erreur poursuit;
Vous avez pour destin de tâter dans la nuit;
L'homme est l'aveugle errant du ténébreux problème;
Il doit puiser son jour dans sa cécité même.
Homme, fait pour le doute et fait pour les combats,
Seul, inquiet, ayant un but mixte ici-bas,
Tantôt forgeant des dieux, tantôt brisant les prêtres,
Tu suis à part ta loi; — mais le reste des êtres,
Plus haut, plus bas, étant dans une autre prison,
Entrevoit vaguement le céleste horizon.

Ils distinguent le but. Pour eux il se dégage
Du gouffre une pensée et de l'ombre un langage;
Leur œil voit le troupeau des choses converger
A travers l'infini vers Dieu, sombre berger;
Tout est construit par tout. Le mal ne peut rien tordre
Dans la création sans en exprimer l'ordre.
Ils le savent. Aussi, quand tu te plains, tu vois
Qu'ils méditent, parlant entre eux à demi-voix.
L'obscurité répand ses flots noirs, et le cygne
Ne lui résiste pas, et le lys s'y résigne;
L'agneau dit au lion : dévore si tu veux!
L'arbre laisse le vent le saisir aux cheveux;
Tout ce que la nuit fait, l'étoile le tolère;
Devinant le secret, ils n'ont pas de colère,
L'être connaît la fin. C'est à bon escient
Que le roc, torturé par l'onde, est patient.
L'être qui souffre attend sous l'œil de Dieu qui pense,
Et dans l'éternité la vie a confiance.

Tu bâtis une masse, un bloc, une montagne
De raisons, d'arguments et de preuves; tu mets
Textes sur textes, faits sur faits, pourquoi sur mais,
Et sur l'immensité l'homme, et sur la croyance
La divination, la douleur, la science,
Gall sur Cagliostro, Job sur Tirésias,
Et les in-folio sur les infortiats,
Ton bonnet sur tes yeux, l'abat-jour sur ta lampe!
Tu fouilles jusqu'au fond l'encre où ta plume trempe;
Tu t'enfermes chez toi, tu tires ton verrou,
Et tu passes la nuit, griffonnant dans ton trou,
A constater que Dieu n'existe pas, qu'il manque,
Que qui dit le contraire est un vil saltimbanque,
A prouver qu'il n'est point, en latin, en français,
En grec, à parapher son acte de décès;
Puis, vainqueur et bâillant, tu dis : Dieu n'est qu'un rêve!
Et tu vas te coucher, et le soleil se lève!

Et le vaste soleil surgit, embrasant l'air,
Jetant tout l'infini sur l'homme en un éclair,
Éclairant, échauffant, splendide, incontestable;
Et l'ours dans l'antre admire, et le bœuf dans l'étable
Salue, et l'arbre tremble, et le monde ébloui
Crie en son bégaiement inexplicable : Lui!

Et la plaine est pâmée, et la terre est comme ivre
De sentir, de penser, d'aimer, de voir, de vivre!
Il surgit, il rayonne, il vient, et l'horizon
Le reconnaît, le loue et lui donne raison;
Les monts, ces vieux forçats, font resplendir leur chaîne,
Toute la nature, onde, oiseau, brin d'herbe, chêne,
Se courbe, adore et luit dans ce débordement
De la réalité, du jour, de l'élément!
Et la mer s'ouvre à l'aube avec un bruit de lyre!
Et lui, beau, souriant de l'éternel sourire,
Calme, ne sachant rien hors du firmament bleu,
Ignorant si quelqu'un ferme ses yeux à Dieu,
Il monte radieux, qu'on s'éveille ou qu'on dorme,
Dans la naïveté de sa lumière énorme!

Oui, le prêtre, voilà ton sinistre argument!
Le ciel ne dit pas vrai, puisque le prêtre ment;
Puisque le prêtre est noir, l'aube n'est point sereine;
Et Dieu n'est qu'une idée impossible qu'on traîne,
Hildebrand sur l'autel, Borgia dans l'égout,
Et que l'atrocité des idoles dissout.

.....

Dieu, c'est le songe obscur, le prêtre est le réveil.
Quand, pour prouver qu'il est, Dieu prend ce grand soleil
Et le fait brusquement, à l'immense fenêtre,
Formidable, au-dessus de la nuit, apparaître,
Pour prouver qu'il n'est pas, toi, baigné de sueur,
Au fond de l'ombre, et l'œil plein d'une autre lueur,
En face de cet astre inouï qui flamboie
L'infini, la splendeur, l'éternité, la joie,
Qui jadis vit l'Éden et qui le féconda,
Tu te dresses debout criant: Torquemada!
Tu crois avoir d'un mot jeté bas les pilastres
Et les frontons des cieux, et l'aurore, et les astres!

Tu crois avoir tout dit pour avoir objecté
L'homme, le prêtre à Dieu, l'ombre à l'éternité!
Pour avoir fait, du fond de ta morne ravine,
Flamboyer le bûcher sur la face divine!

Ah! tu veux sonder l'immensité?

Ah! tu prétends savoir, homme, à quoi t'en tenir
Sur ce qu'on nomme Dieu, ciel, destin, avenir?

Tu veux sonder le fond de tout et de toi-même?
Mais, où chercheras-tu la clef de ce problème?
Qui donc dans toute l'ombre interrogeras-tu?
La nature? elle est noire et froide. La vertu?
C'est un mot, dit Brutus. L'amour? c'est l'adultère
Du cœur avec les sens, de l'ange avec la terre,
Le sourire furtif des âmes à la chair.
Quel jour espères-tu tirer de cet éclair?
Tout ment. Essaieras-tu de saisir au passage,
Pour connaître le mot de ton énigme, ô sage,
Et pour leur demander ce que tu veux savoir,
La volupté, la gloire au vol fier,
La gloire, le bonheur, le plaisir, le pouvoir,
Le bonheur, le plaisir, lueurs, fuites rapides?
Les fronts dans des lueurs et les fuites rapides?
Tu veux? quels sont tes droits? tu cours? où sont tes guides?
Va! cherche à qui parler dans cette obscurité.
Iras-tu, pour mieux voir de près l'éternité,
Rêver dans les tombeaux qu'une aube étrange éclaire?
La mort, témoin livide au front crépusculaire,
Douteux, certain, maudit souvent, parfois béni,
Emplit de son linceul le fond de l'infini;
Le grand vague étoilé de l'ombre est son royaume.
Parle-lui.

Quelle prise as-tu sur ce fantôme?
Quel vivant l'a jamais touché, saisi, tenu?
Qui donc amènera le grand masque inconnu,
Celle qui ne reçoit ni lois, ni jougs, ni règles,
L'être mystérieux vers qui volent les aigles
De Rocroy, d'Austerlitz, d'Eylau, de Montfaucon,
D'Arcole en même temps que ceux de Montfaucon,
A la barre de Kant, de Locke ou de Bacon?
Cite-la. Qu'elle vienne. Elle a la marche lourde.
Toi l'homme, es-tu de taille à forcer cette sourde
D'entendre, à travers l'ombre et la nuit, ton appel?
La harcèleras-tu du fer de ton scalpel?
Lui feras-tu subir un interrogatoire
Sur ce qu'il faut chercher, fuir, craindre, espérer, croire?
réalité
Qu'a-t-elle de commun, dans sa tranquillité,
Avec toi le mensonge, elle la vérité?
Poussera-t-elle, ainsi qu'une obscure fenêtre,
Afin de te montrer l'autre côté de l'être,
Les portes du tombeau dont nous ne distinguons

Qu'a peine les battants,
Que si confusément les verrous et les gonds?
Elle est la mort. Sa vaste et sublime ignorance
Des guerriers aux bourreaux fait peu de différence;
mesure
Elle seule connaît et fixe les retards
Et les éclosions des profonds avatars;
Elle tisse la vie avec les fils de l'ombre;
Et, pour jamais, rendant et mêlant l'être au nombre,
Elle endort dans ses bras lugubres le penseur
Qu'assoupit chaque soir la Nuit, sa pâle sœur.
Suffit-il que ta voix crie: Ô Mort! et lui fasse
Des questions pour voir apparaître sa face?
Pour ton doute stupide a-t-elle une clarté?
Crois-tu qu'elle ait pour loi ta curiosité?
Toi, le méchant, le fou, le malade, l'inepte,
Es-tu l'inquisiteur sinistre qu'elle accepte?
Tes systèmes sont-ils un tribunal ayant
Dans son ressort ce spectre obscur et flamboyant?
Ta science imbécile est-elle une sellette
Où puisse s'accouder cet effrayant squelette?

LE MANUSCRIT

DE

RELIGIONS ET RELIGION.

Le manuscrit de ce poème se compose de quatre-vingt-quatre feuillets, de différentes sortes de papiers, pour le texte même, et de soixante feuillets pour une copie annotée et corrigée par Victor Hugo et reliée à la suite du texte. Dans les quatre-vingt-quatre feuillets du manuscrit original, il y en a beaucoup qui, écrits à des dates différentes, ont été intercalés; les deux notes qui précèdent la copie expliquent en partie ces intercalations :

Copie du poème non terminé intitulé provisoirement *Religions.*
(Voir la note sur le manuscrit.

12 août 1870.)

(J'ai un peu complété le poème sur cette copie, qu'il faudra recopier et confronter avec le manuscrit.

26 septembre 1872.)

Donc, c'est après avoir complété le poème sur la copie que Victor Hugo a complété le manuscrit original en y intercalant quelques pages. Nous signalerons ces pages au fur et à mesure. Quelques feuillets et quelques ajoutés sont postérieurs à 1872.

I. NOTES EXPLICATIVES.

I. QUERELLES.

I. Le Dimanche.

Nous joignons au manuscrit deux notes retrouvées dans les papiers inédits; la première est une sorte de plan :

Dieu ne travaille pas le septième jour — ou n'a pas travaillé — ou se repose — ou est fatigué.
Voilà une folie! Dieu s'interrompre!
Je voudrais bien voir que le dimanche le soleil ne fût pas à l'ouvrage le matin!

La seconde note répète mot pour mot les dix-neuf derniers vers de la première division. Nous n'en parlons qu'à cause de cette remarque en marge :

Ces vers sont refaits. La première version écrite au crayon était dans le livret qui m'a été volé à Delft.

Au verso, des vers et des points de repère utilisés dans le poème.

III. Le Théologien.

Avant l'ajouté marginal du sixième feuillet et l'intercalation des septième, onzième et douzième feuillets, voici comment s'enchaînait la première version où l'on ne comptait d'abord que soixante-deux vers au lieu de cent dix; nous ferons précéder le vers publié du numéro de la page :

Page 201. Raisonnons. Croyez-vous ce Dieu-là bien pratique?
(1) *Tu dis : un Dieu tout neuf, trouvé par l'homme,* un Dieu...

.....

Page 202. Un Dieu qui ne connaît ni Rome ni Versailles,
Et qui ne comprendrait pas grand'chose aux sermons,
psaumes,
gloses,
Aux dogmes, aux missels où nous le renfermons;
Un Dieu comme cela ne vaut rien. Dogme ou fable,
Page 203. *Il nous le faut visible, il nous le faut mangeable,*
Et très ancien. L'ancien fait choir l'homme à genoux.
Un antique gibet, transfiguré par nous,
Charme l'homme; il suffit qu'il soit vieux pour qu'il plaise,
La croix de Saint-André mène la flotte anglaise,
Le gril de saint Laurent produit l'Escurial.

Les vers intercalés ont nécessité l'adjonction du septième feuillet.

Plus loin, la première version finissait ainsi :

Page 204. Tant qu'il n'a point de ride, il n'a pas réussi;
C'est par la vétusté qu'il plaît, charme, fascine,
Vit, règne; un dieu n'est dieu qu'autant qu'il prend racine;
Si les cultes sont bons, sûrs, solides, certains,
Vrais, cela se mesure au nombre des matins
luire
blanchir le coq du clocher
Qu'a vu le coq juché sur la tour du village;
Une religion qui sent lui venir l'âge
Triomphe à chaque siècle, et dit : Encor cent ans!
C'est bien! — Et l'Éternel cherche à gagner du temps!

(1) Les vers en italique sont rayés sur le manuscrit.

Cette version, rayée, est répétée et rayée de nouveau à la fin du onzième feuillet, puis mise au net au douzième.

V. Invention.

Voici comment finissait d'abord cette division :

Page 210. Lucifer, Asmodée; un infirme, un serpent;
L'un ne voit pas Dieu; l'autre erre clopin-clopant.
Caricature bonne à salir les murailles;
Page 211. *Et l'on dirait que ceux qui firent ces grisailles,*
Et tous ces à-peu-près, et tous ces camaïeux
N'ont ébauché Satan que pour créer Mayeux.

Cette fin rayée, Victor Hugo a écrit, en marge du feuillet 19 et sur le vingtième feuillet, cinquante-deux nouveaux vers.

VIII. Suites.

Le titre suites a été ajouté sur les épreuves et les vers que comporte cette division faisaient partie de celle intitulée Chef-d'œuvre, ce qui crée une avance d'une division pour le texte imprimé.

Première version finale, dont le dernier vers est reporté actuellement à la fin de la deuxième partie du livre : Philosophie :

Page 213. Et tout est désormais fondé sur l'équilibre
D'un vol de pomme avec l'assassinat de Dieu;
Mais ne raillons plus Thor perdant la lune au jeu,
Ni les payens qui font, dans son luncheon nocturne,
Manger ses petits-fils au grand-père Saturne.
Ne rions plus du Cafre adorant le tabou,
Ni de ce temple orné d'idoles en bambou
Où les sauvages vont avec leurs sauvagesses.
O religions, dieux, certitudes, sagesses,
Foi, culte, orthodoxie, outil, dogme, oraison,
Page 233. Dont l'ombre, l'ombre, l'ombre et l'ombre est l'horizon!

IX. Questions.

Au dernier vers que nous venons de citer se rattachait, sans titre et avec cette seule indication : *un blanc,* le début de la division IX (v. page 214) :

Que faire alors? quel est le mot du noir problème?
L'infime a-t-il pour loi d'ignorer le suprême?
Toi qui montes, n'as-tu de grand que ton orgueil?
D'abord, chercheur, qu'es-tu? Sur ce livide seuil,
C'est là ce qu'il faut voir avant toute autre chose.
T'appelles-tu Pamphile, Euthyme, Eusèbe, Orose?

N'es-tu qu'un scholiaste, un clerc, un professeur,
De quelque in-folio compulsant
Un diacre, d'un missel feuilletant l'épaisseur?
Regarde vaguement l'espace grand et triste,
Page 214. Et ne demande rien au ciel...

Ces vers rayés, Victor Hugo a, en marge, recommencé la neuvième division dont le titre a d'ailleurs été ajouté sur les épreuves; les deux premiers vers sont recopiés mot pour mot; les quatrième, cinquième, sixième et septième vers n'offrent que de légères variantes; le troisième n'a pas été utilisé; il est biffé comme le reste :

Rien qui ne soit patent, rien qui ne soit latent.

Nous n'en retrouvons trace que dans un petit fascicule de carnet journalier, allant du 15 août 1870 au 12 mars 1871; on sait que dans ces carnets de dépenses et de menus faits journaliers, Victor Hugo laissait en blanc le verso des pages, le réservant pour des notes, des remarques, des vers; c'est au verso de l'une de ces pages que nous retrouvons ceci :

Pour le poème *Religions.*
Résumé. Dernière partie.

*

Rien qui ne soit latent, rien qui ne soit patent;
Tout est profonde nuit, tout est jour éclatant;
(1) On voit sortir du Temps, de l'Espace et du Nombre,
Une grande clarté qui s'achève en grande ombre;
Que faire donc? vouloir suffit-il pour savoir?
Non. Quand l'un ne peut faire autrement que de voir,
L'autre a beau regarder et ne peut rien connaître.
L'homme tremble aveuglé
Nous sommes aveuglés par l'énorme fenêtre,
Et c'est avec amour, et c'est avec terreur,
Que, dans cette évidence où flotte tant d'erreur,
Dans la diffusion de toute cette vie
Prodiguée et reprise et rendue et ravie,
Dans l'aube, dans les cieux qui sont aussi des mers,
Dans les abîmes noirs, dans les abîmes clairs,
Et dans l'immensité des astres en poussière,
L'âme cherche ce Dieu caché par sa lumière.

Bruxelles, 22 août 1870.

En travers de la page, sur l'écriture même, cette note :

Transcrit le 26 septembre 1872 dans le poème *Religions* et mis à sa place et complété.

(1) Au-dessus de ce vers, on lit celui-ci, rayé :
Une immense clarté s'achève en ombre immense.

En haut et en marge du feuillet 25, on lit sept vers publiés page 215; on retrouve ces vers, rayés, au feuillet 27; leur enchaînement démontre que les pages 25 et 26 ont été ajoutées à la revision; elles sont d'ailleurs de deux écritures et de deux papiers différents; voici les vers rayés au feuillet 27 :

Que faire donc? quel est le mot du noir problème?
Page 215. *Il te faut l'infini, l'éperdu, l'absolu*
Qu'on épèle toujours et qu'on n'a jamais lu;
Il te faut l'infini sans horloges, sans montres,
Sans cadran, sans boussole, et les grandes rencontres
De la nuit où l'on sent passer les inconnus,
Il te faut ces grands vents, des profondeurs venus,
Qui dispersent dans l'ombre on ne sait quels messages.
Page 216. Osiris consultait le ciel noir; des visages...

A la fin de la neuvième division, les feuillets 28 et 30, ajoutés, ne sont que la mise au net des ratures et des remaniements du feuillet 29, dont le texte en marge compte seul.

II. PHILOSOPHIE.

Début rayé en haut du feuillet 32 :

Homme, pourquoi prier, avec cérémonie,
Devant un tas d'autels croulants? quelle manie
As-tu d'interpeller les cieux?...

En marge, le titre de la deuxième partie, suivi des six premiers vers; en travers du titre, une note presque illisible où nous croyons déchiffrer ceci :

Impossibilité à l'homme de se figurer son inutilité.

Feuillet 33 ajouté.

III. RIEN.

Le feuillet 55, qui commence la troisième partie, a été ajouté très tard; c'est peut-être le plus récent; les deux premiers vers du feuillet 56 et la note qui les précédait constituaient le début primitif :

Point d'âme immortelle. — Pas d'avant. Pas d'après.

L'homme, cela remue un moment, et c'est tout,
Cette apparence d'être avorte et se dissout.
Il palpite, le temps d'être inique...

IMPRIMERIE NATIONALE.

Au feuillet 61, sept vers rayés en marge résument ainsi la période publiée pages 234 à 237 inclus :

SPINOSA.

Mais voici que j'entends une voix solennelle
Qui semble dégager de la nuit en parlant;
— Votre rêve est une hydre et vous ronge le flanc,
Ô vivants! pas de ciel, pas d'enfer. L'être rentre
Dans le néant. Tout est l'atome. Pas de centre.
Rien n'existe au delà, rien n'existe en deçà;
Tout meurt; et maintenant dormez, dit Spinosa.

Ces vers sont justifiés par la fin de la division telle qu'on la lit dans le manuscrit :

Oh! reprends Spinosa, gouffre, et rends-nous Satan!

IV. DES VOIX.

Cette page de titre contient des notes intéressantes; tout d'abord, celle-ci :

Additions possibles.

Choses à placer, à classer et à achever, s'il y a lieu de les joindre au poème.

En travers, cette recommandation :

Ne pas copier ceci.

Puis, sous le titre, un vers qu'on lira page 252 :

Il est! il est! il est! il est éperdûment!

Le feuillet 65, contenant le texte de la première voix, est daté 19 juin 1868.

Dans cette division, il y a des pages qui semblent, comme écriture et format, extraites du manuscrit de *Dieu.*

Le texte publié page 250 est, dans le manuscrit, raturé et recopié; voici la fin :

Dante rentre, et relit ses vers, et, se courbant,
Conserve le premier, rature le deuxième.
Et maintenant songez, le sort est-il le même
Pour les deux vers, venus de la même façon?
L'un est mort, l'autre vit. Tous deux avaient raison.

Au début de la copie, un feuillet autographe donnant cette modification du premier chapitre :

Mary, ma cuisinière, entre en mon cabinet;
Elle a sa grande cape, elle a son grand bonnet;

Et nous avons, pendant que le ciel s'endimanche
Et couvre de rayons l'archipel de la Manche,
Un dialogue, ainsi qu'en Sicile alterné.
— Quelqu'un est-il venu? — Personne n'a sonné.
— Je n'ai pas entendu le facteur frapper. — Certe!

Victor Hugo corrigeait avec soin ses épreuves, toutefois quelques fautes lui échappaient et il lui arrivait de subir les fantaisies des protes et d'adopter malgré lui leurs corrections. Une entre autres, dans la division : PHILOSOPHIE, change complètement le sens du vers. On lit page 225 de cette édition ce vers :

Là, des pôles tombeaux; ici, des déserts mornes

Ce texte est conforme au manuscrit; mais les épreuves portent :

Là, des *pâles* tombeaux; etc.

Le prote, ne comprenant pas qu'un pôle puisse être un tombeau, avait cru mal lire et avait remplacé *pôles* par *pâles*. Victor Hugo, ne se souvenant probablement pas de ce qu'il avait écrit, s'était contenté, sur l'épreuve en seconde, de changer : *des pâles tombeaux* en : DE *pâles tombeaux*. Et c'est ce texte qui figure dans l'édition originale.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

I. QUERELLES.

(*Autre titre :* POLÉMIQUE.)

I. LE DIMANCHE.

l'âme,
Page 200. La fleur, l'oiseau, la femme, et l'abîme, et la terre...

II. PREMIÈRE RÉFLEXION.

Il passe en cruauté les rois les plus infâmes.
Il fait son paradis du hurlement des âmes...

III. LE THÉOLOGIEN.

Et tu te dis : Ah, ça! vous autres, les
Page 201. Ô théologien, tu dis: Rêveurs, penseurs,

sur qui la mort souffla.
Page 203. Les générations dont l'âme s'envola.

Page 204. C'est par la vétusté qu'il plaît; Christ envieux
Jupiter
Regarde Teutatès caduc et Brahma vieux;
Comme un serpent un dogme a des peaux qu'il dépouille;
Le vrai n'est vrai, dans l'ombre où le temps nous dépouille,
Le vrai n'est vrai qu'après qu'il est couvert de rouille.
Qu'à la condition d'être couvert de rouille.

faisant le même vœu,
renouvelant leur feu,
, qui pourtant durent peu,
De beaucoup de croyants brûlant du même feu...

Promettez des secours, annoncez des recettes...
Réglez l'esprit, le cœur, l'âme, ayez des recettes...

IV. AU THÉOLOGIEN.

Pour le mêler au prêche, à la messe, aux conciles...
Page 205. Là dans les sanhédrins et là dans les conciles...

Bonze, moine,
Page 206. Ecoute-les : — Fakir, talapoin, muphti, mage...

Malsaines,
Bouffonnes,
Mal faites, dans le tas de ses métempsychoses!

tremble
Mal sorti du chaos penche et se cogne au quai.

Il forge et brise;
Page 207. Il est fantasque; il fait des actions bizarres...

manque
Ce qu'il crée il le fêle; et, s'il met trop de sable...

Un Dieu mauvais qu'on [1] *, un Dieu méchant qu'on loue*
Page 208. Un Dieu méchant qu'on loue, un Dieu bon qui menace,
Un Dieu signé Sanchez, de Maistre et Bourdaloue,
Un Dieu signé Sanchez, Trublet, de Maistre, Ignace,
cierges
Luit dans l'ombre, entouré de vieillards clignotants...

V. INVENTION.

Brute, idiot,
Page 209. Pourrait lui dire : Affreux jocrisse, pitre immonde...

c'est là leur
Peu de religions, rêvant sur Anankè,
construire un monde,
Savent faire un titan, et le diable est manqué.

[1] Un mot illisible.

Asmodée, exhibé dans les foires, aurait
Page 209. Belzébuth, promené de foire en foire, aurait
singe errant dans la forêt.
Moins de succès qu'un loup pris dans une forêt.

Le gouffre étant donné, toute l'ombre, et l'horreur
D'un forçat secouant sa torche, âpre éclaireur,
Amoncelée autour d'un géant éclaireur...

l'homme, l'âme,
Page 210. L'étoile, le ciel, l'homme, et Dieu lui-même, roulent
l'abîme,
Pêle-mêle à vau-l'eau dans cette ombre,
L'un sur l'autre à vau-l'eau pêle-mêle et s'écroulent...

VII. CHEF-D'ŒUVRE.

bois charmant, d'ombre obscurci,
Page 212. J'ai jadis, dans un lieu charmant et bien choisi...

VIII. SUITES.

(*Autre titre :* CONSÉQUENCES.)

IX. QUESTIONS.

je suppose,
n'espères point, ô passant,
Page 214. Et tu ne pourras point, frêle esprit, en extraire...

Alors, choisis un chef à ta pensée, imite...
Alors, épouse
C'est bien. Adore un texte, apprends, répète, imite...

l'ombre
l'azur
Page 215. Et qui ne veulent pas que le vrai les délivre.

l'étendue étrange,
l'océan de l'être,
Il te faut le concret et l'abstrait, l'absolu...

raffermir
Ni que, pour contenter ton pauvre esprit courbé,
Le ciel
L'azur l'âme
L'être va te prouver l'être par A plus B.
le puits des sphères
le gouffre
Si tu veux que l'ensemble étoilé te démontre
exposant
Un dogme, en débattant les raisons pour et contre...

cette ombre
Page 216. A qui parleras-tu dans ce milieu tragique?

le ciel noir;
Osiris consultait l'abîme; des visages
parler bas aux
Y viennent effarer les prophètes vaincus...

allait trouver Jovis sur
causait avec quelqu'un
Minos questionnait Zéus sur le Dictée...

Et semblable de loin à des nefs en détresse,
Page 217. Swift, Rabelais, Montaigne, Herder, Kant en détresse,
ce sommet prodigieux,
Et là-bas cette cime effrayante, Lucrèce.
Hegel sombre et, là-bas, cette cime, Lucrèce.

Contre le témoignage unanime de tout.
Cela n'empêche pas les monts d'être debout...

Homme, envole-toi; mais
Page 218. Va! mais songes-y bien, nul ne sort de sa sphère.
L'Être Un, qui veut que l'Être Innombrable diffère,
L'Être en qui tout se fond, mais de qui tout diffère...

II. PHILOSOPHIE.

Lucrèce,
Page 219. Te figures-tu pas que le gouffre, où Socrate,
Job, Sancheniaton, tous les sages de Grèce,
Les druides d'Armor, les mages de l'Euphrate,
Reuchlin
Jean de Pathmos, et Dante, et Thalès ont frémi...

Voir l'Être et ses rayons vivants,
Page 221. Connaître à fond Celui qui vit, ses attributs...

l'immensité
la sainte horreur
Et, dans l'énormité des eaux et des forêts...

hagarde
farouche
Page 224. Tout n'est qu'une malsaine et nocturne prison...

fange!
Quant au genre humain, vois!

pavois,
Page 225. Des trônes, des bûchers, d'affreux arcs triomphaux...

quelles funèbres voix
Page 226. Entrecoupe on ne sait quels cris et quels abois...

bouquins sacrés, quant à vos légions
Page 226. Quant aux saints fabliaux, quant aux religions
De dogmes, de... et de religions
Inoculant l'erreur dans leurs contagions...

Toute cette mêlée est faite pour la tombe;
Page 227. Ce n'est qu'une confuse et perverse mêlée;
dans l'ombre où l'esprit tombe,
En les étudiant, ô pauvre âme aveuglée,
suivant
Tu n'apprendras pas plus le réel qu'en cherchant
Les murmures d'un bruit dans les souffles du vent.
A composer, avec des insultes, un chant!

sa raison s'aveugle
Que l'homme, impur, s'aveugle à suivre n'importe où...

des murs à créneaux dans ses nattes,
Que Cybèle ait au front des tours parmi ses nattes,
Que, l'un couché dans l'or, l'autre nu sur des nattes,
Que Soulouque ait son diable et Platon ses pénates;
Le nègre ait ses tabous et César ses pénates...

Vishnou
Qu'en l'honneur d'un Indra quelconque, le brahmine...

Que l'enfer soit tel jour caché dans un jambon;
Page 228. Qu'on se damne en carême à manger du jambon...

Karnac
autel
Qu'il bâtisse un cromlech avec des pierres brutes...

folie
Que la sottise autour du mensonge se groupe...

Page 229. Qu'il nourrisse ce Dieu de la viande des bêtes,
riz
De gâteaux sans levain ou de pain trois fois cuit...

Tout Véda, tout Koran quel qu'il soit, rapetisse
Page 230. Le dogme, quel qu'il soit, juif ou grec, rapetisse...

la sainte
Ils rejettent l'auguste immensité;
Ils ne comprennent pas
Leur cercle n'admet pas l'immensité; leur gouffre...

Qu'on appelle Brahma, Thor, Sabaoth, Théos,
Tieu, Osiris,
Thor, Jupiter, Théos
Que l'homme appelle Allah, Sabaoth, Fô, Théos...

Ô superstitions! Quelle nuit sur les hommes!
Page 231. Fanatismes! terreurs! la fable est sur les hommes!

Que de rêves! quel flot de songes insensés!
Page 231. Quel rêve! quel monceau d'olympes insensés!
Trop d'anges!
Trop de dieux! trop d'enfer!
Que d'effroi! que d'enfer! Assez, prêtres, assez!

croit voir au ciel rôder les éléphants;
Ninus fait porter l'ombre immense aux éléphants;
Page 232. La mère, avec la chair de son enfant, nourrit
Le Baal tyrien dévore les enfants;
Le dieu-fournaise aux dents de feu, Baal-Bérith...

Ces fous, s'abandonnant
Ces croyants,
Ces chrétiens,
Page 233. Eux, ces fous, se livrant à cette Babylone...

L'imposture,
La luxure, l'horreur, le bûcher, le massacre,
Les saints qu'elle fabrique et les rois qu'elle sacre,
Et les saints qu'elle fait et les rois qu'elle sacre,
Ah! pauvres insensés, vous êtes ses amants
Ses dogmes, ses fureurs, ses luxures, contents
Et, l'extase au cœur, fiers du joug, captifs, amants,
Au point de l'adorer dans ses vomissements!
De respirer l'odeur
Ils respirent l'odeur de ses vomissements!

III. RIEN.

(*Autre titre :* HÉSITATION.)

reste à part de l'insondable chute.
Page 235. Goutte d'eau, quand la mer s'ouvre, à quoi bon la lutte?

En admettant qu'il soit et qu'un seul mot l'exprime,
Matière ou pur esprit, bloc sourd ou dieu sublime,
le Cosmos,
Le monde, quel qu'il soit, c'est ce qui dans l'abîme...

de l'écume de l'être
Page 236. Ah! triste Adam, flocon qui fonds presque avant d'être...

t'unit à lui sous ses ténébreux voiles,
Quel fil te noue, ô mouche, à ses énormes toiles...

Renonce à Dieu. Tout fuit.
Page 237. Dieu n'est pas. Nie et dors. Tu n'es pas responsable.

Borgia,
Page 238. De Sade, triomphant, raillant Vincent de Paule...

Mais tous les martyrs, Paul, Pierre, Étienne, Geniès,
Mais tout nivelant tout; je croyais, tu niais,

Curtius, Régulus,
Tous les sauveurs, Codrus, Léonidas, niais!
Page 238. Qu'importe? l'honneur sot, le martyre niais...

Reprends ce Rien terrible, Ombre.
Oh! reprends Spinosa, gouffre,
Page 241. Rien! Oh! reprends ce Rien, gouffre, et rends-nous Satan [1]!

IV. DES VOIX.

poètes
Page 244. J'irai, j'approcherai les instructeurs divins,
Qui font de l'absolu les grands apprentissages,
Les poètes dont l'aube éclaire les visages...

ne voit *construit,*
Sache que nul n'enseigne et que nul ne conduit...

Eschyle
Page 245. Terpandre et Callimaque ont des ailes de plomb;

Que Gœthe, Hegel, Wieland
Qu'Arouet, Kant, Hegel n'en savent pas plus long;
les paroles certaines
Et que le sphinx qui dit la parole certaine
Weymar *Athènes.*
N'est pas plus dans Ferney qu'il n'était dans Athène.

que brûle un sombre feu
De tout temps les rêveurs ont fait dans le ciel bleu
Ont cherché
Des fouilles du côté de ce qu'ils nomment Dieu...

Socrate au front divin,
Vos sages admirés, Épicure, Thalès,
Jean-Paul,
Confucius, Manès, Bacon, Luther, Calvin,
Diogène, Apulée, Erasme, Rabelais...

Ostende,
Page 246. Habite Terre-Neuve, ou Zante, ou Tombelaine...

Page 247. Quoiqu'une bible, livre à deux sens, atrophie
la raison qui s'y fie.
Et blesse trop souvent l'âme qu'on lui confie...

cri de tigre
Page 248. Tremblant d'un choc d'écume ou d'un râle d'orfraie...

flamboiements, *les vides,*
Les éclipses, les blocs, les profondeurs, les rides...

[1] Variante indiquée sur les épreuves.

se tordant
se roulant
se ruant
s'accouplant dans l'ombre aux éléments
Page 248. Les fléaux s'accouplant parmi les éléments...

V. CONCLUSION.

Page 251. Si la pensée était saisissable au regard,
le cerveau s'offrait
Si l'esprit se montrait sans voile à qui le sonde,
On verrait le néant, l'éternité, le monde,
On verrait le néant, l'éternité, le monde
L'énigme plus lugubre encor quand on la sonde...

L'astre, l'éclair, le vent leur parlent
Page 252. L'ouragan monstrueux leur parle dans la nuit...

la vie existe;
jour existe;
Page 253. Il est, puisque je vais le front haut, puisqu'un maître...

Justice, Liberté, Vérité, Conscience;
Idéal, Absolu, Devoir, Raison, Science;
Puisque devant la faute il faut la patience,
Il est, puisqu'à ma faute il faut sa patience...

Tes bibles, tes korans, tes bigotes grammaires...
Tes catéchismes fous, tes korans, tes grammaires...

C'est l'éblouissement de
Elle s'offre immobile à l'éternel désir,
C'est l'évidence énorme, éclatante, diffuse,
C'est ce qui se refuse et c'est ce qui se donne,
Et toujours se refuse et sans cesse se donne;
Qui, sans cesse se donne et toujours se refuse,
tendre
calme
C'est l'évidence énorme et simple qui pardonne...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le poème *Religions et Religion* provoqua à son apparition une grande impression. Victor Hugo avait 78 ans. Cette œuvre, commencée en 1870, interrompue pendant la guerre, parut en 1880; la critique fut à peu près unanime à admirer la beauté, la souplesse et la puissance des vers. Comme poète, Victor Hugo désarmait ses adversaires, mais le sujet devait nécessairement éveiller quelques colères chez les fervents catholiques. Ils apportèrent néanmoins quelques atténuations à leur rigueur en considérant que Victor Hugo avait fait le procès au matérialisme.

C'est en effet un hymne au spiritualisme, une leçon donnée aux adeptes du matérialisme, un encouragement à ceux qui sont encore torturés par le doute. C'est la profession de foi «religieuse» dans le sens le plus large, le plus élevé du mot : affirmation de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme. C'est le monument spiritualiste, opposé aux religions positives; sur ce terrain, Victor Hugo rencontra les éloges les plus ardents. Comme l'écrivait Arsène Houssaye, dans un sonnet à Victor Hugo :

Dieu c'est Dieu, mais Victor Hugo est son prophète.

Cinq ans avant sa mort, Victor Hugo résuma l'unité de sa vie mystique dans cette phrase de son testament : Je crois en Dieu.

Journal des Débats.

Henry Houssaye.
(8 mai 1880.)

... Le poème des *Religions* n'est point un système complet de philosophie comme le *De natura rerum*, ni un vaste tableau des divinités et des cultes comme la *Symbolique*, ni un livre de métaphysique comme le *Discours sur la méthode* ou la *Théodicée*. Le poète parle en poète. Il ne se fait ni probabiliste avec Cicéron, ni expérimental avec Bacon, ni érudit avec Creuzer, ni théologien avec Bossuet, ni sceptique avec Bayle, ni sensualiste avec Condillac, ni tout à fait métaphysicien avec Malebranche. Il a des mots à la Pascal et des visions à la Platon; mais il est surtout lui. Comme Descartes, qui disait en montrant des pièces de dissection : — Voilà mes livres, — Victor Hugo pourrait dire en montrant son front : — Là sont mes documents; — en montrant son cœur : — Là est mon inspiration.

Une idée préside à ce livre : la substitution de la religion aux religions, le remplacement du dogme étroit par la croyance élevée et ardente, du rite par la libre prière...

La Gazette de France.

Armand de Pontmartin.
(16 mai 1880.)

... La guerre au bon Dieu, à l'Église, au catholicisme, au christianisme, est déclarée sur toute la ligne républicaine avec approbation, privilège et garantie du gouvernement.

... C'est le moment que M. Victor Hugo a choisi pour lancer contre Jésus-Christ, contre l'Église, contre la Papauté, contre les évêques, contre les prêtres, contre nos dogmes, contre nos mystères, contre nos fêtes, ses alexandrins superbes hérissés de fortes chevilles. C'est le moment qu'il a choisi pour dénoncer aux haines populaires et aux railleries bourgeoises tout ce que menacent, injurient, calomnient, proscrivent à la fois la fausse science des hommes du pouvoir et la grossière ignorance des voltairiens de cabaret. C'est le moment qu'il a choisi pour brûler de nouveau ce qu'il avait adoré, pour traîner sur la claie la religion qui inspira les architectes de *Notre-Dame de Paris,* qui sauva les chefs-d'œuvre de l'antiquité, que pressentit Virgile, que Dante pratiquait, que glorifia Shakespeare, qui visita *Louis XVII,* qui consola les *Vierges de Verdun,* qui sanctifia le *Roi-martyr*...

... *Religions et Religion,* c'est-à-dire inanité des religions, nécessité, bienfait, vérité de la religion; nous ne voudrions pas d'autre programme. Par malheur, M. Victor Hugo ne l'entend pas ainsi. Non seulement il enveloppe dans ses hautaines satires et ses ricanements méphistophéliques toutes les religions, à commencer par la nôtre; mais il est clair (et il n'y a que cela de clair dans son livre) que c'est pour celle-ci qu'il réserve ses sarcasmes les plus âcres, ses ironies les plus salées, ses hémistiches les plus sonores, ses majuscules les plus solennelles, ses énumérations les plus formidables.

... Quand on a passionnément admiré un grand poète, lorsqu'on a figuré parmi les claqueurs de la *première* d'*Hernani,* et que l'on est un des rares survivants de cette soirée inoubliable, c'est une douleur profonde d'avoir à juger cet amas d'impiétés, d'outrages, de blasphèmes, de folies; s'il y avait entre le plus humble des critiques et le plus glorieux des poètes la proportion d'un exécuteur à un exécuté, je dirais que le plus supplicié des deux n'est pas celui qu'on pense.

La Justice.

C. Pelletan.
(1er mai 1880.)

Nous venons de lire une première fois le nouveau poème de Victor Hugo : *Religions et Religion,* tout rempli de la grande antithèse des superstitions religieuses des prêtres et de la haute religion du poète.

Il faut voir comment le maître empoigne les divers manitous du catholicisme, et les remet à leur place, avec ceux des autres fétichismes connus. C'est un auteur chrétien, je crois, qui raconte comment un prêtre de l'Évangile, osant porter le marteau sur une idole redoutée, en fit sortir une nichée de souris. Il est temps de rendre au catholicisme ce qu'il a fait à ses prédécesseurs.

... J'ai voulu seulement saluer à son apparition l'œuvre nouvelle de Victor Hugo et traduire l'impression qu'on ressent en retrouvant à chaque page du volume la griffe du lion, dans toute sa largeur et dans toute sa puissance.

Le Gaulois.

«Tout Paris.»
(29 avril 1880.)

C'est toujours un grand événement littéraire que l'apparition d'un nouveau livre de Victor Hugo. Son puissant génie ne connaît pas le poids des ans... Hier on a mis en vente son dernier poème : *Religions et Religion,* aujourd'hui je ne sais pas un lettré qui ne l'ait sur sa table; demain toute la France le lira, et après-demain l'Europe entière en saura les vers.

... *Religions et Religion* est un de ces ouvrages philosophiques que nous ne saurions juger. C'est le déisme substitué au dogme, et les théories du pardon mises à la place des théories d'inflexible justice. L'auteur de *la Légende des siècles* et du *Pape* n'est pas un catholique; il s'élève contre toutes les religions positives. Seulement le matérialisme lui fait horreur et il n'a pas d'assez éloquents défis à cette monstrueuse et ravalante doctrine.

Le Courrier du soir.

Emmanuel des Essarts.
(19 mai 1880.)

Les cimes appellent les aigles. De même les plus hauts problèmes de l'esprit humain ne peuvent être abordés que par les plus grands génies. La poésie philosophique est la mission des Lucrèce, des Shelley, des Victor Hugo. Les *Contemplations* nous avaient démontré cette faculté du maître de lutter triompha-

lement avec l'intraduisible et de faire passer l'infini dans ses vers. Le livre d'aujourd'hui vient achever cette démonstration et illuminer tout un côté de l'œuvre et de la pensée de Victor Hugo. Quel domaine aurait pu rester inexploré devant celui qui peut prendre comme devise de son œuvre autant que comme titre d'un prochain volume : «Toute la lyre!»

... Telle se manifeste la haute signification, la portée de ce poème où l'on doit admirer, comme dans tous les ouvrages récents du maître, le souffle grandiose de la forme, qui alterne de l'épopée au drame et du discours à l'ode, la transformation en images éclatantes des concepts les plus abstraits, le prodige d'une érudition inspiratrice à l'égal du lyrisme, enfin l'alliance presque inconnue jusqu'ici de l'esprit et du sublime, ce que nous appellerons la rencontre d'Isaïe et de Voltaire dans une poésie précise comme la raison, ample comme le rêve.

Le Courrier du soir.

E. de Pompery.
(22 mai 1880.)

Dans son dernier livre, *Religions et Religion,* le grand lyrique de ce siècle, le plus grand peut-être de tous les siècles, s'est lancé dans une lutte superbe contre l'infini, l'absolu, l'incognoscible. En lisant le poète titanique, vous songez naturellement à la lutte de Jacob contre l'ange, de la légende biblique. C'est formidable et prodigieux. Seul Victor Hugo était capable d'embrasser, dans son vers souple et tout-puissant, cet adversaire insaisissable, que son immensité cache et découvre à la fois, selon l'expression de Tertullien. On reste confondu d'étonnement et d'admiration en voyant quelles sont les ressources multiples et inattendues du moderne Prométhée, infatigable, invaincu, toujours debout.

... Voilà la manifestation du poète; elle flamboie, elle rayonne dans sa toute-puissance; au fond, elle est très utile, puisqu'elle tend à délivrer les intelligences de toutes les doctrines, de tous les dogmes, de tous les livres prétendus sacrés, de tous les anthropomorphismes, de toutes les idoles, pour laisser l'homme en face de l'univers, libre avec sa conscience et sa raison.

Le Siècle.

(9 mai 1880.)

... Comme aux premiers âges, quand Orphée chante, les animaux eux-mêmes subissent la fascination de la mélopée caressante. Et ne voyons-nous pas aujourd'hui ce phénomène : les cléricaux les plus acharnés mettant un frein à leurs colères, une digue à leurs échappées naturalistes, forcés de se courber, comme les roseaux frémissants au passage de la brise, sous la grande voix venue du Sinaï d'où Victor Hugo voit déjà deux mondes, et subissant l'influence souveraine du grand poète qui vient d'ajouter *Religions et Religion* à tant d'autres œuvres admirables.

Monument spiritualiste dont les sublimes proportions sont faites pour embarrasser les cléricaux eux-mêmes, car Victor Hugo ne condamne les religions contingentes que pour exalter la religion absolue. S'il met en pièces les idoles, s'il déchire les évangiles passagers, c'est pour dégager au fond du firmament la pure formule du grand être invisible et pour apprendre aux humbles à épeler dans le ciel même les syllabes mystiques de l'évangile éternel.

Le Petit Parisien.

Jehan Frollo.
[Catulle Mendès.]
(1er mai 1880.)

... Jamais le prodigieux esprit en qui vit tout le XIXe siècle ne s'était encore élevé à une aussi fulgurante hauteur de pensée; et jamais le miraculeux poète, l'artiste impeccable, dont les plus grands et les plus fiers ne sont que les plus humbles disciples, n'avait déployé une plus splendide effusion d'images et de rythmes.

Je n'ajouterai qu'un mot.

Victor Hugo, dans une courte préface en prose, dit : «Ce livre a été commencé en 1870; il est terminé en 1880. L'an 1870 a donné à la papauté l'infaillibilité et à l'empire Sedan. Que fera l'an 1880?» Maître, demandez plutôt ce qu'il a fait — puisque votre livre a paru. Il a porté le coup suprême aux religions vieillies, aux dogmes désormais sans valeur; car jusqu'à ce jour ceux qui avaient combattu le prêtre et les divinités menteuses,

c'étaient le journal, le pamphlet, le livre historique ou philosophique; mais voici qu'enfin les faux dieux et leurs apôtres sont jugés et niés par le plus grand des prophètes humains!

Le Gil Blas.

Louis Ulbach.

Victor Hugo, dans sa longue existence, qui se mêle comme une traînée de lumière au poudroiement de ce siècle, n'aura manqué aucune occasion d'intervenir, quand le cœur de la génération se troublait devant un mystère, devant une révolution, devant la tyrannie, devant un attentat, devant la gloire injuste, devant la défaite imméritée, devant l'intrigue, devant la mort et devant la vie.

Ce n'est pas seulement une clarté que Victor Hugo jette dans l'obscurité de la mêlée, c'est un exemple. Le vieillard enseigne aux jeunes à n'être pas des fanfarons de matérialisme, aux vieux qui doutent à ne pas se contenter de douter, et à ceux qui croient à trouver comme lui dans la contemplation du monde, dans l'élan vers les hauteurs, cet apaisement qui éteint les fournaises et les cierges, pour ne laisser d'enfer que dans les mauvaises consciences et de luminaires que dans le ciel étoilé.

Le Constitutionnel.

(6 mai 1880.)

A travers les éclats de la formidable bataille religieuse qui sépare la France en deux camps, Victor Hugo vient de faire entendre sa voix. Elle a dominé le tumulte, et de chaque côté on prête l'oreille dans le recueillement et avec la déférence que mérite le grand poète national.

Ce qu'il vient dire est grave, profond, et plein de cette sérénité mystérieuse et superbe qui donne à tout ce qui sort de son esprit une grandeur souveraine.

... Nous voudrions pouvoir rendre par une expression digne de cet admirable livre l'émotion que nous avons ressentie en le lisant. Toutes les formules sont épuisées depuis longtemps pour louer Victor Hugo. Le maître illustre domine de si haut l'éloge qu'il faut désespérer de le lui faire entendre. Mais c'est une satisfaction profonde pour la jeune génération littéraire que de saluer cet ancêtre auguste, qui se dresse comme un vieux chêne au-dessus de la pépinière née tout entière de sa semence. Dans sa prodigieuse fécondité, il donne à tous l'exemple. Et son labeur ininterrompu ajoute chaque jour à sa glorieuse couronne un fleuron de plus.

Le livre qu'il vient d'écrire est courageux. A la grandeur de l'esprit, Victor Hugo joint la grandeur de l'âme. Il ne recule jamais devant la tâche nécessaire. Et il a rompu hautement en visière aux matérialistes qui sont nombreux dans le camp dont il est un des chefs. L'enseignement qu'il donne n'en est que plus haut. Il affirme la liberté de conscience, car il y a au fond de toutes les paroles du poète un plaidoyer pour la liberté.

Le Soleil.

Charles Canivet.
(17 mai 1880.)

... Ce livre de Victor Hugo, qui devait rencontrer nécessairement, grâce à son sujet même, tant d'hostilités préconçues et provoquer tant de polémiques ardentes, est la condamnation la plus éloquente de l'orgueil scientifique contemporain. Les critiques, à son endroit, se sont trompés de route. C'est d'un autre côté qu'ils auraient dû venir, car il n'y a jamais eu de plus grande, de plus solennelle affirmation spiritualiste.

... Une aspiration jusqu'ici sans pareille vers les fins de notre destinée, tel est, en résumé, ce livre dans lequel Victor Hugo s'est élevé à d'incomparables hauteurs, surtout quand il regarde plus loin que la terre. Une œuvre de cette taille ne peut être amoindrie par un sentiment de haine.

... L'homme qui a écrit ce livre, à un âge où les plus fiers inclinent vers la miséricorde, est trop grand pour avoir de la haine. Qu'il veuille bien regarder un peu d'un autre côté, et il verra si ce ne sont pas ces idolâtres de la matière qu'il flagelle avec tant de souveraine éloquence dans leurs doctrines, il verra si ce n'est pas là qu'est la haine intraitable et le dédain sinon la persécution de la foi des autres. Au milieu du désarroi actuel de la pensée, cette grande parole était utile, elle était même nécessaire. Elle est venue à son heure. Portera-t-elle ses fruits? Je l'ignore. Mais si on ne l'écoute pas sans admiration, on ne la

médite pas sans respect. C'est une sorte de fenêtre ouverte sur un avenir où nous avions à peine le droit d'entr'ouvrir un jour de souffrance, par un poète qui, dans ce siècle de mécanique, donne à la haute pensée le rang qui lui est dû et que n'usurperont jamais les formules.

Fortnightly Review.

Algernon Charles SWINBURNE.
(1er juin 1880.)

Le poème intitulé *Religions et Religion* est d'un bout à l'autre le procès de tous les matérialismes; et d'abord et avant tout, de la pire forme de matérialisme existant ou survivant dans le monde entier. Une croyance basée sur le déicide et reposant sur la théophagie n'est jamais plus insupportablement risible ou plus risiblement insupportable que quand ses défenseurs flétrissent leurs adversaires du nom — honteux entre tous — de matérialistes. Nos contemporains, en vérité, sont loin d'avoir été les premiers à remarquer l'incomparable drôlerie d'un pareil terme de reproche sur les lèvres de ceux qui croient à la mortalité d'un immortel, à l'interruption d'une éternité; mais jamais aucun penseur ni raisonneur d'autrefois n'a été chercher dans l'arsenal de la raison des armes plus lourdes et plus tranchantes pour que la vérité s'en serve contre les monstrueuses et meurtrières absurdités de son époque, que celles que Victor Hugo a trouvées aujourd'hui.

Le National.

Théodore DE BANVILLE.
(3 mai 1880.)

Au milieu de notre vie confuse, turbulente, plate, affairée, indifférente, où les livres, les drames, les rêves, les poèmes, chassés par un vent d'oubli, ressemblent aux feuilles que balaie novembre et s'enfuient, sans qu'on ait le temps de les reconnaître l'un de l'autre, dans un vague tourbillon, parfois paraît un nouveau livre de Victor Hugo, et tout s'éclaire, résonne, murmure, chante à la fois.

Le vers éclatant, sonore, prestigieux, aux mille surprises de son, de couleur, d'harmonie, éclate comme un riche concert, et toujours émus, éblouis, étonnés à nouveau, comme si nous entendions des vers pour la première fois, nous restons stupéfaits devant le persistant prodige du grand inspiré, du grand penseur, de l'artiste inouï qui sans cesse se transfigure, toujours nouveau et toujours semblable à lui-même. Il serait impertinent de dire de lui qu'il est *en progrès;* et cependant je ne trouvepas d'autre mot pour dire qu'à chaque heure, à chaque minute il ajoute quelque chose de nouveau, de plus précis et de plus caressant encore à ce balancement des syllabes, à ce jeu mélodieux de la rime renaissant d'elle-même, qui est la grâce et l'invincible force de la poésie française. Qu'on me pardonne un apparent blasphème; mais puisque le temps des périphrases est passé, il faut bien dire les choses dans leur réalité vraie. Eh bien! l'écueil du vers, c'est l'ennui, car il peut être presque sublime et parfaitement ennuyeux; mais au contraire, avec son vol vertigineux, sa vaste envergure et la furie de son génie ivre d'immensité, le vers de Victor Hugo est par-dessus le marché *amusant* en lui-même, amusant comme un conte de fées, comme une fête aux mille couleurs, comme une comédie effrénée et charmante, car les mots y jouent des rôles inattendus, y prennent une vie intense et particulière, y revêtent des figures gracieuses ou bizarres, y choquent l'une contre l'autre des cimbales d'or ou des urnes de cristal, y échangent des éclaboussements de lumière vive et d'aurore.

Et ne voyez pas dans le choix de mon épithète une idée de rapetissement : un jardinet sur une fenêtre peut être ennuyeux et une immense forêt peut être amusante, avec ses ombres où le rossignol chante, ses arbres géants à travers lesquels on aperçoit l'azur, ses abris de mousse où le ruisseau d'argent fredonne à travers la verdure mouillée. Oui, c'est là un de ses caractères, la poésie de Hugo se lit, se dévore comme on dévore un roman d'aventures, parce qu'elle est variée, surprenante, pleine d'imprévu, exempte de lieux communs, comme la nature même, et d'une telle clarté limpide qu'elle est à la portée de tout être sachant lire, même quand elle s'envole sur les plus hautes cimes de la philosophie et de l'idéal. En effet, être obscur, confus, incompréhensible, n'est pas une qualité rare ni difficile à acquérir, et le premier imbécile venu y parvient sans peine. Dans ce

magnifique poème qui vient de paraître, *Religions et Religion,* comme dans tous ses autres poèmes d'ailleurs, Victor Hugo vient précisément chasser, dissiper au vent du ciel les leçons, les brumes, les fatras, les nuées de sombres mots éperdus que les faux savants de tous les temps ont épaissies sur la claire évidence. L'évidence, c'est Dieu, c'est la lumière, la justice, la pitié, l'amour; c'est l'impeccable conscience; l'obscurité, c'est le tas de mots prétentieux et inutiles sous lesquels on a écrasé ces notions primordiales.

II

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

Religions et Religion. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1880, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 4 francs.

Religions et Religion. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie Quantin), 1880, in-18, couverture imprimée. Première édition in-18, publiée à 1 franc.

Religions et Religion... — Édition définitive. Poésie XIII. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1881, in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50 le volume.

Religions et Religion... — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

Religions et Religion... — Édition collective. Œuvre poétique IV. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1885, grand in-8°, couverture illustrée. 6 gravures hors texte pour le volume. *Religions et Religion* a paru d'abord en 3 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 1 fr. 50; le volume : 4 francs.

Religions et Religion... — Édition nationale. Poésie XIV. Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot), 1888, in-4°, couverture imprimée. Cinq compositions hors texte pour le volume. Prix : 30 francs.

Religions et Religion... — Édition collective. Paris, A. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1888, petit in-12. Prix : 6 francs le volume.

Religions et Religion. — Édition à 25 centimes le volume. Paris, Jules Rouff et Cie, Cloître Saint-Honoré, un volume in-32.

Religions et Religion... — Poésie XII. Collection Nelson, Paris, rue Saint-Jacques, n° 89, et à Londres, Édimbourg et New-York, 1913, in-12, couverture illustrée. Prix : 1 fr. 25.

Religions et Religion... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1927, grand in-8°.

III

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1885. Édition Hugues. Frontispice (Karl Fichot).

1888. Édition nationale Testard. Une composition hors texte : *Des voix* (Fantin-Latour), gravée à l'eau-forte par A. Mongin.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

IMPRIMERIE NATIONALE

VICTOR HUGO

RELIGIONS ET RELIGION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
—
1880

Couverture de l'Édition originale.

Composition de Fantin-Latour.
Édition Testard.

Vos sages admirés, Epicure, Thalès
Diogène, Apulée, Erasme, Rabelais,

le difforme alphabet de pierre du galgal,
les cylindres de Tyr, les runes de Fingal,
les papyrus de Thèbe et d'Endor, qu'on adopte
le texte égyptien ou la version copte,
Vos sages admirés, Socrate au front divin,
Confucius, Manès, Jean Paul Bacon, Luther, Calvin,
Platon, que l'idéal laisse boire à son urne,
Kant, Leibnitz, tout cela n'est qu'un souffle nocturne.

Si tu le veux, fais-toi de l'audace un devoir;
propose-toi ce but redoutable. Savoir,
cette façon splendide et suprême de naître;
entre dans le nuage insondable; pénètre
dans l'horreur des Horebs, des Brockens, des Thabors;
Va! mais commence, avant d'en tenter les abords,
par laisser de coté la sagesse des hommes,

le peu que nous savons tient au peu que nous sommes;
Ecoute l'homme a prêtre, avec ou sans appui
a creusé l'inconnu qu'il a comblé son puits;
Alors il cherche, alors il tarente, [illegible]
Sacrotte Mage, ou se fait prêtre.

FAC-SIMILÉ DU MANUSCRIT. (VOIR PAGE 245.)

L'ÂNE

22
IMPRIMERIE NATIONALE.

Fac-similé du titre écrit par Victor Hugo
en tête du manuscrit original : *L'Âne*.

— Mais tu brûles! Prends garde, esprit! Parmi les hommes,
Pour nous guider, ingrats ténébreux que nous sommes,
Ta flamme te dévore, et l'on peut mesurer
Combien de temps tu vas sur la terre durer.
La vie en notre nuit n'est pas inépuisable.
Quand nos mains plusieurs fois ont retourné le sable
Et remonté l'horloge, et que devant nos yeux
L'ombre et l'aurore ont pris possession des cieux
Tour à tour, et pendant un certain nombre d'heures,
Il faut finir. Prends garde, il faudra que tu meures.
Tu vas t'user trop vite à brûler nuit et jour!
Tu nous verses la paix, la clémence, l'amour,
La justice, le droit, la vérité sacrée;
Mais ta substance meurt pendant que ton feu crée.
Ne te consume pas! Ami, songe au tombeau! —
Calme, il répond : — Je fais mon devoir de flambeau.

Octobre 1880.

L'ÂNE.

*

COLÈRE DE LA BÊTE.

I

Un âne descendait au galop la science.
— Quel est ton nom? dit Kant. — Mon nom est Patience,
Dit l'âne. Oui, c'est mon nom, et je l'ai mérité,
Car je viens de ce faîte où l'homme est seul monté
Et qu'il nomme savoir, calcul, raison, doctrine.
Kant, porter le licou sanglé sur la poitrine;
Avoir dès son bas âge, âpre et morne combat,
L'os de l'échine usé par la boucle du bât;
Subir, de l'aube au soir, la secousse électrique
Du nerf de bœuf parfois relayé par la trique;
Être, tremblant de froid ou de chaud étouffant,
Happé par le mâtin, lapidé par l'enfant,
Tomber de l'un à l'autre, et traverser l'églogue
De la pierre alternant avec le boule-dogue;
Vivre, d'un chargement effroyable bossu,
Les os trouant la peau, maigre, ayant tant reçu,
Le long de chaque côte et de chaque vertèbre,
De coups de fouet que d'âne on est devenu zèbre,
Tout cela, qui te semble assez rude, n'est rien,
Et le fouet est à peine un souffle éolien,

Et les cailloux sont doux, et la raclée est bonne
A côté de ceci : suivre un cours en Sorbonne;
Vivre courbé six mois, peut-être un temps plus long,
Sous une chaire en bois qu'habite un cuistre en plomb;
Dresser son appareil d'oreilles au passage
Des clartés du savant et des vertus du sage;
Épeler Vossius, Scaliger, Salian;
Écouter la façon dont l'homme fait hi-han!

A quoi sert Cracovie? à quoi sert Salamanque?
Et Sorèze, lanterne où l'étincelle manque,
Et Cambridge, et Cologne, et Pavie? A quoi sert
De changer l'ignorance en bégaiement disert?
Pourquoi dans des taudis perpétuer des races
De belîtres rongeant d'informes paperasses?
Que sert de dédier des classes, des cachots,
Et quatre grands murs nus qu'on blanchit à la chaux,
Et des rangs de gradins, de bancs et de pupitres,
A d'affreux charlatans flanqués d'horribles pitres?
Frivoles, quoique lourds, pesants, quoique subtils,
Quel sol labourent-ils? quel blé moissonnent-ils?
A quoi rêvait Sorbon quand il fonda ce cloître
Où l'on voit mourir l'aube et les ténèbres croître?
A quoi songeait Gerson en voulant qu'on dorât
D'un galon le bonnet carré du doctorat?
A quoi bon, jeunes gens qu'à ce bagne on condamne,
Devenir bachelier puisqu'on peut rester âne?

Moi l'ignorant pensif, vaguement traversé
De lueurs en tondant les herbes du fossé,
Qui serais Dieu, si j'eusse été connu d'Ovide,
Moi qui sais au besoin prendre en pitié le vide
Du philosophe altier pleurant ce qu'il détruit,
A travers le fatras, le tourbillon, le bruit,
J'ai sondé du savoir la vacuité morne;
J'ai vu le bout, j'ai vu le fond, j'ai vu la borne;
J'ai vu du genre humain l'effort vain et béant;

Je n'ai pas, dans cette ombre et le cas échéant,
Refusé les conseils de l'ineptie honnête
Au docte, moi le simple, à l'homme, moi la bête;
Kant, j'ai vu, mendiant des clartés à la nuit,
Devant l'énormité de l'énigme où tout luit,
Devant l'œil invisible et la main impalpable,
La science marcher en zigzag, incapable
De porter l'infini, ce vin mystérieux,
Soûle et comme abrutie en présence des cieux;
L'âne survient, s'émeut, plaint cet état d'ivresse,
Jette un liard et dit : tiens! à cette pauvresse.

Kant, ne t'étonne point de ces échanges-là.
L'âne un jour rencontrant Ésope, lui parla;
La conversation fut au profit d'Ésope.
Quant à moi qu'à présent tant de brume enveloppe,
Je déclare que j'ai beaucoup baissé depuis
Qu'imprudent j'ai risqué ma tête en votre puits,
Et que je me suis fait condisciple de l'homme.
Tout en suivant ces cours dont la lourdeur assomme,
J'ai fait souvent à l'homme en son obscurité
L'aumône d'un éclair de ma stupidité;
Tandis que l'homme, ayant pour dogme et pour pratique
Qu'il faut qu'un âne libre, incorrect et rustique,
Monte à la dignité de classique baudet,
De son rayonnement ténébreux m'inondait.
Je sors exténué de cette rude école;
J'ai vu de près Boileau, j'aime mieux la bricole.

Mon nom est Patience, oui, Kant! ils ont voulu
Me faire à moi bétail innocent et goulu,
Tantôt avec Philon dans le grand songe antique,
Tantôt avec Bezout dans la mathématique,
Tantôt chez Caliban, tantôt chez Ariel,
Manger de l'idéal et brouter du réel;
Je n'ai pas résisté; j'ai, pauvre âne à la gêne,
Mangé de l'Euctémon, brouté du Diogène,

Après Flaccus, Pibrac, Vertot après Niebuhr,
Et j'ai revu Gonesse en sortant de Tibur.
Hier dans la phthisie et demain dans l'œdème,
J'ai tout accepté, Lulle, Érasme, Œnésidème,
Les pesants, les légers, les simples, les abstrus,
Les Pelletiers pas plus bêtes que les Patrus,
Fleury dans le sacré, Chompré dans le profane,
L'affreux père Goar juché sur Théophane,
Tout poëte embelli de son commentateur,
Sanchez dans son égout, et toi sur ta hauteur.
Dur labeur! Veut-on pas que je me passionne
Pour les textes d'Élée ou ceux de Sicyone,
Que j'attache un grand prix à savoir s'il est bon
D'avoir lu Xenarchus pour comprendre Strabon,
Que je me mette en feu le cerveau pour les notes
Des Suards sur les Grimms, des Grimms sur les Nonottes,
Et qu'un âne de sens se laisse incendier
Par ce qu'à Lycosthène ajoute Duverdier?

Voilà longtemps que j'erre et que je me promène
Dans la chose appelée intelligence humaine;
J'allais je ne sais où suivant je ne sais qui;
J'ai pratiqué Glycas, Suidas, Tiraboschi,
Sosiclès, Torniel, Hodierna, Zonare;
J'ai fréquenté le docte en coudoyant l'ignare;
En présence du sort, du futur, du passé,
De l'énigme, du ciel, du gouffre, j'ai causé
Avec l'esprit humain flânant à sa fenêtre;
J'ai fouillé pas à pas ce dédale : connaître;
J'ai dans cette cité, plus noire que les fours,
Hanté les culs-de-sac comme les carrefours;
Lu tous les écriteaux, flairé toutes les cibles;
J'ai pris tous les sentiers possibles, impossibles,
Le plat, le raboteux, le connu, l'inconnu;
Je suis allé cent fois et cent fois revenu
De la science exacte, entrepôt sombre où l'homme
Compte le monde ainsi qu'un avare une somme,

A la philosophie, église dont Platon
Est le clocher avec Maugras pour clocheton;
J'ai vu l'antre où l'on prie et l'antre où l'on dissèque;
Et vos collèges froids dont la bibliothèque,
Ainsi qu'une vapeur qui prend forme le soir,
A l'étage d'en haut se condense en dortoir.
J'ai tout appris, Coger, Psellus, les Théophiles,
Pouranas composant la terre de neuf îles,
Socion et Photin; que Sénèque était là
Quand saint Paul vint trouver Néron et lui parla;
Qu'Alirune enseigna Marcomir; que Macrobe
Sous Théodose était maître de garde-robe;
Que les Populicains à Sens furent vaincus;
Comment Manès d'abord s'appela Curbicus;
Que sur la langue Apis avait un scarabée;
Que Paschasin était évêque à Lilybée,
Et que Paschase, abbé de Corvey, fut traduit
Par le père Sirmond en seize cent dix-huit;
Qu'Ambroise est un coursier dont le dogme est la bride;
Que la clef de Cordus ouvre Dioscoride;
Que l'esprit saint planait sur les fameux combats
De saint Jérôme avec le rabbin Akibas;
Que l'absurde se croit; que l'horrible s'adore;
Qu'Ésoptius n'est pas moindre que Nimphidore;
Et comment Mahomet dans tous ses embarras
Consultait Sergius aidé de Batiras;
Qu'il n'existe qu'un siècle et qu il n'est qu'une école;
Que Bzovius fut docte, et que le grand Nicole
Est si grand qu'il pourrait loger sous son manteau
Godeau, Chiffletius, Possevin et Petau.
J'ai tout ruminé, glose, analyse, critique.
J'ai vu Laïs au pnyx, Aspasie au portique,
Et jusqu'à la Scarron dans son trou de Saint-Cyr;
J'ai fait ce stage affreux, n'ayant d'autre plaisir,
Au pied du mur humain pauvre bête acculée,
Que de manger parfois dans la main d'Apulée
Ou de parler avec Balaam dans un coin.

Pas un texte, ici, là, haut ou bas, près ou loin,
Pas de volume jaune et mangé par les mites,
Pas de lourd catalogue informe et sans limites,
Que mon esprit, voulant tout voir, ne feuilletât.
J'ai donc étudié beaucoup; le résultat?
Un peu d'allongement à mes oreilles tristes.

Et je me suis dit : — Âne, il faut que tu persistes.
J'ai pris, pour faire enfin le tour des cécités,
D'autres inscriptions à d'autres facultés,
Hébreu, sanscrit, pâkrit, grammaire générale,
Jurisprudence, droit, esthétique, morale,
Chimie... — Oh! comprends-tu, Kant, ce qu'il m'a fallu
De longanimité pour dire : — J'ai tout lu,
Tout appris, et je suis plus que jamais pécore;
Eh bien! je vais apprendre et je vais lire encore!

L'âne poursuivit : — Kant, j'ai donc recommencé,
Doublé ma rhétorique, élargi mon fossé;
J'ai remis mon oreille énorme en discipline;
J'ai recreusé Straton, Sosibe, Éraste, Pline,
Et Gérard de Crémone, et Trublet, ab ovo,
Et le grammairien Sostrate, et de nouveau,
La science m'a fait manger de la poussière.
Du noir chaudron qui bout devant cette sorcière
Je me suis fait le morne et lugubre écumeur.

Oh! cliquetis de mots, tohu-bohu, rumeur,
Champ de foire, Babel, chaos! auquel entendre?
Bossuet est féroce et Fénelon est tendre;
La concordantia du cardinal d'Ailly
Montre un dogme dans l'astre au fond des cieux cueilli;
Photius m'expliquait son fatras somnifère,
Catanes ses trois dés, Sacrobosco sa sphère;
Solon m'offrait ses lois, Bollandus ses romans;
Irénée insultait les quartodecimans;
Je voyais se poursuivre à coup de syllogismes,

Paz, armé pour la foi, Krantz, souteneur des schismes,
Et Melchior Adam et Barleycourt Hugo,
Vieux coqs de l'argument debout sur leur ergo.
Fouillons les chartriers, refouillons les glossaires;
Caracoran, cherchez Issedon; dans ses serres
Jove a cet écriteau : Vel hodie vel cras;
Et Tertullien sombre étrangle Carpocras.
Carpocras d'Irénée enviait la boutique;
Ce Carpocras était un si fier hérétique
Que toi-même, bon Kant, qui jamais n'exécras
Personne, tu devrais exécrer Carpocras.
Comment mettre d'accord Jousse, Antoine Studite,
L'homme de cour Sénèque et Jean le troglodyte,
Young, le pleureur des nuits, Wordsworth, l'esprit des lacs,
Thalès, Hevelius, Levera, Granallachs;
Les gais soupeurs, d'Holbach, Parny, Dorat-Cubière,
D'Argens, avec Rancé qui prend pour lit sa bière;
Le dessus de velours, le dessous de sapin;
Ancelin et Cluvier, Polybe et Plancarpin;
Larcher contre Arouet et Cicchi contre Dante;
Et l'engeance grimaude et la race pédante;
Juste Lipse et Luther, Naigeon et Davila?
Knox me tirait par ci, Scot me tirait par là;
Luc prenait une oreille, Euler empoignait l'autre;
Hu! braillait le chiffreur. Dia! beuglait l'apôtre.
Oh! ma jeunesse en fleur qui courait dans les prés
Et les bois par l'aurore et la joie empourprés!
L'herbe verte! l'étable où l'on fait un doux somme!
Oh! les coups de bâton de mon ânier bonhomme!
Je ne pourrai jamais dire, ô splendeur des cieux,
Avec des mots assez crachés et furieux,
Comment ils ont changé la pensée en lanière
Et l'idée en férule, et de quelle manière
Ces malheureux m'ont fait, sous un monstrueux tas
D'Eusèbes, de Sophrons, de Blastus, d'Architas,
D'Ossa plus Pélion, d'Anthyme plus Orose,
De petit ânon leste immense âne morose!

Livres! qui, compulsés, adorés, vermoulus,
Sans cesse envahissant l'homme de plus en plus,
De la table des temps épuisez les rallonges,
D'où sortent des lueurs, des visions, des songes,
Et des mains que les morts mettent sur les vivants,
Codes des sanhédrins, oracles des divans,
Textes graves, ardus, austères, difficiles,
Appendices fameux des siècles, codicilles
Du testament de l'homme à chaque âge récrit,
Dont le vélin fait peur quand le temps le flétrit,
Comme si l'on voyait vieillissante et ridée
La face vénérable et chaste de l'idée;
Vous qui faites, sous l'œil du chercheur feuilletant,
Un bruit si solennel qu'il semble qu'on entend
Le grand chuchotement de l'Inconnu dans l'ombre,
Volumes sacrosaints que l'Institut dénombre,
Qui jusqu'en Chine allez emplir de vos rayons
Ce collège appelé la Forêt-de-Crayons,
Résidus de l'effort terrestre, où s'accumule
Le chiffre dont le sphinx compose sa formule,
Des hommes lumineux prodigieux produit,
Oh! comme vous m'avez obscurci, moi la nuit!
Oh! comme vous m'avez embêté, moi la bête!

Quel délire m'a pris d'aller sur votre faîte
Brouter l'ortie humaine, hélas, et de tenter
Votre viol funèbre, et de vous convoiter,
Livres qui pour consigne avez cette sentence :
— Garder Isis; tenir les brutes à distance, —
Qui défendez, afin que tout reste normal,
Le passage sacré de l'homme à l'animal,
Ô phédons, ô talmuds, ô korans, dont les piles
Du sombre esprit humain gardent les Thermopyles!

Ô volumes, j'ai fait le grand noviciat;
Je suis plus lourd qu'Accurse et plus vain qu'Alciat;
Triste, j'ai digéré la docte baliverne;

J'ai, du matin au soir, en classe, dans l'Averne,
Fait des auteurs latins le patient blocus;
J'ai remué, suivant le conseil de Flaccus,
Les exemplaires grecs d'une patte nocturne;
Livres, vous semblez tous des fleuves penchant l'urne,
Mais ce qui sort de vous, c'est le dégorgement
De l'éternel brouillard sur les glaciers fumant;
L'esprit se perd en vous comme aux gouffres la sonde;
Vous êtes imposants! vous divisez le monde
En deux opinions principales : savoir
Si vos graves feuillets, votre blanc, votre noir,
Vos textes plus profonds que les flots sur les plages,
Vos luxes de science, et vos fiers étalages
De travail et d'étude, et vos grands apparats,
Sont créés pour les vers ou sont faits pour les rats.

II

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

L'orateur, fût-il âne, essoufflé, se repose;
Patience reprit, ayant fait une pause :

Rhéteurs, quel mot divin faites-vous épeler?
Dites, qu'enseignez-vous? que venez-vous parler
D'idéal, de réel, et nous rompre la tête?
Votre réel à vous, c'est la chimère bête,
Ou c'est la loi féroce et dure; ici Baal,
Là Dracon; et l'erreur partout. Votre idéal,
C'est quelque faux chef-d'œuvre ou quelque vertu fausse,
C'est un roi qu'en rampant la flatterie exhausse,
Ou c'est un livre pâle ayant pour qualité
De s'ouvrir sans blesser les yeux de sa clarté;
Honneur au grand Louis! Gloire au tendre Racine!
Ah! l'idéal m'endort, le réel m'assassine,
Grâce! au diable! assez bu! Je prends congé. Bonsoir.

Quelle solution donne votre savoir
Sur ce qui nous étonne ou ce qui nous effraie?
Avez-vous seulement un peu de lueur vraie?
Non. Rien. Sur l'inconnu, l'absolu, le divin,
Sur l'incompréhensible et l'insondable, en vain
L'illuminé contemple et le myope scrute,
Qu'est-ce que vous savez de plus que moi la brute?

Hélas! je sens moi-même, étant votre écolier,
Hommes, ma tête au poids des questions plier;
J'ai sur mon cristallin naïf la taie humaine.

Le prêtre en sait-il plus que le catéchumène?

Le cardinal voit-il mieux que l'enfant de chœur?
L'ombre a la face grave et le profil moqueur;
Et l'ombre, tu le sais, ô Kant, c'est la science.
Sur le premier venu fais-en l'expérience.
Vois, cet homme a blêmi sur sa bible; voici
Qu'il est vieux; l'homme est chauve et le livre est moisi;
Les cheveux ont passé de l'homme sur le livre;
L'homme a voulu tout voir, tout savoir, tout poursuivre,
Tout avoir; secouer le linceul pli par pli;
Il s'est rassasié, repu, gavé, rempli;
Il sait toute la langue et toute la pensée,
Et la géométrie et la théodicée,
La légende crédule et le chiffre sournois;
Il sait l'assyrien, le persan, le chinois,
L'arabe, le gallois, le copte, le gépide,
Le tartare, le basque; eh bien, il est stupide.
Au fond de cette tête où s'accouple et se fond
Tout l'idéal avec tout le réel, au fond
De ce polytechnique et de ce polyglotte,
L'immensité du vide et du néant sanglote.

Oh! ces sophistes lourds, ces casuistes froids,
De la tourbe ahurie exploitant les effrois,
Tous ces fakirs, latins, grecs, sanscrits, hébraïques,
Tous ces gérontes noirs, tonsurés ou laïques,
Tous ces pharisiens de l'explication,
Ceux-ci venant de Rome et ceux-là de Sion;
Tous ayant leur koran, leur joug, leur évangile,
Leur bible de papier ou leur autel d'argile,
Jurant par Aristote ou par Thomas d'Aquin,
Pour trouver l'éternel furetant un bouquin;
Bègues, sourds; demandant à leur dictionnaire
Le mot, que l'aigle entend murmurer au tonnerre;
Pas un ne comprenant ce splendide credo
Qui s'étoile le soir aux plis du noir rideau,
Pas un ne se laissant aller, l'âme penchante,
A l'attendrissement du point du jour qui chante,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Comme je les ai vus disputer, s'acharner,
Affirmer, contester, et bruire, et vanner,
Les grecs chassant les juifs, les juifs damnant les guèbres,
De la semence d'ombre en un van de ténèbres!

Comme je les ai vus, dressés sur leur séant,
Hagards, les uns, docteurs de leur propre néant,
Ayant l'aveuglement funèbre pour disciple,
Rêvant dans l'empyrée un monstre double ou triple,
Regardant fuir, tandis qu'effarés nous songions,
L'ouragan des erreurs et des religions,
Épier s'ils verraient passer dans la rafale
Ou le Janus bi-front ou l'Hermès tricéphale!
D'autres, logiciens, métaphysiciens,
Pédagogues, groupés sous les porches anciens,
Discuter l'évidence, et fouiller, rêveurs blêmes,
L'énigme à la lueur livide des systèmes,
Et, combinant les faits, les doutes, les raisons,
Rapprocher, pour souffler dessus, ces noirs tisons!
D'autres, théologaux, notaires de consultes,
Évêques secouant leur foudre au seuil des cultes,
Clercs, chanoines, bedeaux, prédicateurs, abbés,
Dans l'ornière d'un texte ou d'un rite embourbés,
De quelque oiseau mystique adorant l'envergure,
Étouffant par moment le rire de l'augure,
Agiter leurs longs bras et leur surplis jauni
Dans des chaires faisant ventre sur l'infini;
Et, clignant leurs yeux morts sous leurs crânes fossiles,
Assembler le nuage informe des conciles,
Dans Éphèse, dans Reims, dans Arles, dans Embrun,
Sur Dieu, l'être éclatant, l'être effrayant, l'être un!
Et courber leur front chauve, et se pencher encore,
Et chercher à tâtons l'éblouissante aurore,
Et crier : — Voyez-vous quelque chose? Est-ce là?
Qu'en pense Onufrius? qu'en dit Zabarella?
Où donc est l'être? Où donc est la cause première?
Cherchons bien! — Et pendant que l'énorme lumière

Formidable, emplissait le firmament vermeil,
Leur chandelle tâchait d'éclairer le soleil!

Homme, à d'autres instants, enivré de toi-même,
L'aveuglement croissant dans ta prunelle blême,
Tu dis : — C'est moi qui suis. Dieu n'est pas; l'homme est seul.
Est-ce au Gange, à la Mecque, à Thèbe, à Saint-Acheul,
Dans les cornes d'Ammon ou dans la Vénus d'Arle,
Qu'il faut aller chercher ce Dieu dont on nous parle?
Est-ce lui que l'enfant a dans son petit doigt?
Personne ne l'a vu, personne ne le voit,
Cet être où la ferveur des idiots s'attache.
Il est donc bien difforme et bien noir qu'il se cache?
L'homme est visible, lui! c'est lui le conquérant;
C'est lui le créateur! l'homme est beau, l'homme est grand;
L'argile vit sitôt que sa main l'a pétrie;
L'homme est puissant; qui donc créa l'imprimerie,
Et l'aiguille aimantée, et la poudre à canon,
Et la locomotive? Est-ce Jéhovah? non;
C'est l'homme. Qui dressa les splendides culées
Du pont du Gard, au vol des nuages mêlées?
Qui fit le Colisée, et qui le Parthénon?
Qui construisit Paris et Rome? Est-ce Dieu? non;
C'est l'homme. Pas de cime où l'homme roi ne monte.
Il sculpte le rocher, sucre le fruit, et dompte,
Malgré ses désespoirs, sa haine et ses abois,
La bête aux bonds hideux, larve horrible des bois;
Tout ce que l'homme touche, il l'anime ou le pare. —
Bien, crache sur le mur, et maintenant compare.
Le grand ciel étoilé, c'est le crachat de Dieu.

Nier est votre roue et croire est votre essieu,
Hommes, et vous tournez effroyablement vite.
Après l'enfant de chœur, le diacre et le lévite
Chantant alleluia, passe une légion
D'hérétiques criant l'hymne trisagion;
L'homme blanc devient noir de nuance en nuance;

Entre une conscience et l'autre conscience
Le fil est court; Rancé coudoie Arnauld; Arnauld
Janséniste confine à Luther huguenot;
Et Luther huguenot touche à Rousseau déiste;
Et Rousseau n'est pas loin de Spinosa; c'est triste,
Ou c'est réjouissant, à ton choix; mais c'est vrai;
L'Horeb, ou Sans-Souci; le Thabor, ou Cirey,
Entre Orphée et Pyrrhon l'humanité trébuche;
Ô Kant, nous tomberions dans quelque obscure embûche,
Nous bêtes, s'il fallait que nous vous suivissions.
L'homme va du blasphème aux superstitions;
Il brave le réel, puis il adore l'ombre;
Il passe son poing vil à travers l'azur sombre,
Jette sa pierre infâme aux saintes régions,
Et croit réparer tout par ses religions,
Par un faux idéal taillé dans la matière,
Par on ne sait quel spectre imitant la lumière,
Par quelque idole vaine et folle qu'il met là,
Et qu'il nomme Zéus ou qu'il appelle Allah.
Il insulte le Dieu, le créateur, l'arbitre;
Puis, inepte et tremblant, raccommode la vitre
Des infinis avec une étoile en papier.

J'ai lu, cherché, creusé, jusqu'à m'estropier.
Ma pauvre intelligence est à peu près dissoute.
Ô qui que vous soyez qui passez sur la route,
Fouaillez-moi, rossez-moi; mais ne m'enseignez pas.
Gardez votre savoir sans but, dont je suis las,
Et ne m'en faites point tourner la manivelle.
Montez-moi sur le dos, mais non sur la cervelle.

Mon frère l'homme, il faut se faire une raison,
Nous sommes vous et nous dans la même prison;
La porte en est massive et la voûte en est dure;
Tu regardes parfois au trou de la serrure,
Et tu nommes cela Science; mais tu n'as
Pas de clef pour ouvrir le fatal cadenas.

J'ai fort compassion de toi, te l'avouerai-je?

Toi qu'une heure vieillit, et qu'une fièvre abrège,
Comment t'y prendrais-tu, dans ton abjection,
Pour feuilleter la vie et la création?
La pagination de l'infini t'échappe.
A chaque instant, lacune, embûche, chausse-trape,
Ratures, sens perdu, doute, feuillet manquant;
Partout la question triple : Comment? Où? Quand? —
Dieu fut-il le premier potier en faisant l'homme?
Qu'est-ce que le serpent? Que veut dire la pomme?
Deux natures parfois se compliquent, et font
Comme un chiffre où la brute avec Adam se fond;
Le singe reparaît sous l'homme palimpseste;
Viens-tu du fratricide et sors-tu de l'inceste,
Comme le dit Moïse? Où n'es-tu que le fait
Résultant d'un chaos qu'un soleil échauffait,
Être double, être mixte en qui s'est condensée
La matière en instinct, la lumière en pensée,
Le seul marcheur debout, créature sommet
Que l'arbre accepte, auquel la pierre se soumet,
Et que la bête obscure, ayant pour verbe un râle,
Subit en protestant dans sa nuit sépulcrale?
Es-tu le patient dont nous sommes les clous?
As-tu derrière toi le Mal, le grand jaloux?
Contiens-tu quelque flamme auguste qui doit vivre?
Ou n'es-tu qu'une chair qu'un souffle épars enivre,
Qui fera quelques pas et sera de la nuit?
Es-tu le vain brouillard, d'un peu d'aurore enduit,
Qui, prêt à s'effacer, se déforme et chancelle?
As-tu dans toi l'étoile à l'état d'étincelle,
Et seras-tu demain aux séraphins pareil?
Réponds à tout cela, si tu peux. Ton sommeil,
En sais-tu le secret? Connais-tu la frontière
Où l'esprit ailé vient relayer la matière?
Comment le ver s'envole? et par quelle loi, dis,
Les enfers lentement sont promus paradis?

Que sais-tu du parfum? que sais-tu du tonnerre?
Peux-tu guérir l'abcès du volcan poitrinaire?
Qu'est-ce que tes savants t'apprennent? Turrien,
Qui te dira le nom du vent en syrien,
Sait-il son envergure et son itinéraire?
La mamelle de l'ombre est là; peux-tu la traire?
Abundius qui fut diacre d'Anicetus
Sait-il quel ouvrier peint en bleu le lotus?
Balœus, Surius, Pitsœus et Cedrène
Savent-ils pourquoi l'aube en larmes est sereine?
L'abbé Poulle ose-t-il en face regarder
L'énigme qu'on entend gémir, chanter, gronder?
As-tu lu dans Lactance ou bien dans Eleuthère
Quelle est la fonction du diamant sous terre?
Sais-tu par dom Poirier ou par monsieur Lejay
De quelle flamme l'œil des condors est forgé,
Et maître Calepin dit-il dans son glossaire
Où se trempe l'acier dont est faite leur serre?
Saint Thomas connaît-il tous ces noirs ixions
Qu'on nomme affinités, forces, attractions?
Nicole, qui sait tout, sait-il par quel organe
L'été tire à jamais à lui la salangane,
Et, vainqueur, fait passer la mer au passereau?
Homme, sais-tu comment l'eau nourrit le sureau?
Connais-tu l'hydre orage et le monstre tempête
Qui naît dans le jardin des cieux, dresse la tête,
Glisse et rampe à travers les nuages mouvants,
Et qui flaire la rose effrayante des vents?
Qu'as-tu trouvé? Devant l'évolution sainte
De la vie, admirable et divin labyrinthe,
Ta vue est myopie et ton âme est stupeur.

Vois, ce monde est d'abord un noyau de vapeur
Qui tourne comme un globe énorme de fumée;
Vaste, il bout au soleil qui luit, braise enflammée;
Il bout, puis s'attiédit et se condense, et l'eau
Tombe au centre du large et ténébreux halo;

Puis la terre, encor fange, au fond de l'eau s'amasse;
Sur cette vase on voit ramper une limace,
C'est l'hydre, c'est la vie; et la mer s'arrondit
Autour d'un point qui sort des eaux et qui verdit;
C'est l'île surgissant des profondeurs béantes;
Des vers titans parmi des fougères géantes
Fourmillent; et du bord des boueux archipels
Des colosses se font de monstrueux appels;
L'hippopotame sort de l'immense onde obscure,
Le serpent cherche un flanc où plonger sa piqûre,
De vastes millepieds se traînent, le kraken
Semble un rocher vivant sous l'algue et le lichen,
Et le poulpe, agitant sa touffe contractile,
Tâche d'étreindre au vol l'affreux ptérodactyle;
Puis des millions d'ans se passent; du roseau
Sort l'arbre, et l'air devient respirable à l'oiseau,
Et la chauve-souris décroît, et voici l'aigle,
Le vent fraîchit, le flot baisse, la mer se règle,
L'île soudée à l'île ébauche un continent,
Et l'homme apparaît nu, pensif et rayonnant.
C'est fini; l'aube émerge, et le recul immense
Des monstres, du chaos, des ténèbres, commence;
La tempête de l'être a cessé de souffler;
Et l'on entend des voix sur la terre parler;
Le typhon s'amoindrit et devient l'infusoire;
Et l'antique bataille, inextinguible et noire,
Du dragon et de l'hydre, avec son fauve bruit,
Fuit dans le microscope et se perd dans la nuit;
L'effrayant désormais plonge dans l'invisible;
L'infiniment petit s'ouvre, gouffre terrible;
L'épouvante s'éclipse après avoir régné;
L'horreur, devant Adam qui doit être épargné,
Pas à pas rétrograde et rentre inassouvie
Dans cet enfoncement sinistre de la vie;
L'azur prodigieux s'épanouit au ciel.

Et maintenant, savant, penseur officiel,

Rat du budget, souris d'une bibliothèque,
Académicien bon voisin de l'évêque,
Quel compte te rends-tu de tout cela, réponds?
Comment rattaches-tu les arches de ces ponts
Au grand centre de l'ombre? avec quelles besicles,
Docteur, regardes-tu les formidables cycles?
Tu t'enfermes, craintif, dans le roman sacré;
Mieux vaut mutiler Dieu que fâcher son curé;
Et Cuvier, traître au vrai, pour être pair de France,
Trouble des temps profonds la sombre transparence.

Pour augmenter la brume, hélas! les professeurs
Ajoutent doctement de l'encre aux épaisseurs,
Et l'institut nous montre avec un air de gloire
L'énigme plus opaque et la source plus noire.
Ô le bon vieux palais gardé par deux lions!
La science met là tous ses tabellions,
Et l'on se complimente et l'on se félicite;
Et moi l'âne, qui suis parmi vous en visite,
Je n'aurais jamais cru que l'homme triomphât
A ce point de son vide, et, si nul, fût si fat!
Avec Diafoirus Bridoison fraternise;
Le dindon introduit l'oie et la divinise;
Vrai! quand la comète entre au sanhédrin des cieux
Et des astres fixant sur sa splendeur leurs yeux,
Le grand soleil, auquel tout l'empyrée adhère,
Ne fait pas plus de fête à ce récipiendaire.

Pleure, homme! — Et que sais-tu de ton propre destin?
Dis? quoi de ton cerveau? quoi de ton intestin?
Quoi d'en haut? quoi d'en bas? depuis ton vieux déluge,
Dis, ce que c'est qu'un prêtre et ce que c'est qu'un juge,
Le sais-tu? te vois-tu serpenter, dévier,
Crouler? as-tu sondé la mort, trou de l'évier?
Même en considérant Dieu comme hors de cause,
Comme clair dans l'esprit et prouvé dans la chose,
Même en nous laissant, nous les brutes, de côté,

Comprendre ces mots, Sort, Sépulcre, Humanité;
Savoir la profondeur de ce puits où tu tombes,
Quelle espèce de jour passe aux fentes des tombes,
A quel commencement cette fin aboutit;
Savoir si l'homme, en qui l'éternel retentit,
Est ou n'est pas trompé par ses sombres envies
D'autres ascensions, d'autres sorts, d'autres vies;
Savoir s'il est épi dans le céleste blé;
Savoir si l'alchimiste inconnu, le Voilé,
Soude en ce creuset morne appelé sépulture
Le monde antérieur à la sphère future;
Si vous fûtes jadis, si vous fûtes ailleurs
Plus beaux ou plus hideux, plus méchants ou meilleurs;
Si l'épreuve refait à l'âme une innocence;
Si l'homme sur la terre est en convalescence;
Si vous redeviendrez divins au jour marqué;
Si cette chair, limon sur votre être appliqué,
Argile à qui le temps avare se mesure,
N'est que le pansement d'une ancienne blessure;
Si quelqu'un finira par lever l'appareil;
Savoir si chaque étoile et si chaque soleil
Est une roue en flamme aux lumières changeantes
Dont les créations diverses sont les jantes
Et dont la vie immense et sainte est le moyeu;
Voir le fond du ciel noir et le fond du ciel bleu,
Homme, cela n'est pas possible, et j'en défie,
Christ, ta religion! Kant, ta philosophie!

Le gouffre répond-il à qui vient l'appeler?
Non. L'effort est perdu. Déchiffrer, épeler,
Apprendre, étudier, n'est qu'un pas en arrière.
L'esprit revient meurtri du choc de la barrière;
L'homme est après la marche un peu moins avancé;
Hélas! X Y Z en sait moins qu'A B C;
L'espérance a les yeux plus ouverts que l'algèbre;
J'ai toujours entendu, devant le seuil funèbre
Des problèmes obscurs qui mettent sur les dents

Les chercheurs, et qui font griffonner aux pédants
Tant d'affreux in-quarto, ruine du libraire,
L'ignorance hennir et la science braire.

Je viens de voir le blême édifice construit
Par l'homme et la chimère, avec l'ombre et le bruit,
La rumeur, la clameur, la surdité, la haine.
De quoi je sors? Je sors de la besogne vaine;
Je viens de travailler, Kant, à la vision.
J'ai vu faire à Zéro son évolution.
Sur la montagne informe où la brume séjourne,
Dans l'obscur aquilon la Tour des langues tourne
Ses quatre ailes : calcul, dogme, histoire, raison;
Les savants, gerbe à gerbe, y portent leur moisson;
Et, tombant, surgissant, passantes éternelles,
S'évitant, se cherchant, les quatre sombres ailes
Se poursuivent toujours sans s'atteindre jamais;
Elles portent en bas la lueur des sommets,
Et rapportent en haut le gouffre, et la folie
Des souffles les tourmente et les hâte et les plie.
L'intérieur est plein d'on ne sait quel brouillard;
Le râle du savoir s'y mêle au cri de l'art;
Ô machine farouche! on dirait que les meules
Sont vivantes, et vont et roulent toutes seules;
Et l'on entend gémir l'esprit humain broyé;
Tout l'édifice a l'air d'un monstre foudroyé;
On voit là s'agiter, geindre, monter, descendre,
Ces pâles nourrisseurs qui font du pain de cendre,
Arius, Condillac, Locke, Érasme, Augustin;
L'un verse là son Dieu, l'autre offre son destin;
On s'appelle, on s'entr'aide, on s'insulte, on se hèle;
On gravit, charge aux reins, la frémissante échelle;
Sous les pas des douteurs on voit trembler des ponts
Où le prêtre jadis cloua ses vains crampons;
L'erreur rôde, la foi chante, l'orgueil s'exalte,
Et l'on se presse, et point de trêve, et pas de halte;
Le crépuscule filtre aux poutres du plafond

Par les toiles qu'Ignace et Machiavel font;
Tous vont; celui-ci grimpe et celui-là se vautre;
Tous se parlent; pas un n'entend ce que dit l'autre;
L'aile adresse en fuyant à l'aile qu'elle suit
Un discours qui se perd dans un chaos de bruit;
Les meules, ébranlant la tour de leur tangage,
Echangent sous la roue on ne sait quel langage;
Les portes pleines d'ombre en tournant sur leurs gonds
Ont l'air de grommeler de monstrueux jargons;
L'œuvre est étrange; on voit les engrenages moudre
Le bien, le mal, le faux, le vrai, l'aube, la foudre,
Le jour, la nuit, les Tyrs, les Thèbes, les Sions,
Et les réalités, et les illusions;
On vide sur l'amas des rouages horribles
D'effrayants sacs de mots qu'on appelle les bibles,
Les livres, les écrits, les textes, les védas;
Le diable est au grenier qui voit par un judas;
A mesure qu'aux trous des cribles, noire ou blanche,
La mouture en poussière aveuglante s'épanche,
La mort la jette aux vents, ironique meunier;
On entend cette poudre affirmer et nier,
Disputer, applaudir, et pousser des huées,
Et rire, en s'envolant dans les fauves nuées;
Et des bouches au loin s'ouvrent avidement
A ces atomes fous que la nuit va semant;
Et cette nourriture a l'odeur de la tombe;
Le faîte de la tour se lézarde et surplombe;
Et d'autres travailleurs montent d'autres fardeaux,
Chacun ayant son sac de songes sur le dos;
Et les quatre ailes vont dans l'ouragan qui passe,
Si vastes qu'en faisant leur cercle dans l'espace,
La basse est dans l'enfer et la haute est au ciel.
Je viens de ce moulin formidable, Babel.

III

L'ÂNE PATIENCE ENTRE DANS LE DÉTAIL.

L'âne à ce qu'il disait rêva dans le silence,
Comme on suit du regard une pierre qu'on lance,
Puis ajouta :

— Serrons de près les questions.
Veux-tu que nous causions et que nous discutions?
Soit.

Quoique le lecteur, à Sainte-Geneviève,
Trouve peu d'os à moelle et peu d'auteurs à sève;
Quoique, à l'Escurial, où Philippe pria,
Le plafond sépulcral de la Libraria,
Couvrant dossiers, cahiers, brochures, fascicules,
Ressemble à de la nuit noyant des crépuscules;
Quoique Oxford la savante ait, sous ses hauts châssis,
Moins de textes vivants que de centons moisis;
Quoique le maréchal vicomte de Turenne,
Caboche de soldat brutalement sereine,
Ait jugé, pataugeant dans les in-octavos,
La Rupertine bonne à loger ses chevaux;
Quoique l'Arsenal fasse, alors qu'on le secoue,
Tourner tant de néant sur son pupitre à roue;
Quoique, poussant des cris de triomphe, un essaim
De corbeaux, contemplant l'institut, son voisin,
Perche à la Mazarine, et que la Vaticane
Ait des angles si noirs que le diable y ricane,
Hommes, vous êtes fiers quand vous considérez
Vos bouquins reliés, catalogués, vitrés,
Avec vos rhéteurs dieux et vos pédants principes

Taillés en marbre jaune et juchés sur des cippes,
Et, j'en conviens, on a le vertige en voyant
Ce sombre alignement de livres, effrayant,
Inouï, se perdant sous les bahuts qui tremblent,
Ces vastes rendez-vous de volumes, qui semblent
Les légions du faux et du vrai s'avançant
En bon ordre, sous l'œil trouble du temps présent,
Pour se livrer combat au fond des hypogées,
Et de l'esprit humain les batailles rangées;
Certes, j'admets que vous, les hommes, soyez vains
De cet entassement épique d'écrivains,
De tous ces papyrus et de toutes ces bibles;
C'est beau de voir Saumaise, agitant ses vieux cribles,
Tamiser ces monceaux d'esprits sur les pavés;
C'est beau d'avoir l'Exode avec des bois gravés
Par Alde de Venise ou Windelin de Spire;
Je conviens qu'on retient son souffle et qu'on respire
A peine quand on voit, dans vos doctes hangars,
Les tomes frissonner sous les piocheurs hagards;
C'est beau de pouvoir dire : Admirez les estampes;
Ici Virgile avec un laurier sur les tempes,
Là Chapelain avec plus de laurier encor;
Voici des manuscrits étalant sur fond d'or
Mainte arabesque pure, inextricable et nette
A rendre Goujon pâle et jaloux Biscornette;
Ça, c'est Newton; voyez quel beau Félibien!
Voici le grand, voici le vrai, voici le bien;
Barmne est là pour ses Lois, saint Thomas pour sa Somme,
Platon pour son Timée; et l'on comprend que l'homme
Fasse la roue avec tous ses livres au dos;
Mais, ô dignes humains pris sous tant de bandeaux,
Ce profond répertoire où la doctrine abonde,
Ce sombre cabinet de lecture du monde,
Tous ces textes, qui font le silence autour d'eux,
Depuis l'infortiat jusqu'à l'in-trente-deux,
Et d'où l'odeur des ans et des peuples s'exhale,
Cette bibliopole auguste et colossale

Qu'on voit, jetant au loin sa lueur aux cerveaux,
Flamboyer au-dessus de tous vos noirs travaux,
Comme la cheminée énorme de l'usine;
Toute cette raison que l'homme emmagasine,
Étageant grecs sur juifs, juifs sur égyptiens;
Ces volumes nouveaux ajoutés aux anciens
Que le temps sur le tas vient vider par hottées,
Ces Pascals, ces Longins, ces Jobs, ces Timothées,
Doux, sévères, touchants, mystérieux, railleurs,
Qu'est-ce si tout cela ne vous rend pas meilleurs?
Par mon échine illustre et semblable aux coulées
De laves du Gibel âpres et dentelées,
Par les traductions du vieux père Brumoy,
Par l'honneur que m'a fait Christ en montant sur moi,
Comme si l'âne était un degré du Calvaire,
Je le jure devant l'aube et la primevère,
Devant la fleur, devant la source et le ravin,
Digne Kant, je suis prêt à proclamer divin,
Vénérable, excellent, et j'admire et j'accepte
L'enseignement duquel on sortirait inepte,
Ignare, aveugle, sourd, buse, idiot; mais bon.

Mais apprends par cœur Jove, Ughel et Casaubon,
Baronius, Ibas d'Édesse, Théétète;
Médite Boctoner à fond; romps-toi la tête
Au sens qu'Eunapius donne à tel ou tel mot;
Va de l'abbé Tudesche au cardinal Cramaud;
Nourris-toi de Bohier, vieille prose bourrue;
Dévore Ammirato, Walinge, Pellagrue;
Vide résolûment jusqu'à la lie et bois
André Schott, Sylvius autrement dit Dubois,
Massillon qui pérore et Fléchier qui harangue,
Docte Kant, je consens à fourbir de ma langue
Tous ces volumes, ceux qui sont noirs d'encre, et ceux
Qui sont tachés de sang, et ceux qui sont crasseux,
Y compris les fermoirs, la basane et les cuivres,
Si tu te sens, après avoir lu tous ces livres,

D'humeur à me donner un coup de pied de moins.

Si l'on veut faire grâce, en leurs lugubres coins,
A tous ces vieux vélins jargonnant tous les styles,
Ce qu'on peut dire, ô Kant, c'est qu'ils sont inutiles.

Et, philosophe! au fait, comment tous ces monceaux
De tomes, gravement contemplés par les sots,
Pourraient-ils enfanter un résultat quelconque?
Un rien les dépareille ou les brouille ou les tronque.
Puis ils se font la guerre entre eux, je te l'ai dit.

Le volume savant hait le tome érudit;
Le littéraire gourme avec le politique;
On joute à qui sera le plus paralytique,
Le plus obscur, le plus diffus, le plus pesant,
Et du juste, du vrai, du beau, le plus absent;
C'est à qui se fera lourd, majestueux, vaste,
A qui sera poudreux avec le plus de faste;
Car tous ces livres sont des vivants ténébreux;
L'œil qui les voit croit voir des grands-prêtres hébreux,
Et quand de leurs casiers le jour perce les fentes,
Ils ont sur leurs rayons des airs d'hiérophantes;
Ils sont l'autorité régnant dans son caveau,
L'esprit de l'homme avec reliure de veau;
Avoir force feuillets, notes, renvois, chapitres,
Faire pousser des cris terribles aux pupitres,
Être un livre de poids par-dessus tout, voilà
L'ambition, le but, la gloire; et pour cela
Le bénédictin creuse, édifie et laboure;
Le volume veut être imposant, il se bourre
De blanc, de noir, de faits, de vent, de vieux, de neuf,
Et la grenouille idée enfle le livre bœuf.

Dans l'olympe farouche et sinistre des livres,
Lieu polaire où l'on prend les vitres pour des givres;
Dans l'immense grenier du bouquinisme humain

Où l'étude et la nuit scellent leur triste hymen,
Depuis que l'homme écrit, que l'esprit se fourvoie,
Que la première plume a fui la première oie;
Dans ce dock du grimoire universel, tunnel
Et puits du griffonnage antique et solennel,
Où l'erreur sur l'erreur s'amoncelle, où s'entasse
La savantasserie avec le savantasse,
Gouffre où sans voir l'ennui, ce miasme, on le sent,
Où s'est faite, de siècle en siècle grossissant,
Comme un ulcère croît, comme grandit un chancre,
L'horrible alluvion du déluge de l'encre,
Dans ce dépôt qu'emplit le froid morne des ifs,
Il faut les voir rangés, ces testaments massifs,
Ces volumes titans dont un fort de la halle
Aurait peine à porter la lourdeur idéale,
Ces tomes à stature écrasante, ulémas
Des lutrins monstrueux et des puissants formats;
Ceux-ci bardés de cuir, ceux-là vêtus de moire,
Ils encombrent des temps la ténébreuse armoire;
D'autres ouvrages sont éphémères, charnels,
Réels, mortels, humains; eux sont les éternels;
La cendre, qui du livre est l'austère rosée,
Leur arrive à travers les astres tamisée;
Chacun d'eux est un fort, chacun d'eux est un mont,
Chacun d'eux est un culte; eux des livres, fi donc!
Ils sont des avestas, ils sont des lévitiques,
Chacun d'eux est le Livre; ils sont les hauts portiques
Et les larges piliers de la maison d'Isis;
Ils sont les chênes noirs, vénérables, moisis,
De la Dodone obscure et lugubre des âmes;
On en entend sortir des voix de vieilles femmes;
Et l'ombre qui descend de leurs rameaux touffus
Va du Philothéos jusqu'au Polymorphus;
Ils sont les dolmens lourds et branlants; les registres
Pétrifiés du monde aveugle et fou des cuistres;
Des espèces de blocs funèbres et bavards;
Eux des livres, fi donc! ils sont des boulevards;

Ils sont les éléphants sacrés de la doctrine,
Les sphinx géants ayant l'oracle en leur narine,
Les colosses pensifs de la religion,
Ils sont des dieux. — Mais gare au diable Légion!
Gare à ce gamin sombre appelé petit livre!
Le format portatif est un monstre; il délivre,
Il proteste, il combat; c'est hideux, c'est criant;
Comme avec son épingle il crochette en riant
La serrure de fer d'une bible bastille!
Il a la clef des champs, ce brigand; il pétille,
Il éclate; il est clair, rapide, âpre, éloquent;
Il court, et met le feu partout. Oui, mon vieux Kant,
Poussière fulminante éparse sur les tables,
Les livres légers sont aux pesants redoutables;
Un frêle Capulet tue un gros Montaigu;
Un Diderot de poche, imprenable, exigu,
Invisible, détruit la montagne de tomes
Que font les Augustins mêlés aux Chrysostomes;
Que Laplace ait un jour sur sa calme hauteur
(Mais il ne l'aura point, car on est sénateur)
Le caprice de faire un almanach sauvage
Et sincère, à deux sous, et voyez le ravage!
L'almanach grimpe droit à l'azur, court, descend,
Monte, ôte à saint Michel son nimbe, va chassant
Saint Médard de son ciel, saint Pierre de sa loge,
Extermine Turnèbe, Arnobius, Euloge,
Moïse, Bossuet et l'abbé de Corbeil,
Et casse Josué, gendarme du soleil;
Et c'est fini, voilà la Légende dorée
Croulant sous l'ironique et splendide empyrée;
Un tout petit Montaigne, adroit, glissant, rongeur,
Malgré leur profondeur et malgré leur largeur,
Va démolir Gennade et Thégan par la base;
Un leste Beaumarchais en quelques instants rase,
Avec leur clientèle honorable d'abus,
Les de Maistre les plus caducs, les plus barbus;
Saint-Évremond accourt, moqueur, alerte, ingambe,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Et maintenant cherchez Symmachus, Alegambe,
Et le père Gretser et le père Poussin!
Paul-Louis colletant saint Luc, quel assassin!
Un essaim de pamphlets qui s'échappe dégrade,
Sur leur lit de justice ou leur lit de parade,
Sigonius, Prudence, Alde et le sieur Pithou;
D'où viennent-ils? j'ignore; — où vont-ils? Dieu sait où!
Mais ils mangent les saints jusqu'aux dernières plumes;
Sur les tomes debout ainsi que les enclumes
De la forge du deuil, de l'erreur et du vent,
Ils se répandent gais, cassant, rageant, bravant,
Des révolutions anarchique avant-garde;
Et l'on entend courir dans la brume hagarde
Le pas tumultueux de ces trotte-menu;
Et ce désordre est fait par ce peuple inconnu
Au nez du marguillier et sous l'œil de l'édile;
Ainsi que l'ichneumon détruit le crocodile
Le doute in-dix-huit bat le dogme in-folio;
Malheur à l'alcoran qu'attaque un fabliau!
Un missel sur qui plane un couplet est malade;
Je plains l'infortiat qu'une puce escalade,
L'infortiat fût-il plein de rois et de dieux,
Si la puce, agitant son stylet radieux,
Saute, atome effrayant, la largeur de la terre
Et la hauteur d'un siècle, et se nomme Voltaire.

— Mais, dis-tu, ce baudet n'a pas le sens commun.
Il veut un résultat; n'en est-ce donc pas un?
Ce combat des penseurs est sublime. — A merveille.
Qu'en sort-il? Baal meurt, l'ours fuit devant l'abeille,
Soit. On lutte, on s'acharne, assaut, mêlée à mort!
Et la science pique et la sagesse mord;
Que reste-t-il au cœur, la bataille finie?
Hélas! la nudité d'une immense ironie;
Tous les profonds instincts glacés et grelottants;
Kant, ce n'est pas cela que de l'homme j'attends.
L'esprit triomphe. A bas le vieux dogme! on l'écrase,

Il tombe; le passé s'effondre; table rase;
Bien. Plus je suis vainqueur, plus je suis assombri.
Une négation est un sinistre abri;
Où mettrai-je mon âme? est-ce dans un décombre?
Je conviens que je dois à cette troupe sombre,
A ces démolisseurs de l'antique fatras,
Tout le logis qu'on peut avoir dans un plâtras.
La pioche, et pas de toit; la faulx, et pas de gerbe.
Est-ce donc là le but de ton effort superbe,
Homme, architecte auguste, être prédestiné?
Satan fait avorter Adam, son puîné;
J'en gémis; l'homme manque à sa tâche divine.
Je cherche un édifice et trouve une ruine.

IV

LA NUIT AUTOUR DE L'HOMME

J'ai des objections à l'homme, tu le vois.
Qu'il existe une loi, mêlée aux vagues lois
Que nous entrevoyons par nos pâles fenêtres,
Qui, dans l'échelle obscure et tremblante des êtres,
Place au-dessus de nous ce pleureur, ce rieur,
Qui fasse l'âne aux fils d'Adam inférieur,
Qui mette moins de verbe en plus de bouche, et rende
L'entendement plus court dans l'oreille plus grande,
C'est possible; après tout, ça regarde l'auteur;
Que l'homme ait ou n'ait pas le droit sur sa hauteur
D'être traité par nous d'une façon civile,
Et d'être salué roi par la longue file
D'animaux que Noé dans son arche classait,
Par le lion ayant dans sa griffe un placet,
Par le corbeau tenant dans son bec un hommage;
Qu'il dise : — Dieu n'a fait qu'Adam à son image; —
Peu m'importe; je parle à cette majesté
Crûment, je ne suis pas de bassesse frotté,
Je suis franc; ma parole est âpre, mais certaine,
Car je préfère, étant frère de La Fontaine,
Et quelque peu cousin d'Agrippa d'Aubigné,
Le réel, même rude, au faux, même peigné,
Les toisons de la brute aux perruques de l'homme;
Je ne fais pas ma cour, Kant, je suis économe
D'admirer sottement et lâchement le roi,
Et je trouve en Dangeau plus d'âne que dans moi.

Si l'homme est majesté, cette majesté boite.
Quand la mort a serré ce pantin dans sa boîte,
En sort-il un esprit qui s'envole? Psyché

Jaillit-elle à travers l'arlequin démanché?
Je n'en sais rien. Cherchez. Il fait nuit.

Ce qui reste
Évident dans la brume adorable ou funeste,
C'est que c'est un vivant médiocre et mauvais.
Je deviendrais méchant, si je ne me sauvais,
Rien que pour avoir vu de près ce pauvre hère.

Je n'estime pas plus son grelot que sa haire,
Et son austérité que son relâchement;
Quand sa bouche dit vrai par hasard, son œil ment;
Fumée, il s'évapore en toutes les emphases;
Son ventre et son cerveau n'ont point les mêmes phases.
La terre a son instinct, la lune a sa raison;
Entre l'air et son souffle il met une cloison;
Au lieu d'être le vaste esprit cosmopolite,
Il est toujours d'un lieu quelconque satellite,
Juif, grec, anglais dans l'Inde, au Brésil portugais;
Il rêve des édens et fait des paraguays,
Il se tient hors du code ou hors de la nature;
Las, refroidi, blasé, s'il veut par aventure
Devenir vertueux, quels lugubres essais!
Il ne sait que passer de l'excès à l'excès,
De l'abus au défaut, de l'alcôve à la haine,
D'Ève au cloître, et que fuir don Juan dans Origène.

Voletant vaguement de la Trappe à Paphos,
Mouche heurtant de l'aile au soupirail du faux,
Bourdon de tous les dieux et de toutes les vitres,
Donnant pour moule aux fronts les casques et les mitres,
Forgeron d'imposture, ouvrier de fureurs,
Fabriquant au mensonge une armure d'erreurs,
Il n'est pas d'épithète outrageuse, honnie,
Vile, dont on ne puisse orner sa litanie.

Certe, on se tromperait de croire que l'azur,

Les sphères, les levers d'étoiles, l'éther pur,
Et le nimbe solaire et l'auréole astrale
Filtrent dans l'âme humaine en lumière morale.
Kant, c'est un malheur d'être une voûte à cachot,
Une cave fermée au ciel splendide et chaud,
Une maison de nuit. Hélas! l'homme en est une.
Il a cette mauvaise et fatale fortune
Que son obscurité résiste obstinément
Au lys, à la colombe, à l'aube, au firmament.
Rien, ni l'Etna qui semble en braise se dissoudre,
Ni le passage vaste et fuyant de la foudre,
Ni la lune, ébauchant quelque sacré contour,
Pas même l'évidence éclatante du jour,
Pas même le feu noir qui dévore Sodome,
Rien ne peut éclairer l'intérieur de l'homme.

Ô Kant, l'homme est drapé de rêves mal tissus.
Vêtu d'un haillon sombre, il porte par-dessus
Une pourpre d'orgueil prise aux fausses sagesses.
Il est fils des géants mariés aux singesses;
Il a plus de grimace encor que de grandeur;
Son profil de beauté d'un profil de laideur
Se double, et son sublime adhère au ridicule
De si près qu'on le croit fait pour le crépuscule.
Aussi quelle ombre en lui! quelle ombre autour de lui!
Il sent sous tous ses pas trembler le point d'appui,
Ce qu'il espère étant presque ce qu'il redoute;
Un flot de trouble passe après un flot de doute;
Tout se résout en gouffre, en chute, en tremblement
Sur on ne sait quel vague et blême escarpement,
En ouverture sombre, en cécité muette,
Tâtonnement au docte et vertige au poëte;
Et toujours, au-dessus du lugubre horizon,
Et de votre savoir et de votre raison,
L'idole, le cromlech, l'autel, dressent leur cime
Que blanchit un rayon monstrueux de l'abîme.

Mais du moins faites-vous ce qu'il faudrait pour voir
Un peu plus de clarté dans votre cerveau noir?
Point. La routine au fond du néant vous isole.
Vous avez tout, parole, écriture, boussole,
Vapeur, imprimerie, et scalpel et compas;
Faites-moi donc du jour avec cela. Non pas.
Avez-vous des esprits, des plongeurs, des génies,
De grands cerveaux ouvrant des portes infinies,
Des puisatiers géants creusant au ciel des trous,
Des penseurs, des trouveurs? — Pardieu! — Qu'en faites-vous?

V

CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DES ENFANTS.

Et l'âne s'écria : — Pauvres fous! Dieu vous livre
L'enfant, du paradis des anges encore ivre;
Vite, vous m'empoignez ce marmot radieux,
Ayant trop de clarté, trop d'oreilles, trop d'yeux,
Et vous me le fourrez dans un ténébreux cloître;
On lui colle un gros livre au menton comme un goître;
Et vingt noirs grimauds font dégringoler des cieux,
Ô douleur! ce charmant petit esprit joyeux;
On le tire, on le tord, on l'allonge, on le tanne,
Tantôt en uniforme, et tantôt en soutane;
Un beau jour Trissotin l'examine, un préfet
Le couronne; et c'est dit : un imbécile est fait.

Glycère et Jeanneton, ces deux filles célestes,
Qui courent dans Virgile et Ronsard, sont moins lestes,
Quand Sylvain les poursuit, le fauve jouvenceau,
A trousser leur jupon pour passer un ruisseau,
Un singe est moins agile à gober une pêche,
Les baleiniers, armant leurs pirogues de pêche,
Sont moins prompts à lancer leur barque au flot mouvant
Dès que d'un squale en marche ils entendent l'évent,
En frappant dans ses mains Bonaparte a moins vite
Chassé l'aigle tudesque et l'aigle moscovite
Qu'un pédant n'est rapide à défaire un esprit.
Oh! que de fois, depuis qu'hélas! on m'entreprit,
J'ai vu l'abrutisseur en chef, le grand pontife
Qui, lugubre, a le plus de crasse dans sa griffe,
Dans l'antre où se tenaient nos régents, nos dragons
Les plus chauves, les plus goutteux, les plus bougons,

Entrer, tenant par l'aile ou la patte sanglante
Une pauvre petite âme toute tremblante,
Et dire, en la jetant aux vieux : Plumez-moi ça!
Je me souviens des cris que plus d'une poussa
Pendant que son plumage auroral, son enfance,
Sa blancheur, sa candeur, sa gaîté sans défense,
Sous les vils ongles noirs d'un rustre aux yeux éteints,
Tombaient, duvet charmant, et que les sacristains
Heureux de voir l'oiseau tout nu dans leurs mains dures
Balayaient ces splendeurs des cieux au tas d'ordures!
L'aile pourtant n'est point arrachée au moignon,
Elle repousse grise et faite au cabanon;
L'enfant vit; nul ne peut dire : Cette âme est morte;
L'âme prend la couleur du verrou de la porte,
Voilà tout, et son œil clignote; et maintenant,
Avec un encrier au croupion, traînant
Bréviaires, gradus, glossaires, cent volumes,
Toute la cuistrerie engluée à tes plumes,
Vole donc, alouette, au fond du libre azur!

La sacristie, hélas! fait un deleatur
Du mystérieux D qui sert de majuscule
Au mot Dieu flamboyant dans notre crépuscule;
Elle éteint dans les fronts les rayons libéraux.
Vous mutilez des cœurs, ah, niais! ah, bourreaux!
Et vous raccourcissez des âmes! et vous êtes
Dans l'auguste forêt d'horribles ciseaux bêtes!
Vous tondez les instincts, vous rognez les cerveaux;
Sur le patron des vieux vous taillez les nouveaux;
De la création vous troublez l'équilibre;
Ignorant que tout être est fait pour croître libre,
Pour donner telle fleur et vivre en tel milieu,
Que toute âme a sa forme intime devant Dieu,
Et que toute nature a droit à sa broussaille,
Vous tronquez des talents, de même qu'à Versaille,
Ô brutes, vous changez en pains de sucre verts
Le cèdre et le cyprès, géants d'ombre couverts,

Sans même voir, parmi vos bronzes et vos marbres,
L'humiliation de tous ces pauvres arbres,
L'ennui de l'oranger fait pomme, et le chagrin
Des ifs taillés en cône autour du boulingrin.

Pédagogues! toujours c'est ainsi que vous faites.
Tout l'esprit humain doit se mouler sur vos têtes;
Pégase doit brouter dans votre basse-cour,
L'aile morte, et manger de votre foin. Le jour
Où, de votre perruque arrangeant les volutes,
Fiers, perchés sur Zoïle et Batteux, vous voulûtes
Définir le génie, expliquer la beauté,
Les mauvais estomacs ont dit : Sobriété;
Les myopes ont dit : Soyez ternes; la clique
Des précepteurs, geignant d'un air mélancolique,
A décrété : Le beau, c'est un mur droit et nu.
Donc Rubens est trop rouge et Puget trop charnu;
L'art est maigre; Vénus serait plus belle, étique.
Shakspeare, ce Satan de votre art poétique,
Prodigue image, idée et vie à chaque pas;
La nature, imitant Shakspeare, ne voit pas
Sur une vieille pierre une place vacante
Sans la donner à l'herbe ou l'offrir à l'acanthe;
Le lierre énorme où l'art mystérieux se plaît
Emplit Heïdelberg comme il emplit Hamlet;
Vous coupez cette ronce auguste qui soupire;
Vous tombez à grands coups de serpe sur Shakspeare,
Marauds, et vous frappez, jusqu'à n'en laisser rien,
Sur le grand chêne où flotte un hymne aérien.

A qui donc croyez-vous persuader, ô cuistres,
Que le beau, que le vrai vous ont pris pour ministres,
Et qu'Horace va dire : Hic lucidus ordo,
Parce que vous tirez des crétins au cordeau!

N'est-il pas odieux, ô Jean-Jacque, ô Molière,
Ô d'Aubigné, du droit puissant auxiliaire,

Qui disais en voyant un roi : Qu'est-ce que c'est?
Montaigne, ô bon Michel que son père faisait
Éveiller le matin au son de la musique,
Diderot qui raillais tout le vieil art phtisique,
Ô libre Hoffmann, planant dans les rêves fougueux,
N'est-il pas désolant, dites, de voir ces gueux
Tatoués de latin, de grec, d'hébreu, ces cancres
Dont l'âme prend un bain dans la noirceur des encres,
Exécuter l'enfance en leurs blêmes couvents!
Ne sont-ils pas hideux, ces faux docteurs, savants
A donner au progrès une incurable entorse,
Commençant par l'ennui pour finir par la force,
Du bâillement allant volontiers au bâillon,
Logiques, de Boileau concluant Trestaillon,
Vantant Bonald, couvrant de béates exergues
Piet, Cornet d'Incourt et Clausel de Cousergues,
Tâchant d'éteindre l'astre au fond des bleus éthers!
N'est-il pas monstrueux de voir ces magisters,
Casernés dans l'horreur de leur Isis occulte,
Poser sur l'avenir qui s'envole en tumulte
Avec l'emportement d'Achille et de Roland,
Ayant dans l'œil l'éclair de Vasco s'en allant
Ou de Jason partant pour la plage colchique,
Leur bâton de sergent instructeur monarchique,
Et crier aux esprits : A droite! alignement!

Écolâtres, au fond de votre enseignement
Est Rome, enfermant l'âme en sa funèbre enceinte;
Vous êtes les prévôts de la science sainte
D'où jaillissent Newton et Watt, les caporaux
De l'art divin qui fit vibrer Sienne et Paros;
Le vil marais vous charme et votre œil le préfère;
Vous feriez un étang, si l'on vous laissait faire,
De l'océan tordant ses flots sur les galets;
En forgeant des pédants, vous créez des valets;
En faisant le front bas vous faites l'âme basse;
Qu'un de vos patients chuchote dans la classe,

Qu'il ose relever son museau d'écolier,
Et se gratter un peu le cou sous son collier,
Ô révolution! anarchie! il vous semble
Que l'alphabet lui-même entre vos pattes tremble,
Que l'F et que le B vont se prendre de bec,
Que l'O tourne sa roue aux cornes de l'Y,
Horreur! et qu'on va voir le point, bille fatale,
Tomber enfin sur l'I, ce bilboquet tantale!

Votre système est vain, votre empirisme est faux.
Ayez donc la charrue avant d'avoir la faulx.

Çà, vous figurez-vous, parlons net, camarades,
Qu'on est un vrai docteur pour avoir pris ses grades,
Et qu'on sait quelque chose en sortant de chez vous?
Que la grande nature, aux bruits vastes et doux,
Belle, n'enseigne rien à l'esprit qu'elle élève;
Et qu'Adam, ébloui de l'éden, épris d'Ève,
Attendait, pour que Dieu tout à fait le créât,
Qu'Iblis lui fît passer son baccalauréat?
Non, la nature au fond pourrait suffire seule;
Elle sait tout, elle est nourrice, étant aïeule!

VI

CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DES GÉNIES.

C'est en dehors des lois que vous faites, pédants,
Que plane l'harmonie aux grands hymnes grondants,
Et le papier réglé par une main classique
Est du papier réglé, mais n'est pas la musique.

Qu'on doit fourrer, vivants, les aigles, les griffons,
En cage dans les trous de vos dogmes profonds,
Que l'essor du penseur se mesure à vos mètres,
Qu'il doit vous consulter, vous les bedeaux des lettres,
Vous les abbés du goût, hurlant à l'unisson :
Nous sommes le savoir, nous sommes la raison!
Que vous avez, vous seuls, ces dons sacrés sur terre,
Et que chacun de vous en est propriétaire;
Que l'académie est, que la sorbonne vit;
Que l'antique sentier qu'à la file on suivit
Est la route sacrée, et qu'il faut faire en sorte
Qu'on n'y coure jamais, que jamais on n'en sorte;
Qu'on forge et bat le fer d'autant mieux qu'il est froid;
Que votre cloître est saint; que vous avez le droit
De mettre le génie et l'âme en retenue,
Que le cygne, nageant candide sous la nue,
Doit se faire montrer le blanc par le corbeau;
Que j'en saurai plus long, que je serai plus beau,
Moi l'âne, quand un gueux, flanqué d'une ou deux vieilles,
M'aura coupé la queue et rogné les oreilles,
Ah! pardieu, vous allez me faire accroire ça!

L'âne a du sens, ayant porté Sancho Pança.

Il reprit : — Parmi vous qu'un novateur s'obstine,
Qu'il baise mal le bas du dos de la routine,
Qu'il ne veuille pas boire où de tout temps ont bu
La coutume ridée et l'usage barbu,
Que son âme ose, horreur! n'être pas prisonnière,
Que, se sentant une aile, il méprise l'ornière,
Vous le damnez.

Jadis, un songeur l'entendait,
Les bêtes ont crié : Haro sur le baudet!
J'entends l'homme crier : Haro sur le génie!
Malheur à qui s'en va dans la sombre Uranie!
Dans la matière, encor, passe; on peut innover,
Il est permis d'aller, de chercher, de trouver
Quelque crapaud géant, quelque gros perce-oreille,
Quelque étrange fourmi, pas tout à fait pareille
A celles dont Linné a contemplé les œufs,
Ou des squelettes frais et des fossiles neufs,
Des mammouths troublant l'ordre, et dans les grès, les schistes
Et les gneiss, des fémurs d'éléphants anarchistes;
La routine consent à ce qu'un cachalot,
Inédit, lève un peu son grouin hors du flot;
On peut faire, sans trop indigner les belîtres,
Des révolutions dans les écailles d'huîtres;
L'immortelle ânerie, et j'en suis à regret,
Admet qu'on peut trouver un gui dans la forêt
Ou pêcher un mollusque avec un coup de sonde;
Quand on voit revenir après leur tour du monde
Le capitaine Cook, Magellan ou lord Ross
Rapportant des tapirs ou des rhinocéros,
Si bien que la science à leur aide complète
La confrontation de l'homme avec la bête,
Quelque raie éclairant l'énigme du dauphin,
Des os de mastodonte illuminant enfin
La grande question de l'ours, ou des carcasses
D'épiornis faisant progresser les bécasses,

Longs bravos; les savants formant leurs bataillons
Contemplent les herbiers et les échantillons,
Le mandarin admire, et le bourgeois dit : Qu'est-ce?
On fait queue au musée à voir ouvrir la caisse,
Les deux chambres, que chauffe un rapport érudit,
Accordent au jardin des plantes un crédit
Pour élargir l'endroit où l'on met la genèse;
Et l'institut — pendant que, tout frémissant d'aise,
Paris en foule court voir le tapir manger, —
Harangue au pont des Arts le fossile étranger.
Mais quand le penseur, vaste et noir missionnaire,
Arrive du pays du rêve et du tonnerre,
Et revient du mystère où planent les esprits,
Rapportant, aussi lui, ce qu'à l'ombre il a pris,
Farouche, et dans sa main, de rayons inondée,
Tenant le fait chimère ou bien le monstre idée,
Déployant la splendeur d'un progrès factieux,
Quelque nouveauté sainte ayant l'odeur des cieux
Qui va faire, profonde et pure découverte,
L'homme heureux, et l'envie, hélas, encor plus verte;
Offrant la douleur morte ou l'espace annulé;
Montrant des visions la formidable clé,
Malheur à ce trouveur et malheur à ce mage!
Que Gall ait du cerveau vu sur le front l'image,
Que dans quelque insondable abîme le même air
Qui soulevait Élie ait emporté Mesmer,
Malheur! Papin en France ou Galilée à Rome,
Quel que soit le prodige, hélas, quel que soit l'homme,
Quel que soit le bienfait, quel que soit l'ouvrier,
Qu'il se nomme Jackson, qu'il se nomme Fourier,
Malheur! huée, affronts, et clameurs triomphantes!
Tous se jettent sur lui; les uns, les sycophantes,
Au nom des livres saints, védas ou rituels;
Les autres, les douteurs, bourreaux spirituels,
Parfois railleurs profonds, comme Swift et Voltaire,
Au nom du vieux bon sens, bouche pleine de terre,
On vous l'assomme avec maint argument plombé,

Là, par Christ plus Moïse, ici, par A plus B.
Que veut ce songe creux? et de quelles cavernes
Sort-il pour nous conter de telles balivernes?
Avoir du temps passé jeté le vieux bâton,
Quel crime! S'appeler Gutenberg ou Fulton,
Quel cynisme! Aller seul! l'audace est fabuleuse!
Si c'est Flamel, Cardan, Saint-Simon ou Deleuze,
Pour en avoir raison l'éclat de rire est là;
Si c'est Jordan Bruno, si c'est Campanella
Qui le premier a dit : — Les soleils sont sans nombre, —
Qu'il se sauve; sinon, demain, le bûcher sombre
Lui mettra la fumée et la nuit dans les yeux,
Et l'affreux tourbillon des braises, envieux,
Châtiera ce rêveur du tourbillon des astres;
Harvey mourra moqué de tous les médicastres;
Kind raillera Képler, et tous les culs-de-plomb
Ferreront cet oiseau de l'océan, Colomb.
Vois, Socrate, par qui le genre humain se hausse,
Blêmit sinistrement dans une basse fosse;
Deux siècles avant l'heure où Vasco les verra,
Dante, œil mystérieux que Dieu même éclaira,
Voit à travers la terre, énorme et sombre geôle,
Les quatre étoiles d'or qui sont à l'autre pôle;
Il le dit; on le chasse; et c'est ainsi toujours.
Dès qu'un flambeau paraît, l'homme crie : Au secours!
Qui l'éclaire ou le sert l'irrite; le génie
Est une infraction sévèrement punie;
Toujours vous proscrivez le grand homme fatal,
Sauf à lui dédier plus tard un piédestal;
Vos bienfaiteurs, penseurs et sages, ont beau dire :
— Cherchons et triomphons! l'infini nous attire;
Dans l'océan Progrès il n'est point de cap Non! —
L'homme réplique : exil, ciguë et cabanon;
Et l'histoire en est pleine, et tous ses Hérodotes
Content sous divers noms ces douces anecdotes.
J'ajoute : quelquefois le front des hauts songeurs
Se fend, l'idée ayant de trop grandes largeurs,

Et comme il est certain que la nature mêle
Toujours un peu d'ivresse au lait de sa mamelle,
Comme ils sont à la fois brumeux et radieux,
Ces hommes-là sont fous, dit la tourbe. Ils sont dieux!
L'excès de vérité n'éblouit-il pas l'âme,
Et n'a-t-on pas de grands aveuglements de flamme?
Hélas! en peut-il être autrement? Le réel,
L'idéal, le progrès, même venu du ciel,
Même apporté par Christ, même quand Dieu l'amène,
Passant par l'homme aura toujours la marque humaine.
Toujours l'idée aura pour nombril le défaut;
Toute innovation, même prise là-haut,
Par mille côtés vraie, est par un côté fausse;
Quel bonheur! la routine à ce détail s'adosse.
Après avoir plongé dans la sublimité,
Après avoir volé le gouffre illimité,
Dans l'humaine cohue obstinée à ses voiles
Malheur à qui revient! L'infini plein d'étoiles,
Sur la terre où le cuistre admire l'avorton,
N'a qu'un débarcadère appelé Charenton.

Oui, le crachat jaillit de cent bouches ouvertes
Sur tous les pâles Christs des saintes découvertes!
Oui, malheur au héros qui, la lunette en main,
Se dresse au lointain bord de l'horizon humain,
Guetteur mystérieux et vedette avancée!
Il est toujours tué; par qui? par la pensée.
Car dès que les docteurs ont vu, troupeau jaloux,
Poindre une idée, ils ont la tristesse des loups,
La foule n'aime point qu'un astre la dérange
Avec un flamboiement de clarté trop étrange,
Et la pensée humaine a peur des vastes cris
Du génie, et du vol des immenses esprits.

L'âne reprit : — Hélas, hommes! race chétive
Ayant plus de torpeur que d'initiative!
Hélas, génie humain! hélas, esprit humain!

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qui, s'il fonde aujourd'hui, démolira demain,
Double, ayant Oui pour aile et Non pour carapace;
Qui, sans savoir pourquoi, d'un pôle à l'autre passe,
Du plus noir du cloaque au plus bleu de l'éther,
De Dante à Loriquet, de la bouche au sphincter;
Qui semble jeune et fort, et tout à coup se ride;
Qui vole, plane, et boite, et, pour s'en faire un guide,
Va du condor à l'oie, et sur le faîte met
Tantôt Herder ou Dante, et tantôt dom Calmet;
Qui ferme l'œil sitôt qu'un peu d'aube y pénètre;
Qui, dans le même temps, trouve le moyen d'être
Virgile et Mœvius, ou Voltaire et Restif;
Qui, pour être céleste en restant positif,
Se bâcle on ne sait quel accoutrement lyrique
Fait de plume d'archange et de poil de bourrique!

Plein d'hésitation, d'anxiété, d'effroi,
Bégayant juste assez pour dire : Je suis roi,
Kant, pour se déjuger il est toujours en verve;
La contradiction est son fonds de réserve;
Ne sondez pas, devant ce frivole parleur,
Ces questions : tombeau, sort, mystère, douleur;
Il fuit de l'Inconnu la sinistre falaise,
Sur ces pentes à pic il se sent mal à l'aise,
Il hait ces mots profonds qui semblent infinis,
Il ferme sa croisée au brouillard où Leibniz,
Dante, Eschyle, Reuchlin, Pythagore, Épicure,
Voyaient du noir destin pendre la corde obscure;
Il tâche de sortir de dessous les grands cieux,
Mais il n'est hors de là qu'un badaud vicieux,
Mais il ne sait pas même être un Chrysale honnête.
Il rit du fil de l'ombre, étant marionnette.
Le lendemain, voilà la peur qui le reprend.
Fou, tour à tour d'orgie ou d'aube s'empourprant,
L'homme mériterait, soit dit en style honnête,
D'avoir, ainsi que moi, sur le haut de la tête
Deux conduits auditifs taillés en falbala!

L'homme consent au beau, — s'il est utile. Il a
Le goût du médiocre et s'arrête à mi-côte;
Il laisse en route ceux dont l'idée est trop haute;
Il ferait plus de cas de l'Hécla que revêt
La neige et d'où le feu jaillit, s'il y pouvait
Poser quelque marmite énorme d'invalides;
Au ver sacré qui file au fond des chrysalides
Il demande un bonnet bien tiède, bien soyeux,
Bien épais, qu'il se puisse abattre sur les yeux;
Il préfère Montmartre au mont Blanc, *Athalie*
A *Macbeth,* et son fiacre au char tonnant d'Élie;
Entre Horace et Vadé, Vadé serait son choix.
Il se croit roi du globe, il en est le bourgeois.

VII

CONDUITE DE L'HOMME VIS-A-VIS DE LA CREATION.

L'homme, orgueil titanique et raison puérile!
Montre-moi ce que fait ce travailleur stérile,
Et montre-moi surtout ce qui reste de lui.
Depuis Ève, il s'est moins aidé qu'il ne s'est nui.
Dis, que vois-tu de beau, de grand, de bon, de tendre,
De sublime, aussi loin que ton œil peut s'étendre
Dans la direction où marche ce boiteux?
N'est-il pas lamentable et n'est-il pas honteux
Que cet être, niant ce que font ses génies,
Accablant les Fulton et les Watt d'ironies,
Ayant un globe à lui, n'en sache pas l'emploi,
Qu'il en ignore encor le but, le fond, la loi,
Et qu'après six mille ans, infirme héréditaire,
L'homme ne sache pas se servir de la terre?
Explique-moi le chant que chante ce ténor.
Le temps qu'il perd, ainsi qu'un prodigue son or,
Échappe heure par heure à sa main engourdie;
Dans la création il met la parodie;
Il n'entend pas les cieux dire : Éclairons! aimons!
Lorsqu'il tente, il échoue; en présence des monts
Il fait la pyramide, il dresse l'obélisque;
Il est le blême époux de la vie, odalisque
Au sein gonflé de lait, aux lèvres de corail;
Sultan triste, il ne sait que faire du sérail;
Il voit auprès de lui passer, aidant ses vices,
Offrant à son néant d'inutiles services,
Le jour, eunuque blanc, la nuit, eunuque noir.

Il met Dieu dans un temple en forme d'éteignoir,

Ou croit lui faire honneur en brûlant une cire.
Il dit à Dieu : Seigneur; mais dit au diable : Sire.
Je te répète, ô Kant, que j'ai honte et mépris
Des superstitions où le pauvre homme est pris;
Car, même quand il croit, quand il accepte un culte,
Son culte calomnie et sa croyance insulte;
Il rêve un éternel méchant, pareil à lui.

Quant au monde créé, son incurable ennui,
Comprenant peu l'auteur, comprend encor moins l'œuvre.
Dieu brille, l'homme siffle, écho de la couleuvre;
L'homme siffle l'hiver, l'été, le froid, le chaud;
La nature n'est pas à son gré, tant s'en faut;
Le spectateur n'est point enchanté du spectacle;
Et tandis qu'au-dessus de son frêle habitacle
L'épanouissement du gouffre resplendit,
Tandis que l'humble oiseau gazouille, ou que bondit
L'âpre ouragan ouvrant ses gueules de gorgone,
Tandis que le jour chante et rit, l'homme bougonne;
Dédaignant le réel d'après ses visions,
Cracheur de l'océan des constellations,
Faisant des ronds dans l'ombre accoudé sur la berge,
Voyageur murmurant de sa chambre d'auberge,
Il déclare ceci mauvais, cela manqué;
Bâille; à la loterie il emploie anankè;
Se taille dans l'azur son ciel bête; chicane,
En présence des nuits sans fond, le grand arcane;
Proteste, et par moments s'irrite, et lestement
Blâme l'abîme et dit son fait au firmament.

Que vous soyez croyant, soumis à l'amulette,
Mouton que mène un prêtre avec une houlette,
Ou douteur, et de ceux sur qui d'Holbach prévaut,
Qu'importe! toi l'impie et ton voisin dévot,
Vous êtes faits au fond de la même faiblesse;
Le fait vous déconcerte et le réel vous blesse;
Ce qui vous excédait dans l'art vous choque aussi

Dans la nature, gouffre étrange, âpre, obscurci;
L'art était profond, noir, touffu; le monde est pire;
Vous ne traitez pas mieux Sabaoth que Shakspeare;
Et votre pauvre esprit, essayant Jéhovah,
Gronde et ne trouve point que cet être lui va.
Pan vous déborde; il est trop tendre, il est trop rude.
Votre philosophie est une vieille prude,
Votre bigoterie a les pâles couleurs.
Vos encensoirs poussifs sont envieux des fleurs;
A votre sens, ce monde, auguste apothéose,
Ce faste du prodige épars sur toute chose,
Ces dépenses d'un Dieu créant, semant, aimant,
Qui fait un moucheron avec un diamant,
Et qui n'attache une aile au ver qu'avec des boucles
De perles, de saphirs, d'onyx et d'escarboucles,
Ces fulgores ayant de la splendeur en eux,
Ces prodigalités de regards lumineux
Qui font du ciel lui-même une effrayante queue
De paon ouvrant ses yeux dans l'énormité bleue,
Au fond c'est de l'emphase, et rien n'est importun
Comme l'immensité de l'aube et du parfum
Et le couchant de pourpre et l'étoile et la rose
Pour vos religions atteintes de chlorose;
Le grand hymen panique est fort dévergondé;
Des sueurs du plaisir mai ruisselle inondé;
Toute fleur en avril devient une cellule
Où la vie épousée et féconde pullule,
Et que protège à tort le ciel mystérieux;
A vous en croire, vous les jugeurs sérieux,
Quand ils vont secouant de leurs crinières folles
Tant de rosée à tant d'amoureuses corolles,
Les chevaux du matin ont pris le mors aux dents;
Et quand midi, le plus effréné des Jordaens,
Sur les mers, sur les monts, jusque dans votre œil triste,
Jette son flamboiement d'astre et de coloriste,
Rit, ouvre la lumière énorme à deux battants,
Et met l'olympe en feu, vous n'êtes pas contents;

Cela n'est pas correct et cela n'est pas sobre;
Vous regardez juillet avec des yeux d'octobre;
Toute cette dorure, auréoles partout,
Clartés, braises, rayons, rubis, blesse le goût,
Et cette foudroyante et splendide largesse
Est la divinité, mais n'est pas la sagesse.
Bonshommes, vous jetez de l'encre à l'idéal;
Vous blâmez germinal, prairial, floréal;
Ces mois joyeux vous font l'effet de jeunes drôles;
Quand sur l'herbe, à travers le tremblement des saules,
Sur les eaux, les pistils, les fleurs et les sillons,
Volent tous ces baisers qu'on nomme papillons,
L'Éternel vous paraît un peu vif pour son âge;
Le printemps n'est pas loin d'être un libertinage;
Le serpent sort lascif de l'étui de vieux cuir,
La violette s'offre en ayant l'air de fuir,
L'aube éclaire le monde avec trop d'énergie;
Chastes, vous détournez la tête de l'orgie;
Vous damnez la matière, indignés, affirmant
Que toute cette sève et que tout cet aimant
Finiront par s'user à force de débauche;
Et Calvin crie : Ordure! et Pyrrhon crie : Ébauche!
Et Loyola tendant aux roses son mouchoir
Leur dit : Cachez ce sein que je ne saurais voir.

Ô Memphis! Delphe! Ombos! Mecque! Genève! Rome!
Hypothèses, erreurs, religions de l'homme,
Ignorance, folie et superstition
Dressant procès-verbal à la création!
Ô théologiens toisant Dieu! théosophes
De l'hymne sidéral châtrant les sombres strophes,
Reprochant ses excès au gouffre, gourmandant
Le trop obscur, le trop profond, le trop ardent,
Sondant, Orphée, Amos, la nue où vous plongeâtes!
Tribunal de boiteux, sénat de culs-de-jattes
Critiquant l'aigle altier dans l'étendue épars!
Tas d'aveugles criant à l'éclair : Rentre ou pars!

Conseil de jardiniers jugeant la forêt vierge!
Ô stupeur! Sirius contrôlé par le cierge!
Naigeon qui dit : Raca! Calmet qui dit : Amen!
Faisant à l'infini passer son examen!

Oui, te voilà, toi l'homme, et c'est là ta manière;
Le char d'Adonaï doit suivre ton ornière;
Et tu ne consens pas à l'univers, s'il est
Comme l'a fait la Cause et non comme il te plaît;
Il te froisse, il te gêne; et, prêtre ou philosophe,
Tu réprouves la forme et tu blâmes l'étoffe;
Tu ne l'acceptes pas s'il n'est contresigné
Par quelque apôtre d'ombre et de brume baigné;
Le firmament sera tel que tu le préfères,
Ou tu ratureras les globes et les sphères;
Tu les coupes selon ton patron de néant.
Citant à ton parquet l'inconnu, maugréant
Ici de ses laideurs, là de ses élégances,
Malmenant l'absolu pour ses extravagances,
Tu lui lis son arrêt d'un ton bref et succinct.
Si le pôle n'est point d'accord avec un saint,
Si quelque astre tient tête à la bible, et se mêle
De démentir un texte où la lettre est formelle,
Le pôle est démagogue et l'astre est jacobin.
Quand un pape — je crois que ce fut un Urbain
Quelconque — condamnait, au nom de son messie,
Le soleil à tourner sous peine d'hérésie,
Qui donc eût contredit le prêtre épouvantail?
La cathédrale d'ombre ouvrait son grand portail,
Les deux battants grinçaient des gonds avec colère,
Rome mettait la main sur le spectre solaire,
L'église requérait le secours de l'état,
Afin que le soleil confus se rétractât;
Devant la nuit stupide, infirme et misérable,
Le jour, pâle, venait faire amende honorable;

La vérité criait : Je mens! et Patouillet
Semonçait Galilée, et Dieu s'agenouillait.

L'immensité, sur toi sinistrement penchée,
Luit; ta suprématie en fait une bouchée.
Ah! tu n'es vraiment pas embarrassé de Dieu.
Que tu juges par Locke ou bien par saint Mathieu,
Homme, athée en ta foi comme en ton ironie,
Tu crois qu'un ciel s'éteint dès qu'un prêtre le nie,
Imbécile! ou qu'après ton choc voltairien
Le monde est en poussière et qu'il n'en reste rien.
Quoi! tu veux dépecer le monde, toi l'atome!
Cette création vaste, étrange, ignivome,
Monstre du beau, torpille au contact foudroyant,
Dressant dans l'inconnu ses cent têtes, ayant
Pour écailles des mers, des soleils pour prunelles,
Ce polype inouï des vagues éternelles,
Cet immense dragon constellé, l'univers,
Tu le critiques, toi, le petit, le pervers,
Qui vis rongé de lèpre et meurs couvert de cendre,
Toi que le vice mord, toi dont la race engendre
Ce César qui broyait vingt peuples douloureux
Pour être appelé grand, et ce Poulmann affreux
Qui tuait un vieillard pour un verre de cidre!
Mangé par l'acarus, tu veux dévorer l'hydre!

VIII

CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DE LA SOCIÉTE.

L'âne un moment se tut, puis, sévère, dressa
Ses deux oreilles l'une après l'autre :

— Homme! — or çà,
Reprit-il, si, penché sur l'obscure ouverture,
Tu n'as pas compris Dieu ni compris la nature,
Si tu n'as pas compris ce poëme des jours,
Des nuits, des cieux, des voix profondes, des bruits sourds,
Drame dont tu te crois pourtant le personnage,
Te tires-tu du moins de ton propre ménage
Avec les faits posés directement sur toi,
Qui sont les uns ton joug et les autres ta loi;
Joug qu'il faut rejeter, loi qu'il faut reconnaître?
Ces problèmes : avoir ou n'avoir pas un maître,
Être de brume abjecte ou de clarté vêtu,
Vivre libre ou forçat, comment les résous-tu?
Quel est le droit du fils? quel est le droit du père?
De quelle quantité de passé doit-on faire
Le lest du temps présent? dans le vote des lois
Convient-il de donner à la tombe une voix?
L'homme doit-il avoir deux existences, l'une
Offerte à la famille et l'autre à la commune?
Qu'est-ce qu'une cité? qu'est-ce qu'un citoyen?
L'état est-il un but, ou n'est-il qu'un moyen?
Grâce à ton effort gauche et bête pour extraire
Et tirer la clarté de l'erreur, son contraire,
Toutes ces questions fument sans éclairer;
Une épaisse vapeur en sort qui fait pleurer;
D'un brouillard qui grandit toujours environnées,

Obscures, elles sont comme des cheminées
De ténèbres d'où monte et se répand la nuit.
Pas un système vrai ne s'est encor produit;
C'est en vain qu'on s'ébat, c'est en vain qu'on arguë;
Et vingt siècles après le verre de ciguë,
Dix-huit cents ans après le cri du Golgotha,
L'homme est encore au point où Platon s'arrêta.

Ce que nous appelons : dérober son échine
Aux bons coups que l'ânier prémédite et machine,
Éviter le fossé, prendre le droit chemin,
Lisser son poil, garder du chardon pour demain,
Vous hommes, vous nommez cela la politique.
Mais là quelle ombre! erreur moderne, erreur antique!
Quel épaississement et quel redoublement
De tout ce qui se trompe et de tout ce qui ment!
Querelle sur l'idée et sur le fait; querelle
Sur la loi convenue et la loi naturelle;
Querelle sur le blanc, querelle sur le noir,
Et sur l'envers du droit qu'on nomme le devoir;
Systèmes sociaux qui se gourment, s'escriment,
Et ferraillent, les yeux bandés.

Les uns suppriment
Les siècles, jetés bas de leur trône lointain;
Ils construisent, mettant en ordre le destin
Comme un vaisseau réglé de la hune à la cale,
Une fraternité blafarde et monacale
Entre les froids vivants que rien ne lie entre eux;
Ce rêve fut déjà rêvé par les chartreux;
L'homme est ronce et végète; il est ver et fourmille;
Plus de nom paternel, plus de nom de famille;
Pas de tradition, pas de transmission;
L'être est isolement et disparition;
Ils réduisent, voyant l'idéal dans la chute,
L'homme à l'individu, le temps à la minute;
L'homme est un numéro dans l'infini, flottant

Hors de ce qui l'engendre et de ce qui l'attend,
Vain, fuyant, coudoyé par d'autres chiffres vagues;
L'humanité n'est plus qu'un tremblement de vagues;
Ayant vu les abus, ils disent : — Supprimons;
Puisque l'air est malsain, retranchons les poumons;
L'opprobre du passé doit emporter sa gloire; —
Ils rêvent une perte infâme de mémoire,
Un monde social sans pères, établi
Sur l'immensité morne et blême de l'oubli;
Ils combinent Lycurgue et le pacha du Caire;
L'homme enregistré naît et meurt sous une équerre;
Le pied doit s'emboîter dans le niveau, le pas
Doit avant de s'ouvrir consulter le compas;
De cette égalité dure et qui vit à peine,
La liberté s'en va, vieille républicaine,
Car elle est la rebelle et ne sait pas plier;
Chacun doit à son heure entrer à l'atelier,
Chacun a son cadran, chacun a sa banquette;
L'homme dans un casier avec une étiquette,
Délié de son père, ignorant son aïeul,
C'est là le dernier mot du progrès, — l'homme seul.
Ces fous mettraient un chiffre au blanc poitrail du cygne;
Géomètres, ils font un songe rectiligne;
Esprits qui n'ont jamais contre terre écouté
Le silence du gouffre et de l'éternité,
Jamais collé l'oreille au mur des catacombes,
Cœurs sourds au battement mystérieux des tombes,
Chassant les disparus, parquant les arrivants,
Ils abolissent, plaie effroyable aux vivants,
La solidarité sépulcrale des hommes.
— Mais l'homme est un total, les êtres sont des sommes;
Tout homme est composé de tout le genre humain;
Aujourd'hui meurt, tronqué d'hier et de demain; —
Ces vérités sont là; qu'importe! ils font le vide;
Ils coupent, dans l'espace insondable et livide,
Le fil sacré qui lie aux cercueils les berceaux;
Ils écrasent l'obscur tressaillement des os;

Ils ne comprennent point que dans la sépulture
La terre garde encore une pâle ouverture,
Que le trépassé voit, et que l'enseveli
Parfois à son linceul fait faire un vague pli
Afin d'apercevoir les hommes, et s'adosse
Pour écouter au mur ténébreux de la fosse;
Du fond d'on ne sait quelle existence on entend;
A ce que fait la vie on reste palpitant;
Ils ne comprennent pas que la sainte série
Des aïeux, à travers le sépulcre attendrie,
Suit tout des yeux, s'émeut à voir hors du tombeau
Courir de main en main le frissonnant flambeau,
Et que dans les enfants le père continue.
Chose sombre! fermer la paupière inconnue,
Éteindre ce regard d'en haut, et, sans remords,
Étouffer ce grand souffle obscur; tuer les morts!

Tournant le dos au coin du ciel que l'aube dore,
Ayant pour lampe un crâne où tremble le phosphore,
Objectant à tout fait nouveau leur surdité,
Engloutis dans la caste et dans l'hérédité,
Ceux-ci, pires encor, sont l'extrême contraire.
A force d'être fils on cesse d'être frère;
Le père par l'aïeul est lui-même éclipsé;
L'ancêtre seul existe; il se nomme Passé;
Il est l'immense chef vénérable et stupide;
Sa barbe est la sagesse et le beau c'est sa ride;
Il est mort; c'est pourquoi lui seul est proclamé
Vivant, et d'autant plus patent qu'il est fermé;
Il s'est pétrifié dans sa morne attitude,
Et son autorité c'est sa décrépitude;
Partout où l'on se hait il a son point d'appui;
Tout rentre en lui; tout est hiérarchie, ennui,
Fauteuil patriarchal, ordre antique, loi, gêne;
La famille alourdie a le poids d'une chaîne;
Le vieillard Autrefois gouverne, et Maintenant
Pourrit dans le marais du genre humain stagnant;

Les prêtres ténébreux de ce fatal système
Murmurent sur l'oiseau qui s'éveille : Anathème!
Malheur sur le matin! scandale sur l'amour!
Babel a vu nicher ces hiboux dans sa tour;
Ils sortent du talmud apportant dans leur griffe
Le dogme, le bandeau, le joug, l'hiéroglyphe;
Ils sont le fanatisme, ils sont le préjugé;
Durs, ils tiennent l'enfant dans les aïeux plongé;
Hélas, ils font lever la nuit sur tous les faîtes;
Jamais de novateurs, d'inventeurs, de prophètes;
Jamais de conquérants, toujours des héritiers;
Toujours les mêmes pas dans les mêmes sentiers;
Le squelette lui-même entre leurs mains s'encroûte;
Ils n'ont qu'un cri de marche : En arrière! une route,
La routine; un regard, l'aveuglement; un Dieu,
Le grand fantôme d'ombre au fond du cachot bleu;
C'est peu de la statue, il leur faut la momie;
Ils reboivent l'horrible antiquité vomie;
Ces froids songeurs, penchés sur les âges défunts,
Ont les miasmes lourds des fosses pour parfums;
Ce qui fut les enivre et ce qui vit les navre;
Leur idéal a l'œil sinistre du cadavre;
La nuit les aime; ils sont ses blêmes envoyés.
Tous les rayonnements de l'avenir noyés
Dans le grandissement de l'ombre des ancêtres;
Les fils des serfs rivés aux pieds des fils des maîtres;
L'éternel échafaud sur l'enfer éternel;
Autour d'Adam, chargé du crime originel,
Les vieux siècles hagards poussant des cris sauvages;
La perpétuité de tous les esclavages;
Pierre et César joignant leurs glaives effrayants;
L'autodafé chauffant la tiédeur des croyants,
Le moins d'enfants possible au seuil de la chaumière,
Torquemada pour flamme et Malthus pour lumière;
Il n'existe qu'un droit pour être, avoir été;
Le cimetière luit, c'est la seule clarté,
Et la tradition est l'unique atmosphère;

Ce que l'aïeul a fait, l'enfant doit le refaire;
Voilà leur songe : hiver, glace, plomb, marbre, orgueil,
Exagération lugubre du cercueil.
Derrière ces docteurs funèbres rien ne reste
Que le passé jetant sa figure funeste
Sur le réel, le jour, le travail, la moisson;
Tombe démesurée emplissant l'horizon.
Rien de sain, rien de fort; des larves dans la brume;
Rien de vivant; pour loi de progrès la coutume;
L'enfant pâle en naissant; pour verbe un testament;
Les cœurs morts; le nocturne et morne étouffement
Des jeunes nations par les anciens empires;
Les fils spectres râlant sous les pères vampires.

Ces deux systèmes vains sont hors de la raison
Et de la vérité, chacun à sa façon;
L'un a le froc, et l'autre a la manche mahoître;
L'un refait le donjon, l'autre refait le cloître;
Étranges en ceci que d'un point opposé
Ils viennent l'un et l'autre aboutir au passé;
Et leur choc apparent est au fond la rencontre
Du rêve avec le dogme et de Pour avec Contre.

L'homme flotte de l'un à l'autre, de cela
A ceci, de Babeuf il tombe en Loyola,
De Penn en Hildebrand et de Knox en de Maistre;
Sous ses deux poings fermés le passé le séquestre,
Et la théocratie, au regard de bûcher,
L'ayant pris une fois, ne veut plus le lâcher;
L'ombre empêche le jour et l'œil de se rejoindre
Et jette la nuée au rayon qui veut poindre;
Quand viendra l'aube? Hélas! la mauvaise saison
Est longue pour le vrai, le droit et la raison;
Le soleil est si lent qu'on peut douter qu'il vienne;
L'horrible idolâtrie antédiluvienne,
Sombre, est le seul abri que l'homme ait sur le front;
L'esprit humain, captif sous ce hideux plafond,

Agonise depuis tout le temps qu'il hiverne
Dans cette épouvantable et béate caverne.

Pauvres hommes, par l'homme, hélas, suppliciés,
Vous vous y prenez mal, mais, quoi que vous fassiez,
Vous êtes à l'attache, et la courroie est forte;
Votre maigre science économique avorte;
Elle se nomme Faim, Désespoir, Buzançais;
L'effort est vain; après toutes sortes d'essais,
Le joug tient, la douleur persiste, le mal dure,
Vous ne détruisez pas la fatalité dure,
La loi de nuit, la loi de mort, la loi de sang.
Ah! le malheur appelle et l'homme dit : Présent.

IX

CONDUITE DE L'HOMME VIS-A-VIS DE LUI-MÊME.

Dieu, nature, cité; la loi, l'esprit, la lettre;
Mais à quel point de vue enfin faut-il se mettre
Pour trouver le bon sens de votre enseignement?
Je feuillette et relis tout l'homme vainement.
Je ne vois point par où son cœur s'améliore.
Je vois la nuit grandir si je vois l'astre éclore.

Voyons, regarde un peu, bonhomme impartial.
Nous avons contre nous notre angle facial,
Nous autres animaux; on est, de par son crâne,
Contraint d'être un chacal ou forcé d'être un âne;
L'instinct bas nous conduit par le bout du museau;
A quatre pattes, monstre! et nous portons le sceau
Du malheur, et l'infâme artère carotide
Est mère de l'ours fauve et du pourceau fétide;
La matière est fatale, au moins l'homme le dit;
La roche est antre afin que le loup soit bandit,
Le renard, c'est le vol; l'autour, c'est la rapine;
L'hyène a l'ongle ainsi que la ronce a l'épine;
Mais l'homme, conscient et libre en son penchant,
L'homme, qui peut choisir, d'où vient qu'il est méchant?
De quel droit êtes-vous des tigres, vous les hommes?
Que nous nous comportions en brutes que nous sommes,
Soit; mais vous, les esprits créés pour la clarté!
Comment l'homme peut-il par une extrémité
Être Homère, et par l'autre être Héliogabale?
Et je ne parle pas ici du cannibale,
Du cafre, du huron sinistre et paresseux,
Je parle des penseurs, des artistes, de ceux

IMPRIMERIE NATIONALE.

Qui savent ce que c'est qu'une bibliohèque,
De l'ami de Ronsard, de l'ami de Sénèque,
De Rome, de Paris, faîte auguste, sommet,
Trône, où Néron chantait, où Charles neuf rimait!
Vous êtes donc mauvais pour le plaisir de l'être!

C'est votre vanité qui partout vous pénètre,
Et qui vous fait, tirant l'homme vers l'animal,
Entrer facilement dans les pores le mal.

Vanité! tout chez vous est faux. L'or est du cuivre.
Chacun marche à côté du chemin qu'il croit suivre;
Le soldat se croit maître, il est esclave, hélas,
Et ce qu'il nomme épée est souvent coutelas,
Et ce qu'il nomme gloire est toujours servitude;
Le savant, qui d'Atlas imite l'attitude,
Ne sait pas; l'ignorant n'ignore pas; mettez
Deux autels côte à côte en vos noires cités,
Puis demandez à l'un des deux prêtres qui passe
Son avis sur le prêtre et le temple d'en face!
Le philosophe est grave, austère, froid, prudent,
Sublime, et de raison sévère débordant,
Il ne veut pas qu'on aille et qu'on vive à sa guise,
Mais dans la sainteté du devoir il aiguise
Et fourbit les mortels à toutes les vertus;
Ferme, il va redressant tous les instincts tortus;
Ce qu'il dit est superbe, il excelle au dressage
De l'homme sans défaut; mais lui-même est-il sage?
Non; et, législateur, il vit hors de la loi.
— Ô caillou, dit le fer, je coupe, grâce à toi,
Mais coupe donc toi-même un peu, je t'en défie. —

Qui vous met à nu trouve une maigreur bouffie,
Une difformité qui se masque et qui ment;
La vertu, si jamais vous l'épousiez vraiment,
Vous quitterait bientôt pour cause de sévices;
La fausse gloire germe et s'enfle sur vos vices,

Et cette fluxion n'est rien qu'un mal de plus.

L'homme dans son miroir se fait de grands saluts;
Le miroir les lui rend, mais dans son âme obscure
Il rit, et sait le fond de l'homme, étant mercure;
Pas d'orgueilleux qui n'ait honte secrètement;
Pas de prude qui n'ait en rêve quelque amant;
Ah! si l'on s'en allait, pour voir plus que son buste,
Par quelque soupirail regarder dans un juste,
Comme il vous fermerait son volet brusquement!
Votre âme aime la nuit comme son élément;
En public vous cherchez la louange et l'estime,
Mais vous n'hésitez pas dans votre for intime
A bâillonner et même à tuer le témoin,
Le scrupule caché qui tremble dans un coin;
Votre probité plie et promptement expire;
Le meilleur parmi vous est si proche du pire
Qu'entre eux, l'un étant saint et l'autre étant damné,
Ils n'ont pas l'épaisseur d'un cheveu de Phryné;
Évêque, on veut sa dîme, et, bailli, ses épices;
L'argent, le lit, la table, autant de précipices;
Le vin est un écueil, la femme est un récif;
La conscience, bas, à Salomon pensif
Disait plus de dix fois par jour : Vieille canaille!
L'expérience austère, ô Kant, est la trouvaille
Qu'on ramasse en sortant du vice; on se flétrit,
On se forme; chacun des sept péchés écrit
Une lettre du mot composite : Sagesse.

Votre philosophie admirable, au fond, qu'est-ce?
Rébellion, alors qu'il faudrait méditer;
Ou résignation, quand il faudrait lutter.

Et sur tous les sommets, trône, pavois, quadrige,
Oh! comme vous avez aisément le vertige!
Quoique dauphin ou roi, ce jeune homme est charmant.
Il est né généreux, secourable, clément;

Qu'un valet l'endoctrine, et c'est un mauvais prince.
Contre les courtisans votre rempart est mince!
Hélas, les hommes sont à ce point insensés
Que pour changer un d'eux en tyran, c'est assez
D'une bouche bavant une bave imbécile!
Ce chef-d'œuvre hideux, un despote, est facile;
Quand Narcisse voulut un Néron, il le fit;
Pour faire un Louis treize un Luynes suffit;
Il ne faut pour cela qu'un peu de flatterie
Même par un crétin grossièrement pétrie;
Pour tenter l'âme humaine et la précipiter,
Dom Escobar n'a pas besoin d'argumenter,
Ni Satan d'allonger sa caressante serre;
Un corrupteur d'esprit n'est jamais nécessaire,
Et Jocrisse flatteur perdrait Socrate roi.

Et l'on me dit : Tu vas vénérer l'homme! — En quoi?
Mon vieux hi-han vaut bien ses quatre ou cinq diphthongues,
Et plus que ses vertus mes oreilles sont longues.

L'homme fait reculer l'heure sur le cadran,
Quitte la liberté pour reprendre un tyran,
Flatte un dieu, tue un loup, rampe et se met à rire.
Ô triste genre humain! Veut-on pas que j'admire
Tout ce que dans toi-même, homme, tu dénigrais,
Ton faux goût, ton faux jour, tes faux pas, ton progrès
Pourvu d'un appareil à reculer, tes songes,
Tes sens ayant leur borne ainsi que des éponges,
Et tes opinions, tombant, se relevant,
Murmurant, parodie imbécile du vent!

Je vois l'homme à peu près tel qu'il est, presque bête,
Presque génie, ayant son gouffre dans sa tête.

Tu te peuples d'erreurs et tu restes désert.

Ta science te fait tes jougs. A quoi te sert
Ce don libérateur et divin, la pensée?

Spartacus t'apparaît dans un thème au lycée,
Mais tu n'en conclus rien; je l'ai dit, et c'est vrai,
Fouillez Mariana, Tacite, Mézeray,
L'homme est servile au point que l'histoire en est lasse;
Depuis quatre mille ans et plus qu'il est en classe,
Et qu'on lui montre à lire avec un air profond,
Et que ses magisters, rentés, repus, se font
Servir des bouillons chauds le soir par leurs phlipotes,
Il ne s'est pas encor délivré des despotes.
Ses docteurs vont disant pendant qu'il se débat :
Peuple! aime ton césar. Âne! adore ton bât.

Ces docteurs! quels marchands! leur morale sévère,
Cela va se fêler, prends garde, c'est du verre.
La rencontre d'un roi coudoyant leur destin
Fait à leur probité rendre un son argentin.
Ah! ces savants sans fond, ces hommes de logique,
Roidissant en plis secs leur simarre énergique,
Ces forts calculateurs, ces raisonneurs abstraits
De quelque idéal trouble adorant les attraits,
Chastes, prudes, glacés, rigides, implacables,
Ayant la majesté des cuistres impeccables,
Bonzes de la basoche ou du pays latin,
Qui marchent rengorgés dans leur menton hautain,
Et chez qui l'attitude escarpée est de mode,
Sois un tyran quelconque, un Phocas, un Commode,
Un Christiern, le premier Domitien venu,
Sois le diable d'enfer, fourchu, barbu, cornu,
C'est à vendre; et tu peux acheter, si tu verses
Rondement un total suffisant de sesterces,
Piastres, louis, dollars, rixdallers, species,
La raison de Cuvier et l'âme de Sieyès!

Et quelle flatterie effroyable que celle
Qui sort de ce monceau de honte universelle!
Traverse-moi d'un bout à l'autre ce récit
Du passé que le deuil du présent obscurcit,
Va de l'A jusqu'au Z, va dans l'affreuse crypte
Du czar de Moscovie au pharaon d'Égypte;
Pierre tue Alexis et Philippe Carlos;
Sésostris fait du monde un funèbre champ clos;
Timour court sur l'Asie ainsi qu'une avalanche;
Soliman, vieux et chauve, aïeul à barbe blanche,
Appelle ses enfants et joue au milieu d'eux,
Et le soir il les fait étrangler; Sélim deux
Fait tirer le canon chaque fois qu'il est ivre;
Osman, s'il voit un tigre en cage, le délivre;
Irène, l'Isabeau du chaos byzantin,
Fait arracher les yeux à son fils Constantin
Dans la chambre où ce fils sortit de ses entrailles;
Charles sept dort pendant que La Hire et Saintrailles
Tiennent Talbot, Chandos et Bedfort en arrêt,
Et que Jeanne à travers la fournaise apparaît,
Toute nue, au poteau tordant ses bras sublimes;
Justinien, faiseur de codes et de crimes,
Amoncelle encor plus de forfaits que de lois;
Tudor fait un pendant monstrueux à Valois;
Louis quatorze, au nom du Christ qu'il dénature,
Couche la France aux fers sur le lit de torture;
Léon dix se parjure, Albrecht fait un serment
Faux, et François premier triche, et Charles-Quint ment;
Eh bien! tous sont cléments, grands, glorieux, illustres!
Le moindre a son autel entouré de balustres;
Il n'est pas un d'entre eux qui ne soit le meilleur;
Quand ils meurent la terre est folle de douleur;
Celui-ci fut un dieu sur la machine ronde,
Cet autre fit pâlir la lumière du monde
Le jour où du milieu des vivants il sortit;
Ô honte! on trouvera toujours, grand ou petit,

Un homme pour verser ces pleurs de crocodile;
Ce sera Cantemir, si ce n'est Chalcondyle,
Si ce n'est Karamsin, ce sera Bossuet.

Je voudrais l'âne sourd ou bien l'homme muet.

Ô mon vieux Kant, la phrase est une grande fourbe,
On croit qu'elle se dresse alors qu'elle se courbe
Tant la coquine met de pompe à s'aplatir.
Certes, le menu peuple est un saignant martyr;
Certe, un champ de carnage est affreux; Tyr en cendre
Pour le plaisir d'un fou qui s'appelle Alexandre,
C'est dur; Rosbach, Fornoue et Pultawa fumants,
Et ces égorgements et ces éventrements,
C'est hideux; ces canons dont les fauves gueulées
Font accourir le soir les vautours par volées,
C'est noir; triste est la lutte et triste est le butin;
La bataille, ce jeu de bagues du destin,
Dont la roue oscillante a des hasards sans nombre,
Où le vainqueur, tournant sur son destrier sombre,
Rit et remporte au bout de sa lance un zéro,
C'est atroce et niais; Mars est un vieux bourreau;
Si devant tous les morts qui, sur toute la terre,
Dans la plaine difforme et pâle de la guerre
Sont tombés, glaive au poing, depuis quatre mille ans,
Si devant ces monceaux de squelettes sanglants
Le sépulcre faisait défiler un cortège,
Où le brigand serait à côté du stratège,
Ô Kant, les os blanchis dans ces champs de malheur
Trouveraient le héros ressemblant au voleur,
Et les fémurs brisés, les tibias, les crânes,
Ne distingueraient point César de Schinderhannes;
Certes, les bons humains, quoique chargés de fers,
S'ils consultaient leurs cœurs ou seulement leurs nerfs,
Jetteraient les sabreurs bien vite à bas du trône,
Bellone recevrait une cartouche jaune,
Et l'on vivrait en paix dans les pauvres hameaux;

Mais les laquais lettrés, les rhéteurs, les grands mots,
Se mettent à genoux devant ces saturnales;
Suprême opprobre! avec cent maximes banales :
— Que la guerre est un fait divin; — qu'elle a ses lois;
— Qu'il faut juger à part les actions des rois; —
La phrase, cette altière et vile courtisane,
Dore le meurtre en grand, fourbit la pertuisane,
Protège les soudards contre le sens commun,
Persuade aux niais que tous sont faits pour un,
Prouve que la tuerie est glorieuse et bonne,
Déroute la logique et l'évidence, et donne
Un sauf-conduit au crime à travers la raison.

Toi l'homme, tu te mets vite au diapason;
C'est toi qu'on trahit, toi qu'on fraude, toi qu'on livre;
C'est ta chair qu'à César Shylock vend à la livre,
C'est ton sang dont Judas trafique, et c'est ta peau
Que Ganelon brocante, ô genre humain, troupeau!
Homme, la corde au cou le matin tu t'éveilles;
Mais quoi! par tes deux yeux et par mes deux oreilles,
C'est bien fait! et, j'en prends à témoin le ciel bleu,
Les traîtres ont raison, car tu leur fais beau jeu.
Tes vices, tout d'abord, voilà les premiers traîtres;
Ils te remettent pieds et poings liés aux maîtres;
Au devant du joug vil, brutal, dur, inhumain,
Ta corruption fait les trois quarts du chemin;
Doux au sergent de ville, aimable au garnisaire,
Lâche, entendant malice à ta propre misère,
Plat, tu clignes de l'œil même avec tes bourreaux.

Tu vas léchant la patte énorme des héros;
Charles douze et Cortez t'enivrent; tu te pâmes
Devant Cambyse errant dans les villes en flammes;
Tu compares Cyrus et Clovis, mesurant
Ton admiration au sabre le plus grand;
C'était aux bords du Var, ils étaient cinq cent mille,
Marius les tua; que c'est beau! Paul-Émile,

Pompée, Othon, Sylla, quels fiers centurions!
Quels soldats! quels géants! et sur tes horions
Ta main inepte écrit : Victoires et Conquêtes.
Nous n'en sommes pas là, nous autres; pas si bêtes!
Et quant à moi, morbleu! j'aurais bien du chagrin,
Étant Aliboron, d'admirer Isengrin.

Les hommes, — c'est ainsi, Dieu, que vous les créâtes, —
Sont les seules souris devant le chat béates,
Heureuses de servir au matou de hochet;
L'homme est le seul mulot content de l'émouchet,
Le seul mouton bêlant des hymnes aux colères
Du tigre, et du lion contemplant les molaires,
Le seul poisson qui danse et sonne du grelot
Devant les triples rangs de dents du cachalot,
Le seul moineau, la seule alouette espiègle
Qui chante Te Deum dans la griffe de l'aigle.

Oui, c'est toujours, hélas, du côté des tueurs
Que ton enthousiasme a le plus de lueurs,
Et, stupide, tu dis : La bataille est gagnée!
Quand un boucher t'a fait une large saignée.
Mais voulusses-tu même, homme, te révolter,
Quelle conviction as-tu pour résister?
Une religion, voilà le grand remède;
L'âme est le point d'appui solide d'Archimède;
La barricade est haute et fière, et le beffroi
Est fort, quand les pavés et les cloches ont foi;
Pour vaincre il faut avoir aux reins une croyance;
Le glaive flamboyant sort de la conscience;
Toi, jamais ton regard convaincu ne brilla.
C'est vrai, quand ta servante et tes enfants sont là,
Ou ta femme en un coin raccommodant tes nippes,
Tu parles d'or, on voit tes vertus, tes principes,
Et tes perfections que rien ne fait broncher,
Dans tes graves discours à la file marcher
Comme aux processions on voit passer des châsses;

Mais, dès que tu le peux, tu jettes tes échasses,
Tu descends plus gaîment que tu n'étais monté,
Et tu dis en soupant entre garçons : — Bonté,
C'est duperie; amour, combien dure l'ivresse?
Chasteté, j'aime mieux Margoton que Lucrèce;
Dévouement, c'est niais, synonyme de grand;
Vérité, c'est le pied trop court de Talleyrand;
Justice, instinct sacré vers qui l'âme s'élance,
C'est une grande femme avec une balance
Sculptée en marbre blanc par monsieur Cartellier;
Guerre, c'est la charrue avec un timbalier;
Rien n'est bon pour le blé comme un grand capitaine;
Un Wagram, un Rocroy, tombant sur une plaine,
Vaut le meilleur fumier; la gloire est un engrais. —

Tu railles ce vaincu qu'on nomme le progrès
Quand tu le vois lié par les hommes de proie;
Et ce serait ta fête, et ce serait ta joie
Si tu pouvais, du fond de tes bouges obscurs,
Noircissant le ciel même et tous les rayons purs,
Toutes les vérités, toutes les certitudes,
Barbouiller la lumière avec tes turpitudes,
Et charbonner la face auguste du soleil.

Le flot tumultueux et souple est ton pareil;
Il te prend par moments, comme un vent court sur l'herbe,
Des frissons, des élans de colère superbe,
De liberté, d'essor vers le jour, vers le bleu,
Vers le vrai, vers le beau, vers l'avenir, vers Dieu;
Et tu passes ta vie ensuite à t'en dédire.

Rien est ton point d'appui, nihil ton point de mire;
Ta science est un bloc informe de gravats;
Conclusion : tu n'es qu'un drôle; et je m'en vas.

Hommes, vous rendriez sceptique même un âne!
Vous descendez sur nous en neige, et non en manne;

Vous refroidissez l'âme en ses tristes exils.
Dieu nous fit humbles, soit; vous, vous nous faites vils;
Poussière qu'on était, hélas! on devient boue.
L'homme par calcul chante ou pleure, blâme, loue,
Divinise, diffame, exagère, amoindrit.
Oui, la chauve-souris du doute en mon esprit
Ouvre hideusement sa livide membrane;
Je sens en flots de nuit bouillonner sous mon crâne
L'encre qui dans mes yeux goutte à goutte tomba.
Ce monde est un brelan. Le droit, le devoir, bah!
Laissez-moi donc tranquille avec tous ces mots vides!
Les hommes ont leur carte à jouer. Fous, avides,
Plutôt mauvais que bons, orageux, ténébreux,
Ils ont la haine au cœur et se mangent entre eux,
Tout en braillant : Honneur, fraternité, patrie!
Les principes sont là pour faire galerie;
Et l'équité, le droit, la vertu, le devoir,
— S'ils existent pourtant, ce qu'il faudrait savoir, —
La probité, l'honneur, — ou ce qu'ainsi l'on nomme, —
Disent là-haut, raillant le pauvre effort de l'homme :
— Bien joué. Mal joué. Bravo, Machiavel!
Ah! crétin de Bayard! Walpole, very well! —

O genre humain, un rien t'enfle, et te rapetisse.
Ah! oui, pardieu! vertu, morale, honneur, justice!
Qu'un grand forfait triomphe, on lui baise l'orteil.
Ta conscience bâille et tombe de sommeil,
La lueur du vrai tremble en sa terne prunelle,
Je te plains si tu n'as que cette sentinelle.
L'homme est guidé du faux au vrai, du blanc au noir,
Par le mot intérêt qu'il prononce devoir.
Toute action humaine est signée : Égoïste.

Je me résume, ô Kant, l'homme est triste. Il n'existe
Qu'un mérite ici-bas, c'est d'être riche; il n'est
Qu'un esprit, et qui rend charmant le plus benêt,
C'est d'être riche; il n'est, et ce siècle l'affiche,

Qu'une beauté, toujours, partout, c'est d'être riche;
L'or ne connaît que l'or, et devant les lingots
Le vice et la vertu sont deux sombres égaux.
Voilà tout ce que sait la science.

La vie
Fait quelques pas tremblants vers le bien, puis dévie.

L'homme est un psaume, soit; il est blasphème aussi;
Son âme est une lyre au son peu réussi
Où l'honnête a sa corde, où l'injuste a sa fibre;
Dans son pauvre esprit louche il tient en équilibre
Cauchon et Jeanne d'Arc, Socrate et Mélitus;
Il complète le bien d'où sortent ses vertus,
Hélas, avec le mal d'où sortent ses fétiches;
Ce vers faux a Satan et Dieu pour hémistiches.

Homme, entre nous et toi bien mince est la cloison,
Et l'aigle par devant par derrière est oison.
Ta cervelle est de boue et ton cœur est de pierre.
Tes docteurs chats-huants détournent leur paupière
Au resplendissement du divin Hélios;
Ils éclipsent avec un mur d'in-folios
Le ciel mystérieux d'où viennent les grands souffles;
Qu'est-ce qu'ils font de toi, ces bonzes, ces maroufles,
Ces talapoins lettrés aux discours pluvieux?
Un vieux toujours enfant, un enfant toujours vieux.
Ton groupe sépulcral d'écolâtres ineptes
Prêche, érige les morts en dogmes, en préceptes,
T'assourdit d'un éloge infâme de la nuit,
Allume un suif et dit : C'est un astre qui luit!
Applaudit l'écrevisse et le crabe, et célèbre
Les reflux du présent dans le passé funèbre,
Si bien que tu ne sais, dans ton hébétement,
Si tu vois Demain poindre au bas du firmament
Ou d'Hier qui revient la noire silhouette,
Si c'est l'affreux hibou qui chante, ou l'alouette,

Et si le mouvement que tu fais en rêvant
Te ramène en arrière ou te pousse en avant.
Ta science te rend stupide, non sans peine.
Ô leurre! la clef fausse ouvre la porte vaine;
Ta pensée est une ombre où tu restes béant.

Oui, chez toi tout, hélas, arrive à du néant,
La chimère au calcul, le fait à l'hypothèse,
Ce qu'il faut qu'on proclame à ce qu'il faut qu'on taise,
Le silence à l'ennui, la parole au bâillon,
La pourpre d'Aspasie ou d'Auguste au haillon,
La vie au noir cercueil, la plume à l'écritoire,
Les chiffres au zéro, les lettres à la gloire,
Et le savant au prêtre et le prêtre au savant.
Qu'est-ce donc que tu mouds, réponds, moulin à vent?
Ta sagesse te fait castrat et te mutile.
L'homme, c'est l'impuissant fécondant l'inutile.

X

RÉACTION DE LA CREATION SUR L'HOMME.

L'âne fit un silence, et, murmurant : — Voilà!
C'est ainsi. Je n'y puis que faire! — il grommela :

— Se contredire un peu, Kant, c'est le droit des gloses;
Quand on veut tout peser, on rencontre des choses
Qui semblent l'opposé de ce qu'on avait dit;
Non aux basques de Oui toujours se suspendit,
Riant de la logique et narguant les méthodes;
Qui tourne autour d'un monde arrive aux antipodes;
Kant, je n'userai point de ce droit; seulement,
Après t'avoir montré les hommes blasphémant,
Niant, méconnaissant et méprisant la Chose,
Cet océan où l'Être insondable repose,
Il faut bien te montrer la Chose enveloppant
Les hommes submergés dans Dieu qui se répand
Et qui sur eux se verse et qui se verse encore,
Tantôt en flots de nuit, tantôt en flots d'aurore;
Après t'avoir montré l'atome outrageant Tout,
Il faut bien te montrer la grande ombre debout.

Homme, ce monde est vaste, obscur, crépusculaire;
L'immuable l'habite et l'imprévu l'éclaire;
Ce monde est éclatant, clair, ténébreux, mêlé
De miracle orageux, de miracle étoilé;
Il est souffle, âme, esprit, lit, chaos, cimetière;
Dès qu'on veut essayer d'en trouver la frontière
Et de voir par-dessus la terrestre cloison,
A chaque pas que fait le marcheur, l'horizon
Se prolonge, toujours plus noir, toujours plus large;

Or, et je dis ceci, passant, à ta décharge,
Qu'es-tu dans cet ensemble avec ton code, avec
Ton koran turc, ton tsin chinois, ton phédon grec,
Avec tes lumignons que tu nommes lumières,
Avec tes passions basses et coutumières
De tous les faits malsains, équivoques, pervers?
Les blés sont d'or, les flots sont bleus, les bois sont verts,
L'être fourmille et luit dans les métempsychoses,
Juin sourit, couronné du prodige des roses,
L'univers resplendit, ivre et comme écumant
D'un vertige de vie et de rayonnement,
L'aurore chaque jour bâtit la galerie
Des heures dont le luxe à chaque pas varie,
Et le couchant construit au bout du corridor
Des montagnes de pourpre et des portiques d'or;
Tout déborde; une sève ardente et décuplante
Du rocher au rocher, de la plante à la plante,
Court, traverse la brute, et, sous le firmament,
Le grand amour s'accouple avec le grand aimant;
Toi l'homme, en tout cela tu sens ton indigence;
Tes besoins sont posés sur ton intelligence,
Et comme tu ne vois Dieu, soleil de l'esprit,
Qu'à travers cette chair qui sur toi se flétrit,
L'ombre de tes haillons se découpe en ton âme;
Ta difformité raille, attaque, hait, diffame;
L'homme au besoin, funèbre et lamentable jeu,
Fait de son ineptie une ironie à Dieu;
Il rit : — Hein, créateur, dit-il, sommes-nous bêtes! —
Tu te tiens à l'écart des cieux et de leurs fêtes;
Ton exiguïté te rend hargneux, boudeur,
Mauvais; car, la bonté n'étant rien que grandeur,
Toute méchanceté s'explique en petitesse.

Donc je te plains, sentant ta profonde tristesse.
Les faits autour de toi, graves et recueillis,
Vivent, et le mystère épaissit son taillis,
Et laisse à ton regard juste assez d'ouverture

Pour entrevoir leur vague et sévère stature.
Averti dans ton flegme et dans ta passion,
Sans cesse tu subis l'austère obsession
Des êtres te montrant Dieu sous leur transparence
Et l'espèce d'auguste et calme remontrance
Que te fait, selon l'heure et selon la saison,
Rien qu'en se déployant sur le vaste horizon,
La majesté profonde éparse en la nature.
Tu dis : La loi passée et présente et future,
C'est moi; je viens punir, damner, supplicier!
Tu te déclares juste et juge et justicier,
Tu mets ta toge et prends ta plus fière attitude,
Tu fais de l'évidence et de la certitude,
Résolvant tout, tranchant tel point mal éclairci,
Réprouvant, flétrissant; au bagne celui-ci,
Au gibet celui-là; c'est bien, voici les astres!
Autour de tes bonheurs, autour de tes désastres,
Autour de tes serments à bras tendu prêtés,
Et de tes jugements et de tes vérités,
Les constellations colossales se lèvent;
Les dragons sidéraux s'accroupissent et rêvent
Sur toi, muets, fatals, sourds, et tu te sens nu
Sous la prunelle d'ombre et sous l'œil inconnu.
Toutes ces hydres ont des soleils sur leurs croupes,
Et chacune est un monde, et chacun de ces groupes
S'offre à toi, triste Œdipe, et ces sphinx du cosmos
Ont leurs énigmes tous dont ils savent les mots;
La création vit, stable, auguste, sacrée,
Et fait en même temps dans le vague empyrée
Un bruit d'inquiétude et de fragilité;
Un long tressaillement glisse dans la clarté,
Un frisson dans la nuit court sous la voûte ignée;
Homme, au-dessus de toi, quoique la destinée
Semble avoir l'épaisseur du bronze par instant,
Ton oreille, écoutant les ténèbres, entend
Tous les frémissements d'une maison de verre.
Homme, pour t'empêcher d'oublier Dieu, pour faire

Par moments se dresser en sursaut ton sommeil,
L'univers met sur toi, dans l'espace vermeil,
La nuit, ce va-et-vient mystérieux et sombre
De flambeaux descendant, montant, marchant dans l'ombre.
Ce voyage des feux dans l'océan d'en haut
S'accomplit sur ton front; et, toi, dans ton cachot,
L'araignée homme, ayant ton égoïsme au centre
De ton œuvre, et caché dans l'intérêt ton antre,
Inquiet malgré toi de la splendeur des cieux,
Tu regardes, pendant ton guet silencieux,
A travers les fils noirs de tes hideuses toiles,
Ces navigations sublimes des étoiles.
Tout en te disant chef de la création,
Tu la vois, elle est là, la grande vision,
Elle monte, elle passe, elle emplit l'étendue;
La Chose incontestable, inexplicable, ardue,
T'environne, entr'ouvrant ses flamboyants secrets,
Pendant que des arrêts, des dogmes, des décrets
Sortent d'entre tes dents qui claquent d'épouvante;
Tu coupes, souverain, dans de la chair vivante,
Tu vas criant : Je suis très haut, je suis le roi!
Tu proclames qu'au gré de ton caprice à toi
Telle action sera mérite ou forfaiture,
Tu prends la plume et fais au droit une rature;
Voilà qu'une blancheur pénètre la forêt
Et que la lune pâle et sinistre apparaît;
Le spectre du réel traverse ta pensée;
La loi vraie, immuable et jamais effacée,
Passe appuyant sur toi son œil fixe et pensif.
Sur tes deuils, sur ton rire obscur et convulsif,
Sur ta raison souvent folle, toujours hautaine,
Sur ton temple, qu'il soit de Solime ou d'Athène,
Sur tes religions, dieux, enfers, paradis,
Sur ce que tu bénis, sur ce que tu maudis,
Tu sens la pression du monde formidable;
Ton âme, atome d'ombre, et ta chair, grain de sable,
Ont sur elles les blocs, les abîmes, les nœuds,

IMPRIMERIE NATIONALE.

Les énigmes du Tout lugubre et lumineux,
Et sentent, feuilletant vainement quelque bible,
Rouler sur leur néant l'immensité terrible.
Le zodiaque énorme, effrayant de clarté,
Éternel, tourne autour de ta brièveté.
Tu le vois, et tu dis, l'épiant de la terre :
— Qu'est-ce donc qu'il me veut, ce fauve sagittaire?
Qu'ai-je fait au lion qu'il me regarde ainsi? —
Et tu frémis.

Hélas! rien n'est par toi saisi;
Tu ne tiens pas le temps, tu ne tiens pas l'espace;
Tous les faux biens, rêvés par ton instinct rapace,
S'en vont; derrrière tous la tombe, âpre fossé,
Se creuse; et chacun d'eux, après t'avoir blessé,
Passe à travers les doigts de ton poignet tenace;
La minute elle-même en fuyant te menace
Et, mouche au dard vibrant, se débat dans ta main.

L'aile d'un scarabée et l'odeur d'un jasmin,
Si tu veux en sonder le fond, sont des abîmes.

Derrière toute cime on trouve d'autres cimes.

La présence invisible et sensible de Dieu,
L'influence de l'ombre, à toute heure, en tout lieu,
Certaine, incorruptible, inexprimable, occulte,
Dérange ton calcul, ton optique, ton culte,
Ta morale, tes lois, ton doute, et par instant
Te pousse dans le rêve autour de toi flottant,
Et te fait osciller et perdre l'équilibre;
Tu te sens garrotté tout aussi bien que libre;
Comment dire : La vie est cela; la vertu
Est cela; le malheur est ceci; — qu'en sais-tu?
Où sont tes poids? Comment peser des phénomènes
Dont les deux bouts s'en vont bien loin des mains humaines,
Perdus, l'un dans la nuit et l'autre dans le jour?

Avec quel diagraphe en prendre le contour
Et la dimension, n'ayant, dans ta masure,
Ni le mètre réel, ni l'exacte mesure?
Qu'est le bien? qu'est le mal? Tel fait est constaté;
Soit; il faut maintenant voir l'autre extrémité;
Où donc est-elle? Allez la chercher dans les sphères.
Toutes les questions sont d'obscures affaires
Que tu te fais avec les cieux illuminés;
Le grand Tout intervient, toujours, partout; prenez
L'existence la plus misérable, n'importe,
L'énigme de moi l'âne ou de toi le cloporte,
Qu'on la presse, on la voit subitement grandir
Et pendre du zénith ou monter du nadir.
Rien n'est indifférent au gouffre; le blasphème
Qu'on jette au firmament tombe dans le problème;
Qui sait si l'on n'a pas blessé quelque rayon?
Mettre un pied sur un ver est une question;
Ce ver ne tient-il pas à Dieu? La sauterelle
Qu'il écrase en marchant fait songer Marc-Aurèle;
Sur un moucheron mort Pascal est accoudé.
Quel est le point connu, clair, épuisé, vidé?
Que sais-tu? Que peux-tu décidément conclure?
L'ombre fouette ta face avec sa chevelure,
Et, t'effarant avec le ciel prodigieux,
T'aveugle en te jetant les soleils dans les yeux;
Il te suffit un soir, fusses-tu Prométhée,
Ou Timon l'androphobe ou Constantin l'athée,
De voir les globes d'or au fond des noirs azurs
Flamboyer, affirmant le fait dont ils sont sûrs,
Pour que, devant l'horreur constellée et sereine,
Un éblouissement pontifical te prenne;
Alors tu sens en toi l'homme en prêtre finir;
Tu ne peux plus lever les mains que pour bénir;
Sous tes pieds chancelants tu sens vibrer la base,
Et tu t'évanouis dans la sinistre extase;
Tu t'engloutis dans l'être ineffable, insondé;
Tu regardes rouler le monde comme un dé,

Et ta propre figure, ombre et nuit, t'importune,
Mêlée à cette vaste et fatale fortune;
Tu perds le sentiment et la proportion
De ton idée ainsi que de ton action,
Voyant de toutes parts, dans l'azur, dans les nues,
Monter autour de toi des lueurs inconnues;
Tu te penches, ému d'un frisson sépulcral,
Sur l'étrange et tragique horizon sidéral;
Tu tombes éperdu dans les mélancolies
Des éclipses, des nuits sans fond, des parhélies,
Des astres, des éthers et des espaces bleus;
Qu'es-tu, toi le terrestre, en ce tout merveilleux
Où gravitent les Mars, les Vénus, les Mercures?
Tu tressailles d'un flot d'impulsions obscures;
Tout se creuse sitôt que tu tâches de voir;
Le ciel est le puits clair, la tombe est le puits noir,
Mais la clarté de l'un, même aux yeux de l'apôtre,
N'a pas moins de terreur que la noirceur de l'autre;
Tu dis à ton évêque : Homme, où donc est Sion?
Tu fais sa crosse en point d'interrogation;
Tu charges la science infirme qui laboure
D'instruire ton procès avec ce qui t'entoure;
Mais qui donc osera balbutier l'arrêt?
Informer, à quoi bon? juger, qui l'essaierait?
Tu ne connais de rien le dernier mot; tu poses
Des arguments aux faits, des dilemmes aux choses;
Mais comment décider? Tout est mêlé de tout;
La neige froide touche à la lave qui bout;
La composition du destin, quelle est-elle?
L'être est-il un hasard? l'homme est-il en tutelle?
Quel est le bon? quel est le mauvais? que doit-on
Ajouter à Dracon pour en faire Caton?
D'où vient qu'on se dévore et d'où vient qu'on se tue?
Est-ce qu'au papillon la fleur se prostitue?
Le fumier est-il saint et frère du parfum?
Tout vit-il? quelque chose, ô nuit, est-ce quelqu'un?
D'où vient qu'on naît? d'où vient qu'on meurt? d'où vient qu'on souffre

Par l'haleine qui sort de la bouche du gouffre
Ton miroir de l'injuste et du juste est terni,
Et ta balance tremble au vent de l'infini.

Pour te tirer d'affaire étant si misérable,
Devant l'inaccessible et dans l'impénétrable,
Devant l'éblouissant et splendide secret,
Pour être quelque chose et compter, il faudrait
Être saint, être pur, intègre avec l'abîme,
Offrir à l'absolu l'attention sublime,
Et savoir distinguer la véritable voix;
Il faudrait s'écrier : J'aime, je veux, je crois!
Sur l'énigme en travers de ton destin posée
Ce ne serait pas trop de faire une pesée
Avec toute ta force et toute ta vertu;
Il ne faudrait pas être inepte, ingrat, têtu,
Recevoir du bedeau qui sur vos berceaux veille
Une éducation annulante et pareille
A celle qu'aux matous font les tondeurs du quai,
Être un esprit métis, être un lion manqué
Qu'un cuistre abâtardit, qu'un marguillier mâtine;
Hélas! il ne faudrait pas être la routine,
Sourde, engrenant, toujours avec le même ennui,
Aujourd'hui dans hier, demain dans aujourd'hui;
Il ne faudrait pas croire aux empiriques, vivre
Comme le chien, ayant pour grand talent de suivre;
Te repaître d'exploits, de combats, d'échafauds,
D'esclavages, de verbe obscur, de savoir faux;
T'en aller digérer bêtement dans ton gîte
Tout ce qu'un sacristain de force t'ingurgite;
Te plaire dans l'absurde et t'y dénaturer;
Opprimer l'homme utile, — éclatant, l'abhorrer;
Et le servir méchant, et l'admirer vulgaire;
Il ne faudrait pas faire à tes flambeaux la guerre,
Adorer tes bandeaux, tes jougs; haïr tes yeux;
Être l'adulateur en étant l'envieux;
Et, lâche, appartenir aux deux puissances viles,

Par un point aux Nérons et par l'autre aux Zoïles.

Ce monde est un brouillard, presque un rêve; et comment
Trouver la certitude en ce gouffre où tout ment?
Oui, Kant, après un long acharnement d'étude,
Quand vous avez enfin un peu de plénitude,
Un résultat quelconque à grands frais obtenu,
Vous vous sentez vider par quelqu'un d'inconnu.
Le mystère, l'énigme, aucune chose sûre,
Voilà ce qui vous boit la pensée, à mesure
Que la science y verse un élément nouveau;
Et vous vous retrouvez avec votre cerveau
Toujours à sec au fond des problèmes funèbres,
Comme si quelque ivrogne effrayant des ténèbres
Vidait ce verre sombre aussitôt qu'il s'emplit.

O vain travail! science, ignorance, conflit!
Noir spectacle! un chaos auquel l'aurore assiste!
L'effort toujours sans but, et l'homme toujours triste
De ce qu'est le sommet auquel il est monté,
Comparant sa chimère à la réalité,
Fou de ce qu'il rêvait, pâle de ce qu'il trouve!

XI

TRISTESSE FINALE.

L'âne continua, car la nature approuve
Ce couple, âne parlant, philosophe écoutant :

— Tu vois un être grave, imposant, important,
Un âne sérieux, complet, bon pour tout lire,
Un docteur. Kant, c'est vrai, je sais tout, c'est-à-dire
Que dans mon triste esprit tout est doublé de rien;
Je suis à la fois juif, parsi, turc, arien.
J'entends dans mon cerveau bourdonner en tumulte
Le blanc, le noir, amen, raca, la foi, l'insulte,
Genève, Rome, Alcuin d'où sort Calvin, oui, non,
Cujas en droit civil, Flandrin en droit canon,
L'histoire aux pieds des rois, cette prostituée,
L'abac et l'alphabet, et toute la nuée
Des érudits poussifs et des rhéteurs fourbus
Depuis Sabbathius jusqu'à Molaribus!
Le fait d'hier s'y heurte à la chronique ancienne,
Henri de Gand s'y croise avec Sixte de Sienne;
Et je ne comprends rien à tout ce morne bruit
Sinon qu'ayant cherché le jour, je vois la nuit.
Du reste il est certain que, dans cette ombre noire
Qui sort de l'encre horrible et qu'on nomme grimoire,
A travers ces bouquins où l'homme est si petit,
C'est à moi qu'au total la science aboutit,
Car, à ce blême jour dont la lueur avare
Joint le docteur d'Oxford au docteur de Navarre,
J'ai vu de toutes parts, sur les vieux parchemins,
L'ombre de mon profil tomber des fronts humains.

Adieu, sorbonnes, bancs, temples, autels, boutiques!
Adieu le grand dortoir des préjugés antiques
Côte à côte assoupis sur leurs brumeux chevets!
Scholastiques du vide, adieu! — Kant, si j'avais
Le loisir d'aspirer à quelque académie,
Je ferais, de toute ombre et de toute momie,
De tous les vils sentiers suivis par les moutons,
De tous les œufs cassés, de tous les vieux bâtons
D'aveugles, grands, petits, inconnus et célèbres,
De tous les brouillards pris à toutes les ténèbres,
Et de tous les fumiers pris à tous les marais,
Une collection que j'intitulerais :
Exposé général de la science humaine.

L'âne, ayant un peu brait, termina :

— Je m'emmène!
O Kant! je redescends, avide d'ignorer!

J'étouffe! oh! respirer! respirer! respirer!
Mon œil est devenu trouble, nocturne et triste
Dans ces caves qu'emplit le jour séminariste.
J'ai des tiraillements d'estomac. Mais ce n'est
Ni des textes que prend Trigaud sous son bonnet,
Ni de tout ce chaos qu'un cuistre en sa mémoire
Fourre comme on emplit de loques une armoire,
Ce n'est point du fouillis, ce n'est point du fatras
Qui fit Siffret jadis si grand pour Carpentras,
Ce n'est point d'antiquaille et de pédagogie,
Ce n'est pas du savoir que dans sa docte orgie
Mange le jésuite ou le génovéfain,
C'est de vie et d'azur et d'aube que j'ai faim!
Je me sens sur la peau, de là ma pauvre mine,
Une démangeaison de savante vermine,
Grassi, de Galilée odieux puceron,
Garasse, ce moustique immonde de Charron,

Et Dasipodius, cet acarus d'Euclide.
Est-tu pour le fluide? es-tu pour le solide?
Tiens-tu pour l'idéal? tiens-tu pour le réel?
Acceptes-tu Moïse, Hermès ou Gabriel?
A quel Dieu remets-tu ton âme ou ta machine?
Es-ce au Brahma de l'Inde? est-ce au Tien de la Chine?
Es-tu pour Jupiter, pour Odin, pour Vichnou,
Pour Allah? Laissez-moi tranquille. Je suis fou.
Je m'évade à jamais de la science ingrate.
Il est temps que, rentrant dans le vrai, je me gratte
L'échine aux bons cailloux du vieux globe éternel.
Je vois le bout vivant du funèbre tunnel,
Et j'y cours. J'aperçois, à travers les fumées,
Là-bas, ô Kant, un pré plein d'herbes embaumées,
Tout brillant de l'écrin de l'aube répandu,
De la sauge, du thym par l'abeille mordu,
Des pois, tous les parfums que le printemps préfère,
Où ce que la sagesse aurait de mieux à faire
Serait de se vautrer les quatre fers en l'air.
Or, étant libre enfin, et ne voyant, mon cher,
Ici, pas d'autre ânier que toi le philosophe,
Pouvant finir mon chant de bête brute en strophe,
Je m'en vais, comme Jean au désert s'en alla,
Et je retourne heureux, rapide, et plantant là
L'hypothèse béate et le calcul morose,
Et les bibles en vers et les traités en prose,
Locke et Job, les missels ainsi que les phédons,
De l'idéal aux fleurs, du réel aux chardons.

* *

TRISTESSE DU PHILOSOPHE.

Et l'âne disparut, et Kant resta lugubre.

— Oui! dit-il, la science est encore insalubre;
L'esprit marche, baissant la tête et parlant bas;
Et cette surdité de la bête n'est pas
Si stupide en effet que d'abord elle semble.
Puisqu'aux mains du savoir le flambeau sacré tremble,
La protestation est juste.

Jusqu'au jour
Où la science aura pour but l'immense amour,
Où partout l'homme, aidant la nature asservie,
Fera de la lumière et fera de la vie,
Où les peuples verront les puissants écrivains,
Les songeurs, les penseurs, les poëtes divins,
Tous les saints instructeurs, toutes les fières âmes,
Passer devant leurs yeux comme des vols de flammes;
Où l'on verra, devant le grand, le pur, le beau,
Fuir le dernier despote et le dernier fléau;
Jusqu'au jour de vertu, de candeur, d'espérance,
Où l'étude pourra s'appeler délivrance,
Où les livres plus clairs refléteront les cieux,
Où tout convergera vers ce point radieux :
— L'esprit humain meilleur, l'âme humaine plus haute,
La terre, éden sacré, digne d'Adam son hôte,
L'homme marchant vers Dieu sans trouble et sans effroi,
La douce liberté cherchant la douce loi,
La fin des attentats, la fin des catastrophes; —

Oui, jusqu'à ce jour-là, tant que les philosophes,
Prêtres du beau, d'autant plus vils qu'ils sont plus grands,
Seront les courtisans possibles des tyrans;
Tant qu'ils conseilleront César qui délibère;
Tant qu'Uranie ira s'attabler chez Tibère;
Tant que l'astronomie au vol sublime et prompt,
Et la métaphysique, et l'algèbre seront
Des servantes du crime et des filles publiques;
Tant que Dieu louchera dans leurs regards obliques;
Tant que la vérité, mère des droits humains,
Ô douleur! sortira difforme de leurs mains;
Tant qu'insultant le juste, abjects, creusant sa fosse,
Les scribes salueront la religion fausse,
Le faux pouvoir, Caïphe à qui Néron se joint;
Tant que l'intelligence, hélas, ne sera point
La grande propagande et la grande bravoure;
Tant qu'épris des faux biens que le méchant savoure,
Les froids penseurs prendront l'erreur pour minerai;
Tant qu'ils ne seront pas les Hercules du vrai,
Acceptant du progrès les gigantesques tâches;
Tant que les lumineux pourront être les lâches;
Tant que la science, ange à qui l'Être a parlé,
Infâme, baissera sur son front constellé
Ce capuchon sinistre et noir, l'hypocrisie;
Tant que de l'air des cours elle sera noircie;
Tant qu'on admirera ce Bacon effrayant,
Ce monstre fait d'azur et d'infamie, ayant
Le cloaque dans l'âme et dans les yeux l'étoile;
Tant qu'arrêtant l'esprit qui veut mettre à la voile,
D'abjects vendeurs pourront, sans être foudroyés,
Dire au seuil rayonnant des écoles : Payez!
Tant que le fisc tendra devant l'aube sa toile;
Tant qu'Isis lèvera pour de l'argent son voile,
Et pour qui n'a pas d'or, pour le pauvre fatal,
Le fermera, Phryné sombre de l'idéal;
Oui, quand même, ô ciel noir, seraient là réunies
Les pléiades des fronts radieux, des génies,

Des Homères aïeux et des Dantes leurs fils,
Oui, contre Athènes, Rome, et Genève, et Memphis,
Et Londre, et toi, Paris, et l'Inde et la Chaldée,
Contre tout le rayon, contre toute l'idée,
Contre les livres pleins de vérités dormant,
Contre l'enseignement, contre le firmament,
Et les esprits sans fin, et les astres sans nombre,
Les oreilles de l'âne auront raison dans l'ombre!

27 septembre 1857.

* * *

SÉCURITÉ DU PENSEUR.

O Kant, l'âne est un âne et Kant n'est qu'un esprit.

Nul n'a jusqu'à présent, hors Socrate et le Christ,
Dans l'abîme où le fait infini se consomme,
Compris l'ascension ténébreuse de l'homme.
A force de songer ton œil s'est éclairci;
Plane plus haut encore, et tu sauras ceci :

Tout marche au but; tout sert; il ne faut pas maudire.
Le bleu sort de la brume et le mieux sort du pire;
Pas un nuage n'est au hasard répandu;
Pas un pli du rideau du temple n'est perdu;
L'éternelle splendeur lentement se dévoile.
Laisse passer l'éclipse et tu verras l'étoile!
Le tas des cécités, morne, informe, fatal,
A l'éblouissement pour faîte et pour total;
Le Verbe a pour racine obscure les algèbres;
Les pas mystérieux qu'on fait dans les ténèbres
Sont les frères des pas qu'on fera dans le jour;
L'essor peut commencer par l'aile du vautour
Et se continuer avec l'aile du cygne;
Du fond de l'idéal Dieu serein nous fait signe;
Et, même par le mal, par les fausses leçons,
Par l'horreur, par le deuil, ô Kant, nous avançons.
Querelle, petitesse, ignorance savante,
Tous ces degrés abjects dont ton œil s'épouvante,
Sont les passages vils par où l'on va plus haut;
La lettre sombre, ô Kant, forme un splendide mot;

Sans l'étage d'en bas que serait l'édifice?
L'homme fait son progrès de ce qui fut son vice;
Le mal transfiguré par degrés fait le bien.
Ne désespère pas et ne condamne rien.
Pour gravir le sublime et l'incommensurable,
Il faut mettre ton pied dans ce trou misérable;
Un chaos est l'œuf noir d'un ciel; toute beauté
Pour première enveloppe a la difformité;
L'ange a pour chrysalide une hydre; sache attendre;
Penche sur ces laideurs ton côté le plus tendre;
C'est par ces noirceurs-là que toi-même es monté.
Dieu ne veut pas que rien, même l'obscurité,
Même l'erreur qui semble ou funeste ou futile,
Que rien puisse, en criant : Quoi, j'étais inutile!
Dans le gouffre à jamais retomber éperdu;
Et le lien sacré du service rendu,
A travers l'ombre affreuse et la céleste sphère,
Joint l'échelon de nuit aux marches de lumière.

4 octobre 1857.

NOTES

DE CETTE ÉDITION

LE MANUSCRIT

DE

L'ÂNE.

On pourrait presque dire que, dans ce volume inscrit à la Bibliothèque nationale sous le numéro 12, il y a trois manuscrits. Le plus ancien, sur papier écolier jauni, laisse souvent voir, sous les ratures et les surcharges, les lettres majuscules formant la pagination alphabétique, et s'arrêtant à la lettre M. On compte, pour cette première version, treize feuillets ou fragments de feuillets; le quatorzième, faisant suite à la lettre M, ne porte pas d'indication ayant été coupé à l'emplacement de la lettre. Plusieurs feuillets, en raison des développements survenus, n'ont été collés que partiellement sur les larges feuilles de papier bleu où le texte définitif est venu se fondre avec l'ancien et le compléter.

Une quarantaine de larges feuillets de papier de fil d'un bleu gris clair viennent, vers 1859, s'ajouter à la première version; le reste du manuscrit, de même format, mais d'un papier bleu plus foncé et glacé, contient les intercalations définitives.

Nous avons placé après le titre une feuille de brouillon contenant des vers jetés en tous sens; au milieu, cette variante de titre :

L'Épopée de l'âne.

Un autre bout de papier donne un titre suivi d'une indication qui transformerait en lettre le discours de l'âne :

L'Épître de l'âne à l'homme.

Je suis l'âne et j'écris à l'homme. Pourquoi faire?
Pour l'instruire.

Sur une feuille de papier à lettre nous trouvons, outre les trois titres des trois parties du volume : *Colère de la bête, Tristesse de la philosophie, Sécurité du penseur,* trois vers publiés page 307. Cette feuille de papier est datée *mai 1880,* ce qui prouve que certains remaniements du manuscrit ont été faits l'année de la publication.

IMPRIMERIE NATIONALE.

I. NOTES EXPLICATIVES.

On ne retrouve de la première version que 345 vers; en les donnant dans l'ordre où ils sont écrits, même avec les lacunes et sans tenir compte des intercalations, nous pourrons suivre le poème tel qu'il s'est d'abord présenté sous la plume de Victor Hugo. Nous remplacerons par une ligne de points les vers publiés tels quels; le lecteur voudra bien, pour juger du raccourci de cette première ébauche, se reporter aux pages indiquées en note.

Les huit premiers feuillets A, B, C, D, E, F, G, H se suivent sans intercalations, le premier porte plusieurs titres : Les Objections de l'Âne, La Conscience, La Science, L'Âne; ce poème, étant très court dans la première version, ne devait pas comporter de divisions. Ce n'est que plus tard, après les développements, que des divisions ont paru nécessaires; au-dessus des autres titres rayés, celui de la première partie : Colère de la bête a été écrit, puis répété en marge avec les titres des deux dernières parties : Tristesse de la philosophie et Sécurité du penseur.

En marge également une note encerclée et précédé de la recommandation :

Ne pas imprimer ceci :

Si vous voulez comprendre ce poème, supposez Titan, âne.

I

Un âne descendait au galop la science.
Comment t'appelles-tu, lui dit Kant. — Patience[1],
Répondit l'âne. Ami, c'est mon nom, et je l'ai
Mérité, car je viens de ce faîte étoilé
Que vous nommez : savoir, connaissance, doctrine.
Kant, porter ce licou sanglé sur la poitrine...

.....

Les vers se suivent comme dans le texte publié jusqu'ici :

Écouter la façon dont l'homme fait hi-han[2]!
L'âne reprit : Collège! ô bouge d'où se verse
La brume humaine éparse en folle controverse!
Trou noir! rayonnement d'ombre et d'obscurité!
Vieille folle d'école et d'université!
Jusqu'où fallait-il donc que tu m'humiliasses
Pour me faire ployer le dos sous tes liasses,

[1] Les vers en italiques sont rayés sur le manuscrit. — [2] Voir page 304.

Sous tes bouquins ayant, car le temps les corrompt,
Plus de cornes aux coins que tes docteurs au front!
A quoi sert Cracovie? A quoi sert Salamanque?

.....

De petit ânon leste immense âne morose[1]!

En marge des huit vers rayés, une note, rayée aussi et dont certains mots restent illisibles, indique l'hésitation de Victor Hugo.

Peut-être dans ces repos, qui ont un peu l'air...

...dire par le narrateur : ...l'âne reprit : ...l'âne continua :

Nous retrouvons le même papier et la même écriture quarante-sept pages plus loin :

L'âne reprit : Hélas! ô pauvre esprit humain[2]!
Qui, s'il fonde aujourd'hui, démolira demain,
Qui semble jeune et fort et tout à coup se ride,

.....

Qui, pour être céleste en restant positif,
Se bâcle on ne sait quel accoutrement lyrique
Fait de plume d'archange et de poil de bourrique[3]!

Quatre feuillets plus loin, sur une feuille de papier à lettre, la suite, mais avec une lacune. Au coin d'en haut la mention : *l'Âne;* deux vers griffonnés à peine lisibles :

Ta sagesse te fait eunuque et te mutile.
L'homme, c'est l'impuissant fécondant l'inutile.

Puis deux vers rayés :

L'homme, orgueil titanique et raison puérile[4]!
Montre-moi ce que fait ce travailleur stérile.
Explique-moi le chant que chante ce ténor[5]...

Le texte se poursuit jusqu'à :

Son culte calomnie et sa croyance insulte[6].

Au coin du feuillet, en bas, une note :

Il rêve un Dieu méchant.

(1) Voir page 309. — (2) Voir page 345. — (3) Voir page 346. — (4) Voir page 348. — (5) *Idem.* — (6) Voir page 349.

Quarante-six pages plus loin, nous trouvons au feuillet paginé K ce vers, rayé, qui ne répond pas au feuillet que nous venons de citer, ce qui nous mène à constater une nouvelle lacune :

L'homme, c'est l'impuissant fécondant l'inutile.

Puis quatre vers rayés en marge, et le texte reprend tel qu'il est publié page 384 :

Ce monde est un brouillard, presque un rêve, et comment
Trouver la certitude en ce gouffre où tout ment?

.....

J'ai vu de toutes parts, sur les vieux parchemins[1],
L'ombre de mon profil tomber des fronts humains.

En sautant une page intercalée, nous trouvons la suite au fragment de feuillet paginé M; les trois premiers vers sont barrés :

L'âne, ayant un peu brait, termina de la sorte :
Où jeter tout ce tas de néant que je porte?
Ô Kant! je redescends, avide d'ignorer.
J'étouffe! oh! respirer! respirer! respirer[2]!

.....

C'est de vie et d'azur et d'aube que j'ai faim!

Quelques vers au bas du fragment collé et le dernier feuillet de cette version commence ainsi :

Il est temps que, rentrant dans le vrai, je me gratte

.....

De l'idéal aux fleurs, du réel aux chardons.

Ici prenait fin la première version, il n'y a que peu d'ajoutés marginaux et ces quatorze feuillets semblent avoir été écrits facilement, sauf celui où sont cités les noms des savants qui font «ce cliquetis de mots»; nous avons indiqué dans les Variantes les noms proposés, puis changés; voici, dans cette même page, quatre vers publiés page 309 :

Fouillons les chartriers, refouillons les glossaires;
Caracoran, cherchez Issedon; dans ses serres
Jove a cet écriteau : Vel hodie vel cras;
Et Tertullien sombre étrangle Carpocras.

Notons à présent quelques particularités qui nous ont paru intéressantes en parcourant le manuscrit complet. Au verso du feuillet 15, un titre : *Les quatre romances de Ratbert.* Dans les *notes* de *la Légende des siècles*[3] on en trouvera l'explication.

[1] Voir page 383. — [2] Voir page 384. — [3] *Légende des siècles,* tome I de cette édition, pages 519 et 616.

Une page manquait au manuscrit, nous l'avons retrouvée et remise en place, nous reproduisons la note au crayon qui occupe la moitié de la marge; cette note est rayée :

20 octobre 1862.

Le manuscrit ayant été mêlé, je place ici cette page qui me semble s'y adapter. Pourtant cela est sujet à revision. J'aurai à chercher si cette page est bien définitivement à sa place ici.
(*Voir où cette page est placée dans la copie.*)

Les vingt-quatre vers écrits sur cette page commençaient à celui-ci :

Hélas! Je sens moi-même, étant votre écolier[1]...

En tête du feuillet suivant une note :

A intercaler après : immense âne morose.

Cette intercalation, comprenant cinquante vers, commençait ici :

Oh! ces sophistes lourds, ces casuistes froids[2]...

Trois pages entières ont reçu les développements des vers ébauchés, puis rayés aux feuillets 28 et 32 qui s'enchaînaient l'un à l'autre vers la fin de la deuxième division. Cette division était d'abord terminée par ce vers :

L'ignorance hennir et la science braire[3].

Trois pages ont été intercalées ensuite, mais ce vers et les quatre qui le précèdent se lisent encore, rayés, au feuillet 50 où ils sont suivis de celui-ci :

Ô Kant, l'homme est drapé de rêves mal tissus[4].

Cet enchaînement supprimait trois cent soixante-quatorze vers.

On trouve au feuillet 39 deux vers rayés qui ne seront placés définitivement qu'à la neuvième division :

Je vois l'homme à peu près tel qu'il est, presque bête,
Presque génie; ayant son gouffre dans sa tête[5].

Les deux feuillets suivants ont été intercalés.

Au verso du feuillet 48, nous lisons douze vers placés ensuite avec de légères variantes à la troisième division[6].

Par mon échine illustre et semblable aux coulées
De laves du Gibel âpres et dentelées,

[1] Voir page 312. — [2] Voir page 313. — [3] Voir page 322. — [4] Voir page 334. — [5] Voir page 364. — [6] Voir page 326.

Par les traductions du bon père Brumoy,
Par l'honneur que me fit Christ en montant sur moi,
Comme si l'âne était un degré du Calvaire,
Je le jure, devant l'aube et la primevère,
Devant la fleur, devant la source et le ravin,
Je proclamerais saint, excellent et divin,
Digne du jour sacré, digne du ciel limpide,
L'enseignement duquel on sortirait stupide,
Inepte, aveugle, ignare, imbécile, mais bon!

Faisant suite à ces vers en voici d'autres que le lecteur reconnaîtra :

Bonté de l'idiot! diamant du charbon!
Sainte énigme! lumière adorable de l'ombre!
Dans cet abîme où tout naufrage, échoue et sombre,
La brute par moments songe et sent qu'elle est sœur
De la mystérieuse et sereine douceur;
brille
Il suffit qu'un éclair de pitié passe en elle
Pour qu'elle soit égale à l'étoile éternelle;
Le baudet qui, rentrant le soir, surchargé, las,
Mourant, sentant saigner ses pauvres sabots plats,
Fait quelques pas de plus, s'écarte et se dérange
Pour ne pas écraser un crapaud dans la fange,
Ce baudet meurtri, nu, brisé sous le bâton
Est plus grand que Titus et plus saint que Platon;

La page s'arrête à ce vers, puis tout est rayé et nous déchiffrons tant bien que mal ce plan à peine tracé en haut de la page, et précédé du mot *Épîtres :*

J'étais enfant, j'étais petit, j'étais cruel.
J'avais sur l'être sans défense
...La curiosité féroce de l'enfance.
...Alors, grave,
J'entendis une voix qui me disait : Sois bon.

C'est donc un développement supprimé ici qui a donné naissance à la poésie de *la Légende des siècles : le Crapaud.*

On retrouve les douze vers rayés au bas du feuillet 55 recopiés deux pages plus loin.

Au verso du feuillet 78 ces deux vers ébauchés :

Dieu, l'infini, l'éther,
Les astres dans le pot de bière de Luther.

Au dernier feuillet, au-dessus des deux dates : *4 octobre 1857* et *23 mai 1858,* nous

lisons un nombre : 564. Est-ce là le total des vers composant la toute première version, nous ne saurions le dire, car ce chiffre vient en surcharge d'un autre nombre illisible.

Voici quelques fragments portant presque tous, au coin de l'enveloppe, de la bande de journal ou de la feuille volante le titre souligné L'Âne. Ces bouts de papier formaient un tout petit dossier dont voici le contenu :

Philosophes, prêtres, gens vivant du dogme,
Charlatans, etc.

.....

Certes, je les connais
Ces docteurs exploitant l'infini , sainte bande
Tirant de Jéhovah rente, aubaine et prébende,
Spéculateurs qui n'ont pas le moindre embarras
A dire : Çà, bon Dieu, maintiens-nous gros et gras;
d'enrichir
Ton but est de nourrir le philosophe austère!
Nous bien nourrir, voilà ton but sur cette terre!
Qui chargent l'inconnu, l'énigme, le mystère,
Le sphinx, de leur tenir toujours le gousset plein!
Et qui font du grand X une aile à leur moulin.

L'Âne.

UTILITÉ DE L'ENSEIGNEMENT.

Et comment Aristote fit Alexandre,
Et comment
Le grand Galandius fit le grand Colletet.

Cet autre est Patouillet, Patouillard, Patouillot,

.....

Et faut-il maintenant parler de Patouillet?
Dire des mots
Citer des noms impurs, jadis cela souillait.
Ce cuistre, offrant à Dieu ses noires balivernes,
Échappé de l'argot, vieux pilier des cavernes,
Braille et prête aux élus le secours des maudits.
Il est le pamphlétaire affreux du paradis;
La chimie appliquée à son style y constate
La haine et la morphine à l'état d'acétate.
Effroyable, il bénit les bûchers assassins,

Et broche bruyamment, pour l'église et les saints,
Auxiliaire, hélas, presque irrémédiable,
écrit d'
Un journal d'ange avec une griffe de diable[1].

Quand un sage, un penseur, un héros de l'esprit,
Un apôtre, a bâti sur cette terre immonde,
L'idée où tout s'appuie et qui soutient un monde,
Hélas! on le punit; et tout en jouissant
De ce qu'a fait pour eux ce grand juste innocent,
transformant
Les hommes, lui changeant en souillure son lustre,
Le mettent au carcan dans son bienfait illustre,
Du pilier qui les sauve ils lui font un poteau.

(A l'homme.)

Tu veux être un héros, j'y consens, va-t-en guerre.
L'épée au vent, c'est bien;
Hors de l'étui, l'épée! Et nous la dégainons,
Et l'éclair des boulets du fourreau des canons,
On fait battre la charge, on fait jouer la mine.
On tue, on incendie, on pille, on extermine.
Et puis?

L'homme cherche l'argent, tenant le glaive ou l'aune,
Évêque dans sa chaire ou prince sur son trône,
Courtier dans le bazar, voleur dans la forêt,
Et de la tête aux pieds est à son intérêt,
Pour de l'argent on ment, on trompe, on ruse, on tue;
front sacré
La reine au sceptre d'or rit et se prostitue;
Anne d'Autriche crie : Ah! vous m'en direz tant!
La piastre, le doublon, l'écu, l'argent comptant,
Voilà ce qu'on connaît, tout le reste, on l'ignore;
L'homme a son intérêt pour astre et pour aurore;
Tous sont vils pour de l'or, fourbes, hideux, sournois;
Depuis le banquier juif jusqu'au marchand chinois
Qui vend son thé cousu dans des outres de chèvre,
Tous ont le vert-de-gris du mensonge à la lèvre[2].

---

[1] Au verso d'une enveloppe timbrée 14 décembre 1859. — [2] Au verso d'une lettre de faire-part datée : 9 avril 1857.

...
Ô valets, faux savants, faux écrivains, faux mages,
Qui vendez à quiconque est césar vos hommages,
Gueux qu'on entend flatter, calomnier, crier,
Qui trouvez le moyen de noircir l'encrier,
Prêts à l'abjection pour une paraguante!
Ô race disputante, ergotante, arguante,
Troupeau de mandarins, horde de talapoins,
Spectres qui n'avez pas de cœurs sous vos pourpoints.
Ô docteurs, griffonneurs, gribouilleurs, misérables!

...Que l'homme essaie en sa démence
D'imposer son empreinte ou son joug à l'immense;
Qu'il arrête le flot sans fin; qu'il prenne l'air;
Qu'il compte grain à grain le sable de la mer.
Tout ce que l'homme met dans ses livres, où pèse
Le brouillard de son âme ignorante ou mauvaise,
Tout ce qu'il grave avec le style ou le compas,
Tout ce que l'homme écrit, il ne l'écrira pas
Sur le sable, ou sur l'air ou sur l'eau; car le sable,
Le vent inaccessible et l'onde insaisissable,
Échappent à l'effort de l'homme, esprit banni;
Étant de l'impalpable, ils sont de l'infini,
Et, faits pour n'exprimer que Dieu, sont réfractaires
Au doigt humain, traçant de brumeux caractères.

...
Quant à ta question, où toujours tu te brises,
Du bien, du mal; sujet fatal qui met aux prises,
Comme un vol de corbeaux autour de Montfaucon,
Locke avec Malebranche et Kant avec Bacon,
Duel de Reid avec Pluton, lutte incertaine
Des douteurs d'Edimbourg et des douteurs d'Athène,
Homme, je n'en veux pas avec toi disputer.
Parle à Satan. Va-t-en sur ce point consulter
Et sur l'école grecque et l'école écossaise,
Ce vieil évêque au fond de son noir diocèse.

II. VARIANTES ET VERS INÉDITS.

COLÈRE DE LA BÊTE.

(Autre titre : COLÈRE PRÉALABLE.)

au seuil des maisons qu'une porte défend,
Page 303. Être, tremblant de froid ou de chaud étouffant...

Sans repos, sans sommeil,
Les os trouant la peau, maigre, ayant tant reçu...

effroyable,
Tout cela, qui te semble assez rude, n'est rien,
aérien
Et le fouet est à peine un souffle éolien...

Heidelberg?
Page 304. A quoi sert Cracovie? à quoi sert Salamanque?

Et Cambridge, et Cologne, et Pavie? à quoi sert
De faire le néant docte, habile et disert?
le silence
le mutisme
De changer l'ignorance en bégaiement disert?

Creux, bien que ténébreux,
Vides, quoique pesants, massifs,
Frivoles, quoique lourds, pesants, quoique subtils,
Creux, bien que ténébreux,
Quel sol labourent-ils? quel blé moissonnent-ils?

le tondeur du fossé
Moi l'ignorant pensif, vaguement traversé
Quelquefois d'un éclair vaguement traversé
De lueurs en tondant les herbes du fossé,
c'eût été le goût d'Ovide,
l'ami d'Ovide,
flatter Ovide,
Qui serais Dieu, si j'eusse été connu d'Ovide,
Moi qui sais au besoin prendre en pitié le vide
dont je vois le haillon,
Du philosophe altier pleurant ce qu'il détruit,
le bruit, le tourbillon,
A travers le fatras, le tourbillon, le bruit...

Page 305. Je n'ai pas, dans cette ombre et le cas échéant,
l'ignorance
Refusé les conseils de l'ineptie honnête

l'esprit,
Page 305. Au docte, moi le simple, à l'homme, moi la bête;
Kant, j'ai vu, mendiant des clartés à la nuit,
du problème écrasant [1],
Devant l'énormité de l'énigme où tout luit,
Devant l'œil invisible et la main impalpable,
Sous les réalités
En présence des faits terribles,
La science marcher en zig-zag, incapable
sa cervelle entrer
De faire en son cerveau tenir l'ombre et les cieux;
De porter l'infini, ce vin mystérieux,
Et l'être, et de porter ce vin mystérieux;
Soûle et comme abrutie en présence des cieux;
La science en état perpétuel d'ivresse;
L'ignorance survient, plaint
L'âne survient, s'émeut, plaint cet état d'ivresse,
L'âne donne un liard parfois à la pauvresse.
Jette un liard et dit : Tiens! à cette pauvresse.

fumée
Tout en suivant ces cours dont la lourdeur assomme,
cette
J'ai fait souvent à l'homme en son obscurité
L'aumône d'un éclair de ma stupidité;
fait un Art poétique
Tandis que l'homme ayant pour dogme et pour pratique
Veut que tout âne libre, agreste et romantique
anarchiste
Qu'il faut qu'un âne libre, incorrect et rustique...

sous l'azur du portique,
Tantôt avec Philon dans le grand songe antique,
Tantôt avec Bezout dans la mathématique,
le cloaque
Tantôt dans la matière et tantôt dans le ciel,
Tantôt chez Caliban, tantôt chez Ariel,
Manger de l'idéal et brouter du réel;
Je n'ai pas résisté; j'ai, pauvre âne à la gêne,
du Swedenborg,
Mangé de l'Euctémon, brouté du Diogène...

Boileau,
Page 306. Après Flaccus, Pibrac, Vertot après Niebuhr...

Lipse, Euloge,
Fichte, Anselme,
J'ai tout accepté, Lulle, Erasme, Œnésidème...

expliquant
annotant
L'affreux père Goar juché sur Théophane...

[1] Cette variante est restée sans rime.

De savoir *bien lire*
Page 306. D'avoir lu Xénarchus pour comprendre Strabon...

Trublets,
Frérons,
Des Suards sur les Grimms, des Grimms sur les Nonottes...

Plotin.
fréquenté Longin,
J'ai pratiqué Glycas, Suidas, Tiraboschi...

J'ai tâté tous les buts,
Lu tous les écriteaux, flairé toutes les cibles...

métaphysique,
Page 307. A la philosophie, église dont Platon
Cousin
Est le clocher avec Maugras pour clocheton...

Cuvier, Gerson,
J'ai tout appris : Coger, Psellus, les Théophiles...

Onuphre
Qu'Ambroise est un coursier dont le dogme est la bride,
Cordus le premier
Que la clef de Cordus ouvre Dioscoride;
Et comment Mahomet planait sur les
doctes
Que l'esprit saint planait sur les fameux combats...

Que Nicéphas était égal à
Qu'Ésoptius n'est pas moindre que Nimphidore...

remâché,
digéré, dogme,
J'ai tout ruminé, glose, analyse, critique.

d'exemplaire lourd
d'infortiat sombre
Page 308. Pas de volume jaune et mangé par les mites,
noir
Pas de lourd catalogue, informe et sans limites,
Que ma patte, toujours prête, ne feuilletât,
consultât.
Que mon esprit, voulant tout voir, ne feuilletât.

Trublet,
refouille Bacon, Polybe, Euloge,
J'ai recreusé Straton, Sosibe, Eraste, Pline...

que fait bouillir
Du noir chaudron qui bout devant cette sorcière,
Calme, je me suis fait l'impassible
Je me suis fait le morne et lugubre écumeur.

Oh! là-haut, cliquetis de systèmes,
engueulement,
Page 308. Oh! cliquetis de mots, tohubohu, rumeur...

Luther est implacable et Mélanchton
Bossuet est féroce et Fénelon est tendre...

Moïse
Swendenborg
Fénelon
Solon m'offrait ses lois, Bollandus ses romans...

Barmne,
Sponde,
Page 309. Comment mettre d'accord Jousse, Antoine Studite,
L'homme de cour Sénèque et Jean le troglodyte,
Les poètes des nuits, les poètes des lacs,
Young, le pleureur des nuits, Woodsworth, l'esprit des lacs,
Sigonius,
Thalès, Hevelius, Levera, Granallachs;
Lambranzi sur les jeux, sur les faucons Franchières,
Les gais soupeurs, d'Holbach, Parny, Dorat-Cubière,
en fête avec les chartreux dans leurs bières,
Bruno
D'Argens, avec Rancé qui prend pour lit sa bière;
Le dessus de velours, le dessous de sapin;
Voltaire
Polo, *Strabon*
Ancelin et Cluvier, Polybe et Plancarpin...

Gormar et Grotius,
Paul Jove avec Pyrrhon. *d'Holbach*
Bacon, *Pascal et Loyola?*
Juste Lipse et Luther, Naigeon et Davila?

vénérés,
consultés,
Page 310. Livres! qui compulsés, adorés, vermoulus...

lumineuse et sainte
La face vénérable et chaste de l'idée...

Adam
Le chiffre dont le sphinx compose sa formule...

hébété,
Oh! comme vous m'avez embêté, moi la bête!

Adam, *l'instinct fauve*
Garder Isis, tenir les brutes à distance...

J'ai digéré l'horreur des doctes balivernes,
Triste, j'ai digéré la docte baliverne,
dans leurs froides cavernes,
Page 311. J'ai du matin au soir, en classe, dans l'Averne...

Livrés, vous êtes grands!
Page 311. Vous êtes imposants!...

II. COUP D'ŒIL GÉNÉRAL.

énigmes
problèmes
Page 312. Hommes, ma tête au poids des questions plier...

mage voit-il mieux
Le prêtre en sait-il plus que le catéchumène?

l'ennui
de l'ombre
tombeau
Page 313. L'immensité du vide et du néant sanglote.

Oh! tous ces vains rhéteurs, ces pédagogues froids,
vains, écolâtres
Oh! ces sophistes lourds, ces casuistes froids...

graves
Tous ces hideux rhéteurs,
Ces casuistes faux, tonsurés ou laïques,
Tous ces fakirs, latins, grecs, sanscrits, hébraïques,
crétins
grimauds hindous, grecs, latins, hébraïques,
Tous ces gérontes noirs, tonsurés ou laïques...

au fond des vagues régions,
Page 314. Regardant fuir, tandis qu'effarés nous songions...

Écolâtres,
Philosophes,
Pédagogues, groupés sous les porches anciens,
auguste, et, songeurs
Discuter l'évidence et fouiller, rêveurs blêmes,
Souffler sur
L'abîme
L'énigme, à la lueur livide des systèmes...

infini, évident,
Sur Dieu, l'être éclatant, l'être effrayant, l'être un!

Qu'en dit Sigonius? qu'en pense Davila?
Qu'en pense Onufrius? qu'en dit Zabarella?
Il existe sans doute une cause première?
Où donc est l'être? où donc est la cause première?

L'État, c'est moi.
Page 315. Tu dis : — C'est moi qui suis. Dieu n'est pas; l'homme est seul.

bâtit le Munster,
Qui fit le Colisée, et qui le Parthénon?

vastes bonds, étrange
Page 315. La bête aux bonds hideux, larve horrible des bois.

bien c'est admirable
Page 316. Ou c'est réjouissant, à ton choix; mais c'est vrai.

rêvé, songe,
J'ai lu, cherché, creusé, jusqu'à m'estropier.

qu'un souci
Page 317. Toi qu'une heure vieillit, et qu'une fièvre abrège...

Chifflet ou le père Cogé
Page 318. Sais-tu par dom Poirier ou par monsieur Lejay,
aigles
De quelle flamme l'œil des condors est forgé...

splendide
Tombe au centre du large et ténébreux halo...

se joint à l'île et fait
Page 319. L'île soudée à l'île ébauche un continent,
Et toi-même apparais, tout d'abord
Et l'homme apparaît nu, pensif et rayonnant.

C'est fini; l'aube émerge, et le recul immense
fléaux,
vagues,
typhons,
brumes,
Des monstres, du chaos, des ténèbres, commence;
La tempête de l'être a cessé de souffler;
Le jour naît sur la terre où l'on entend parler;
Et l'on entend des voix sur la terre parler...

épouvantable
opiniâtre
Et l'antique bataille, inextinguible et noire...

Et l'azur triomphal
L'azur prodigieux s'épanouit au ciel.

l'éternel
Comment dans l'infini vois-tu fuir tous ces ponts?
Page 320. Comment rattaches-tu les arches de ces ponts
Que viens-tu nous en dire?
Au grand centre de l'ombre? Avec quelles bésicles...

Quoi de ta volonté?
esprit?
Dis? quoi de ton cerveau? quoi de ton intestin?

l'Inconnu
Page 322. Sur la montagne informe où la brume séjourne,
Sans halte, sans repos,
le fauve
Dans l'obscur aquilon, la Tour des langues tourne...

penseurs,
Page 322. Les savants, gerbe à gerbe, y portent leur moisson,
se dressant,
montant, descendant,
Et, tombant, surgissant, passantes éternelles,
Se fuyant,
S'évitant, se cherchant, les quatre sombres ailes...

Le jour passe à travers les
Le crépuscule filtre aux poutres du plafond...

III. L'ÂNE PATIENCE ENTRE DANS LE DÉTAIL.

, dans ses exploits de ravageur,
Page 324. Quoique le maréchal vicomte de Turenne...

inexprimable
Page 325. Mainte arabesque pure, inextricable et nette
envieux Boulle
A rendre Goujon pâle et jaloux Biscornette...

ô dignes bourgeois de la terre, badauds,
, welches, cockneys, badauds,
Mais, ô dignes humains pris sous tant de bandeaux,
leçon
vaste science
Ce profond répertoire où la doctrine abonde...

profonds, pathétiques,
Doux, sévères, touchants, mystérieux, railleurs...

Je proclamerais saint, excellent et divin,
Page 326. Digne Kant, je suis prêt à proclamer divin,
Digne du jour sacré, digne du jour limpide,
Vénérable, excellent, et j'admire et j'accepte
stupide
L'enseignement duquel on sortirait inepte,
Sourd, inepte, ignorant,
Inepte, aveugle, ignare,
Ignare, aveugle, sourd, buse, idiot; mais bon.
Ignace
Anselme
Eleuze
Mais apprends par cœur Jove, Ughel et Casaubon...

Et tout ce que Trublet dans son antre élucubre,
Massillon qui pérore et Fléchier qui harangue,
Je consens à fourbir de ma langue lugubre
Docte Kant, je consens à fourbir de ma langue...

Plus ils ont de feuillets, de pages, de
Page 327. Avoir force feuillets, notes, renvois, chapitres,

Plus ils sont beaux; sembler de plomb sur les
de détresse
Page 327. Faire pousser des cris terribles aux pupitres...

redoutable,
grand magasin vertigineux,
Page 328. Dans ce dock du grimoire universel, tunnel
Et puits du griffonnage antique et solennel,
l'ennui *l'ennui*
Où l'erreur sur l'erreur s'amoncelle, où s'entasse...

Crypte où sans voir filer Atropos, on la sent,
Gouffre où sans voir l'ennui, ce miasme, on le sent...

presque saints par la masse,
Ces tomes à stature écrasante, ulémas...

Ils sont du froid passé les mornes boulevards;
Eux des livres, fi donc! ils sont des boulevards...

Il sauve, il affranchit;
mord;
Il émancipe, il rit;
Page 329. Il proteste, il combat; c'est hideux, c'est criant...

Il bouleverse tout dans l'azur,
L'almanach grimpe droit à l'azur, court, descend,
au Saint-Esprit
Monte, ôte à saint Michel son nimbe, va chassant...

Un Helvétius mince,
Un tout petit Montaigne, adroit, glissant, rongeur,
Va, malgré leur hauteur
Malgré leur profondeur et malgré leur largeur,
Faire crouler saint Marc et saint Luc
ruiner Eulogé
Va démolir Gennade et Thégan par la base...

Les volumes les plus épais,
Bossuets carrés,
Les de Maistre les plus caducs, les plus barbus...

vastes bouquins qui semblent
Page 330. Sur les tomes debout ainsi que des enclumes...

mordant,
piquant,
Ils se répandent gais, cassant, rageant, bravant...

IV. LA NUIT AUTOUR DE L'HOMME.

semble
Page 333. Je n'en sais rien. Cherchez. Il fait nuit. Ce qui reste
où toute la loi tremble,
Évident, dans la brume adorable ou funeste...

IMPRIMERIE NATIONALE.

A la fleur,
A l'éclair, à l'étoile, au lys,
Page 334. Au lys, à la colombe, à l'aube, au firmament.
le flamboiement que voit l'aigle en son aire[1],
Rien, ni l'Etna qui semble en braise se dissoudre...

des monts
du temple ébauchant le contour
Ni la lune, ébauchant quelque sacré contour...

gouffre
cachot
Page 335. Un peu plus de clarté dans votre cerveau noir?
du brouillard
de l'ombre
Point. La routine au fond du néant vous isole.

V. CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DES ENFANTS.

Écoutez, n'est-ce pas absurde?
Tristes hommes vraiment absurdes,
Page 336. Et l'âne s'écria : — Pauvres fous! Dieu vous livre....

Kaunitz est moins agile à lire une dépêche
Un singe est moins agile à gober une pêche...

philistins
Page 337. Tombaient, duvet charmant, et que les sacristains...

L'aile est-elle détruite en sa racine? non.
L'aile pourtant n'est point arrachée au moignon...

dans les pattes,
Avec un encrier au croupion, traînant
missels, cent gros
Bréviaires, gradus, glossaires, cent volumes,
sacristie
Toute la cuistrerie engluée à tes plumes...

Cette science-là
La sacristie, hélas! fait un deleatur...

Ah! crétins! vous rognez des esprits!
Et vous raccourcissez des âmes! Et vous êtes
la grande
la vierge
Dans l'auguste forêt d'horribles ciseaux bêtes!
coupez talents, châtrez
Vous tondez les instincts, vous rognez les cerveaux;
niveaux,
Sur le patron des vieux vous taillez les nouveaux,

[1] Cette variante est restée sans rime.

De la sève et du sol
Page 337. De la création vous troublez l'équilibre...

chargés d'hivers,
Le cèdre et le cyprès, géants d'ombre couverts...

Juchés sur Érostrate et Batteux,
Fréron
Page 338. Fiers, perchés sur Zoïle ou Batteux, vous voulûtes
Expliquer l'art divin, définir
Définir le génie, expliquer la beauté...

eunuques,
magisters,
Des précepteurs, geignant d'un air mélancolique...

ne
Marauds, et vous frappez, jusqu'à n'en laisser rien,
Ces grands rameaux où flotte
Du grand arbre où flottait
Sur le grand chêne où flotte un hymne aérien.

Vous ne labourez pas,
nul,
Page 340. Votre système est vain, votre empirisme est faux.

illuminé
Qu'on est un vrai docteur pour avoir pris ses grades...

VI. CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DES GÉNIES.

gueulant
Page 341. Vous les abbés du goût, hurlant à l'unisson :
Tempérance,
Sobriété,
Proportion, sagesse, élégance, raison!
Nous sommes le savoir, nous sommes la raison!

Qu'il dédaigne la source
Page 342. Qu'il ne veuille pas boire où de tout temps ont bu...

Il est perdu.
Malheur à lui!
Vous le damnez.

sphère infinie.
Malheur à qui s'en va dans la sombre Uranie!

crabe inédit,
Quelque crapaud géant, quelque gros perce-oreille...

Les chambres qu'illumine un ministre érudit,
Page 343. Les deux chambres, que chauffe un rapport érudit...

flotte dans l'abîme
Qu'il ait franchi le gouffre aux souffles du même air
Page 343. Que dans quelque insondable abîme le même air

qu'il soit Jean Mesmer,
et s'appelle Mesmer,
Qui soulevait Élie ait emporté Mesmer,

Fulton
Qu'il soit Fourier en France
Malheur! Papin en France ou Galilée à Rome...

Inventer!
Innover!
Page 344. Quel cynisme! Aller seul!...

Heine
Planche fouaille
Maugras
Gotched raillera Gœthe,
Et tous les culs-de-jatte,
Kind raillera Kepler, et tous les culs-de-plomb...

astres géants qui gardent
Les quatre étoiles d'or qui sont à l'autre pôle...

conquérons!
Cherchons et triomphons! l'infini nous attire;
la pensée humaine
Dans l'océan Progrès il n'est pas de cap Non!

C'est bien. La résistance
Page 345. Quel bonheur! la routine à ce détail s'adosse...

Sur cette basse terre
Dans l'humaine cohue obstinée à ses voiles...

Pour Tasse et pour Pascal, pour Dante et pour Fulton,
Sur la terre où le cuistre admire l'avorton...

fanal
La foule n'aime point qu'un astre la dérange
son lampion
veilleuse
De sa lanterne avec une lumière
Avec un flamboiement de clarté trop étrange...

de l'aigle au dindon,
Page 346. Va du condor à l'oie, et sur le faîte met...

se crève les yeux dès que l'aube
Qui ferme l'œil sitôt qu'un peu d'aube y pénètre...

fatale
hait *glissante*
Il fuit de l'Inconnu la sinistre falaise...

sa lucarne
son volet à cette ombre
Page 346. Il ferme sa croisée au brouillard où Leibniz,
Pascal,
Baruch, Isaïe,
Shakspeare, Eschyle, Job, Swendenborg,
Dante, Eschyle, Reuchlin, Pythagore, Épicure...

VII. CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DE LA CRÉATION.

Et du coude écrasant les mousses de la berge
Contempteur du mystère,
Page 349. Faisant des ronds dans l'ombre accoudé sur la berge...

des cieux
Sur toi, sur moi, sur lui, sur tout
En présence des nuits sans fond, le grand arcane...

Que vous soyez sceptique[1]
Mouton que mène un prêtre avec une houlette,
Locke
Ou douteur, et de ceux sur qui d'Holbach prévaut,
Ou croyant, pratiquant, béat, contrit, dévot,
Qu'importe! toi l'impie et ton voisin dévot...

importune
Le fait vous déconcerte et le réel vous blesse...

luxe de la vie
Page 350. Ce faste du prodige épars sur toute chose,
semant, semant, semant,
qui puise aux firmaments,
Ces dépenses d'un Dieu créant, semant, aimant...

Ces moires et ces ors noués en mille nœuds,
Ces fulgores ayant de la splendeur en eux...

d'un luxe inutile,
Sont d'assez mauvais goût,
Au fond c'est de l'emphase, et rien n'est importun...

Plane,
Rit, ouvre la lumière énorme à deux battants,
Et met l'Olympe en feu, vous n'êtes pas contents;
modeste
Page 351. Cela n'est pas correct et cela n'est pas sobre...

formidable et divine
Et cette foudroyante et splendide largesse
Choque la modestie,
Offensant votre goût, choque votre sagesse.
Pour vous manque de goût et manque de sagesse.
Est la divinité, mais n'est pas la sagesse.

[1] Variante sans début et sans rime.

En moi, quand sur les eaux, les prés
Page 351. Sur les eaux, les pistils, les fleurs et les sillons...

à Cybèle un
Et Loyola, tendant aux roses son mouchoir...

Élie, l'abîme
Sondant, Orphée, Amos, la nue où vous plongeâtes!

Si l'Infini n'est pas tel
Le Tout sans fond
Page 352. Le firmament sera tel que tu le préfères,
Tu ratures les cieux,
Ou tu ratureras les globes et les sphères...

D'infirmer un verset dont
De démentir un texte où la lettre est formelle...

Tout était dit; au cri d'un prêtre épouvantail,
affronté
Qui donc eût contredit le prêtre épouvantail?

Les gonds des deux battants grinçaient
Les deux battants grinçaient des gonds avec colère...

Et l'astre, devant l'ombre aveugle
Devant la nuit stupide, infirme et misérable,
Venait, un cierge en main,
tremblant
Le jour, pâle, venait faire amende honorable...

Châtrant Dieu dans ta foi
Page 353. Homme, athée en ta foi comme en ton ironie,
fait n'est pas si ton
Tu crois qu'un ciel s'éteint dès qu'un prêtre le nie...

Redoutable,
et Splendeur,
Monstre du beau, torpille au contact foudroyant,
l'absolu
Dressant dans l'inconnu ses cent têtes, ayant...

Ce poulpe fourmillant
Ce polype inouï des vagues éternelles...

Dont la lèpre a la chair, dont le ver a la cendre,
Qui vis rongé de lèpre et meurs couvert de cendre...

VIII. CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DE LA SOCIÉTÉ.

tout pensif, baissa
Page 354. L'âne un moment se tut, puis, sévère, dressa...

lis de travers
Si tu n'as pas compris ce poëme des jours...

horrible
épaisse
Page 354. Être de brume abjecte ou de clarté vêtu...

Quelle est la part *quelle est la part*
Quel est le droit du fils? quel est le droit du père?

l'état et la cité;
Page 355. Querelle sur l'idée et sur le fait; querelle
sociale
Sur la loi convenue et la loi naturelle...

Et ferraillent les yeux bandés. Les uns suppriment
Le passé, arraché de son
Les siècles, jetés bas de leur trône lointain;
décrètent,
combinent,
Ils construisent, mettant en ordre le destin...

glacée
Une fraternité blafarde et monacale...

le bonheur
un progrès
Ils réduisent, voyant l'idéal dans la chute...

Son front doit s'ajuster *son*
Page 356. Le pied doit s'emboîter dans le niveau, le pas...

froide
triste
De cette égalité dure et qui vit à peine,
La liberté s'en va, vieille républicaine,
l'indocile
Car elle est la rebelle et ne sait pas plier;
L'homme est toujours en classe et toujours écolier,
Chacun doit à son heure entrer à l'atelier,
doit suivre un rail,
Chacun a son cadran, chacun a sa banquette;
L'homme dans un casier avec une étiquette,
Seul, oubliant le père, oublié de l'enfant,
Délié de son père, ignorant son aïeul,
triomphant.
veuf et
C'est là le dernier mot du progrès, — l'homme seul.

, hélas! que dans la fosse
Page 357. Ils ne comprennent point que dans la sépulture
le trépassé
l'enseveli
On voit; pour écouter le fantôme se hausse;
La terre garde encore une pâle ouverture...

C'est toujours la même ombre en la même attitude.
grave
Il s'est pétrifié dans sa morne attitude...

ignore
Page 357. Partout où l'on se hait il a son point d'appui;
Rien en dehors de lui, rien au delà de lui;
Tout rentre en lui; tout est hiérarchie, ennui,
ordre fatal, loi,
Tout est tradition, dogme, règle, ordre, gêne;
Fauteuil patriarchal, ordre antique, loi, gêne...

rêveurs
Page 359. Derrière ces docteurs funèbres rien ne reste
l'obscurité
grande nuit
Que le passé jetant sa figure funeste
l'esprit, l'avenir, la raison,
Sur le réel, le jour, le travail, la moisson...:

Pour guide l'œil crevé,
L'enfant pâle en naissant; pour verbe un testament;
L'Hiver Dieu;
Les cœurs morts; le nocturne et morne étouffement...

Hors du vrai, hors du droit,
Et de la vérité, chacun à sa façon...

neuf vieux
Du rêve avec le dogme et du Pour avec Contre.

Mais le Passé surtout le tient et
Sous ses deux poings fermés le passé le séquestre,
attisant le
Et la Théocratie, au regard de bûcher...

IX. CONDUITE DE L'HOMME VIS-À-VIS DE LUI-MÊME.

pauvre astre
Quelle nuit pour un peu d'astre qu'on voit
Page 361. Je vois la nuit grandir si je vois l'astre éclore.

La terre nous retient
L'instinct bas nous conduit par le bout du museau...

Tient en laisse le
Est mère de l'ours fauve et du pourceau fétide...

Le tigre
L'hyène a l'ongle ainsi que la ronce a l'épine;
souffle, esprit, libre dans
Mais l'homme, conscient et libre en son penchant...

, du hottentot crasseux,
Du cafre, du huron sinistre et paresseux...

inanité
volupté
Page 362. C'est votre vanité qui partout vous pénètre...

Et puis allez à l'un
Page 362. Puis demandez à l'un des deux prêtres qui passe
Demander son avis sur l'idole
Son avis sur le prêtre et le temple d'en face!
âpre,
Le philosophe est grave, austère, froid, prudent...

s'enfle et grossit
La fausse gloire germe et s'enfle sur vos vices,
Et cette ampoule n'est qu'une laideur de plus.
Page 363. Et cette fluxion n'est rien qu'un mal de plus.

le mal
Comme votre rempart contre un flatteur
Page 364. Contre les courtisans votre rempart est mince!

Pour créer Louis quinze un Villeroy
Pour faire un Louis treize un Luynes suffit...

Machiavel
Dom Escobar n'a pas besoin d'argumenter,
monstrueuse
Ni Satan d'allonger sa caressante serre...

Jocrisse courtisan trouble
Et Jocrisse flatteur perdrait Socrate roi.
On me dit : A genoux devant l'homme! — Pourquoi?
dois
Et l'on me dit : Tu vas vénérer l'homme! — En quoi?

Lisez *Pétrone,*
Page 365. Fouillez Mariana, Tacite, Mézeray...

La vertu de Procope
La raison de Cuvier et l'âme de Sieyès!

ténébreux
Charles-Quint globe immense
Page 366. Sésostris fait du monde un funèbre champ clos...

Dans la flamme et la nuit
Toute nue, au poteau tordant ses bras sublimes...

d'un Dieu
Louis quatorze, au nom du Christ qu'il dénature,
en deuil
en pleurs
Couche la France aux fers sur un lit de torture...

Où l'on gagne la gloire en
Page 367. Dont la roue oscillante a des hasards sans nombre...

Page 368. Mais les laquais lettrés, les rhéteurs, les grands mots,
Se dressent au milieu du fracas des trompettes,
Se mettent à genoux devant ces saturnales,

des phrases toutes faites :
Page 368. Suprême opprobre! avec cent maximes banales...

Et vingt autres centons reliés en basane,
La phrase, cette altière et vile courtisane,
Votre philosophie, esclave et courtisane
l'assassinat,
Dore le meurtre en grand, fourbit la pertuisane,
Césars
Protège les soudards contre le sens commun...

Clément à l'alguazil,
Doux au sergent de ville, aimable au garnisaire...

Timour
Charles douze et Cortez t'enivrent; tu te pâmes...

Tu mets cet écriteau
stupide
Page 369. Ta main inepte écrit : Victoires et Conquêtes.

acclamant
adorant
Du tigre, et du lion contemplant les molaires,
goujon *secoue un*
Le seul poisson qui danse et sonne du grelot...

Quelle foi, quel principe
vertu réelle
Quelle conviction as-tu pour résister?

divin
Le vrai glaive vivant
le plus fier
Le glaive flamboyant sort de la conscience...

Mettre un masque grotesque à l'horizon vermeil.
Page 370. Et charbonner la face auguste du soleil.

feu,
De liberté, d'essor vers le jour, vers le bleu,
l'idéal,
Vers le vrai, vers le beau, vers l'avenir, vers Dieu...

Crétin de Régulus!
Page 371. Ah! crétin de Bayard! Walpole, very well!

bien au mal,
nord au sud,
L'homme est guidé du faux au vrai, du blanc au noir...

Sa pensée est un luth
Page 372. Son âme est une lyre au son peu réussi...

Tigellin et Brutus;
Cauchon et Jeanne d'Arc, Socrate et Mélitus...

Ta sagesse hibou cligne de la paupière
Page 372. Tes docteurs chats-huants détournent leur paupière...

T'abrutit *odieux*
T'assourdit d'un éloge infâme de la nuit...

folle
Et l'étude, t'ouvrant la porte obscure et vaine,
Page 373. O leurre! la clef fausse ouvre la porte vaine;
Avec cérémonie au néant t'introduit.
Ta pensée est une ombre où tu restes béant.
de la nuit,
Oui, chez toi tout, hélas! arrive à du néant...

X. RÉACTION DE LA CRÉATION SUR L'HOMME.

l'anime
Page 374. L'immuable l'habite et l'imprévu l'éclaire...

Du mystère *du mystère*
De miracle orageux, de miracle étoilé,
flamme, esprit, souffle, aimant, vertu, matière;
berceau,
Il est souffle, âme, esprit, lit, chaos, cimetière...

qu'on fait, le fatal horizon
qu'on fait en montant,
A chaque pas que fait le marcheur, l'horizon...

Mai *miracle*
Page 375. Juin sourit, couronné du prodige des roses,
Le jour hennit aux cieux,
L'univers resplendit, ivre et comme écumant...

triomphes
Des montagnes de pourpre et des portiques d'or...

la chair vile et que le temps
Qu'à travers cette chair qui sur toi se flétrit,
Cette guenille fait de l'ombre sur ton âme;
L'ombre de tes haillons se découpe en ton âme;
Par moment ta laideur raille, outrage,
Ta difformité raille, attaque, hait, diffame...

de lumière remplis,
Les faits autour de toi, graves et recueillis,
ses replis,
Vivent, et le mystère épaissit son taillis...

objets
choses
Page 376. Des êtres te montrant Dieu sous leur transparence...

de la nuit
Tous les sphinx du Cosmos
Les dragons sidéraux s'accroupissent et rêvent

, t'éblouissant de leurs sombres secrets[1].
Page 376. Sur toi muets, fatals, sourds, et tu te sens nu...

tête
Ta vie est de brouillard et d'aube environnée;
Un frisson dans la nuit court sous la voûte ignée;
Que croire? que nier?
Homme, au-dessus de toi, quoique la destinée
Semble avoir l'épaisseur du bronze par instant,
la vie obscène,
l'univers sombre,
Ton oreille, écoutant les ténèbres, entend...

se croisant et s'accostant
Page 377. De flambeaux descendant, montant, marchant dans l'ombre.

T'étreint, te cerne, ouvrant
T'enveloppe,
T'environne, entr'ouvrant ses flamboyants secrets...

Tu rédiges la règle et promulgues la loi.
Tu vas criant : Je suis très haut, je suis le roi!

d'un pôle à l'autre balancée,
d'extrême en extrême poussée,
Sur ta raison souvent folle, parfois sensée,
L'ombre de l'inconnu
Le spectre du réel traverse ta pensée;
La loi vraie, immuable et jamais effacée,
en te regardant fixement; sur tes jeux,
Passe appuyant sur toi son œil fixe et pensif.
sur tes pas, sur ton rire orageux,
Sur tes deuils, sur ton rire obscur et convulsif,
Sur ta raison souvent folle, toujours hautaine,
tes temples, qu'ils soient
Sur ton temple, qu'il soit de Solime ou d'Athène,
Sur tes religions, dieux, enfers, paradis,
Sur tout ce que tu fais, sur tout ce que tu dis,
Sur ce que tu bénis, sur ce que tu maudis...

étrange
auguste, illimité,
Page 378. Le zodiaque énorme, effrayant de clarté...

Tu peux te dire esclave en même temps
Tu te sens garrotté tout aussi bien que libre...

destin
Est cela; le malheur est ceci; — qu'en sais-tu?

, placés
Dont les deux bouts s'en vont bien loin des mains humaines,

[1] Cette variante est restée sans rime.

, font de l'ombre à l'entour,
trop étroit
Débordent le plateau qui les pèse et s'en vont
brume
Page 378. Perdus, l'un dans la nuit et l'autre dans le jour?
L'un sous la terre et l'autre au firmament profond?
Dis, avec quelles lois
Page 379. Avec quel diagraphe en prendre le contour
Avec quel poids, n'ayant, dans ta pauvre mesure,
Et la dimension, n'ayant, dans ta masure...

vois-tu?
Que sais-tu? Que peux-tu décidément conclure?
ton âme
L'ombre fouette ta face avec sa chevelure,
l'être
le fait
Et, t'effarant avec le ciel prodigieux...

univers parmi les
De voir les globes d'or au fond des noirs azurs...

le mortel,
fils d'Adam,
Page 380. Qu'es-tu, toi le terrestre, en ce tout merveilleux...

Qui donc a tort? qui donc a raison? Le méchant
Quel est le bon? quel est le mauvais? Que doit-on
Parviendrait-il à voir l'honnête en s'approchant?
Oter à Tigellin
Ajouter à Dracon pour en faire Caton?

Fixer
Poser sur
Page 381. Offrir à l'absolu l'attention sublime...

maillots
Recevoir du bedeau qui sur vos berceaux veille
ténébreuse
Une éducation annulante et pareille...

Le crétin qui s'acharne à l'erreur, qui s'obstine;
Qu'un cuistre abâtardit, qu'un marguillier mâtine...

Page 382. Comparant sa chimère à la réalité,
la flamme la cendre
Et sa grandeur qu'il cherche à son néant qu'il trouve!
Fou de ce qu'il rêvait, pâle de ce qu'il trouve!

TRISTESSE DU PHILOSOPHE.

(Autre titre : TRISTESSE DE LA PHILOSOPHIE.)

Souvent ce qu'elle enseigne est misérable et bas.
Page 386. L'esprit marche, baissant la tête et parlant bas...

clarté,
raison,
Page 386. Jusqu'au jour de vertu, de candeur, d'espérance...

assisteront
Page 387. Tant qu'ils conseilleront César qui délibère...

que du saint devoir ils creuseront la fosse,
Tant qu'insultant le juste, abjects, creusant sa fosse...

fonction
mission
La grande propagande et la grande bravoure...

auront le mal
Les froids penseurs prendront l'erreur pour minerai...

Et tant que les savants pourront être des lâches;
Tant que les lumineux pourront être les lâches...

celui qui vient sans l'immonde métal,
Et pour qui n'a pas d'or, pour le pauvre fatal...

NOTES DE L'ÉDITEUR.

I

HISTORIQUE.

LE PAPE. — LA PITIÉ SUPRÊME. — RELIGIONS ET RELIGIONS. — L'ÂNE.

Ce volume n'aura pas d'histoire, quoique deux des œuvres qu'il renferme : *la Pitié Suprême* et *l'Âne* datent de l'exil ; on sait que toutes les œuvres de l'exil imposaient à Victor Hugo de nombreuses correspondances ; c'était un perpétuel échange de lettres entre Jersey, Guernesey et Bruxelles ; quand ces quatre recueils furent publiés, Victor Hugo était rentré en France. Dès lors plus de conversations à distance avec les éditeurs, plus de lettres, plus de documents. Nous y perdons sans doute. Rappelez-vous les historiques des *Châtiments*, de *la Légende des siècles* et des *Misérables* (je ne prends que ces trois exemples) ; on pouvait suivre par les lettres de Victor Hugo et par celles d'Hetzel et de Lacroix la marche du travail de Victor Hugo, les évolutions de sa pensée, ses projets, les buts poursuivis, le programme qu'il s'était imposé, les difficultés parfois périlleuses qui se dressaient devant l'exilé, les craintes des éditeurs exposés aux persécutions du régime impérial. Il y avait là tout un roman vécu dans les coulisses, que le public ne soupçonnait pas. Nous pénétrions dans la vie littéraire de Victor Hugo exposée à tous les orages. Pour ce volume, rien de pareil. Mais, soyez rassurés, nous retrouverons dans les volumes qui suivront une documentation fort intéressante parce qu'ils dateront de l'exil, parce qu'ils renfermeront des lettres et contiendront des inédits, parce qu'ils compléteront les diverses périodes de la vie de l'exilé. Il me suffit de vous citer *les Chansons des rues et des bois* et *William Shakespeare*. Et cet avertissement aux lecteurs a pour but de les éclairer sur les motifs qui ne nous permettront pas de satisfaire, dans cet historique, toutes leurs curiosités.

Les quatre œuvres qu'on vient de lire furent publiées isolément, puis réunies en un seul volume dans l'édition grand in-8° Hetzel en 1881.

Émile Blémont, dans le *Livre d'or de Victor Hugo*, a fort bien expliqué la pensée qui justifie ce groupement : « Une sorte de tétralogie philosophique se trouve constituée par les poèmes où les plus sombres et les plus redoutables questions qui s'imposent à la pensée humaine se résolvent avec une logique aussi imprévue que naturelle en éclatants symboles. On dirait quatre pierres angulaires apportées par la poésie pour servir de base au simple idéal où les Siècles futurs célébreront le culte de l'humanité.

« *Le Pape* et *la Pitié suprême* sont deux leçons décisives, la première s'adressant aux hommes qui ne craignent pas d'assumer l'infaillibilité morale, la seconde à ceux qui ne craignent pas d'exercer la puissance matérielle.

« *Religions et Religion* et *l'Âne* signalent d'autre part les deux écueils qui, comme

Charybde et Scylla, menacent perpétuellement le progrès humain : «la superstition où se perd la foi et le pédantisme «où échoue la raison».

Victor Hugo, en 1857, 1858, 1859, accumula les poèmes. Son projet, qu'il confiait à Hetzel dans les lettres publiées dans nos précédents historiques, était de grouper ces richesses dans un ou plusieurs livres dont l'ensemble serait intitulé : *les Petites Épopées;* mais comme il l'écrivait : il nageait alors en pleine poésie, et se heurtait à bien des difficultés pour établir les cadres de ces poèmes. Toute cette floraison l'envahissait, ce qui justifiait sa réflexion : «dans mon œuvre les livres se mêlent comme les arbres dans une forêt». L'observation était si exacte que *la Révolution* datée de 1857 et devant figurer dans *la Légende des siècles* ne fut publiée qu'en 1881 dans le livre épique des *Quatre vents de l'Esprit.*

Le premier poème de ce volume, *le Pape,* écrit et publié en 1878, pouvait servir de cible à la presse catholique.

Reconnaissons qu'à part quelques exaltés elle a montré une certaine discrétion et en même temps quelque clairvoyance. Victor Hugo était un trop fervent adepte du spiritualisme pour être soupçonné d'une animosité contre Dieu et contre les croyances. Son pape est un «personnage idéal si grand qu'on n'en saisit ni la forme ni les contours», suivant une observation fort judicieuse du critique Charles Canivet. C'est en somme contre l'ultramontanisme que Victor Hugo s'élève; son pape à lui, il nous le montre : c'est en réalité l'évêque Myriel des *Misérables;* c'est là un pape que les catholiques ne pourraient renier, et si, dans leurs critiques de l'œuvre des *Misérables,* ils combattent avec vivacité, avec violence même, le caractère socialiste du roman, s'ils y voient un ébranlement «des fondements de la société», ils se montrent assez réservés sur le rôle de l'évêque Myriel. Toute leur colère se tourne contre Jean Valjean, mais la noblesse, la magnanimité de l'évêque les troublent, les gênent et désarment leurs critiques.

La Pitié suprême est le poème le plus important de ce volume. On peut dire qu'il le domine, mais l'idée maîtresse ne date pas du moment où il a été écrit, cette idée est répandue dans toute l'œuvre. Nous la trouvons déjà dans un fragment inédit, que nous avons situé, d'après l'écriture, vers 1830 :

Enfant! n'ayons jamais de haine pour les hommes.
Lorsqu'ils sont malheureux, — tous, hélas! nous le [sommes, —
Plains-les, ne donne pas ton bon cœur à moitié,
Et lorsqu'ils sont méchants, ajoute à la pitié!
Le méchant souffre plus, donc il faut plus le plain- [dre.

Dans *les Contemplations,* la poésie : *les Malheureux,* conclut :

Il n'est qu'un malheureux, c'est le méchant, Sei- [gneur!

Enfin, cette lamentation : *Pleurs dans la nuit,* où le poète implore la miséricorde divine pour les tyrans, devenus peut-être pierres, roches ou bêtes immondes dans une autre existence, contient en germe, dès 1855, *la Pitié suprême,* achevée le 1er janvier 1858.

Or, à la fin de l'année 1857, Victor Hugo arrêtait le plan des *Petites Épopées,* et établissait les divisions suivantes [1] : *les Temps primitifs, le Moyen âge, Dix-neuvième siècle, Vingtième siècle.*

Dans la division : *Dix-neuvième siècle* figuraient *l'Océan, la Révolution, le Verso de la page, la Pitié suprême, les Pauvres gens, l'Épopée de l'Âne, Tous les spectres revenus.*

Notons en passant que, pour cette liste, deux points d'interrogation se dressent; on peut facilement situer tous les poèmes de cette division répartie dans l'œuvre de Victor Hugo, sauf *le Verso de la page* et *Tous les spectres revenus.* Il s'agit sans doute de deux projets non réalisés auxquels le poète avait donné des titres.

[1] Historique de *la Légende des siècles,* tome II.

Victor Hugo, vers ce moment, lut en plusieurs fois à sa famille *la Pitié suprême*, ses carnets nous indiquent les dates exactes de ces lectures.

En 1859 *les Petites Épopées* deviennent *la Légende des siècles;* le cadre était dépassé, élargi; de plus le classement définitif de *la Légende des siècles* suit une progression chronologique; *la Pitié suprême* s'étendant aux rois de tous les âges et de tous les pays, formant un tout, pouvait-elle être intercalée dans une division de *la Légende?* Victor Hugo ne le pensa pas et ajourna *la Pitié suprême.*

Au début de 1863, il n'avait cessé de grossir le nombre de ses manuscrits; et après le succès de la première série de *la Légende des siècles* il songe à les classer pour une seconde série, ne suivant pas, celle-là, l'ordre chronologique; il rédige alors cette note :

V. H.

IIe Série : *Science, philosophie, histoire.* I. LES OBJECTIONS DE L'ÂNE; II. *les Sept Merveilles du Monde;* III. *la Révolution;* IV. LA PITIÉ SUPRÊME.

Ce projet ne l'ayant pas satisfait, il usa des moyens qui lui ont servi en maintes circonstances. Il varie ses travaux. En 1862 il abandonne momentanément la poésie pour revenir à la prose. Il s'était consacré à ses *Misérables,* et en 1863 et 1864 à *William Shakespeare.* La seconde série de *la Légende des siècles* attend et s'enrichit de nouveaux poèmes. En 1869, il a la matière d'un troisième volume de *la Légende;* il l'annoncera et, en même temps, il donnera à *la Pitié suprême* une place d'honneur. Elle sera publiée isolément.

Sur une feuille de papier à lettre, en 1869, il inscrit :

Paraîtront successivement

LA LÉGENDE DES SIÈCLES.

Tome troisième.

LA PITIÉ SUPRÊME,

poëme

précédé

de

Les Statues

prologue.

Les Statues! Elles disparaissent ces statues; nous les retrouvons dans *la Révolution;* mais *la Révolution,* inscrite en 1857 dans la division *Dix-neuvième siècle* des *Petites Épopées,* est désormais réservée pour le livre épique des *Quatre vents de l'Esprit.* Quant aux *Statues* elles pouvaient paraître en tête de *la Pitié suprême* ou de *la Révolution,* car il y a un lien de parenté entre les deux poèmes, tous deux de la même époque, tous deux inscrits dans le projet de 1857. Le manuscrit de *la Révolution* donnait l'indication suivante : *Ici peut-être l'apostrophe à Henri IV, mais bien peser.* Or cette apostrophe, destinée à *la Révolution,* dut ensuite faire partie de *la Pitié suprême* et resta définitivement inédite; nous la donnons page 163 de ce volume. *Les Statues* précédèrent, dans *la Révolution, les Cariatides* et *l'Arrivée.*

C'est là où nous pouvons saisir l'enchevêtrement des œuvres qui pullulent, se coudoient, se séparent sous l'influence d'une inspiration féconde et tumultueuse.

Survient la guerre de 1870, *l'Année terrible* paraît; Victor Hugo est ressaisi par la politique. C'est seulement en 1877 que paraît la seconde série de *la Légende des siècles,* nous ne sommes pas surpris de ne pas y rencontrer *la Pitié suprême* qui avait, d'après les derniers projets, les honneurs d'une publication isolée. Mais certains critiques, plus ingénieux que renseignés, croyant que *la Pitié suprême,* qui parut en 1879, était une œuvre improvisée pour la circonstance, n'hésitaient pas à la considérer comme une sorte de prélude destiné à préparer les discours de Victor Hugo sur l'amnistie.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Ils ignoraient que le poème avait été écrit en 1857. S'ils l'avaient su, ils n'auraient pas manqué de dire que Victor Hugo était un devin prodigieux en songeant dès 1857 à plaider l'indulgence pour les grands de ce monde qui avaient cependant conscience de leurs méfaits, afin d'avoir l'occasion, plus tard, de réclamer l'amnistie en faveur d'égarés et de justifier ainsi par sa commisération antérieure ses appels à la miséricorde en 1879.

Non! *la Pitié suprême* n'était pas une œuvre de circonstance; mais Victor Hugo était l'homme, je dirai volontiers le prêtre de la pitié; il l'avait été pendant toute sa vie, et peut-être jugeait-il que la publication de *la Pitié suprême* à cette époque lui apportait un précieux appui pour plaider la cause de la clémence en faveur de tous les hommes, qu'ils soient nés sur les marches d'un trône ou qu'ils appartiennent au peuple quelquefois égaré. Le pardon n'était-il pas à la fois religieux et humain?

La Pitié suprême arrivait à son heure, quoiqu'elle ne fût publiée que vingt-deux ans après avoir été conçue.

Le poème *Religions et Religion* commencé en 1870, terminé en 1880, pouvait-il être considéré comme un sujet d'actualité à l'époque où il fut publié? Question délicate à résoudre. Victor Hugo était rentré dans la politique en 1871. On connaît les incidents qui entraînèrent sa démission, à Bordeaux, comme membre de l'Assemblée nationale; élu sénateur en 1879, il prononçait en 1880 son discours sur l'amnistie, il présidait la société pour l'instruction élémentaire (enseignement laïque) qui distribuait ses prix; le combat entre deux enseignements: l'enseignement ecclésiastique et l'enseignement universitaire, durait encore; ne jugea-t-il pas le moment opportun, tout en défendant la liberté de conscience, de s'élever contre les superstitions? je laisse au lecteur le soin de conclure.

L'Âne comme *la Pitié suprême* subit de longues traverses et de nombreux ajournements de 1857 à 1880. Il portait d'abord le titre : *l'Épopée de l'Âne*, et devait figurer dans *les Petites Épopées* en 1859, puis dans la seconde série de *la Légende des siècles* en 1863 sous le titre : *les Objections de l'Âne*, où il occupait une place toute désignée dans la division *Science*. Mais la seconde série de *la Légende* ne devait paraître qu'en 1877 et les divisions étaient entièrement transformées. *L'Âne* perdait donc la place qu'il occupait primitivement. Cette sorte de disgrâce ne lui était pas préjudiciable, car la race des pédants n'était guère destinée à s'éteindre, peut-être même le nombre des recrues a-t-il augmenté? et *l'Âne* était assuré de jouer un personnage d'actualité en ne ménageant pas aux pédants ses dures et légitimes vérités. En l'an de grâce 1927, c'est un acteur de premier plan, qui s'impose à toutes les rancunes des pontifes du pédantisme.

Ce fut une heureuse inspiration de grouper les quatre poèmes en un volume. Ils constituaient «une sorte de tétralogie philosophique». C'était, sous des formes variées, l'affirmation des doctrines que Victor Hugo avait défendues pendant toute sa vie.

Réunis, les quatre poèmes prennent un relief plus saisissant, car, au-dessus de toutes les querelles et de toutes les variations de plus en plus multiples de la politique, planaient le culte de l'humanité, la lutte en faveur de la liberté, de la libre pensée, de la liberté de conscience, la lutte en faveur du progrès, et, comme l'écrivait Émile Bergerat: «Victor Hugo semble poussé par une main invisible, il multiplie ses appels, il précipite ses évocations..... Il vit en état perpétuel d'annonciation, et, ce qu'il a de plus prodigieux, c'est que le futur se manifeste en lui comme un présent anticipé».

II

REVUE DE LA CRITIQUE.

Le Figaro.

Albert Wolff.
(24 octobre 1880.)

... Je n'essaierai même pas de soumettre l'œuvre à une analyse critique; d'ailleurs elle ne serait pas sincère de ma part, j'aime mieux l'avouer; car j'ai pour le grand poète une telle vénération qu'elle me rend aveugle pour ses défaillances si j'en rencontre sur mon chemin...

Je suis de ceux qui l'admirent en bloc, de haut en bas, de long en large, qui le suivent docilement partout où le génie du poète veut les conduire. Si de loin en loin mon grand respect entre en combat avec des velléités de critique, je me tais parce que je pense aux vieilles perruques, si complètement ensevelies dans l'oubli, qui ont combattu le génie de Hugo au début.

Voilà pour le passé, et quant à l'avenir je me souviens toujours de ce qu'un homme de beaucoup d'esprit me disait jadis :

— Il ne faut jamais attaquer Hugo! Autrement on risque que le jour où nos pauvres écrits tomberont, par le plus grand des hasards, sous les yeux de la postérité, elle s'écrie : «Quel est donc l'imbécile qui a écrit de telles choses sur la plus grande gloire littéraire du XIXe siècle!»

Le Petit Journal.

Thomas Grimm.
(25 octobre 1880.)

... Ce volume, annoncé depuis longtemps, était impatiemment attendu : c'était, dit-on, une énorme bouffonnerie philosophique, une satire aux proportions gigantesques; le grand poète s'était amusé, disait-on, à parodier le jargon des pédants, à entasser systèmes sur écoles, doctrines sur régimes, philosophes sur rhéteurs.

On ajoutait que Victor Hugo faisait comme toujours profession de foi spiritualiste et que sa conclusion n'était pas du tout favorable aux idées qui sont à la mode aujourd'hui, c'est-à-dire au matérialisme et à la libre pensée.

Il y a de cela dans *l'Âne,* mais il y a plus que cela. Je crois savoir que Victor Hugo a écrit ce poème depuis quelques années; qu'il en avait fait une arme de controverse philosophique; et que s'il le publie aujourd'hui après l'avoir laissé dormir pendant longtemps, c'est que *l'Âne* a une portée politique.

... Il me semble que Victor Hugo a voulu intervenir dans la lutte effroyablement ardente des partis et dire de sa grande voix :

«Ne vous effrayez pas, ne vous tourmentez pas. Le progrès ne s'arrêtera pas et la vérité triomphera.»

La Gazette de France.

Armand de Pontmartin.
(14 novembre 1880.)

... Épuisez le dictionnaire, alignez les mots de galimatias, de pathos, de fatras, d'amphigouri, de mystification, d'attrape, de radotage, de *gâtisme,* de bouffonnerie, de puérilité, d'aliénation mentale, et — tranchons le mot — de bêtise; évoquez Jocrisse à Pathmos, Bobèche au Sinaï, Paillasse à la Mecque, Calchas à Asnières, Isaïe à la butte Montmartre, jamais, jamais vous ne vous élèverez à la hauteur de ces deux mille alexandrins. Dès lors, arrivant après *Religions et Religion,* après *le Pape,* après tant d'autres irritantes attrapes, se rencontrant avec des persécutions abominables, avec le cri d'indignation et d'horreur de toute la vraie France, cette nouvelle rapsodie, plus pédante que les pédants qu'elle raille, plus emphatique que les rhéteurs qu'elle persifle, plus obscure que les obscurités dont elle se moque, plus grotesque que les ridicules qu'elle fustige, nous délie de tous les serments jadis prêtés aux *Feuilles d'automne* et à *Hernani.*

Le National.

Théodore DE BANVILLE.
(1er novembre 1880.)

... Oh! ces vers irrités, indignés, ironiques, ils sonnent à nos oreilles comme un cri de triomphe et de victoire; ils nous vengent des humiliations, des avanies, des ennuis profonds que nous ont imposés les cuistres, et de toute cette science malsaine qu'on nous a entonnée de force, comme la pâtée aux dindons. Oui, voilà comment l'Homme se conduit vis-à-vis des enfants.

... Tel est le goût du vulgaire (pauvre ou riche, ou illustre et doré sur toutes les coutures) pour la poésie plate, vide, incolore, inarticulée, sans vertèbres et sans rimes, comme l'a chérie le XVIIIe siècle, que toujours on y revient, par un chemin ou par un autre, par le chemin de la tradition prétendue classique ou par celui de la prétendue vérité familière. Et à force d'entendre cette poésie froide et sourde qui tombe goutte à goutte des crânes idiots, comme l'eau suinte du rocher, on arrive à se dire que ces gens là ont peut-être raison, que les choses doivent être ainsi, et qu'au bout du compte cette poésie facile à vivre et qui ne dérange pas les habitudes prises est peut-être la bonne.

Mais tout à coup voici un flot, un torrent déchaîné qui se précipite avec un souffle d'ouragan et un bruit de tonnerre; c'est le flot révolté qui bondit, chante, foudroie, brille au soleil, et emporte en se jouant les boules de verre, les jets d'eau artificiels, les statuettes, les fausses rocailles et les kiosques chinois de la villa bourgeoise; c'est un nouveau poème de Hugo! Ô joie! ô surprise! ô délivrance! de nouveau voici les mots qui peignent les éclats d'amour, les caresses de syllabes sonores, l'imagination claire et divine de la rime, les trouvailles sublimes comme celle-là : *Du paradis des anges encore ivre,* proie adorable que l'esprit, comme un faucon rapide, est allé chercher en plein ciel; voici la lyre qui s'éveille et frémit, pleine de chants et de sanglots, et l'impatient Pégase qui de son sabot frappe la terre fleurie et de la fumée de ses narines laisse tomber des perles, des opales, mille pierres précieuses, et ouvre vers l'azur ses ailes éperdues. Eh bien! non, grâce au ciel, ce n'étaient pas les amants de la niaiserie et de la platitude qui avaient raison; tout cela, leurs sottes règles, leur haine des beaux mots, leur adoration de la brume, du lieu commun et de la rime absente, ce n'était pas la vérité; Hugo a parlé de sa grande voix douce et terrible et tout cela se dissipe et s'enfuit comme un mauvais rêve!

Qui que tu sois, pauvre, humble poète ignoré, non lu, non écouté, mais en qui vivent l'enthousiasme et la flamme sacrée, tu peux chanter et reprendre courage; tu n'es pas seul puisqu'il y a lui et toi, et puisque ton existence comme goutte d'eau est affirmée par l'existence radieuse de cet océan!

Le Télégraphe.

Jules LEVALLOIS.
(26 octobre 1880.)

... Je ferai pour *l'Âne* ce que j'ai fait à cette même place pour *Religions et Religion.* Autant que possible j'en déterminerai le véritable sens, j'en expliquerai l'intention droite et haute. Le seul danger, en effet, que courent les dernières créations de Victor Hugo, c'est d'être mal comprises par les simples ou perfidement interprétées par d'habiles adversaires. Il convient donc à leur sujet de prévenir ou de dissiper toute équivoque.

L'âne dont il est question dans le nouveau poème est un quadrupède fort extraordinaire. D'abord il parle; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus singulier puisque l'ânesse de Balaam prophétisait; il a étudié, c'est déjà mieux; enfin il raisonne comme un docteur émérite, et à coup sûr il doit être ferré sur la dialectique, car il prend à partie le plus rude logicien des temps modernes, Emmanuel Kant.

Il me semble que le choix de l'interlocuteur n'est pas heureux. S'il s'agit de l'érudition spéciale, quelque peu étroite et servile, de ce que l'auteur appelle avec une sévérité excessive la cuistrerie, Kant, bien qu'il fût profondément instruit, ne saurait en aucune façon la personnifier. Le baudet satirique veut-il au contraire railler la prétention des métaphysiciens à trouver, à posséder la certitude, le reproche n'atteint guère le philosophe prudent et loyal qui a mitigé, par les réserves de la *Raison pratique,* les hardiesses et les affirmations de la *Raison pure.* En fait d'érudits il aurait mieux valu prendre Juste Lipse ou Scaliger; en fait

de métaphysiciens Malebranche ou Spinoza. Passons toutefois et voyons de quoi se plaint maître Aliboron.

Il a perdu son temps sur les bancs de l'école. Vainement il a écouté professeurs après professeurs, dévoré livres sur livres, il n'est arrivé à rien de satisfaisant. Sa mauvaise humeur tombe sur Kant et sur tous ceux qui comme lui ont tâché de répondre à la curiosité humaine par des théories plus ingénieuses, plus subtiles que concluantes.

... A l'heure qu'il est, avec l'idolâtrie sans mesure et sans frein qu'on professe pour tout ce qui revêt les apparences scientifiques, il faut un rare courage intellectuel pour opposer à des négations tranchantes de nettes et vigoureuses affirmations Le déisme de Hugo ne date pas d'hier, son spiritualisme non plus. On les a souvent battus en brèche sans réussir à les entamer. Ce n'est assurément ni le déisme de telle coterie, ni le spiritualisme de l'École, qu'importe! Le sentiment est large, puissant, consolant, fortifiant. Il se rattache à la religion éternelle et il contribue à l'entretenir. Cette partie, aujourd'hui contestée, de l'œuvre sera probablement celle que goûtera surtout l'avenir et qu'il prendra le plus au sérieux.

Victor Hugo.

Paul de Saint-Victor.

Samson trouva la mâchoire d'un âne : il étendit la main, il la prit, et tua avec elle mille Philistins. — Samson dit : «Avec la mâchoire d'un âne, j'ai frappé une troupe, deux troupes; avec la mâchoire d'un âne, j'ai frappé mille hommes.» Cette victorieuse mâchoire d'âne, Victor Hugo vient de la saisir à son tour, pour s'en faire un porte-voix de combat contre les Philistins de la sottise et de la routine. Devant le pédant, il a dressé l'âne, qui le coiffe de son bonnet. Satire admirable, encadrée dans un poème éblouissant; nouveau chef-d'œuvre de l'inextinguible génie qui, depuis soixante ans, rayonne sur ce siècle.

(Après avoir cité le passage terminé par ce vers :

Je viens de ce moulin formidable : Babel!

le critique continue :)

... Un des dons étonnants du génie de Victor Hugo est de faire passer une même idée par des formes d'un renouvellement magnifique. Ce monument de tumulte et de confusion, il le montre maintenant immobilisé dans une enfilade de doctes rayons. Imaginez Piranèse, ce Michel-Ange de l'eau-forte, allongeant, à perte de vue, une bibliothèque fantastique, un Colisée de livres, dans une des planches extraordinaires de son œuvre. Cette estampe qu'il aurait pu faire, on croit la voir gravée à la plume, sur la page, pleine d'une magie mystérieuse, où le poète déroule la nécropole du savoir humain. Une sorte d'horreur sacrée se dégage de ce cimetière à demi vivant.

... «Si les lions savaient peindre!» disait un lion d'apologue, devant un tableau représentant un de ses semblables terrassé sous le genou d'un athlète. — Ici l'Âne sait parler. Comme à son confrère madianite monté par Balaam, un Esprit d'en haut lui a donné la parole, et il en use pour dire terriblement son fait au mauvais roi de la création. Il le dépouille pièce par pièce de ses apparats et de ses mensonges, et il en tire, toute nue, son âme infirme et aveugle, jouet de tout souffle, proie de toute erreur. — Que fait-il de l'Enfant?

... L'Enfant a toujours été, ainsi que nous l'avons déjà dit, une des inspirations les plus pures du génie de Victor Hugo, que les nids attirent plus encore que les gouffres. Ce poète des géants est aussi, par excellence, le poète des petits.

... Cependant l'Âne, ayant tout dit, retourne à son pré, et Kant, le philosophe, reste triste; mais le poète le rassure.

L'exécution est prodigieuse; jamais la pensée de Victor Hugo n'a mordu plus fortement l'airain de son style. Ce qui le caractérise dans ce poème, c'est une sorte de concision gnomique ou, pour mieux dire, lapidaire, qui frappe presque chaque vers au coin du proverbe. L'idée se ramasse dans un mot, la métaphore se profile d'un trait; les raccourcis abondent, comme dans certaines fresques des maîtres. L'intensité de la couleur n'est pas moins frappante, tous les tons se heurtent sans dissonances, dans cette langue unique. La caricature magistrale scintille sur le vers burlesque; tel morceau semble un duo de Dante alternant avec Rabelais. Et partout le détail exquis, déroulé en vives spirales d'arabesques, sur la forte ampleur des ensembles,

l'*alta* fantasia de la rime, éclatant en accords si rares, qu'ils font songer à des timbres d'instruments de musique inconnus.

Un bas-relief de la cathédrale de Chartres montre un âne accroupi dans une stalle de chantre, et jouant gravement du rebec. Le poème de *l'Âne* vient d'enchâsser une sculpture semblable dans le monument colossal de Victor Hugo. Mais, au lieu du rauque instrument gothique, cet âne transfiguré tient la grande lyre où résonnent toutes les voix du siècle, et dont le monde retentit depuis soixante ans.

Victor Hugo, l'homme et le poète.

E. Dupuy.

L'Âne poursuit, sur un autre sujet, le même but que *Religions et Religion*. Des observateurs superficiels ont cru que Hugo y faisait le procès de la science. Il serait douloureux de penser que Victor Hugo, le poète ou le prophète du progrès, recule devant la véritable route de la civilisation. Mais au fond c'est à l'érudition niaise et pédantesque, à la fausse science qu'il en veut. Il voit en elle un auxiliaire de ce qu'il croit la fausse religion et comme un instrument de dégradation des âmes au service de la tyrannie.

En forgeant des pédants, vous créez des valets.

A ces maîtres d'avilissement, il veut substituer la grande école de liberté, la sereine et sublime initiatrice qui l'a formé, la nature.

... Mais cette fausse science elle-même, ce pédantisme, où se perd le sens de la sagesse vraie, le poète les juge; il ne les maudit pas. Désormais, à ses yeux, tout, même le mal, a son utilité, sa raison d'être; le faux est comme la base obscure et infime du vrai.

Le Temps.

Claretie.
(25 octobre 1880.)

... Français (de Nantes) et M. Toussenel dans sa *Zoologie passionnelle* ont voulu venger l'âne de la réputation qu'on lui a faite. Sobre, laborieux, patient, l'âne a bien des vertus, et le roussin d'Arcadie, cet Auvergnat des animaux, ne mérite pas toutes les sottises qu'on lui attribue; mais Victor Hugo lui-même, dans un de ses plus admirables livres, avait déjà montré la bonté de l'âne, ce traîneur de chariots, exténué sous la lourdeur du panier et les coups de fouet de l'homme, et faisant grâce au crapaud que des enfants assommaient à coups de pierres... *Bonté de l'Idiot!* s'écriait alors le poète de *la Légende des siècles*... *L'Âne* que Victor Hugo publie aujourd'hui procède de la même inspiration que ces vers, c'est encore un dédaigné et un bafoué, un Triboulet de la création que le poète venge.

... Mais, chose imprévue, dans ce poème c'est *L'Âne* qui raille les railleurs, c'est *Patience*, le bourriquet, qui, s'adressant au philosophe Kant, lui demande ce qu'il fait de la nature, de l'enfance, du sourire, de la bonté, de tout ce qui est la véritable science.

Rien de plus vivant qu'un tel poème, d'une satire si profondément émue. Certes, nul plus que nous ne respecte la science, cette grande force du siècle — la souveraine puissance — aujourd'hui que les œuvres les plus admirables du génie humain sont des travaux d'ingénieurs de ponts et chaussées, de mécaniciens, ou des découvertes de chimistes et de physiologistes. Mais la science n'est pas tout, elle a au-dessus d'elle une autre science qu'on pourrait appeler la *Science du savoir*. Le pédant qui ne sait point porter légèrement le poids de ce qu'il a appris est le frère du vrai savant aimable et profond comme Caïn est le frère d'Abel. C'est au pédant, ce n'est pas à Kant, à dire vrai, qu s'adresse l'âne Patience.

Cette fois on criera *bravo* sur le baudet

La Patrie.

François Coppée.
(1er novembre 1880.)

Quand le soleil se lève tous les oiseaux chantent; quand Victor Hugo publie un poème tous les esprits se réjouissent.

Nous venons de lire d'une seule haleine et dans la fièvre de l'enthousiasme le nouveau livre de celui que tous les poètes appellent avec une tendresse respectueuse le Père. Jamais le génie de Victor Hugo, qui aura tout à l'heure 80 ans, n'a été plus jeune; jamais son inspiration ne s'est élevée d'un vol plus libre et plus audacieux dans les hautes et sereines régions de la pensée; elle y plane sans effort,

les ailes toutes grandes, les yeux fixés sur le soleil de la vérité.

... Toujours plus ardemment spiritualiste le penseur après avoir fait justice — avec quelle lyrique éloquence, avec quelle puissante ironie! — de toutes les folies et de toutes les erreurs de l'esprit humain, aussi bien dans l'ordre de la croyance que dans l'ordre de la négation, se tourne avec confiance vers l'idéal et pousse un cri d'espérance sublime. Comme on le voit, c'est une conception pleine de grandeur et de simplicité; mais ce dont nous ne saurions donner une idée, ce sont les trésors de poésie que Victor Hugo a semés là de ses mains prodigues. L'auteur de *la Légende des Siècles* est arrivé à une sécurité dans la perfection qui stupéfie tous les artistes en rimes; tandis que les meilleurs d'entre nous cisèlent patiemment leurs vers, Victor Hugo produit les siens avec la force infaillible d'un balancier qui frappe des médailles éternelles. Nous ne donnerons pas ici un seul extrait, un seul vers de *l'Âne*. C'est dans son ensemble harmonieux qu'il faut contempler ce chef-d'œuvre; il étincelle comme le firmament d'une belle nuit d'été; nous n'aurons pas la témérité d'y choisir une étoile.

Sentant notre insuffisance, nous ne voulions pas d'abord parler du nouveau poème; mais il nous eût été douloureux d'écrire ce feuilleton, signé d'un nom très humble, mais qui est celui d'un homme entièrement dévoué à la poésie, sans nous incliner avant tout devant notre maître bien-aimé et sans exprimer notre joie de poète et notre orgueil de patriote à la pensée que la France a le bonheur de posséder aujourd'hui ce qui existe de plus grand dans le monde intellectuel, c'est-à-dire Victor Hugo!

Le Progrès artistique.

Georges Lefèvre.
(29 octobre 1880.)

... Aujourd'hui je m'approche du nouveau chef-d'œuvre du maître avec une sorte de terreur religieuse. Je sens dans ces pages un tel souffle, une telle intensité de vie, que je crains de me voir accuser d'admiration aveugle et instinctive.

... Comment faire comprendre, sans tout citer, l'énorme gaîté homérique dont Hugo allume à chaque instant les fusées? Comment dire quelle prodigieuse verve dans chacun de ces vers ciselés et rimés d'une manière si étincelante?

... Devant cette éternelle jeunesse du maître, de celui sur lequel ont bavé toutes les limaces de la réaction, je suis heureux d'apporter l'humble hommage de ma respectueuse admiration à la plus grande gloire littéraire de la France.

Le Siècle.

Edmond Texier.
(31 octobre 1880.)

Voici un nouveau poème philosophique et voici un nouveau chef-d'œuvre. Le mouvement littéraire peut s'affaiblir, le roman peut glisser dans les bas-fonds du naturalisme, l'art dramatique peut subir un perpétuel ballottement entre la grivoiserie et le faux tragique, la poésie nous reste, grâce à Victor Hugo. Le maître est toujours là. Il ne se contente pas de dominer le siècle, il le soutient; il le porte comme un aïeul encore vert porterait un petit-fils anémique dans ses bras robustes.

Le sujet de *l'Âne* est aussi vaste que la fausse science humaine, que ce pédantisme dont Victor Hugo a été de tout temps le plus formidable adversaire. Qu'on se rappelle les anathèmes lancés dans *les Contemplations* à la tête de la pédagogie et des cuistres, ces oiseleurs qui coupent les ailes de l'enfance : on les retrouvera, dans le nouveau poème, développés et pour ainsi dire solennisés.

... La protection du génie indépendant et lumineux contre le brouillard entretenu par la conspiration des médiocrités éclate dans chaque vers de cet admirable poème. Victor Hugo s'y montre révolutionnaire dans le sens sublime du mot. Il engage l'humanité à s'insurger contre la tyrannie du bouquin, contre le despotisme de l'éducation étouffée, contre ce vieil esprit théologique dont l'épaisse buée suffit à arrêter le pur rayon de l'esprit moderne.

Le Parlement.

Paul Bourget.
(31 octobre 1880.)

Le poème nouveau dont je viens d'écrire le titre à la tête de cette chronique pourrait s'appeler encore d'un nom de fable, et ce

serait «l'Âne et le Philosophe». Cédant à ce goût passionné de l'antithèse qui est comme le pas et l'allure de son esprit, M. Victor Hugo a choisi pour représenter l'extrême effort de la spéculation métaphysique le plus abstrait des abstracteurs de quintessence, l'auteur de la *Critique de la Raison pure,* Emmanuel Kant, et il a en regard symbolisé la révolte de la nature vivante contre l'abus de l'esprit d'analyse dans l'animal décrété d'ignorance entre tous les animaux, le maître Aliboron de la satire, le baudet dont les longues oreilles servent de type au chapeau de papier avec lequel les maîtres d'école coiffent l'élève paresseux, — l'Âne — et c'est Aliboron qui a gain de cause sur le philosophe de Kœnigsberg.

... Le malheur de cette discussion philosophique c'est... que la fin contredit le commencement et que la conclusion va à l'encontre des prémisses. En cela M. Victor Hugo subit le sort commun de tous ceux qui ont cherché à dénouer ce nœud gordien de l'énigme du mal. De plus forts que lui dans le domaine de la réflexion, le grand Leibnitz en tête, y ont brisé leurs poignets. Il est certain que le mal existe puisque nous jugeons qu'il y a du mal et qu'un tel jugement suppose une comparaison entre ce qui est et ce qui devrait être. S'il est un Dieu, c'est-à-dire une solution du problème qui corresponde aux exigences de notre raison et de notre cœur, comment concilier l'existence de ce Dieu paternel avec celle du mal? S'il n'est pas de Dieu, c'est-à-dire si le monde se réduit à une évolution mécanique — véritable tautologie qui donne comme résultat final précisément la même somme de forces qu'au point de départ, — comment expliquer l'appétit du sublime, tout le drame moral de notre effort intérieur, nos mécontentements et nos rébellions? Comment concevoir qu'une créature issue du monde juge le monde et que l'effet dépasse la cause en la condamnant? Il n'y a qu'un agenouillement ou qu'un désespoir qui donne le mot de l'énigme dans un sens ou dans l'autre. M. Victor Hugo choisit l'agenouillement comme Schopenhauer choisit le désespoir. Philosophiquement les deux conclusions ont la même valeur : elles ne prouvent qu'un état particulier de l'esprit qui conclut.

... Il a dans la racine de ses cheveux que l'âge a blanchis, comme le poil d'un vieux loup, ce frisson sacré qui se perd si vite par la lecture et la ratiocination. Il sent jusqu'à la terreur, qu'en discutant sur la vie et la mort, sur l'âme et son Dieu, il discute, non pas d'entités scolastiques, mais d'objets réels. Le terme *destinée,* le terme *malheur,* le terme *bonheur,* ne sont pas pour lui des vocables vides, il en saisit toute la substance solide, et quand il s'écrie :

Je regarde rouler le monde comme un dé,

c'est que vraiment, j'allais dire physiquement, cette vision a traversé son cerveau et a remué ses nerfs.

... Les philologues contemporains définissent le langage un organisme. L'auteur de *l'Âne* ne se contente pas de croire à cette définition, il la pratique et la pousse à ses dernières limites. M. Louis Veuillot a cru décocher une épigramme sanglante au recueil des *Chansons des rues* le jour où il a dit : «C'est le plus bel animal de la langue.» J'imagine que M. Victor Hugo, s'il a lu cette phrase, a dû sourire, et ce n'est que justice. Il est certain qu'un mot, pris en lui-même et considéré à part de toute phrase, dans les colonnes du dictionnaire, existe d'une existence indépendante, avec une physionomie et une physiologie à lui. Il est un individu d'une espèce, et le sens de cette individualité crée l'écrivain. Ce fut le don de Rabelais, celui de Saint-Simon, celui de Chateaubriand, que ce flair du vocable, et c'est aussi le don de M. Victor Hugo. Ce don exercé par soixante années de travail quotidien est, chez lui, à l'heure présente, de premier ordre. Les vers sortent de la page avec un relief qui donne l'impression exacte d'un contour. Si la poésie est, comme l'indique l'étymologie, une création, nul n'est plus poète que M. Victor Hugo, car chaque adjectif, chaque substantif, chaque verbe devient comme une cellule de cette créature articulée qui est la phrase.

... Combien de poètes dans la jeune école sont de taille à manier cet arc d'Ulysse que le vieux maître tend avec une superbe allure de héros invaincu?

Le Charivari.

Pierre VÉRON.
(27 octobre 1880.)

... Victor Hugo a ce don suprême — qui n'appartient qu'au génie — de pouvoir ana-

lyser la philosophie en vers lumineux que n'embarrassent jamais ni la rime ni le rythme.

Il dit tout ce qu'il veut, comme il le veut.

Tour à tour cette même main soulève, herculéenne, le marteau qui forge le raisonnement; lance, gracieuse, la flèche de la rime, ou distribue, légère, la douce caresse aux faibles, aux enfants, aux déshérités.

Il y a de tout cela dans *l'Âne.*

Toutes les cordes y vibrent successivement.

Dans certaines pages de prophétiques splendeurs.

Ailleurs des sarcasmes, cuisants comme la blessure du fer rouge. Plus loin des tendresses ineffables.

... Jamais plus virile ne fut sa pensée, jamais plus radieuse sa poésie.

Le Soleil.

«Jean de Nivelle.»
(28 octobre 1880.)

... Jamais plus virulente satire ne fut écrite à l'adresse du pédantisme, de ce pédantisme éternel qui se décerne à lui-même des brevets d'infaillibilité et qui n'a pas éclairé, ne fût-ce que d'une lueur, la route obscure sur laquelle l'humanité chemine depuis des siècles. Ce poème est une lamentation, et, de plus, c'est la raison même, exposée par l'animal le plus bafoué de la création qui, dans l'arche de Noé, recevait déjà sans doute les rebuffades et essuyait les avanies qui depuis lors ne lui ont pas fait défaut.

... Pour un âne qui reprend la parole, depuis La Fontaine, le coup est porté, et de façon rude, et tant pis pour ceux qui se sentiront blessés! Le pédantisme auquel le poète avait déjà fait la guerre, dans une partie des *Contemplations,* n'est pas ménagé, et cette œuvre nouvelle plus originale que celles qui l'ont précédée, et s'il est possible d'une forme encore plus ample, n'est que la protestation de l'intelligence humaine surchargée de preuves qu'une heure suffit à démolir, saturée de théories éphémères, et qui au lieu de l'étroite et aride prison dans laquelle on la confine, réclame un peu plus d'espace, un peu plus de lumière et un peu plus de poésie. Celle-ci jaillit à flots de cette plume que soixante années de lettres n'ont pas ébréchée, ni même affaiblie. En lisant cette œuvre nouvelle de celui qu'Émile Augier, un maître incontesté, appela récemment dans une inspiration heureuse *le Père,* l'artiste dira : comme c'est beau! et le penseur ajoutera : comme c'est vrai!

Le Voltaire.

L'Homme masqué.
(Émile Bergerat.)
(29 octobre 1880.)

Me lapiderez-vous si je vous dis ce que je pense du dernier livre de Victor Hugo, *l'Âne?* Me laisserez-vous vivre si je dérange la symétrie de vos cravates blanches? Quelle tâche j'assume! Donner un coup de pied dans cette malle derrière laquelle moisissent tant d'heureux croûtons de pain! Oser prétendre que *l'Âne* est un livre d'une portée énorme, quoique en vers, et que le vieillard qui l'a écrit n'est pas, malgré son génie surnaturel, un simple joueur de guimbarde. Contrecarrer sur ce point le jugement de tant de politiciens et socialistes d'une force herculéenne et me camper sur le passage de cette locomotive qu'on appelle le bon sens bourgeois! Hélas! où cours-je? Miséricorde!

... Depuis quelques années Victor Hugo semble poussé par une main invisible; il multiplie ses appels, il précipite ses évocations. On dirait qu'il a peur de faillir à je ne sais quelle mission de Jérémie. Son verbe a des solennités d'oracle; ses mots jettent des lueurs extraordinaires; ses idées reflètent des coins d'idéal inexploré, des miroitements de paradis social, des apparitions furtives d'édens philosophiques, auxquels on peut reconnaître les prodromes du monde nouveau. Dans ce génie en gésine éternelle et qui absorbe, résorbe et exprime depuis près de quatre-vingts ans toute la force intellectuelle d'un peuple, frissonne la joie tremblante de l'avenir. Tandis que d'autres émettent des pensées d'un jour, il formule, lui, des pensées séculaires; il vit en état perpétuel d'annonciation. Et ce qu'il a de plus prodigieux c'est que ce futur se manifeste à lui comme un présent anticipé, qu'il se meut dans les espérances comme dans les choses établies, les progrès accomplis, les réalisations triomphantes; il décrit aux pères le bonheur de leurs fils, et il nous parle avec la tranquillité souriante du destin de ce qui n'est pour nous encore que le rêve. Oh! ne résistez pas, c'est le poète. C'est le poète dans l'accomplissement de sa mission splendide. Il

est celui qui sait avant tout le monde, celui qu'il faut écouter bouche béante, car un mot de lui en dit plus long, quelque instinctif qu'il soit, sur la misère humaine, que la science et même que les astres. Qu'il soit béni et vénéré.

La Justice.

Camille Pelletan.
(27 octobre 1880.)

C'est un des caractères du génie de Victor Hugo qu'en même temps qu'il sait donner à la pensée de son siècle la forme la plus haute et la plus éclatante il possède à un degré prodigieux le don des grandes conceptions mystiques ou épiques des temps primitifs. On retrouve ce double caractère dans le poème que nous venons de parcourir. La donnée en a la grandeur d'un mythe oriental; et le poète a su y prodiguer ce que le cerveau d'un penseur du XIXe siècle pouvait concevoir de plus profond.

... Il est impossible de donner, en passant, quelque idée d'un poème aussi vaste. Ai-je besoin de dire que l'artiste y a toute sa puissance? Le vers de Victor Hugo reste partout une chose prodigieuse. Quel robuste et inépuisable maniement de l'instrument poétique! Comme le poète a pétri et maîtrisé la langue et le rythme! Comme on reconnaît dans le moindre hémistiche l'empreinte de la main puissante qui l'a modelé!

... C'est une joie de plus pour tous les admirateurs du génie de voir encore aujourd'hui sa flamme aussi vivace et aussi éclatante que jamais.

La France.

Ch. Laurent.
(26 octobre 1880.)

... Le poète a pris l'ignorance personnifiée par l'âne, il a pris la candeur honnête et la simplicité naturelle du baudet pour juges de notre science et de nos habiletés. Il a fait contempler par ce grand œil placide tous les spectacles que l'homme peut offrir et puis il a interrogé la bête, et la bête lui a répondu et il s'est trouvé que ce Calino de l'étable avait plus d'esprit et plus de vraie science que nous puisqu'il avait la droiture, le respect du génie, l'enthousiasme et la bonté.

C'est ainsi que cet admirable esprit synthétique de Victor Hugo sait nous présenter sous une forme nouvelle ardemment contemplée la satire mordante ou la leçon paternelle qu'il lui plaît de nous adresser.

... En dehors de cette éternelle vaillance et de cette inépuisable vigueur; en présence de ce génie si sûr de lui-même et si patient dans la création permanente de son œuvre; en présence de cet enthousiasme aux cheveux blancs — une joie encore, tout ce qui aime l'art et la France va s'incliner profondément et admirer.

III

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

L'Âne. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1880, in-8°, couverture imprimée. Édition originale, publiée à 4 francs.

L'Âne. — Paris, Calmann-Lévy, éditeur, ancienne maison Michel Lévy frères (imprimerie A. Quantin), 1881, in-18, couverture imprimée. Première édition in-18, publiée à 1 franc.

L'Âne... — Édition définitive. Poésie XIII. Paris, J. Hetzel et Cie, rue Jacob, n° 18; A. Quantin et Cie, rue Saint-Benoît, n° 7 (imprimerie J. Claye), 1881, in-8°, couverture imprimée. Prix : 7 fr. 50 le volume.

L'Âne... — Petite édition définitive, Hetzel-Quantin, in-16, s. d., à 2 francs le volume.

L'Âne... — Édition collective. Œuvre poétique IV. Paris, Eugène Hugues, éditeur (imprimerie P. Mouillot), 1885. Grand in-8°,

couverture illustrée. 6 gravures hors texte pour le volume entier. A paru d'abord en 4 livraisons à 10 centimes. L'ouvrage complet : 4 francs; le volume : 50 centimes.

L'Âne... — Édition nationale. Poésie XIV. Paris, Émile Testard et Cie, éditeurs, rue de Condé, n° 10 (typographie G. Chamerot), 1888, in-4°, couverture imprimée. Cinq compositions hors texte pour le volume. Prix : 30 francs le volume.

L'Âne... — Édition collective. Paris, A. Lemerre, éditeur, passage Choiseul, n° 31, 1888, petit in-12. Prix : 6 francs le volume.

L'Âne. — Édition à 25 centimes le volume. Paris, Jules Rouff et Cie.

L'Âne... — Édition de l'Imprimerie nationale. Paris, Paul Ollendorff. — Albin Michel, éditeur, rue Huyghens, n° 22, 1927, grand in-8°.

IV

NOTICE ICONOGRAPHIQUE.

1885. Édition Hugues. *Frontispice. L'Âne à la bibliothèque.* Deux compositions de Goya.

1886. Édition Hébert. *Colère de la bête.* Composition de François Flameng, gravée à l'eau-forte par R. de Los Rios.

1888. Édition nationale Testard. Deux compositions hors texte de P. Cornillier et Rixens, gravées à l'eau-forte par Laguillermie et Kratké.

ILLUSTRATION DES ŒUVRES

REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS

51
IMPRIMERIE NATIONALE

VICTOR HUGO

L'ANE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

1880

Couverture de l'Edition originale.

Composition de François Flameng.
Édition Hébert.

Sans même voir, parmi vos bronzes et vos marbres,
l'humiliation de tous ces pauvres arbres,
l'ennui de l'oranger fait pomme, et le chagrin
des ifs taillés en [redacted] autour du boulingrin.

A qui donc croyez-vous persuader, ô cuistres,
que le beau, que le vrai vous ont pris pour ministres,
et qu'Horace va dire : hic lucidus ordo,
parceque vous tirez des crétins au cordeau !
[redacted] faites l'âme basse.
Qu'un de vos patients chuchotte dans la classe,
qu'il ose relever son museau d'écolier,
et se gratter un peu le cou sous son collier,
ô révolution ! anarchie ! il vous semble
que l'alphabet lui-même entre vos pattes tremble,
que l'F et que le B vont se prendre de bec,
que l'O tourne sa roue aux cornes de l'Y,
horreur ! et qu'on va voir le point, bille fatale,
tomber enfin sur l'I, ce bilboquet tantale !
Votre système est vain.
[redacted] pas. votre empirisme est faux.
[redacted] donc la charrue avant d'avoir la faux.

(un blanc)

Fac-similé du manuscrit. (Voir page 338.)

TABLE.

LE PAPE.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOMMEIL.

Pages.

Paroles dans le ciel étoilé 6
Les rois entrent 8
Le pape sur le seuil du Vatican 10
Le synode d'Orient 12
Un grenier 25
Le pape aux foules 27
L'infaillibilité 30
En voyant passer des brebis tondues 33
Pensif devant le destin 36
On construit une église 37
En voyant une nourrice 39
Un champ de bataille 42
La guerre civile 47
Il parle devant lui dans l'ombre 50
Malédiction et bénédiction 53
En voyant un petit enfant 56
Un échafaud 58
Pensif devant la nuit 64
Entrant à Jérusalem 65

SCÈNE DEUXIÈME.

RÉVEIL.

Quel rêve affreux je viens de faire 68

IMPRIMERIE NATIONALE.

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit : *le Pape* 71
I. Notes explicatives 71
II. Variantes et vers inédits 72
Notes de l'Éditeur 81
I. Revue de la critique 81
II. Notice bibliographique 89
III. Notice iconographique 90
Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 91
Couverture de l'édition originale. — Frontispice de l'édition A. Quantin. — *Le Synode d'Orient* (Jean-Paul Laurens).
Fac-similé du manuscrit.

LA PITIÉ SUPRÊME.

I. Les profondeurs étaient nocturnes et funèbres 105
II. Regardez cet enfant de cinq ans; la feuillée 109
III. Maintenant, que chacun sonde son propre abîme 114
IV. Tyrannie, escalier qui dans le mal descend! 116
V. Hélas! je me suis pris la tête dans les mains 118
VI. ...Voyons, vous tous, que quelqu'un vienne 124
VII. J'ai vu l'Inde; je plains le morne tchandâla 127
VIII. Les maudits ont besoin de têtes inclinées 129
IX. Tout se montre à demi. Voyons l'autre moitié 132
X. Vous insistez? Eh bien, insistons. J'y consens 134
XI. Croyez-vous donc, songeurs qui vous apitoyez 138
XII. Aux lueurs du flambeau par ma main soutenu 139
XIII. Oh! je dis aujourd'hui comme toi, mon vieux Dante 140
XIV. Et vous ne voulez pas que nous disions : assez! 146
XV. J'ai tout pesé, j'ai vu le fond, j'ai fait la somme 151

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit de *la Pitié suprême* 155
I. Notes explicatives 155
II. Variantes et vers inédits 164

Notes de l'Éditeur 175
I. Revue de la critique 175
II. Notice bibliographique 182
III. Notice iconographique 183

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents 185
Couverture de l'édition originale. — Frontispice (Jean Hugo).
Fac-similé du manuscrit.

RELIGIONS ET RELIGION.

I. QUERELLES 199
I. Le dimanche 199
II. Première réflexion 200
III. Le théologien 201
IV. Au théologien 205
V. Invention 209
VI. Les mains levées au ciel 212
VII. Chef-d'œuvre 212
VIII. Suites 213
IX. Questions 214

II. PHILOSOPHIE 218

III. RIEN 234

IV. DES VOIX 242

V. CONCLUSION 251

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Reliquat de *Religions et religion* 257

Le manuscrit de *Religions et religion* 269
I. Notes explicatives 269
II. Variantes et vers inédits 275

Notes de l'Éditeur 283
I. Revue de la critique 283
II. Notice bibliographique 288
III. Notice iconographique 288

Illustration des Œuvres. — Reproductions et documents..... 289
Couverture de l'édition originale. — Frontispice (Fantin-Latour). Fac-similé du manuscrit.

L'ÂNE.

— Mais tu brûles! Prends garde, esprit!..... 301

*

COLÈRE DE LA BÊTE..... 303
I. Colère de la bête..... 303
II. Coup d'œil général..... 312
III. L'Âne Patience entre dans le détail..... 324
IV. La nuit autour de l'homme..... 332
V. Conduite de l'homme vis-à-vis des enfants..... 336
VI. Conduite de l'homme vis-à-vis des génies..... 341
VII. Conduite de l'homme vis-à-vis de la création..... 348
VIII. Conduite de l'homme vis-à-vis de la société..... 354
IX. Conduite de l'homme vis-à-vis de lui-même..... 362
X. Réaction de la création sur l'homme..... 374
XI. Tristesse finale..... 383

* *

TRISTESSE DU PHILOSOPHE..... 386

* * *

SÉCURITÉ DU PENSEUR..... 389

NOTES DE CETTE ÉDITION.

Le manuscrit de *l'Âne*..... 393
I. Notes explicatives..... 394
II. Variantes et vers inédits..... 402

Notes de l'Éditeur..... 423
I. Historique : *Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et religion. — L'Âne*..... 423

II. Revue de la critique 427
III. Notice bibliographique 434
IV. Notice iconographique 435

ILLUSTRATION DES ŒUVRES. — REPRODUCTIONS ET DOCUMENTS 437

Couverture de l'édition originale. — *L'Âne et Kant* (François Flameng).
Fac-similé du manuscrit.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE
POUR
ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS
LE 30 JUIN 1927

1539

PQ
2279
F04
1904
v.29
c.1
ROBA